VARIETÉS

DRAMATIQUES;

OU

RECUEIL

DE

COMEDIES ET TRAGEDIES.

Le tout Tiré des plus CELEBRES

AUTEURS FRANCOIS.

Delectando pariterque monendo. HOR.

A EDINBOURG,
CHEZ GUILLAUME CREECH:
ET SE TROUVE A LONDRES
CHEZ CADELL & DAVIES.

M,DCC,XCIX.

30
73
JUN

PREFACE.

CETTE COLLECTION etant tirée des Ouvrages des plus CELEBRES AUTEURS DRAMATIQUES François, l'Editeur ôſe ſe flatter qu'elle ſera reçue favorablement du Public, ſur tout des Maîtres qui enſeignent la langue François. LES ELEVES y trouveront des Comedies et des Tragedies agréables et inſtructives, où ils pourront ſe former le goût, et apprendre en même tems les idiotiſmes et le genie de la langue. Quoique l'on ait eu principalement en vue dans ce RECUEIL la jeuneſſe, on ôſe cependant aſſurer que les perſonnes de tout âge y trouveront de l'amuſement et de l'inſtruction.

AVIS AU LECTEUR ANGLOIS.

Pour faire eviter aux ELEVES une prononciation vicieuſe, et pour leur rendre la lecture plus facile, l'Editeur a cru devoir ACCENTUER les VOYELLES de la manière la plus exacte qu'il lui ait été poſſible.

Tout le monde ſait, qu'une des principales cauſes qu'éprouvent et ceux qui apprènnent à lire, et les Maîtres qui les inſtruiſent, vient de ce, que l'on n'a que des idées très confuſes ſur la maniere de prononcer les voyèlles accentuées. Pour éclaircir cette matière il èſt neceſſaire de faire ſavoir, ſur tout au lecteur Anglois, qu'il y a en François trois accens qui ſe placent ſur les voyèlles. Ce ſont l'accent aigu (´), l'accent grave (`), et l'accent circonflexe (^).

On prie les Maîtres de bien faire remarquer a leurs Eleves les obſervations ſuivantes.

L'a èſt aigu ou bref dans le mot *patte* d'un animal, comme l'*a* dans le mot Anglois *what*.

L'a èſt grave ou long dans le mot *pâte*, pour faire du pain, comme l'*a* dans le mot Anglois *tall, ball*.

L'e muèt, qui n'a qu'un ſon obſcur et peu ſenſible, comme dans *meſure*, *demande*, a peu près comme l'e dans l'article Anglois *the*.

L'é èſt fermé ou aigu en *vérité*, comme l'interjection Angloiſe *eh !*

L'è avec le grave èſt ouvèrt en *brèf*, *frère*, comme l'*e* dans le mot Anglois *let*.

L'ê avec le circonflexe èſt ouvèrt et long, comme en *fête ; tête ;* le même ſon ſe trouve dans l'*à* du mot Anglois *fate*.

L'i èſt aigu ou brèf dans *facile*, *docile*, comme *ee* dans le mot, Anglois *be*.

L'î èſt grave ou long dans le mot *gîte*, a peu près comme les deux *ee* dans le mot Anglois *agreeable*.

L'accent circonflexe ſe place ſur les ſyllables longues dont on a retranché aujourdui une lettre, comme *baîller*, *tempête*, *gîte*, *rôt*, *plûtôt*. On les ecrivoit autrefois *baailler*, *tempeſte*, *giſte*, *pluſtoſt*. Voilà pourquoi on mèt le circonflexe ſur les troiſièmes perſonnes de ſingulier des preterits du ſubjonctif des verbes, comme *qu'il parlût*, *qu'il finît*, *qu'il reçût*, *qu'il vendît*, *qu'il vînt*.

L'o èſt aigu ou brèf dans *bocage*, *honorer*, *hotte*, comme dans le mot, Anglois *hot*.

L'ô avec le circonflexe èſt grave ou long dans la *côte*, *hôte*, comme l'*oa* dans le mot, Anglois *moat*.

L'u èſt brèf dans *prudent*, *dupe*. Il n'y a point de ſon Anglois qui correſponde à ce ſon François.

L'û avec le circonflexe èſt long en *flûte*, la *chûte*.

L'âi et l'ôi, avec le circonflexe, èſt long, comme dans *connoître*, *le maître*, comme dans l'*a* dans les mots Anglois, *fate*, *mate*.

L'accent grave èſt placé 1*mo*, ſur les *è* fort ouvèrts et ſuivis d'une *s* finale, *ſuccès*, *auprès*, *progrès*, *Cérès*, *dès* prépoſition. On ne mèt pas l'accent grave ſur *les*, *des*, *mes*, *tes*, *ſes*, *ces*, parce que dans ces mots l'*e* n'èſt pas ſi ouvèrt que dans *ſuccès*, *dès*.

On a mis l'accent grave ſur *à* prépoſition pour le diſtinguer du verb *il a*, ſur *là* adverbe pour le diſtinguer de *la* article ou pronom, ſur *où* (ubi) adverbe pour qu'on ne le confonde pas avec la conjonction

jonction ou (vel), comme *il l'a donné à ma mère, où verrai-je votre ami.*

Où la vertu finit, là le vice commence.

L'Editeur prie l'Elève Anglois, pour qu'il puiſſe avoir une plus parfaite connoiſſance des ſons de la Langue Françoiſe, de conſulter le ſyllabaire au commencement d'un livre intitulé, *Rudiments of the French Tongue, by A. Scot;* où cet Auteur ſemble avoir epuiſé tout ce qu'on peut dire là deſſus.

Pour ſavoir lire les Tragedies inferées dans cette Collection, on trouve à propos d'avertir le Lecteur que tous leurs vèrs conſiſtent en douze ſyllabes, appellés communément *Alexandrins*, héroïques, ou grands vèrs, comme

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Pré-ve-nez les be-ſoins d'un a-mi mal-heu-reux.
Sans pro-di-ga-li-té ren-dez-vous gé-ne-reux.

Chaque vèrs a une céſure, c'èſt à dire, un repôs, qui coupe le vèrs en deux parties ou hemiſtiches. Ce repos doit être à la ſixième ſyllabe. L'eſprit et l'uſage de la ceſure ſont très bien exprimés dans ces vèrs de Monſieur Boileau :

Que toujours dans vos vèrs—le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hemiſtiche—en marque le repos.

Il y a en François deux ſortes de prononciation, l'une pour la converſation, l'autre pour les vèrs et le diſcours ſoutenu.

Dans les vèrs, dans les diſcours prononcés en public, on fait ſentir la plûpart des conſonnes finales, quand le mot ſuivant commence par une voyèlle ou une *h* muètte, comme

Le faux èſt toujours fade, ennuyeux, languiſſant.
Aimez avèc reſpect, ſervez avèc amour,
Ceux de qui vous tenez la lumière du jour.

Il faut prononcer *le fau zè toujours, aimé zavec, ſervé zavec*, &c. Dans la converſation familière on doit dire *le fau èſt toujours ennuyeux*, &c. *Aimé avèc reſpèct*, et *ſervé avec amour* votre père et votre mère.

On ſoumèt les deſirs qui ſont bien combattus,
Et les vices détruits ſe changent en vertus.

Prononcez comme deſſus *ſe change ten vertus ;* mais dans la converſation ordinaire on prononce, *les vices détruits ſe change en vertus.*

L'Editeur a inſeré ces obſervations ſur les *accens* François, et ſur la *verſification* Françoiſe, comme la plûpart des jeunes gens n'ont pas les Grammaires d'où elles ſont extraites.

TABLE

TABLE

DES

PIECES

Continues dans ce RECUEIL.

PREFACE. Pag.

Le Bourgeois Gentilhomme, Comédie, par Molière 1

Monſieur de Pourceaugnac, Comédie, par Molière 79

George Dandin, ou le Mari Confondu, Comédie, par Molière 133

Les Fourberies de Scapin, Comédie, par Molière 180

Oreſte, Tragédie, par Voltaire 236

Zayre, Tragédie, par Voltaire 292

Iphigenie, Tragédie, par Racine 347

Mithridate, Tragédie, par Racine 405

La Mort de Pompée, Tragédie, par P. Corneille. 458

LE

LE

BOURGEOIS GENTILHOMME.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

MONSIEUR JOURDAIN, Bourgeois.
MADAME JOURDAIN.
LUCILE, fille de Monſieur Jourdain.
CLEONTE, Amant de Lucile.
DORIMENE, Marquiſe.
Dorante, Comte, Amant de Dorimene.
NICOLE, Servante de Monſieur Jourdain.
COVIELLE, Valet de Cléonte.
UN MAITRE DE MUSIQUE.
UN ELEVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
UN MAITRE A DANSER.
UN MAITRE D'ARMES.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAITRE TAILLEUR.
UN GARCON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, dans la Maiſon de Monſieur Jourdain.

LE

BOURGEOIS GENTILHOMME.

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Un Maître de Muſique, Un Eleve du Maître de Muſique, compoſant ſur une table qui eſt au milieu du Théâtre, Une Muſicienne, Deux Muſiciens, Un Maître à Danſer, Danſeurs.

Le Maître de Muſique aux Muſiciens.

VENEZ, entrez dans cette ſalle, et vous repoſez-là, en attendant qu'il vienne.

Le Maître à Danſer aux danſeurs.

Et vous auſſi, de ce côté.

Le Maître de Muſique à ſon Eleve.

Eſt-ce fait ?

L'Eleve. Oui.

Le Mait. de Muſ. Voyons . . . Voilà qui eſt bien.

Le Mait. à Danſ. Eſt-ce quelque choſe de nouveau ?

Le Mait. de Muſ. Oui. C'eſt un air pour une ſérénade, que je lui ai fait compoſer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

Le Mait. à Danſ. Peut-on voir ce que c'eſt ?

Le

Le Mait. de Muſ. Vous l'allez entendre, avec le Dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

Le Mait. à Danſ. Vos occupations, à vous et à moi, ne ſont pas petites maintenant.

Le Mait. de Muſ. Il èſt vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous eſt une douce rente que ce Monſieur Jourdain, avec les viſions de Nobleſſe et de galanterie qu'il èſt allé ſe mettre en tête. Et votre danſe et ma muſique auroient à ſouhaiter que tout le monde lui reſſemblât.

Le Mait. à Danſ. Non pas entièrement ; et je voudrois pour lui qu'il s'y connût mieux qu'il ne fait aux choſes que nous lui donnons.

Le Mait. de Muſ. Il èſt vrai qu'il les connoit mal, mais il les paie bien ; et c'èſt de quoi maintenant nos Arts ont plus beſoin que de toute autre choſe.

Le Mait. à Danſ. Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudiſſements me touchent ; et je tiens que, dans tous les beaux Arts, c'èſt un ſupplice aſſez fâcheux que de ſe produire à des ſots, que d'eſſuyer ſur des compoſitions, la barbarie d'un ſtupide. Il y a plaiſir, ne m'en parlez point, à travailler pour des perſonnes qui ſoient capables de ſentir les délicateſſes d'un Art ; qui ſachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et, par de chatouillantes approbations, vous regaler de votre travail. Oui, la recompenſe la plus agréable qu'on puiſſe recevoir des choſes que l'on fait, c'èſt de les voir connues, de les voir careſſées d'un applaudiſſement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paie mieux que cela de toutes nos fatigues ; et ce ſont des douceurs exquiſes que des louanges éclairées.

Le Mait. de Muſ. J'en demeure d'accord ; et je les goûte comme vous. Il n'y a rien aſſurément qui chatouille davantage, que les applaudiſſements que vous dites ; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à ſon aiſe. Il y faut mêler du ſolide ; et la meilleure façon de louer, c'èſt de louer avec les mains. C'eſt un homme, à la vérité, dont les lumieres ſont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choſes, et n'applaudit qu'à

contresens ; mais son argent redresse les jugements de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnoyées ; et ce Bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand Seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

Le Mait. à Danſ. Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites, mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

Le Mait. de Muſ. Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

Le Mait. à Danſ. Assurément. Mais je n'en fais pas tout mon bonheur ; et je voudrois qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

Le Mait. de Muſ. Je le voudrois aussi ; et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde ; et il payera pour tous les autres, ce que les autres loueront pour lui.

Le Mait. à Danſ. Le voilà qui vient.

SCENE II.

M. Jourdain en robe-de-chambre et en bonnet de nuit, le Maitre de Muſique, le Maitre à Danſer, l'Eleve du Maître de Muſique, une Muſicienne, deux Muſiciens, Danſeurs, Deux Laquais.

M. Jour. HE bien, Messieurs ? Qu'est-ce ? Me ferez-vous votre petite drôlerie ?

Le Mait. à Danſ. Comment ? Quelle petite drôlerie ?

M. Jour. Hé, là . . . Comment appellez-vous cela ? Votre Prologue ou Dialogue de chansons et de danse.

Le Mait. à Danſ. Ah, ah !

Le Mait. de Muſ. Vous nous y voyez préparés.

M. Jour. Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité ; et mon Tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

Le

Le Mait. de Muſ. Nous ne ſommes ici que pour attendre votre loiſir.

M. Jour. Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puiſſiez voir.

Le Mait. à Danſ. Tout ce qu'il vous plaira.

M. Jour. Vous me verrez équippé comme il faut, depuis les pieds juſqu'à la tête.

Le Mait. de Muſ. Nous n'en doutons point.

M. Jour. Je me ſuis fait faire cette Indienne-ci.

Le Mait. à Danſ. Elle eſt fort belle.

M. Jour. Mon Tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

Le Mait. de Muſ. Cela vous ſied à merveille.

M. Jour. Laquais, holà, mes deux Laquais.

1. *Laq.* Que voulez-vous, Monſieur?

M. Jour. Rien. C'eſt pour voir ſi vous m'entendiez bien.

(Au Maître de muſique et au Maître à danſer.)

Que dites-vous de mes livrées?

Le Mait. à Danſ. Elles ſont magnifiques.

M. Jourdain entr'ouvrant ſa robe, et feſant voir ſon haut de chauſſe étroit de velours rouge, et ſa camiſole de velours verd.

Voici encore un petit déſhabillé pour faire le matin mes exercices.

Le Mait. de Muſ. Il eſt galant.

M. Jour. Laquais.

1. *Laq.* Monſieur.

M. Jour. L'autre Laquais.

2. *Laq.* Monſieur.

M. Jourdain ôtant ſa robe-de-chambre.

Tenez ma robe.

(Au Maître de muſique et au Maître à danſer.)

Me trouvez-vous bien comme cela?

Le Mait. à Danſ. Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. Jour. Voyons un peu votre affaire.

Le Mait. de Muſ. Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air *(montrant ſon Eleve)* qu'il vient de compoſer pour la ſérénade que vous m'avez demandée.

mandée. C'ès un de mes Ecoliers, qui a pour ces ſortes de choſes un talent admirable.

M. Jour. Oui ; mais il ne falloit pas faire faire cela par un Ecolier ; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette beſogne-là.

Le Mait. de Muſ. Il ne faut pas, Monſieur, que le nom d'Ecolier vous abuſe. Ces ſortes d'Ecoliers en ſavent autant que les plus grands Maîtres ; et l'air èſt auſſi beau qu'il s'en puiſſe faire. Ecoutez ſeulement.

M. Jour. à ſes Laquais. Donnez-moi ma robe pour mieux entendre .... Attendez, je crois que je ſerai mieux ſans robe .... Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

La Muſ. Je languis nuit et jour, et mon mal èſt extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont ſoumis ;
Si vous traitez ainſi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas, que pourriez-vous faire à vos ennemis !

M. Jour. Cette chanſon me ſemble un peu lugubre, elle endort ; je voudrois que vous la puſſiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

Le Mait. de Muſ. Il faut, Monſieur, que l'air ſoit accommodé aux paroles.

M. Jour. On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez ... là ... Comment eſt-ce qu'il dit ?

Le Mait. à Danſ. Par ma foi, je ne ſais.

M. Jour. Il y a du mouton dedans.

Le Mait. à Danſ. Du mouton ?

M. Jour. Oui. Ah !

(Il chante.) Je croyois Janneton
Auſſi douce que belle ;
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas, helas !
Elle èſt cent fois, mille fois plus cruelle,
Que n'èſt le tigre aux bois.

N'èſt-il pas joli ?

Le Mait. de Muſ. Le plus joli du monde.

Le Mait. à Danſ. Et vous le chantez bien.

M.

M. Jour. C'ès ſans avoir appris la Muſique.

Le Mait. de Muſ. Vous devriez l'apprendre, Monſieur, comme vous faites la Danſe. Ce ſont deux Arts qui ont une étroite liaiſon enſemble.

Le Mait. à Danſ. Et qui ouvrent l'eſprit d'un homme aux belles choſes.

M. Jour. Eſt-ce que le gens de qualité apprennent auſſi la Muſique ?

Le Mait. de Muſ. Oui, Monſieur.

M. Jour. Je l'apprendrai donc. Mais je ne ſais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de Philoſophie, qui doit commencer ce matin.

Le Mait. de Muſ. La Philoſophie ès quelque choſe ; mais la Muſique, Monſieur, la Muſique . . .

Le Mait. à Danſ. La Muſique et la Danſe . . . La Muſique et la Danſe, c'ès là tout ce qu'il faut.

Le Mat. de Muſ. Il n'y a rien qui ſoit ſi utile dans un Etat que la Muſique.

Le Mait. à Danſ. Il n'y a rien qui ſoit ſi neceſſaire aux hommes, que la Danſe.

Le Mait. de Muſ. Sans la Muſique un Etat ne peut ſubſiſter.

Le Mait. à Danſ. Sans la Danſe, un homme ne ſauroit rien faire.

Le Mait. de Muſ. Tous les déſordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la Muſique.

Le Mait. à Danſ. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funeſtes dont les Hiſtoires ſont remplies, les bévues des Politiques, les manquements des grands Capitaines, tout cela n'ès venu que faute de ſavoir danſer.

M. Jour. Comment cela ?

Le Mait. de Muſ. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

M. Jour. Cela ès vrai.

Le Mait. de Muſ. Et ſi tous les hommes apprenoient la Muſique, ne ſeroit-ce pas le moyen de s'accorder enſemble, et de voir dans le monde la paix univerſelle ?

M.

M. Jour. Vous avez raiſon.

Le Mait. à Danſ. Lorſqu'un homme a commis un manquement dans ſa conduite, ſoit aux affaires de ſa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'un Armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M. Jour. Oui, on dit cela.

Le Mait. à Danſ. Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre choſe que de ne ſavoir pas danſer ?

M. Jour. Cela eſt vrai, et vous avez raiſon tous deux.

Le Mait. à Danſ. C'eſt pour vous fair voir l'excellence et l'utilité de la Danſe et de la Muſique.

M. Jour. Je comprends cela à cette heure.

Le Mait. de Muſ. Voulez-vous voir nos deux affaires ?

M. Jour. Oui.

Le Mait. de Muſ. Je vous l'ai déja dit, c'eſt un petit eſſai que j'ai fait autrefois des diverſes paſſions que peut exprimer la Muſique.

M. Jour. Fort bien.

Le Mait. de Muſ. aux Muſiciens. Allons, avancez. (*à M. Jour.*) Il faut vous figurer qu'ils ſont habillés en Bergers.

M. Jour. Pourquoi toujours des Bergers ? On ne voit que cela par-tout.

Le Mait. à Danſ. Lorſqu'on a des perſonnes à faire parler en Muſique, il faut bien que, pour la vraiſemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux Bergers ; et il n'eſt guere naturel, en dialogue, que des Princes ou Bourgeois chantent leurs paſſions.

M. Jour. Paſſe, paſſe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

Une Muſicienne, et Deux Muſiciens.

La Muſ. UN coeur dans l'amoureux empire,
De mille ſoins eſt toujours agité :

On

On dit qu'avec plaiſir on languit, on ſoupire ;
Mais, quoiqu'on puiſſe dire,
Il n'èſt rien de ſi doux que notre liberté.

1. *Muſ.* Il n'èſt rien de ſi doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux coeurs
Dans une même envie ;
On ne peut être heureux ſans amoureux deſirs ;
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaiſirs.

2. *Muſ.* Il ſeroit doux d'entrer ſous l'amoureuſe loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi ;
Mais, hélas, ô rigueur cruelle !
On ne voit point de Bergere fidele ;
Et ce ſexe trompeur, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

1. *Muſ.* Aimable ardeur !
La Muſ. Franchiſe heureuſe !
2. *Muſ.* Sexe trompeur !
1. *Muſ.* Que tu m'ès précieuſe !
La Muſ. Que tu plais à mon coeur !
2. *Muſ.* Que tu me fais d'horreur !
1. *Muſ.* Ah, quitte, pour aimer, cette haine mortelle !
La Muſ. On peut, on peut te montrer
Une Bergere fidele.
2. *Muſ.* Hélas, où la rencontrer ?
La Muſ. Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon coeur.
2. *Muſ.* Mais, Bergere, puis-je croire
Qu'il ne ſera point trompeur ?
La Muſ. Voyez, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.
2. *Muſ.* Qui manquera de conſtance,
Le puiſſent perdre les Dieux.
Tous trois enſemble.
A des ardeurs ſi belles
Laiſſons-nous enflammer ;
Ah, qu'il eſt doux d'aimer
Quand deux coeurs ſont fideles !
M. Jour. Eſt-ce tout ?

Le Mait. de Muſ. Oui.

M. Jour. Je trouve cela bien trouſſé ; et il y a là-dedans de petits dictons aſſez jolis.

Le Mait. à Danſ. Voici, pour mon affaire, un petit eſſai des plus beaux mouvemens et des plus belles attitudes dont une Danſe puiſſe être variée.

M. Jour. Sont-ce encore des Bergers ?

Le Mait. à Danſ. C'eſt ce qu'il vous plaira. *(aux Danſeurs).* Allons.

Entrée de Ballet.

Quatre danſeurs exécutent tous les mouvemens différents, et toutes les ſortes de pas que le Maitre à danſer leur commande.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. Jourdain, Le Maitre de Muſique, Le Maitre a Danſer.

M. Jour. VOilà qui n'eſt point ſot, et ces gens-là ſe trémouſſent bien.

Le Mait. de Muſ. Lorſque la Danſe ſera mêlée avec la Muſique, cela fera plus d'effet encore ; et vous verrez quelque choſe de galant dans le petit ballet que nous avons ajuſté pour vous.

M. Jour. C'eſt pour tantôt au moins ; et la perſonne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir diner céans.

Le Mait. à Danſ. Tout eſt prêt.

Le

Le Mait. de Muſ. Au reſte, Monſieur, ce n'èſt pas aſſez ; il faut qu'une perſonne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choſes, ait un Concert de Muſique chez ſoi tous les Mécredis, ou tous les Jeudis.

M. Jour. Eſt-ce que le gens de qualité en ont ?

Le Mait. de Muſ. Oui, Monſieur.

M. Jour. J'en aurai donc. Cela èſt-il beau ?

Le Mait. de Muſ. Sans doute. Il vous faudra trois voix, un deſſus, une haute-contre, et une baſſe, qui ſeront accompagnées d'une baſſe de viole, d'un théorbe, et d'un claveſſin pour les baſſes continues, avec deux deſſus de violon pour jouer les ritournelles.

M. Jour. Il y faudra mettre auſſi une trompette marine. La trompette marine èſt un inſtrument qui me plait et qui eſt harmonieux.

Le Mait. de Muſ. Laiſſez-nous gouverner les choſes.

M. Jour. Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des Muſiciens pour chanter à table.

Le Mait. de Muſ. Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. Jour. Mais ſur-tout, que le Ballet ſoit beau.

Le Mait. de Muſ. Vous en ſerez content ; et, entre autres choſes, de certains Ménuets que vous y verrez.

M. Jour. Ah, les Menuets ſont ma Danſe, et je veux que vous me les voyiez danſer. Allons, mon Maître.

Le Mait. à Danſ. Un chapeau, Monſieur, s'il vous plait.

(M. Jourdain va prendre le chapeau de ſon Laquais, et le met par-deſſus ſon bonnet de nuit. Son Maître lui prend les mains, et le fait danſer ſur un air de Ménuet qu'il chante.)

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, En
cadence, s'il vous plait. La,
La, la, la, la. La jam-
be droite, la, la, la.
Ne remuez point tant les épaules.

La,

La, la, la, la, la, la, la, la, la, la.
Vos deux bras ſont eſtropiés.
La, la, la, la, la. Hauſſez la tête.
Tournez la pointe du pied en dehors.
La, la, la. Dreſſez votre corps.

M. Jour. Hé ?

Le Mait. de Muſ. Voilà, qui eſt le mieux du monde.

M. Jour. A propos. Apprenez-moi comment il faut faire une révérence pour ſaluer une Marquiſe ; j'en aurai beſoin tantôt.

Le Mait. à Danſ. Une révérence pour ſaluer une Marquiſe ?

M. Jour. Oui. Une Marquiſe qui s'appelle Dorimene.

Le Mait. à Danſ. Donnez-moi la main.

M. Jour. Non. Vous n'avez qu'a faire, je le retiendrai bien.

Le Mait. à Danſ. Si vous voulez la ſaluer avec beaucoup de reſpect, il faut faire d'abord une révérence en arriere, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la derniere vous baiſſer juſqu'a ſes genoux.

M. Jour. Faites un peu. *(Après que le Maître à Danſer a fait les trois révérences).* Bon.

SCENE II.

M. Jourdain, Le Maitre de Muſique, Le Maitre à Danſer, un Laquais.

Le Laq. MONSIEUR, voilà votre Maitre d'Armes qui eſt là.

M. Jour. Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon.

(Au Maître de Muſique, et au Maître à Danſer). Je veux que vous me voyiez faire.

SCENE

SCENE III.

M. Jourdain, un Maître d'Armes, Le Maître de Musique, Le Maître à Danser, un Laquais tenant deux fleurets.

Le Maître d'Armes après avoir pris les deux fleurets de la main du Laquais, et en avoir présenté un à M. Jourdain.

ALLONS, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout-à-fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'oeil. L'épaule gauche plus quarrée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un saut en arriere. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la premiere, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arriere. En garde, Monsieur, en garde.

(Le Maître d'Armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant, en garde.)

M. Jour. Hé?

Le Mait. de Muſ. Vous faites des merveilles.

Le Mait. d'Armes. Je vous l'ai déjà dit; tout le secrèt des Armes ne consiste qu'en deux choses, à donner et à ne point recevoir: Et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il èst impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans ou en dehors.

M. Jour. De cette façon donc un homme, ſans avoir du coeur, èſt ſûr de tuer ſon homme, et de n'être point tué ?

Le Mait. d'Armes. Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonſtration ?

M. Jour. Oui.

Le Mait. d'Armes. Et c'èſt en quoi l'on voit de quelle conſidération nous autres nous devons être dans un Etat ; et combien la ſcience des Armes l'emporte hautement ſur toutes les autres ſciences inutiles, comme la Danſe, la Muſique, la . . .

Le Mait. à Danſ. Tout beau, Monſieur le Tireur d'Armes. Ne parlez de la Danſe qu'avec reſpect.

Le Mait. de Muſ. Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la Muſique.

Le Mait. d'Armes. Vous êtes de plaiſantes gens, de vouloir comparer vos ſciences à la mienne.

Le Mait. de Muſ. Voyez un peu l'homme d'importance !

Le Mait. à Danſ. Voilà un plaiſant animal, avec ſon plaſtron.

Le Mait. d'Armes. Mon petit Maître à Danſer, je vous ferois danſer comme il faut. Et vous, mon petit Muſicien, je vous ferois chanter de la belle maniere.

Le Mait. à Danſ. Monſieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. Jour. au Maitre à Danſer. Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui ſait tuer un homme par raiſon démonſtrative ?

Le Mait. à Danſ. Je me moque de ſa raiſon démonſtrative, et de ſa tierce et de ſa quarte.

M. Jour. au Maitre à Danſer. Tout doux, vous dis-je.

Le Mait. d'Armes au Maitre à Danſer. Comment, petit impertinent ?

M. Jour. Hé, mon Maître d'Armes.

Le Mait. à Danſ. au Maitre d'Armes. Comment, grand cheval de carroſſe ?

M. Jour. Hé, mon Maître à Danſer.

Le Mait. d'Armes. Si je me jette ſur vous . . .

M.

M. Jour. au Maître d'Armes. Doucement.

Le Mait. à Danſ. Si je mets ſur vous la main . . .

M. Jour. au Maître à Danſer. Tout beau.

Le Mait. d'Armes. Je vous étrillerai d'un air . . .

M. Jour. au Maitre d'Armes. De grace.

Le Mait. à Danſ. Je vous roſſerai d'une maniere . . .

M. Jour. au Maître à Danſer. Je vous prie.

Le Mait. de Muſ. Laiſſez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. Jour. au Maître de Muſique. Mon Dieu, arrêtez-vous !

SCENE IV.

Un Maître de Philoſophie, M. Jourdain, Le Maître de Muſique, Le Maître à Danſer, Le Maître d'Armes, un Laquais.

M. Jour. HOLA, Monſieur le Philoſophe, vous arrivez tout à propos avec votre Philoſophie. Venez un peu mettre la paix entre ces perſonnes-ci.

Le Mait. de Phil. Qu'eſt-ce donc ? Qu'y a-t-il, Meſſieurs ?

M. Jour. Ils ſe ſont mis en colere pour la préférence de leurs profeſſions, juſqu'à ſe dire des injures, et en vouloir venir aux moins.

Le Mait. de Phil. Hé quoi, Meſſieurs, faut-il s'emporter de la ſorte ? Et n'avez-vous point lu le docte Traité que Séneque a compoſé de la colere ? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette paſſion, qui fait d'un homme une bête féroce ? et la raiſon ne doit-elle pas être maîtreſſe de tous nos mouvements ?

Le Mait. à Danſ. Comment, Monſieur. Il vient nous dire des injures à tous deux, en mépriſant la Danſe que j'exerce, et la Muſique dont il fait profeſſion.

Le Mait. de Phil. Un homme ſage eſt au-deſſus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande

réponſe qu'on doit faire aux outrages, c'èſt la modération et la patience.

Le Mait. d'Armes. Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs profeſſions à la mienne.

Le Mait. de Phil. Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'èſt pas de vaine gloire et de condition, que les hommes doivent diſputer entre eux ; et ce qui nous diſtingue parfaitement les uns des autres, c'èſt la ſageſſe et la vertu.

Le Mait. à Danſ. Je lui ſoutiens que la Danſe eſt une ſcience à laquelle on ne peut faire aſſez d'honneur.

Le Mait. de Muſ. Et moi, que la Muſique en eſt une que tous les ſiecles ont révérée.

Le Mait. d'Armes. Et moi, je leurs ſoutiens à tous deux que la ſcience de tirer des Armes èſt la plus belle et la plus néceſſaire de toutes les ſciences.

Le Mait. de Phil. Et que ſera donc la Philoſophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents, de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de ſcience à des choſes que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être compriſes que ſous le nom de métier miſérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin.

Le Mait. d'Armes. Allez, Philoſophe de chien.

Le Mait. de Muſ. Allez, belitre de pédant.

Le Mait. à Danſ. Allez, cuiſtre fieffé.

Le Mait. de Phil. Comment, marauds que vous êtes ? . . .

(Le Philoſophe ſe jette ſur eux, et tous trois le chargent de coups.)

M. Jour. Monſieur le Philoſophe.

Le Mait. de Phil. Infames, coquins, inſoients.

M. Jour. Monſieur le Philoſophe.

Le Mait. d'Armes. La peſte de l'animal !

M. Jour. Meſſieurs.

Le Mait. de Phil. Impudents.

M. Jour. Monſieur le Philoſophe.

Le Mait. à Danſ. Diantre ſoit de l'âne bâté ?

M. Jour. Meſſieurs.

Le Mait. de Phil. Scélérats.

M. Jour. Monſieur le Philoſophe.

Le Mait. de Muſ. Au diable l'impertinent !

M. Jour. Meſſieurs.

Le Mait. de Phil. Frippons, gueux, traîtres, impoſteurs.

M. Jour. Monſieur le Philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le Philoſophe. Monſieur le Philoſophe.

(Ils ſortent en ſe battant.)

SCENE V.

M. Jourdain, Un Laquais.

M. Jour. OH ! Battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y ſaurois que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous ſéparer. Je ſerois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCENE VI.

Le Maitre de Philoſophie, M. Jourdain, Un Laquais.

Le Mait. de Phil. *raccommodant ſon collet.* VENONS à notre leçon.

M. Jour. Ah, Monſieur, je ſuis fâché des coups qu'ils vous ont donnés !

Le Mait. de Phil. Cela n'eſt rien. Un Philoſophe ſait recevoir comme il faut les choſes ; et je vais compoſer contre eux une ſatyre du ſtyle de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laiſſons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. Jour. Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être ſavant ; et j'enrage que mon pere et ma mere ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les ſciences, quand j'étois jeune.

Le Mait. de Phil. Ce ſentiment eſt raiſonable ; *nam, ſine doctrinâ, vita eſt quaſi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous ſavez le Latin, ſans doute ?

réponſe qu'on doit faire aux outrages, c'èſt la modération et la patience.

Le Mait. d'Armes. Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs profeſſions à la mienne.

Le Mait. de Phil. Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'èſt pas de vaine gloire et de condition, que les hommes doivent diſputer entre eux ; et ce qui nous diſtingue parfaitement les uns des autres, c'èſt la ſageſſe et la vertu.

Le Mait. à Danſ. Je lui ſoutiens que la Danſe eſt une ſcience à laquelle on ne peut faire aſſez d'honneur.

Le Mait. de Muſ. Et moi, que la Muſique en eſt une que tous les ſiecles ont révérée.

Le Mait. d'Armes. Et moi, je leurs ſoutiens à tous deux que la ſcience de tirer des Armes èſt la plus belle et la plus néceſſaire de toutes les ſciences.

Le Mait. de Phil. Et que ſera donc la Philoſophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents, de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de ſcience à des choſes que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être compriſes que ſous le nom de métier miſérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin.

Le Mait. d'Armes. Allez, Philoſophe de chien.

Le Mait. de Muſ. Allez, belitre de pédant.

Le Mait. à Danſ. Allez, cuiſtre fieffé.

Le Mait. de Phil. Comment, marauds que vous êtes ? . . .

(Le Philoſophe ſe jette ſur eux, et tous trois le chargent de coups.)

M. Jour. Monſieur le Philoſophe.

Le Mait. de Phil. Infames, coquins, inſolents.

M. Jour. Monſieur le Philoſophe.

Le Mait. d'Armes. La peſte de l'animal !

M. Jour. Meſſieurs.

Le Mait. de Phil. Impudents.

M. Jour. Monſieur le Philoſophe.

Le Mait. à Danſ. Diantre ſoit de l'âne bâté ?

M. Jour. Meſſieurs.

Le Mait. de Phil. Scélérats.

M. Jour. Monſieur le Philoſophe.

Le Mait. de Muſ. Au diable l'impertinent !

M. Jour. Meſſieurs.

Le Mait. de Phil. Frippons, gueux, traîtres, impoſteurs.

M. Jour. Monſieur le Philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le Philoſophe. Monſieur le Philoſophe.

(Ils ſortent en ſe battant.)

SCENE V.

M. Jourdain, Un Laquais.

M. Jour. OH ! Battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y ſaurois que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous ſéparer. Je ſerois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCENE VI.

Le Maitre de Philoſophie, M. Jourdain, Un Laquais.

Le Mait. de Phil. *raccommodant ſon collet.* VENONS à notre leçon.

M. Jour. Ah, Monſieur, je ſuis fâché des coups qu'ils vous ont donnés !

Le Mait. de Phil. Cela n'eſt rien. Un Philoſophe ſait recevoir comme il faut les choſes ; et je vais compoſer contre eux une ſatyre du ſtyle de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laiſſons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. Jour. Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être ſavant ; et j'enrage que mon pere et ma mere ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les ſciences, quand j'étois jeune.

Le Mait. de Phil. Ce ſentiment eſt raiſonable ; *nam, ſine doctrinâ, vita eſt quaſi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous ſavez le Latin, ſans doute ?

M. Jour. Oui ; mais faites comme ſi je ne le ſavois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

Le Mait. de Phil. Cela veut dire que, *ſans la ſcience, la vie eſt preſque une image de la mort.*

M. Jour. Ce Latin-là a raiſon.

Le Mait. de Phil. N'avez vous point quelques principes, quelques commencements des ſciences ?

M. Jour. Oh, oui. Je ſais lire et écrire.

Le Mait. de Phil. Par où vous plait-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la Logique ?

M. Jour. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette Logique.

Le Mait. de Phil. C'eſt elle qui enſeigne les trois opérations de l'eſprit.

M. Jour. Que ſont-elles, ces trois opérations de l'eſprit ?

Le Mait. de Phil. La premiere, la ſeconde, et la troiſieme. La premiere, eſt de bien concevoir, par le moyen des univerſaux. La ſeconde, de bien juger par le moyen des catégories. Et la troiſieme, de bien tirer une conſéquence par le moyen des figures, *Barbara, celarent, Darii, ferio, baralipton, &c.*

M. Jour. Voilà des mots qui ſont trop rébarbatifs. Cette Logique-là ne me revient point. Apprenons autre choſe qui ſoit plus joli.

Le Mait. de Phil. Voulez-vous apprendre la Morale ?

M. Jour. La Morale ?

Le Mait. de Phil. Oui.

M. Jour. Qu'eſt-ce qu'elle dit cette Morale ?

Le Mait. de Phil. Elle traite de la félicité, enſeigne aux hommes à modérer leurs paſſions, & ....

M. Jour. Non, laiſſons cela. Je ſuis bilieux comme tous les diables, et il n'y a Morale qui tienne ; je me veux mettre en colere tout mon ſoul, quand il m'en prend envie.

Le Mait. de Phil. Eſt-ce la Phyſique que vous voulez apprendre ?

M. Jour. Qu'eſt-ce qu'elle chante cette Phyſique ?

Le Mait. de Phil. La phyſique eſt celle qui explique les principes des choſes naturelles, et les propriétés du corps, qui diſcourt de la nature des éléments, des métaux,

taux, des minéraux, des pierres, des plantes, et des animaux ; et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants les cometes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. Jour. Il y a trop de tintamare là-dedans, trop de brouillamini.

Le Mait. de Phil. Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

M. Jour. Apprenez-moi l'Orthographe.

Le Mait. de Phil. Très-volontiers.

M. Jour. Après, vous m'apprendrez l'Almanach, pour savoir quand il y a de la Lune, et quand il n'y en a point.

Le Mait. de Phil. Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matiere en Philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses ; par une exacte connoissance de la nature des lettres, de la différente maniere de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en Voyelles, ainsi dites Voyelles, parce qu'elles expriment les voix, et en Consonnes, ainsi appellées Consonnes, parce qu'elles sonnent avec les Voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq Voyelles, ou voix, A, E, I, O, U

M. Jour. J'entends tout cela.

Le Mait. de Phil. La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. Jour. A, A. Oui.

Le Mait. de Phil. La voix, E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en-bas de celle d'en-haut, A, E.

M. Jour. A, E ; A, E. Ma foi, oui. Ah, que cela est beau !

Le Mait. de Phil. Et la voix, I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. Jour. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science.

Le Mait. de Phil. La voix, O, se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les levres par les deux coins, le haut et le bas, O.

M. Jour.

M. Jour. O, O. Il n'y a rien de plus juſte. A, E, I, O. I, O. Cela eſt admirable ! I, O, I, O.

Le Mait. de Phil. L'ouverture de la bouche fait juſtement comme un petit rond qui repréſente un O.

M. Jour. O, O, O. Vous avez raiſon. O. Ah, la belle choſe que de ſavoir quelque choſe !

Le Mait. de Phil. La voix U, ſe forme en rapprochant les dents ſans les joindre entiérement, et alongeant les deux levres en dehors, les approchant auſſi l'une de l'autre, ſans les rejoindre tout-à-fait, U.

M. Jour. U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

Le Mait. de Phil. Vos deux lèvres s'alongent comme ſi vous feſiez la moue ; d'où vient que, ſi vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne ſauriez lui dire que U.

M. Jour. U, U. Cela èſt vrai. Ah, que n'ai-je étudié plutôt pour ſavoir tout cela !

Le Mait. de Phil. Demain nous verrons les autres lettres qui ſont les Conſonnes.

M. Jour. Eſt-ce qu'il y a des choſes auſſi curieuſes qu'à celles-ci ?

Le Mait. de Phil. Sans doute. La Conſonne D, par exemple, ſe prononce en donnant du bout de la langue au-deſſus des dents d'en-haut, D A.

M. Jour. DA, DA. Oui. Ah, les belles choſes ! Les belles choſes !

Le Mait. de Phil. L'F, en appuyant les dents d'en-haut ſur la levre de deſſous, FA.

M. Jour. FA, FA. C'èſt la vérité. Ah, mon pere et ma mere, que je vous veux du mal !

Le Mait. de Phil. Et l'R, en portant le bout de la langue juſqu'au haut du Palais ; de ſorte qu'étant frôlée par l'air qui ſort avec force, elle lui cede, et revient toujours au même endroit, feſant une maniere de tremblement, R, RA.

M. Jour. R, R, RA, R, R, R, R, R, RA. Cela èſt vrai. Ah, l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps ! R, R, R, RA.

Le Mait. de Phil. Je vous expliquerai à fond toutes ces curioſités.

M. Jour.

M. Jour. Je vous en prie. Au reſte, il faut que je vous faſſe une confidence. Je ſuis amoureux d'une perſonne de grande qualité, et je ſouhaiterois que vous m'aidaſſiez à lui écrire quelque choſe dans un petit billet que je veux laiſſer tomber à ſes pieds.

Le Mait. de Phil. Fort bien.

M. Jour. Cela ſera galant, oui.

Le Mait. de Phil. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez ecrire ?

M. Jour. Non, non, point de vers.

Le Mait. de Phil. Vous ne voulez que de la proſe.

M. Jour. Non, je ne veux ni proſe ni vers.

Le Mait. de Phil. Il faut bien que ce ſoit l'un ou l'autre.

M. Jour. Pourquoi ?

Le Mait. de Phil. Par la raiſon, Monſieur, qu'il n'y a pour exprimer, que la proſe, ou les vers.

M. Jour. Il n'y a que la proſe, ou les vers ?

Le Mait. de Phil. Non, Monſieur. Tout ce qui n'èſt point proſe, èſt vers ; et tout ce qui n'èſt point vers, eſt proſe.

M. Jour. Et, comme l'on parle, qu'èſt-ce que c'èſt donc que cela ?

Le Mait. de Phil. De la proſe.

M. Jour. Quoi ! Quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'èſt de la proſe ?

Le Mait. de Phil. Oui, Monſieur.

M. Jour. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la proſe, ſans que j'en ſuſſe rien ; et je vous ſuis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour ;* mais je voudrois que cela fût mis d'une maniere galante, que cela fût tourné gentiment.

Le Mait. de Phil. Mettre que les feux de ſes yeux réduiſent votre coeur en cendres ; que vous ſouffrez nuit et jour pour elle les violences d'un . . .

M. Jour. Non, non, non, je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

Le

Le Mait. de Phil. Il faut bien étendre un peu la choſe.

M. Jour. Non, vous dis-je. Je ne veux que ces ſeules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverſes manieres dont on peut les mettre.

Le Mait. de Phil. On peut les mettre premiérement comme vous avez dit : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquiſe, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquiſe, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquiſe, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquiſe, d'amour.*

M. Jour. Mais, de toutes ces façons-là laquelle eſt la meilleure ?

Le Mait. de Phil. Celle que vous avez dite : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. Jour. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon coeur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

Le Mait. de Phil. Je n'y manquerai pas.

SCENE VII.

M. Jourdain, Un Laquais.

M. Jour. à ſon Laq. COMMENT ? Mon habit n'eſt pas encore arrivé ?

Le Laq. Non, Monſieur.

M. Jour. Ce maudit Tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fievre quartaine puiſſe ſerrer bien fort le bourreau de Tailleur ! Au diable le Tailleur ! La peſte étouffe le Tailleur ! Si je le tenois maintenant, ce Tailleur déteſtable, ce chien de Tailleur-là, ce traitre de Tailleur, je...

SCENE

SCENE VIII.

M. Jourdain, Un Maitre Tailleur, Un Garçon Tailleur portant l'habit de M. Jourdain, Un Laquais.

M. Jour. AH, vous voilà ! Je m'allois mettre en colere contre vous.

Le Mait. Tail. Je n'ai pu venir plutôt ; et j'ai mis vingt Garçons apres votre habit.

M. Jour. Vous m'avez envoyé des bas de ſoie ſi étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre ; et il y a deux mailles de rompues.

Le Mait. Tail. Ils ne s'élargiront que trop.

M. Jour. Oui, ſi je romps toujours des mailles. Vous m'avez auſſi fait faire des ſouliers qui me bleſſent furieuſement.

Le Mait. Tail. Point du tout, Monſieur.

M. Jour. Comment, point du tout ?

Le Mait. Tail. Non, ils ne vous bleſſent point.

M. Jour. Je vous dis qu'ils me bleſſent, moi.

Le Mait. Tail. Vous vous imaginez cela.

M. Jour. Je me l'imagine, parce que je le ſens. Voyez la belle raiſon !

Le Mait. Tail. Tenez, voilà le plus bel habit de la Cour, et le mieux aſſorti. C'èſt un chef-d'oeuvre que d'avoir inventé un habit ſérieux qui ne fût pas noir ; et je le donne en ſix coups aux Tailleurs les plus éclairés.

M. Jour. Qu'èſt-ce que c'èſt que ceci ? Vous avez mis les fleurs en embas.

Le Mait. Tail. Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en-haut.

M. Jour. Eſt-ce qu'il faut dire cela ?

Le Mait. Tail. Oui vraiment. Toutes les perſonnes de qualité les portent de la ſorte.

M. Jour. Les perſonnes de qualité portent les fleurs en embas ?

Le Mait. Tail. Oui, Monſieur.

M. Jour. Oh, voilà qui èſt donc bien !

Le Mait. Tail. Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

M. Jour. Non, non.

Le Mait. Tail. Vous n'avez qu'a dire.

M. Jour. Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien ?

Le Mait. Tail. Belle demande ! Je défie un Peintre, avec ſon pinceau, de vous faire rien de plus juſte. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave, eſt le plus grand génie du monde ; et un autre qui, pour aſſembler un pourpoint, eſt le héros de notre temps.

M. Jour. La perruque et les plumes, ſont-elles comme il faut ?

Le Mait. Tail. Tout eſt bien.

M. Jour. regardant l'habit du Tailleur. Ah, ah, Monſieur le Tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

Le Mait. Tail. C'eſt que l'étoffe me ſembla ſi belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. Jour. Oui ; mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

Le Mait. Tail. Voulez-vous mettre votre habit.

M. Jour. Oui, donnez-le moi.

Le Mait. Tail. Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai mené des gens pour vous habiller en cadence, et ces ſortes d'habits ſe mettent avec cérémonie. Hola, entrez vous autres.

SCENE IX.

M. Jourdain, Le Maitre Tailleur, Le Garçon Tailleur, Garçons Tailleurs danſant, Un Laquais.

Le Maitre Tailleur à ſes Garçons.

METTEZ cet habit à Monſieur, de la maniere que vous faites aux perſonnes de qualité.

Premiere

Premiere Entrée de Ballet.

Les quatre Garçons Tailleurs danſants, s'approchent de Monſieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chauſſes de ſes exercices, les deux autres lui ôtent la camiſole ; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent ſon habit neuf.

Monſieur Jourdain ſe promene au milieu d'eux, et leur montre ſon habit, pour voir s'il èſt bien.

Gar. Tail. Mon Gentilhomme, donnez, s'il vous plait, aux Garçons quelque choſe pour boire.

M. Jour. Comment m'appellez-vous ?

Gar. Tail. Mon Gentilhomme.

M. Jour. Mon Gentilhomme ! Voilà ce que c'èſt que de ſe mettre en perſonne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en Bourgeois, on ne vous dira point mon Gentilhomme. (*Donnant de l'argent.*) Tenez, voilà pour mon Gentilhomme.

Gar. Tail. Monſeigneur, nous vous ſommes bien obligés.

M. Jour. Monſeigneur ! Oh, oh, Monſeigneur ! Attendez, mon ami, Monſeigneur mérite quelque choſe, et ce n'èſt pas une petite parole que Monſeigneur. Tenez, voilà ce que Monſeigneur vous donne.

Gar. Tail. Monſeigneur, nous allons boire tous à la ſanté de Votre Grandeur.

M. Jour. Votre Grandeur ! Oh, oh, oh ! Attendez ; ne vous en allez pas. A moi, Votre Grandeur ! (*bas à part.*) Ma foi, s'il va juſqu'à l'Alteſſe, il aura toute la bourſe. (*haut.*) Tenez, voila pour ma Grandeur.

Gar. Tail. Monſeigneur, nous la remercions très-humblement de ſes libéralités.

M. Jour. Il a bien fait, je lui allois tout donner.

SCENE X.

II. Entrée de Ballet.

LES quatre Garçons Tailleurs ſe réjouiſſent, en danſant, de la libéralité de Monſieur Jourdain.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Monſieur Jourdain, Deux Laquais.

M. Jour. SUivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la Ville ; et ſur-tout, ayez ſoin tous deux de marcher immédiatement ſur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

Laq. Oui, Monſieur.

M. Jour. Appellez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCENE II.

Monſieur Jourdain, Nicole, Deux Laquais.

M. Jour. NICOLE.

Nicole. Plaît-il ?

M. Jour. Ecoutez.

Nicole riant. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jour. Qu'as-tu à rire ?

Nicole. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jour. Que veut dire cette coquine-là ?

Nicole. Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

M. Jour. Comment donc ?

Nicole. Ah, ah ! Mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi.

M. Jour. Quelle friponne èſt-ce-la ? Te moques-tu de moi ?

Nicole. Nenni, Monſieur, j'en ſerois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jour. Je te baillerai ſur le nez, ſi tu ris davantage.

Nicole,

Nicole. Monſieur, je ne puis pas m'en empêcher Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jour. Tu ne t'arrêteras pas ?

Nicole. Monſieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes ſi plaiſant, que je ne me ſourois tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. Jour. Mais voyez quelle inſolence !

Nicole. Vous êtes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. Jour. Je te . . .

Nicole. Je vous prie de m'excuſer. Hi, hi, hi, hi.

M. Jour. Tiens, ſi tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai ſur la joue le plus grand ſoufflet qui ce ſoit jamais donné.

Nicole. Hé bien, Monſieur, voilà qui èſt fait, je ne rirai plus.

M. Jour. Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies . . .

Nicole. Hi, hi.

M. Jour. Que tu nettoies comme il faut . . .

Nicole. Hi, hi.

M. Jour. Il faut, dis-je, que tu nettoies la ſalle, et . . .

Nicole. Hi, hi,

M. Jour. Encore ?

Nicole tombant à force de rire. Tenez, Monſieur, battez-moi plutôt, et me laiſſez rire tout mon ſaoul ; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. Jour. J'enrage.

Nicole. De grace, Monſieur, je vous prie de me laiſſer rire. Hi, hi, hi.

M. Jour. Si je te prends . . .

Nicole. Monſieur, je crèverai, ſi je ne ris. Hi, hi, hi.

M. Jour. Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire inſolemment au nez, au-lieu de recevoir mes ordres ?

Nicole. Que voulez-vous que je faſſe, Monſieur ?

M. Jour. Que tu ſonges, coquine, à préparer ma maiſon pour la compagnie qui doit venir tantôt.

Nicole ſe relevant. Ah, par ma foi, je n'ai plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de déſordre céans, que ce mot èſt aſſez pour me mettre en mauvaiſe humeur.

M. Jour. Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde ?

Nicole. Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCENE III.

Madame Jourdain, Monſieur Jourdain, Nicole, Deux Laquais.

Mad. Jour. AH, ah, voici une nouvelle hiſtoire ! Qu'èſt-ce que c'èſt donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la ſorte ? Et avez-vous envie qu'on ſe raille par-tout de vous ?

M. Jour. Il n'y a que des ſots et des ſottes, ma femme, qui ſe railleront de moi.

Mad. Jour. Vraiment, on n'a pas attendu juſqu'à cette heure ; et il y a long-temps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. Jour. Qui èſt donc tout ce monde-là, s'il vous plâit ?

Mad. Jour. Tout ce monde-là èſt un monde qui a raiſon, et qui èſt plus ſage que vous. Pour moi, je ſuis ſcandaliſée de la vie que vous menez. Je ne ſais plus ce que c'èſt que notre maiſon. On diroit qu'il eſt céans carême-prenant tous les jours : Et, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend dès vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voiſinage ſe trouve incommodé.

Nicole. Madame parle bien. Je ne ſaurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont dès piés qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la Ville pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoiſe èſt preſque

ſur lès dents, à frotter lès planchers que vos biaux maîtres viennent crotter réguliérement tous les jours.

M. Jour. Ouais ! Notre ſervante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une Payſanne.

Mad. Jour. Nicole a raiſon ; et ſon ſens èſt meilleur que le vôtre. Je voudrois bien ſavoir ce que vous penſez faire d'un Maître à danſer à l'âge que vous avez.

Nicole. Et d'un grand Maître Tireur d'armes qui vient, avec ſes battements de pié, ébranler toute la maiſon, et nous déraciner tous lès carriaux de notre ſalle ?

M. Jour. Taiſez-vous, ma ſervante, et ma femme.

Mad. Jour. Eſt-ce que vous voulez apprendre à danſer, pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

Nicole. Eſt-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. Jour. Taiſez-vous, vous dis-je, vous êtes dès ignorantes l'une et l'autre ; et vous ne ſavez pas les prérogatives de tout cela.

Mad. Jour. Vous devriez bien plutôt ſonger à marier votre fille, qui èſt en âge d'être pourvue.

M. Jour. Je ſongerai à marier ma fille, quand il ſe préſentera un parti pour elle ; mais je veux ſonger auſſi à apprendre les belles choſes.

Nicole. J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un Maître de Philoſophie.

M. Jour. Fort bien. Je veux avoir de l'eſprit, et ſavoir raiſonner des choſes, parmi les honnêtes gens.

Mad. Jour. N'irez-vous point l'un de ces jours au College, vous faire donner le fouet, à votre âge ?

M. Jour. Pourquoi non ! Plût à Dieu l'avoir tout-à-l'heure le fouet devant tout le monde, et ſavoir ce qu'on apprend au College !

Nicole. Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. Jour. Sans doute.

Mad. Jour. Tout cela èſt fort néceſſaire pour conduire votre maiſon.

M. Jour. Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes ; et j'ai honte de votre ignorance, *(à Madame Jourdain.)* Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

Mad. Jour. Oui. Je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. Jour. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Mad. Jour. Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guere.

M. Jour. Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis, à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Mad. Jour. Dès chansons.

M. Jour. Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

Mad. Jour. Hé bien ?

M. Jour. Comment est-ce que cela s'appelle ?

Mad. Jour. Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

M. Jour. C'est de la prose, ignorante.

Mad. Jour. De la prose ?

M. Jour. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose. Hé, voilà ce que c'est d'étudier ? *(à Nicole.)* Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

Nicole. Comment ?

M. Jour. Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

Nicole. Quoi ?

M. Jour. Dis un peu U, pour voir.

Nicole. Hé bien, U.

M. Jour. Qu'est-ce que tu fais ?

Nicole. Je dis U.

M. Jour. Oui ; mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

Nicole. Je fais ce que vous me dites.

M. Jour. Oh, l'étrange choſe que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les levres en-dehors, et approchès la mâchoire d'en-haut de celle d'embas, U, vois-tu ? Je fais la moue, U.

Nicole. Oui, cela èſt biau.

Mad. Jour. Voilà qui èſt admirable !

M. Jour. C'èſt bien autre choſe, ſi vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

Mad. Jour. Qu'èſt-ce que tout ce galimathias-là ?

Nicole. De quoi èſt-ce que tout cela guérit ?

M. Jour. J'enrage, quand-je vois des femmes ignorantes.

Mad. Jour. Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

Nicole. Et ſur-tout ce grand eſcogriffe de Maître d'Armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. Jour. Ouais, ce Maître d'Armes vous tient bien au coeur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure.

(Après avoir fait apporter des fleurets, et en avoir donné un à Nicole.)

Tiens, raiſon démonſtrative, la ligne du corps. Quand on pouſſe en quarte, on n'a qu'à faire cela ; et, quand on pouſſe en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'èſt-il pas beau d'être aſſuré de ſon fait, quand on ſe bat contre quelqu'un ? Là, pouſſe-moi un peu, pour voir.

Nicole. Hé bien, quoi ?

(*Nicole pouſſe pluſieurs bottes à M. Jourdain.*)

Tout beau. Hola ! ho ! Doucement. Diantre ſoit la coquine !

Nicole. Vous me dites de pouſſer.

M. Jour. Oui ; mais tu me pouſſes en-tierce, avant que de pouſſer en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

Mad. Jour. Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaiſies ; et cela vous èſt venu depuis que vous vous mêlez de hanter la Nobleſſe.

M. Jour. Lorſque je hante la Nobleſſe, je fais paroître mon jugement ; et cela èſt plus beau que de hanter votre Bourgeoiſie.

Mad.

Mad. Jour. Camon vraiment ! Il y a fort à gagner à fréquenter vos Nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau Monſieur le Comte, dont vous vous êtes embéguiné.

M. Jour. Paix, ſongez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne ſavez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'eſt une perſonne d'importance plus que vous ne penſez, un Seigneur que l'on conſidere à la Cour, et qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'eſt-ce pas une choſe qui m'eſt tout-à-fait honorable, que l'on voie venir chez moi ſi ſouvent une perſonne de cette qualité, qui m'appelle ſon cher ami, et me traite comme ſi j'étois ſon égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais ; et, devant tout le monde, il me fait des careſſes dont je ſuis moi-même confus.

Mad. Jour. Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des careſſes ; mais il vous emprunte votre argent.

M. Jour. Hé bien, ne m'eſt-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? Et puis-je faire moins pour un Seigneur qui m'appelle ſon cher ami ?

Mad. Jour. Et ce Seigneur, que fait-il pour vous ?

M. Jour. Des choſes dont on ſeroit étonné, ſi on les ſavoit.

Mad. Jour. Et quoi ?

M. Jour. Baſte, je ne puis pas m'expliquer. Il ſuffit que, ſi je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il ſoit peu.

Mad. Jour. Oui. Attendez-vous à cela.

M. Jour. Aſſurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

Mad. Jour. Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

M. Jour. Il m'a juré ſa foi de Gentilhomme.

Mad. Jour. Chanſons.

M. Jour. Ouais ! Vous êtes bien obſtinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra ſa parole, j'en ſuis sûr.

Mad. Jour. Et moi, je ſuis sûre que non, et que toutes les careſſes qu'il vous fait, ne ſont que pour vous enjôler.

M. Jour.

M. Jour. Taiſez-vous. Le voici.

Mad. Jour. Il ne vous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me ſemble que j'ai dîné, quand je le vois.

M. Jour. Taiſez-vous, vous dis-je.

SCENE IV.

Dorante, M. Jourdain, Madame Jourdain, Nicole.

Dorante. MON cher ami Monſieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

M. Jour. Fort bien, Monſieur, pour vous rendre mes petits ſervices.

Dorante. Et Madame Jourdain que voilà, comment ſe porte-t-elle ?

Mad. Jour. Madame Jourdain ſe porte comme elle peut.

Dorante. Comment, Monſieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde ?

M. Jour. Vous voyez.

Dorante. Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit ; nous n'avons point de jeunes gens à la Cour, qui ſoient mieux faits que vous.

M. Jour. Hai, hai.

Mad Jour. à part. Il le gratte par où il ſe démange.

Dorante. Tournez-vous. Cela eſt tout-à-fait galant.

Mad. Jour. à part. Oui, auſſi ſot par derriere que par devant.

Dorante. Ma foi, Monſieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'eſtime le plus, et je parlois encore de vous ce matin dans la chambre du Roi.

M. Jour. Vous me faites beaucoup d'honneur, Monſieur, (*à Madame Jourdain.*) Dans la chambre du Roi.

Dorante. Allons, mettez.

M. Jour. Monſieur, je ſais le reſpect que je vous dois

Dorante.

Dorante. Mon Dieu ! Mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. Jour. Monſieur...

Dorante. Mettez, vous dis-je, Monſieur Jourdain, vous êtes mon ami.

M. Jour. Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

Dorante. Je ne me couvrirai point, ſi vous ne vous couvrez.

M. Jour. ſe couvrant. J'aime mieux être incivil qu'importun.

Dorante. Je ſuis votre débiteur, comme vous le ſavez.

Mad. Jour. à part. Oui, nous ne le ſavons que trop.

Dorante. Vous m'avez généreuſement prêté de l'argent en pluſieurs occaſions, et vous m'avez obligé de la meilleure grace du monde, aſſurément.

M. Jour. Monſieur, vous vous moquez.

Dorante. Mais je ſais rendre ce qu'on me prête, et reconnoître les plaiſirs qu'on me fait.

M. Jour. Je n'en doute point, Monſieur.

Dorante. Je veux ſortir d'affaire avec vous; et je viens ici pour faire nos comptes enſemble.

M. Jour. bas à Madame Jourdain. Hé bien, vous voyez votre impertinence, ma femme.

Dorante. Je ſuis homme qui aime à m'acquitter le plutôt que je puis.

M. Jour. bas à Madame Jourdain. Je vous le diſois bien.

Dorante. Voyons un peu ce que je vous dois.

M. Jour. bas à Madame Jourdain. Vous voilà avec vos ſoupçons ridicules.

Dorante. Vous ſouvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

M. Jour. Je crois qu'oui. J'en ai fait un petit Mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

Dorante. Cela eſt vrai.

M. Jour. Une autre fois, ſix vingt.

Dorante. Oui.

M. Jour. Et une autre fois, cent quarante.

Dorante. Vous avez raiſon.

M. Jour.

M. Jour. Ces trois articles ſont quatre cents ſoixante louis, qui valent cinq mille ſoixante livres.

Dorante. Le compte eſt fort bon. Cinq mille ſoixante livres.

M. Jour. Mille huit cents trente-deux livres à vôtre plumaſſier.

Dorante. Juſtement.

M. Jour. Deux mille ſept cents quatre-vingt livres à votre Tailleur.

Dorante. Il eſt vrai.

M. Jour. Quatre mille trois cents ſoixante et dix-neuf livres douze ſols huit deniers à votre Marchand.

Dorante. Fort bien. Douze ſols huit deniers; le compte eſt juſte.

M. Jour. Et mille ſept cents quarante-huit livres ſept ſols quatre deniers à votre Sellier.

Dorante. Tout cela eſt véritable. Qu'eſt-ce que cela fait?

M. Jour. Somme totale, quinze mille huit cents livres.

Dorante. Somme totale eſt juſte. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'allez donner, cela fera juſtement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Mad. Jour. bas à M. Jourdain. Hé bien, ne l'avois-je pas bien deviné?

M. Jour. bas à Mad. Jourdain. Paix.

Dorante. Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis?

M. Jour. Hé non.

Mad. Jour. bas à M. Jourdain. Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. Jour. bas à Mad. Jourdain. Taiſez-vous.

Dorante. Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. Jour. Non, Monſieur.

Mad. Jour. bas à M. Jourdain. Il ne ſera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. Jour. bas à Mad. Jourdain. Taiſez-vous, vous dis-je.

Dorante.

Dorante. Vous n'avez qu'à me dire ſi cela vous embarraſſe.

M. Jour. Point, Monſieur.

Mad. Jour. bas à M. Jourdain. C'èſt un vrai enjôleur.

M. Jour. bas à Mad. Jourdain. Taiſez-vous donc.

Mad. Jour. bas à M. Jourdain. Il vous ſucera juſqu'au dernier ſou.

M. Jour. bas à Mad. Jourdain. Vous tairez-vous ?

Dorante. J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joie, mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort, ſi j'en demandois à quelqu'autre.

M. Jour. C'èſt trop d'honneur, Monſieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

Mad. Jour. bas à M. Jourdain. Quoi, vous allez encore lui donner cela ?

M. Jour. bas à Mad. Jourdain. Que faire ? Voulez-vous que je refuſe un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi ?

Mad. Jour. bas à M. Jourdain. Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCENE V.

Dorante, Mad. Jourdain, Nicole.

Dorante. VOUS me ſemblez toute mélancolique ? Qu'avez-vous, Madame Jourdain.

Mad. Jour. J'ai la tête plus groſſe que le poing, et ſi elle n'èſt pas enflée.

Dorante. Mademoiſelle votre fille où èſt-elle que je ne la vois point ?

Mad. Jour. Mademoiſelle ma fille èſt bien où elle èſt.

Dorante. Comment ſe porte-t-elle ?

Mad. Jour. Elle ſe porte ſur ſes deux jambes.

Dorante. Ne voulez-vous point, un de cès jours, venir voir avec elle le Ballet et la Comédie que l'on fait chez le Roi ?

Mad.

Mad. Jour. Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

Dorante. Je penſe, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge ; belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

Mad. Jour. Tredame, Monſieur, eſt-ce que Madame Jourdain eſt décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déjà ?

Dorante. Ah, ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon ! Je ne ſongeois pas que vous êtes jeune ; et je rêve le plus ſouvent. Je vous prie d'excuſer mon impertinence.

SCENE VI.

M. Jourdain, Mad. Jourdain, Dorante, Nicole.

M. Jour. à Dor. VOILA deux cents louis bien comptés.

Dorante. Je vous aſſure, Monſieur Jourdain, que je ſuis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un ſervice à la Cour.

M. Jour. Je vous ſuis trop obligé.

Dorante. Si Madame Jourdain veut voir le divertiſſement Royal, je lui ferai donner les meilleures places de la Salle.

Mad. Jour. Madame Jourdain vous baiſe les mains.

Dorante, bas à M. Jourdain. Notre belle Marquiſe, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas ; et je l'ai fait conſentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. Jour. Tirons-nous un peu loin, pour cauſe.

Dorante. Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire préſent de votre part ; mais c'eſt que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre ſon ſcrupule ; et ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'elle s'eſt réſolue à l'accepter.

M. Jour. Comment l'a-t-elle trouvé ?

Dorante. Merveilleux ; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous ſur ſon eſprit un effet admirable.

M. Jour. Plût au ciel !

Mad. Jour. à Nicole. Quand il eſt une fois avec lui, il ne peut le quitter.

Dorante. Je lui ai fait valoir, comme il faut, la richeſſe de ce préſent, et la grandeur de votre amour.

M. Jour. Ce ſont, Monſieur, des bontés qui m'accablent ; et je ſuis dans une confuſion la plus grande du monde, de voir une perſonne de votre qualité s'abaiſſer pour moi à ce que vous faites.

Dorante. Vous moquez-vous, eſt-ce qu'entre amis on s'arrête à ces ſortes de ſcrupules ? Et ne feriez-vous pas pour moi la même choſe, ſi l'occaſion s'en offroit ?

M. Jour. Oh, aſſurément, et de tres-grand coeur ?

Mad. Jour. bas à Nicole. Que ſa préſence me peſe ſur les épaules !

Dorante. Pour moi, je ne regarde rien quand il faut ſervir un ami ; et lorſque vous me fites confidence de l'ardeur que vous aviez priſe pour cette Marquiſe agréable, chez qui j'avois commerce, vous vites que d'abord je m'offris de moi-même à ſervir votre amour.

M. Jour. Il eſt vrai. Ce ſont des bontés qui me confondent.

Mad. Jour. à Nicole. Eſt-ce qu'il ne s'en ira point ?

Nicole. Ils ſe trouvent bien enſemble.

Dorante. Vous avez pris le bon biais pour toucher ſon coeur. Les femmes aiment ſur-tout les dépenſes qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce ſuperbe feu d'artifice qu'elle trouva ſur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. Jour. Il n'y a point de dépenſe que je ne faſſe, ſi par-là je pouvois trouver le chemin de ſon coeur. Une femme de qualité a pour moi des charmes raviſſants,

viſſants, et c'èſt un honneur que j'acheterois au prix de toutes choſes.

Mad. Jour. bas à Nicole. Que peuvent-ils tant dire enſemble ? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

Dorante. Ce ſera tantôt que vous jouirez, à votre aiſe, du plaiſir de ſa vue ; et vos yeux auront tout le temps de ſe ſatisfaire.

M. Jour. Pour être en pleine liberté, j'ai fait en ſorte que ma femme ira diner chez ma ſoeur, où elle paſſera l'après-dinée.

Dorante. Vous avez fait prudemment ; et votre femme auroit pu nous embarraſſer ? J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au Cuiſinier, et à toutes les choſes qui ſont néceſſaires pour le ballet. Il èſt de mon invention, et pourvu que l'exécution puiſſe repondre à l'idée, je ſuis ſûr qu'il ſera trouvé....

M. Jour. s'appercevant que Nicole écoute, et lui donnant un ſoufflet. Ouais ! Vous êtes bien impertinente. *(à Dorante.)* Sortons, s'il vous plaît.

SCENE VII.

Mad. Jourdain, Nicole.

Nicole. MA foi, Madame, la curioſité m'a coûté quelque choſe ; mais je crois qu'il y a quelque anguille ſous roche ; et ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous ſoyez.

Mad. Jour. Ce n'èſt pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des ſoupçons de mon mari. Je ſuis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne ; et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais ſongeons à ma fille. Tu ſais l'amour que Cléonte a pour elle, c'èſt un homme qui me revient ; et je veux aider ſa recherche, et lui donner Lucile, ſi je puis.

Nicole. En vérité, Madame, je ſuis la plus ravie du monde, de vous voir dans ces ſentiments ; car ſi le maitre vous revient, le valet ne me revient pas moins ;

et je ſouhaiterois que notre mariage ſe pût faire à l'ombre du leur.

Mad. Jour. Va-t-en lui en parler de ma part, et lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire enſemble à mon mari la demande de ma fille.

Nicole. J'y cours, Madame, avec joie ; et je ne pouvois recevoir une commiſſion plus agréable.

(ſeule.)

Je vais, je penſe, bien réjouir les gens.

SCENE VIII.

Cléonte, Covielle, Nicole.

Nicole à Cléonte. AH, vous voila tout-à-propos ! Je ſuis une ambaſſadrice de joie, et je viens...

Cléonte. Retire-toi, perfide, et ne me viens pas amuſer avec tes traîtreſſes paroles.

Nicole. Eſt-ce ainſi que vous recevez...

Cléonte. Retire-toi, te dis-je ; et va-t-en, de ce pas, dire à ton infidelle maîtreſſe qu'elle n'abuſera de ſa vie le trop ſimple Cléonte.

Nicole. Quel vertigo eſt-ce donc-là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire ?

Covielle. Ton pauvre Covielle, petite ſcélérate ? Allons vite, ôte toi de mes yeux, vilaine, et me laiſſe en repos.

Nicole. Quoi ! Tu me viens auſſi...

Covielle. Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

Nicole à part. Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ! Allons de cette belle hiſtoire informer ma maîtreſſe.

SCENE

SCENE IX.

Cléonte, Covielle.

Cléonte. QUOI ! Traiter un amant de la ſorte, et un amant le plus fidèle et le plus paſſionné de tous les amants !

Covielle. C'eſt une choſe épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

Cléonte. Je fais voir pour une perſonne toute l'ardeur et toute la tendreſſe qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'eſprit ; elle fait tous mes ſoins, tous mes deſirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne penſe qu'à elle, je ne fais des ſonges que d'elle, je ne reſpire que par elle, mon coeur vit tout en elle ; et voilà de tant d'amitié la digne récompenſe ! Je ſuis deux jours ſans la voir, qui ſont pour moi deux ſiecles effroyables, je la rencontre par hazard, mon coeur à cette vue ſe ſent tout tranſporté, ma joie éclate ſur mon viſage, je vole avec raviſſement vers elle ; et l'infidelle détourne de moi ſes regards, et paſſe bruſquement, comme ſi de ſa vie elle ne m'avoit vu.

Covielle. Je dis les mêmes choſes que vous.

Cléonte. Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

Covielle. Et à celle, Monſieur, de la pendarde de Nicole ?

Cléonte. Après tant de ſacrifices ardents, de ſoupirs et de voeux que j'ai faits à ſes charmes ;

Covielle. Après tant d'aſſidus hommages, de ſoins et de ſervices que je lui ai rendus dans ſa cuiſine ;

Cléonte. Tant de larmes que j'ai verſées à ſes genoux ;

Covielle. Tant de ſéaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle.

Cléonte. Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même ;

Covielle. Tant de chaleur que j'ai ſoufferte à tourner la broche à ſa place ;

Cléonte. Elle me fuit avec mépris ;

Covielle. Elle me tourne le dos avec effronterie ;

Cléonte. C'eſt une perfidie digne des plus grands châtiments.

Covielle. C'eſt une trahiſon à meriter mille ſoufflets.

Cléonte. Ne t'aviſe point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

Covielle. Moi, Monſieur, Dieu m'en garde.

Cléonte. Ne viens point m'excuſer l'action de cette infidelle.

Covielle. N'ayez pas peur.

Cléonte. Non, vois-tu, tous tes diſcours pour la défendre ne ſerviroient de rien.

Covielle. Qui ſonge à cela ?

Cléonte. Je veux contre elle conſerver mon reſſentiment, et rompre enſemble tout commerce.

Covielle. J'y conſens.

Cléonte. Ce Monſieur le Comte qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vue ; et ſon eſprit, je le vois bien, ſe laiſſe éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de ſon inconſtance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laiſſer pas toute la gloire de me quitter.

Covielle. C'eſt fort bien dit ; et j'entre, pour mon compte, dans tous vos ſentiments.

Cléonte. Donne la main à mon dépit ; et ſoutiens ma réſolution contre tous les reſtes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de ſa perſonne une peinture qui me la rende mépriſable ; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

Covielle. Elle, Monſieur ? Voilà une belle mijaurée, une pimpe-fouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour. Je ne lui vois rien que de très-médiocre ; et vous trouverez cent perſonnes qui ſeront plus dignes de vous. Premiérement, elle a les yeux petits.

Cléonte. Cela eſt vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puiſſe voir.

Covielle.

Covielle. Elle a la bouche grande.

Cléonte. Oui ; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inſpire des deſirs ; elle èſt la plus attrayante, la plus amoureuſe du monde.

Covielle. Pour ſa taille, elle n'èſt pas grande.

Cléonte. Non ; mais elle èſt aiſée et bien priſe.

Covielle. Elle affecte une nonchalance dans ſon parler et dans ſes actions.

Cléonte. Il èſt vrai ; mais elle a grace à tout cela ; et ſes manieres ſont engageantes, ont je ne ſais quel charme à s'inſinuer dans les coeurs.

Covielle. Pour de l'eſprit . . .

Cléonte. Ah, elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat !

Covielle. Sa converſation . . .

Cléonte. Sa converſation èſt charmante.

Covielle. Elle èſt toujours ſérieuſe.

Cléonte. Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

Covielle. Mais enfin elle èſt capricieuſe autant que perſonne du monde.

Cléonte. Oui, elle èſt capricieuſe, j'en demeure d'accord ; mais tout ſied bien aux belles, on ſouffre tout des belles.

Covielle. Puiſque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

Cléonte. Moi ? J'aimerois mieux mourir ; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

Covielle. Le moyen, ſi vous la trouvez ſi parfaite ?

Cléonte. C'èſt en quoi ma vengeance ſera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon coeur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable, que je la trouve. La voici.

SCENE

SCENE X.

Lucile, Cléonte, Covielle, Nicole.

Nicole à Lucile. POUR moi, j'en ai été toute ſcandaliſée.

Lucile. Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

Cléonte à Covielle. Je ne veux pas ſeulement lui parler.

Covielle. Je veux vous imiter.

Lucile. Qu'eſt-ce donc, Cléonte, qu'avez-vous ?

Nicole. Qu'as-tu donc, Covielle ?

Lucile. Quel chagrin vous poſſede ?

Nicole. Quelle mauvaiſe humeur te tient ?

Lucile. Etes-vous muet, Cléonte ?

Nicole. As-tu perdu la parole, Covielle ?

Cléonte. Que voilà qui eſt ſcélérat !

Covielle. Que cela eſt Judas !

Lucile. Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre eſprit.

Cléonte à Covielle. Ah, ah ! On voit ce qu'on a fait.

Nicole. Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chevre.

Covielle à Cléonte. On a deviné l'enclouûre.

Lucile. N'eſt-il pas vrai, Cléonte, que c'eſt là le ſujet de votre dépit ?

Cléonte. Oui, perfide, ce l'eſt, puiſqu'il faut parler ; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous le penſez, de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous ; et que vous n'aurez pas l'avantage de me chaſſer. J'aurai de la peine, ſans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me cauſera des chagrins, je ſouffrirai un temps ; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le coeur, que d'avoir la foibleſſe de retourner à vous.

Covielle à Nicole. Queuſſi, queumi.

Lucile. Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le ſujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

Cléonte,

Cléonte voulant s'en aller pour éviter Lucile. Non. Je ne veux rien écouter.

Nicole à Covielle. Je te veux apprendre la cauſe qui nous a fait paſſer ſi vîte.

Covielle voulant auſſi s'en aller pour éviter Nicole. Je ne veux rien entendre.

Lucile ſuivant Cléonte. Sachez que ce mattin . . .

Cléonte marchant toujours ſans regarder Lucile. Non, vous dis-je.

Nicole ſuivant Covielle. Apprends que . . .

Covielle marchant auſſi ſans regarder Nicole. Non, traîtreſſe.

Lucile. Ecoutez.

Cléonte. Point d'affaire.

Nicole. Laiſſe-moi dire.

Covielle. Je ſuis ſourd.

Lucile. Cléonte.

Cléonte. Non.

Nicole. Covielle.

Covielle. Point.

Lucile. Arrêtez.

Cléonte. Chanſons.

Nicole. Entends-moi.

Covielle. Bagatelle.

Lucile. Un moment.

Cléonte. Point du tout.

Nicole. Un peu de patience.

Covielle. Tarare.

Lucile. Deux paroles.

Cléonte. Non, c'en èſt fait.

Nicole. Un mot.

Covielle. Plus de commerce.

Lucile s'arrêtant. Hé bien, puiſque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre penſée, et faites ce qu'il vous plaira.

Nicole s'arrêtant auſſi. Puiſque tu fais comme cela, prends-le comme tu voudras.

Cléonte ſe retournant vers Lucile. Sachons donc le ſujet d'un ſi bel accueil.

Lucile s'en allant à ſon tour pour éviter Cléonte. Il ne me plaît plus de le dire.

Covielle

Covielle ſe retournant vers Nicole. Apprends-nous un peu cette hiſtoire.

Nicole s'en allant auſſi pour éviter Covielle. Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

Cléonte ſuivant Lucile. Dites-moi . . .

Lucile marchant toujours ſans regarder Cléonte. Non, je ne veux rien dire.

Covielle ſuivant Nicole. Conte-moi . . .

Nicole marchant ſans regarder Covielle. Non, je ne conte rien.

Cléonte. De grace.

Lucile. Non, vous dis-je.

Covielle. Par charité.

Nicole. Point d'affaire.

Cléonte. Je vous en prie.

Lucile. Laiſſe-moi.

Covielle. Je t'en conjure.

Nicole. Ote-toi de là.

Cléonte. Lucile.

Lucile. Non.

Covielle. Nicole.

Nicole. Point.

Cléonte. Au nom des Dieux.

Lucile. Je ne veux pas.

Covielle. Parle-moi.

Nicole. Point du tout.

Cléonte. Eclairciſſez mes doutes.

Lucile. Non, je n'en ferai rien.

Covielle. Guéris-moi l'eſprit.

Nicole. Non, il ne me plaît pas.

Cléonte. Hé bien, puiſque vous vous ſouciez ſi peu de me tirer de peine, et de vous juſtifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la derniere fois ; et je vais, loin de vous, mourir de douleur et d'amour.

Covielle à Nicole. Et moi, je vais ſuivre ſes pas.

Lucile à Cléonte qui veut ſortir. Cléonte.

Nicole à Covielle qui ſuit ſon Maître. Covielle.

Cléonte s'arrêtant. Hé ?

Covielle s'arrêtant auſſi. Plaît-il ?

Lucile. Où allez-vous ?

Cléonte.

Cléonte. Où je vous ai dit.

Covielle. Nous allons mourir.

Lucile. Vous allez mourir, Cléonte ?

Cléonte. Oui, cruelle, puiſque vous le voulez.

Lucile. Moi, je veux que vous mouriez ?

Cléonte. Oui, vous le voulez.

Lucile. Qui vous le dit ?

Cléonte s'approchant de Lucile. N'èſt-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes ſoupçons ?

Lucile. Eſt-ce ma faute ? Et, ſi vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez, a été cauſée ce matin par la préſence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la ſeule approche d'un homme déſhonore une fille, qui perpétuellement nous ſermone ſur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir ?

Nicole à Covielle. Voilà le ſecret de l'affaire.

Cléonte. Ne me trompez-vous point, Lucile ?

Covielle à Nicole. Ne m'en donnes-tu point à garder ?

Lucile à Cléonte. Il n'èſt rien de plus vrai.

Nicole à Covielle. C'èſt la choſe comme elle èſt.

Covielle à Cléonte. Nous rendrons-nous à cela ?

Cléonte. Ah, Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous ſavez appaiſer de choſes dans mon coeur ! Et que facilement on ſe laiſſe perſuader aux perſonnes qu'on aime ?

Covielle. Qu'on èſt aiſément amadoué par ces diantres d'animaux-là.

SCENE XI.

Mad. Jourdain, Cléonte, Lucile, Covielle, Nicole.

Mad. Jour. JE ſuis bien-aiſe de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

Cléonte. Ah, Madame, que cette parole m'èſt douce,

et

et qu'elle flatte mes desirs ! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse ?

SCENE XII.

Cléonte, M. Jourdain, Mad. Jourdain, Lucile, Covielle, Nicole.

Cléonte. MONSIEUR, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long-temps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre, est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. Jour. Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes Gentilhomme.

Cléonte. Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre ; et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vôl. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments, sur cette matiere, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme ; et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables, je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien, pour tenir dans le monde un rang assez passable ; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place, croiroient pouvoir prétendre ; et je vous dirai franchement, que je ne suis point Gentilhomme.

M. Jour. Touchez-là, Monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

Cléonte. Comment ?

M. Jour. Vous n'êtes point Gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Mad.

Mad. Jour. Que voulez-vous donc dire avec votre Gentilhomme? Eſt-ce que nous ſommes, nous autres, de la côte de ſaint Louis?

M. Jour. Taiſez-vous, ma femme, je vous vois venir.

Mad. Jour. Deſcendons-nous tous deux que de bonne Bourgeoiſie?

M. Jour. Voilà pas le coup de langue?

Mad. Jour. Et votre pere n'étoit-il pas Marchand auſſi-bien que le mien?

M. Jour. Peſte ſoit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si votre pere a été Marchand, tant pis pour lui; mais pour le mien, ce ſont des mal-aviſés qui diſent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'eſt que je veux avoir un gendre Gentilhomme.

Mad. Jour. Il faut à votre fille un mari qui lui ſoit propre; et il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait, qu'un Gentilhomme gueux et mal bâti.

Nicole. Cela eſt vrai. Nous avons le fils d'un Gentilhomme de notre village, qui eſt le plus grand malitorne, et le plus ſot dadais que j'aie jamais vu.

M. Jour. à Nicole. Taiſez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la converſation. J'ai du bien aſſez pour ma fille, je n'ai beſoin que d'honneur, et je la veux faire Marquiſe.

Mad. Jour. Marquiſe?

M. Jour. Oui; Marquiſe.

Mad. Jour. Hélas, Dieu m'en garde!

M. Jour. C'eſt une choſe que j'ai réſolue.

Mad. Jour. C'eſt une choſe, moi, où je ne conſentirai point. Les alliances avec plus grand que ſoi ſont ſujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puiſſe à ma fille reprocher ſes parents; et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeller leur grand-maman. S'il falloit qu'elle me vînt viſiter en équipage de grand-Dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à ſaluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas auſſi-tôt de dire cent ſottiſes. Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquiſe qui fait tant la glorieuſe? c'eſt la fille de Mon-

ſieur Jourdain, qui étoit trop heureuſe, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été ſi relevée que la voilà ; et ſes deux grands-peres vendoient du drap auprès de la porte ſaint Innocent. Ils ont amaſſé du bien à leurs enfants qu'ils paient maintenant, peut-être, bien cher en l'autre monde ; et l'on ne devient guere ſi riche à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puiſſe dire, mettez-vous-là, mon gendre, et dînez avec moi.

M. Jour. Voilà bien les ſentiments d'un petit eſprit, de vouloir demeurer toujours dans la baſſeſſe. Ne me répliquez pas davantage, ma fille ſera Marquiſe, en dépit de tout le monde ; et, ſi vous me mettez en colère, je la ferai Ducheſſe.

SCENE XIII.

Mad. Jourdain, Lucile, Cléonte, Nicole, Covielle.

Mad. Jour. CLEONTE, ne perdez point courage encore.

(à Lucile.)

Suivez-moi, ma fille ; et venez dire réſolument à votre pere, que, ſi vous ne l'avez, vous ne voulez epouſer perſonne.

SCENE XIV.

Cléonte, Covielle.

Covielle. VOUS avez fait de belles affaires avec vos beaux ſentiments.

Cléonte. Que veux-tu ? J'ai un ſcrupule là-deſſus, que l'exemple ne ſauroit vaincre.

Covielle. Vous moquez-vous de le prendre ſérieuſement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas

pas qu'il èſt fou ? Et vous coûtoit-il quelque choſe de vous accommoder à ſes chimères ?

Cléonte. Tu as raiſon ; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ſes preuves de nobleſſe pour être gendre de Monſieur Jourdain.

Covielle riant. Ah, ah, ah !

Cléonte. De quoi ris-tu ?

Covielle. D'une penſée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous ſouhaitez.

Cléonte. Comment ?

Covielle. L'idée èſt tout-à-fait plaiſante.

Cléonte. Quoi donc ?

Covielle. Il s'èſt fait, depuis peu, une certaine maſcarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela ſent un peu ſa comédie ; mais, avec lui, on peut hazarder toute choſe, il n'y faut point chercher tant de façons ; il èſt homme à y jouer ſon rôle à merveille, et à donner aiſément dans toutes les fariboles qu'on s'aviſera de lui dire. J'ai les Acteurs, j'ai les habits tout prêts, laiſſez-moi faire ſeulement.

Cléonte. Mais apprends-moi . . .

Covielle. Je vais vous inſtruire de tout. Retirons-nous ; le voilà qui revient.

SCENE XV.

M. Jour. ſeul. QUE diable èſt-ce-là ? Ils n'ont que les grands Seigneurs à me reprocher ; et moi, je ne vois rien de ſi beau que de hanter les grands Seigneurs, il n'y a qu'honneur, et que civilité avec eux ; et je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né Comte ou Marquis.

SCENE XVI.

M. Jourdain, Un Laquais.

Le Laq. MONSIEUR, voici Monſieur le Comte, et une Dame qu'il mene par la main.

M. Jour. Hé, mon Dieu! J'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir tout-à-l'heure.

SCENE XVII.

Dorimene, Dorante, Le Laquais.

Le Laq. MONSIEUR dit comme cela, qu'il va venir ici tout-à-l'heure.

Dorante. Voilà qui eſt bien.

SCENE XVIII.

Dorimene, Dorante.

Dorimene. JE ne ſais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laiſſer amener par vous dans une maiſon où je ne connois perſonne.

Dorante. Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choiſiſſe pour vous régaler, puiſque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maiſon, ni la mienne?

Dorimene. Mais, vous ne dites pas que je m'engage inſenſiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre paſſion. J'ai beau me défendre des choſes, vous fatiguez ma réſiſtance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plait. Les viſites frequentes ont commencé, les déclarations ſont venues enſuite, qui, après elles, ont traîné les ſérénades et les cadeaux, que les préſents ont ſuivis. Je me ſuis oppoſée à tout cela,

cela, mais vous ne vous rebutez point ; et, pied à pied, vous gagnez mes réſolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien ; et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me ſuis tant éloignée.

Dorante. Ma foi, Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je ſuis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne faſſiez tout mon bonheur ?

Dorimene. Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureuſement enſemble ; et les deux plus raiſonnables perſonnes du monde ont ſouvent peine à compoſer une union dont ils ſoient ſatisfaits.

Dorante. Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

Dorimene. Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenſes que je vous vois faire pour moi, m'inquiètent par deux raiſons ; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois ; et l'autre, que je ſuis ſûre, ſans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela.

Dorante. Ah, Madame, ce ſont des bagatelles, et ce n'eſt pas par-là...

Dorimene. Je ſais ce que je dis : Et, entr'autres, le diamant que vous m'avez forcé à prendre, eſt d'un prix...

Dorante. Hé, Madame, de grace, ne faites pas tant valoir une choſe que mon amour trouve indigne de vous, et ſouffrez... Voici le maître du logis.

SCENE XIX.

M. Jourdain, Dorimene, Dorante.

M. Jourdain, après avoir fait deux révérences, ſe trouvant trop près de Dorimene.

UN peu plus loin, Madame.

Dorimene. Comment ?

M. Jour. Un pas, s'il vous plaît.

Dorimene. Quoi donc ?

M. Jour. Reculez un peu pour la troiſiéme.

Dorante. Madame, Monſieur Jourdain fait ſon monde.

M. Jour. Madame, ce m'eſt une gloire bien grande, de me voir aſſez fortuné, pour être ſi heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de votre préſence ; et, ſi j'avois auſſi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le ciel . . . envieux de mon bien . . . m'eût accordé . . . l'avantage de me voir digne . . . des . . .

Dorante. Monſieur Jourdain, en voilà aſſez. Madame n'aime pas les grands compliments ; et elle ſait que vous êtes homme d'eſprit.

(bas à Dorimene.)

C'eſt un bon Bourgeois aſſez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ſes manieres.

Dorimene bas à Dorante. Il n'eſt pas mal-aiſé de s'en appercevoir.

Dorante. Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. Jour. C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

Dorante. Galant homme tout-à-fait.

Dorimene. J'ai beaucoup d'eſtime pour lui.

M. Jour. Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grace.

Dorante bas à M. Jour. Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. Jour. bas à Dorante. Ne pourrai-je pas ſeulement lui demander comment elle le trouve ?

Dorante

Dorante bas à M. Jour. Comment ? Gardez-vous-en bien. Cela ſeroit vilain à vous ; et, pour agir en galant homme, il faut que vous faſſiez comme ſi ce n'étoit pas vous qui lui euſſiez fait ce préſent.

(haut.)

Monſieur Jourdain, Madame, dit qu'il èſt ravi de vous voir chez lui.

Dorimene. Il m'honore beaucoup.

M. Jour. bas à Dorante. Que je vous ſuis obligé, Monſieur, de lui parler ainſi pour moi !

Dorante bas à M. Jour. J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. Jour. bas à Dorante. Je ne ſais quelles graces vous en rendre.

Dorante. Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle perſonne du monde.

Dorimene. C'èſt bien de la grace qu'il me fait.

M. Jour. Madame, c'èſt vous qui faites les graces, et...

Dorante. Songeons à manger.

SCENE XX.

M. Jourdain, Dorimene, Dorante, Un Laquais.

Le Laq. à M. Jour. TOUT èſt prêt, Monſieur.

Dorante. Allons donc nous mettre à table ; et qu'on faſſe venir les Muſiciens.

SCENE XXI.

Entrée de Ballet.

SIX Cuiſiniers, qui ont préparé le feſtin, danſent enſemble ; après quoi ils apportent une table couverte de pluſieurs mêts.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Dorimene, M. Jourdain, Dorante, Trois Muſiciens, Un Laquais.

Dorimene. COMMENT, Dorante, voilà un repas tout-à-fait magnifique ?

M. Jour. Vous vous moquez, Madame, et je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

(Dorimene, M. Jourdain, Dorante, et les trois Muſiciens ſe mettent à table.)

Dorante. Monſieur Jourdain a raiſon, Madame, de parler de la ſorte ; et il m'oblige de vous faire ſi bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'èſt pas digne de vous. Comme c'èſt moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas ſur cette matiere les lumieres de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort ſavant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chere, et des barbariſmes de bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout ſeroit dans les regles ; il y auroit par-tout de l'élégance et de l'érudition ; et il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pieces du repas qu'il vous donneroit, et de vous faire tomber d'accord de ſa haute capacité dans la ſcience des bons morceaux ; de vous parler d'un pain de rive à bizeau doré, relevé de croûte par-tout, croquant tendrement ſous la dent ; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'èſt point trop commandant ; d'un quarré de mouton gourmandé de perſil ; d'une longe de veau de riviere, longue comme cela, blanche, délicate, et qui, ſous les dents, èſt une vraie pâte d'amande ; de perdrix relevées d'un fumet ſurprenant ; et pour ſon opéra, d'une ſoupe à bouillon perlé, ſoutenue d'un jeune gros dindon, cantonée de pigeonneaux, et couronnée d'oignons blancs mariés avec

avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance ; et, comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

Dorimene. Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

M. Jour. Ah, que voilà de belles mains !

Dorimene. Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain, mais vous voulez parler du diamant qui èst fort beau.

M. Jour. Moi, Madame, Dieu me garde d'en vouloir parler ! Ce ne seroit pas agir en galant homme ; et le diamant èst fort peu de chose.

Dorimene. Vous êtes bien dégoûté.

M. Jour. Vous avez trop de bonté . . .

Dorante après avoir fait signe à M. Jour. Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, et à ces Messieurs, qui nous feront la grace de nous chanter un air à boire.

Dorimene. C'èst merveilleusement assaisonner la bonne chere, que d'y mêler la Musique ; et je me vois ici admirablement régalée.

M. Jour. Madame, ce n'èst pas . . .

Dorante. Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs ; ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

I. *et* II. *Musiciens ensemble, un verre à la main.*

UN petit doigt, Philis, pour commencer le tour ;
Ah, qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes !
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour ;
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.
Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits !
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie ?
Ah, l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à long traits.
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

II. *et* III. *Muſiciens enſemble.*

BUVONS, chers amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie ;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a paſſé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours ;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laiſſons raiſonner les ſots
Sur le vrai bonheur de la vie ;
Notre Philoſophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le ſavoir et la gloire
N'ôtent point les ſoucis fâcheux ;
Et ce n'eſt qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

Tous trois enſemble.

Sus, ſus du vin par-tout, verſez, garçon, verſez ; verſez, verſez toujours, tant qu'on vous diſe aſſez.

Dorimene. Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux chanter ; et cela eſt tout-à-fait beau.

M. Jour. Je vois encore ici, Madame, quelque choſe de plus beau.

Dorimene. Ouais ! Monſieur Jourdain eſt galant plus que je ne penſois.

Dorante. Comment, Madame, pour qui prenez-vous Monſieur Jourdain ?

M. Jour. Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

Dorimene. Encore ?

Dorante. Vous ne le connoiſſez pas.

M. Jour. Elle me connoîtra quand il lui plaira.

Dorimene. Oh, je le quitte.

Dorante.

Dorante. Il èſt homme qui a toujours la riſpoſte en main. Mais vous ne voyez pas que Monſieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

Dorimene. Monſieur Jourdain èſt un homme qui me ravit.

M. Jour. Si je pouvois ravir votre coeur, je ſerois . . .

SCENE II.

Mad. Jourdain, M. Jourdain, Dorimene, Dorante, Muſiciens, Laquais.

Mad. Jour. AH, ah, je trouve ici bonne compagnie ; et je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'èſt donc pour cette belle affaire-ci, Monſieur mon mari, que vous avez eu tant d'empreſſement à m'envoyer diner chez ma ſoeur ? Je viens de voir un Théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire nôces. Voilà comme vous dépenſez votre bien ; c'èſt ainſi que vous feſtinez les Dames en mon abſence ; et que vous leur donnez la Muſique et la Comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

Dorante. Que voulez-vous dire, Madame Jourdain ? Et quelques fantaiſies ſont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépenſe ſon bien, et que c'èſt lui qui donne ce régal à Madame ? Apprenez que c'èſt moi, je vous prie. Qu'il ne fait ſeulement que me prêter ſa maiſon ; et que vous devriez un peu mieux regarder aux choſes que vous dites.

M. Jour. Oui, impertinente, c'èſt Monſieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui èſt une perſonne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maiſon, et de vouloir que je ſois avec lui.

Mad. Jour. Ce ſont des chanſons que cela, je ſais ce que je ſais.

Dorante. Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Mad. Jour. Je n'ai que faire de lunettes, Monſieur, et je vois aſſez clair ; il y a long-temps que je ſens les choſes,

choſes, et je ne ſuis pas une bête. Cela èſt fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux ſottiſes de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'èſt ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la diſſention dans un ménage, et de ſouffrir que mon mari ſoit amoureux de vous.

Dorimene. Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'expoſer aux ſottes viſions de cette extravagante.

Dorante ſuivant Dorimene qui ſort. Madame, holà, Madame, où courez-vous?

M. Jour. Madame. Monſieur le Comte, faites-lui mes excuſes, et tâchez de la ramener.

SCENE III.

Mad. Jourdain, M. Jourdain, Laquais.

M. Jour. AH, impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits. Vous me venez faire des affronts devant tout le monde; et vous chaſſez de chez moi des perſonnes de qualité.

Mad. Jour. Je me moque de leur qualité.

M. Jour. Je ne ſais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pieces du repas que vous êtes venue troubler.

(Les laquais emportent la table.)

Mad. Jour. ſortant. Je me moque de cela. Ce ſont mes droits que je défends; et j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. Jour. Vous faites bien d'éviter ma colere.

SCENE IV.

M. Jourdain ſeul.

ELLE èſt arrivée bien malheureuſement. J'étois en humeur de dire de jolies choſes, et jamais je ne

ne m'étois ſenti tant d'eſprit. Qu'èſt-ce que c'èſt que cela ?

SCENE V.

M. Jourdain, Covielle déguiſé.

Covielle. MONSIEUR, je ne ſais pas ſi j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. Jour. Non, Monſieur.

Covielle étendant la main à un pied de terre. Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. Jour. Moi ?

Covielle. Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les Dames vous prenoient entre les bras pour vous baiſer.

M. Jour. Pour me baiſer ?

Covielle. Oui. J'étois grand ami de feu Monſieur votre pere.

M. Jour. De feu Monſieur mon pere ?

Covielle. Oui. C'étoit un fort honnête Gentilhomme.

M. Jour. Comment dites-vous ?

Covielle. Je dis que c'étoit un fort honnête Gentilhomme.

M. Jour. Mon pere ?

Covielle. Oui.

M. Jour. Vous l'avez fort connu ?

Covielle. Aſſurément.

M. Jour. Et vous l'avez connu pour Gentilhomme ?

Covielle. Sans doute.

M. Jour. Je ne ſais donc pas comment le monde èſt fait.

Covielle. Comment ?

M. Jour. Il y a de ſottes gens qui me veulent dire qu'il a été Marchand.

Covielle. Lui, Marchand ? C'èſt pure médiſance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il feſoit, c'èſt qu'il étoit fort obligeant, fort officieux ; et, comme il ſe connoiſſoit fort bien en étoffes, il en alloit choiſir de tous les côtés, les faiſoit apporter chez lui, et en donnoit à ſes amis pour de l'argent.

M. Jour. Je ſuis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon pere étoit Gentilhomme.

Covielle. Je le ſoutiendrai devant tout le monde.

M. Jour. Vous m'obligerez. Quel ſujet vous amene ?

Covielle. Depuis avoir connu feu Monſieur votre pere, honnête Gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. Jour. Par tout le monde ?

Covielle. Oui.

M. Jour. Je penſe qu'il y a bien loin en ce pays-là.

Covielle. Aſſurément. Je ne ſuis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. Jour. Quelle ?

Covielle. Vous ſavez que le fils du Grand-Turc eſt ici.

M. Jour. Moi ? Non.

Covielle. Comment ! Il a un train tout-à-fait magnifique ; tout le monde va le voir, et il a été reçu en ce pays comme un Seigneur d'importance.

M. Jour. Par ma foi, je ne ſavois pas cela.

Covielle. Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'eſt qu'il eſt amoureux de votre fille.

M. Jour. Le fils du Grand-Turc ?

Covielle. Oui ; et il veut être votre gendre.

M. Jour. Mon gendre, le fils du Grand-Turc ?

Covielle. Le fils du Grand-Turc votre gendre. Comme je fus le voir, et que j'entends parfaitement ſa langue, il s'entretint avec moi ; et après quelques autres diſcours, il me dit : *Acciam croc ſoler onch alla mouſtaphgidelum amanahem varahini ouſſere carbulath.* C'eſt-à-dire, Nas-tu pas vu une jeune belle perſonne, qui eſt la fille de Monſieur Jourdain, Gentilhomme Pariſien ?

M. Jour. Le fils du Grand-Turc dit cela de moi ?

Covielle. Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoiſſois particuliérement, et que j'avois vu votre

votre fille : Ah, me dit-il, *marababa ſahem !* C'èſt-à-dire, ah, que je ſuis amoureux d'elle !

M. Jour. Marababa ſahem, veut dire, Ah, que je ſuis amoureux d'elle !

Covielle. Oui.

M. Jour. Par ma foi, vous faites bien de me le dire ; car, pour moi, je n'aurois jamais cru que *marababa ſahem*, eût voulu dire, Ah, que je ſuis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce Turc !

Covielle. Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire, *caracacamouchen ?*

M. Jour. Caracacamouchen ? Non.

Covielle. C'èſt-à-dire, ma chere ame.

M. Jour. Caracacamouchen veut dire, ma chere ame ?

Covielle. Oui.

M. Jour. Voilà qui èſt merveilleux ! *Caracacamouchen*, ma chere ame. Diroit-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

Covielle. Enfin, pour achever mon ambaſſade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et, pour avoir un beau-pere qui ſoit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui èſt une certaine grande dignité de ſon pays.

M. Jour. Mamamouchi ?

Covielle. Oui, *Mamamouchi ;* c'èſt-à-dire, en notre langue, Paladin. Paladin, ce ſont de ces anciens . . . Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde ; et vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

M. Jour. Le fils du Grand-Turc m'honore beaucoup ; et je vois prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remerciements.

Covielle. Comment ! Le voilà qui va venir ici.

M. Jour. Il va venir ici ?

Covielle. Oui ; et il a amené toutes choſes pour la cérémonie de votre dignité.

M. Jour. Voilà qui èſt bien prompt.

Covielle. Son amour ne peut ſouffrir aucun retardement.

M. Jour. Tout ce qui m'embarraſſe ici, c'èſt que ma fille èſt une opiniâtre, qui s'èſt allée mettre en tête un certain Cléonte ; et elle jure de n'épouſer perſonne que celui-là.

Covielle. Elle changera de ſentiment, quand elle verra le fils du Grand-Turc ; et puis il ſe rencontre ici une aventure merveilleuſe, c'èſt que le fils du Grand-Turc reſſemble à ce Cléonte, à peu de choſe près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un, pourra paſſer aiſément à l'autre, et . . . Je l'entends venir ; le voilà.

SCENE VI.

Cléonte en Turc, Trois Pages portant la veſte de Cléonte, M. Jourdain, Covielle.

Cléonte. *AMBOUSAHIM oqui boraf, Giourdina, Salamaléqui.*

Covielle à M. Jour. C'èſt-à-dire, Monſieur Jourdain, votre coeur ſoit toute l'année comme un roſier fleuri. Ce ſont façons de parler obligeantes de ce pays-là.

M. Jour. Je ſuis très-humble ſerviteur de Son Alteſſe Turque.

Covielle. *Carigar camboto ouſtin moraf.*

Cléonte. *Ouſtin yoc catamaléqui baſum baſe alla moran.*

Covielle. Il dit que le ciel vous donne la force des lions, et la prudence des ſerpents.

M. Jour. Son Alteſſe Turque m'honore trop ; et je lui ſouhaite toutes ſortes de proſpérités.

Covielle. *Oſſa binamen ſadoc baballi oracaf ouram.*

Cléonte. *Bel-men.*

Covielle. Il a dit que vous alliez vîte avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir enſuite votre fille, et de conclure le mariage.

M. Jour. Tant de choſes en deux mots ?

Covielle. Oui. La langue Turque èſt comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vîte où il ſouhaite.

SCENE

SCENE VII.

Covielle ſeul.

AH, ah, ah! Ma foi, cela èſt tout-à-fait drôle. Quelle dupe! Quand il auroit appris ſon rôle par coeur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah, ah!

SCENE VIII.

Dorante, Covielle.

Covielle. JE vous prie, Monſieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y paſſe.

Dorante. Ah, ah, Covielle, qui t'auroit reconnu! Comme te voilà ajuſté!

Covielle. Vous voyez. Ah, ah, ah!

Dorante. De quoi ris-tu?

Covielle. D'une choſe, Monſieur, qui le mérite bien.

Dorante. Comment?

Covielle. Je vous le donnerois en bien des fois, Monſieur, à deviner le ſtratagême dont nous nous ſervons auprès de Monſieur Jourdain, pour porter ſon eſprit à donner ſa fille à mon Maître.

Dorante. Je ne devine point le ſtratagême; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire ſon effet, puiſque tu l'entreprends.

Covielle. Je ſais, Monſieur, que la bête vous èſt connue.

Dorante. Apprends-moi ce que c'èſt.

Covielle. Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'hiſtoire, tandis que je vous conterai le reſte.

SCENE IX.

CEREMONIE TURQUE.

Le Muphti, Dervis, Turcs aſſiſtants du Muphti, chantant et danſant.

Premiere entrée de Ballet.

SIX Turcs entrent gravement deux à deux, au ſon des inſtruments. Ils portent trois tapis qu'ils levent fort haut, après en avoir fait, en danſant, pluſieurs figures. Les Turcs chantant paſſent par-deſſous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux cotés du Théâtre. Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et ſe mettent deſſus à genoux. Le Muphti et les Dervis reſtent debout au milieu d'eux. Et, pendant que le Muphti invoque Mahomet, en feſant beaucoup de contorſions et de grimaces ſans proférer une ſeule parole ; les Turcs aſſiſtants ſe proſternent juſqu'à terre, chantant, alli, *levent les bras au ciel, en chantant,* alla ; *ce qu'ils continuent juſqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils ſe levent tous, chantant,* alla ekber ; *et deux Dervis vont chercher Monſieur Jourdain.*

SCENE X.

Le Muphti, Dervis, Turcs chantant et danſant, M. Jourdain vêtu à la Turque, la tête raſée, ſans turban et ſans ſabre.

Le Muphti à M. Jourdain.

SE ti ſabir,
Ti reſpondir ;
Sé non ſabir,
Tazir, tazir.
Mi ſtar muphti,
Ti qui ſtar ti

Non

Non intendir ;
Tazir, tazir.
(Deux Dervis font retirer M. Jourdain.)

SCENE XI.

Le Muphti, Dervis, Turcs chantant et danſant.

Le Muphti. DICE, Turqué, qui ſtar quiſta.
Anabatiſta, Anabatiſta ?
Les Turcs. Ioc.
Le Muphti. Zuingliſta ?
Les Turcs. Ioc.
Le Muphti. Coffita ?
Les Turcs. Ioc.
Le Muphti. Huſſita ? Moriſta ? Froniſta ?
Les Turcs. Ioc, ioc, ioc.
Le Muphti. Ioc, ioc, ioc. Star Pagana ?
Les Turcs. Ioc.
Le Muphti. Lutérana ?
Les Turcs. Ioc.
Le Muphti. Puritana ?
Les Turcs. Ioc.
Le Muphti. Bramina ? Moſſita ? Zurina ?
Les Turcs. Ioc, ioc, ioc.
Le Muphti. Ioc, ioc, ioc. Mahamétana, Mahamétana ?
Les Turcs. Hi valla. Hi valla.
Le Muphti. Como chamara ? Como chamara ?
Les Turcs. Giourdina, Giourdina.
Le Muphti ſautant. Giourdina ? Giourdina, Giourdina ?
Les Turcs. Giourdina, Giourdina, Giourdina.
Le Muphti. Mahaméta, per Giourdina
Mi prégar, féra é matina.
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina ;
Dar turbanta, è dar ſcarrina,
Con galéra, è brigantina,
Per deffender Paleſtina.

Mahaméta,

Mahaméta, per Giourdina,
Mi prégar ſera è matina.
(aux Turcs.)
Star bon Turca Giourdina?

Les Turcs. Hi valla. Hi valla.

Le Muphti chantant et danſant. Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

Les Turcs. Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCENE XII.

Turcs chantant et danſant.

II. *Entrée de Ballet.*

SCENE XIII.

Le Muphti, Dervis, M. Jourdain, Turcs chantant et danſant.

Le Muphti revient coëffé avec ſon turban de cérémonie, qui èſt d'une groſſeur démeſurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs ; il èſt accompagné de deux Dervis qui portent l'Alcoran, et qui ont des bonnets pointus, garnis auſſi de bougies allumées.

Les deux autres Dervis amènent M. Jourdain, et le font mettre à genoux les mains par terre, de façon que ſon dos, ſur lequel èſt mis l'Alcoran, ſert de pupître au Muphti, qui fait une ſeconde invocation burleſque, fronçant le ſourcil, frappant de temps en temps ſur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation ; après quoi, en levant le bras au ciel, le Muphti crie à haute voix, hou.

Pendant cette ſeconde invocation, les Turcs aſſiſtants s'inclinant et ſe relevant alternativement, chantent auſſi hou, hou, hou.

M. Jourdain après qu'on lui a ôté l'Alcoran de deſſus le dos.

OUF.

Le Muphti à M. Jour. Ti ton ſtar furba ?
Les Turcs. No, no, no.
Le Muphti. Non ſtar fortanta ?
Les Turcs. No, no, no.
Le Muphti aux Turcs. Donar turbanta.
Les Turcs. Ti non ſtar furba ?
No, no, no.
Non ſtar forfanta ?
No, no, no.
Donar turbanta.

Les Turcs danſants mettent le turban ſur la tête de M. Jourdain.

Le Muphti donnant le ſabre à M. Jourdain.
Ti ſtar nobile, non ſtar fabbola
Pigliar ſchiabbola.
Les Turcs mettant le ſabre à la main.
Ti ſtar nobile, non ſtar fabbola
Pigliar ſchiabbola.

Les Turcs danſant donnent pluſieurs coups de ſabre à M. Jourdain.

Le Muphti. Dara, dara.
Baſtonnara.
Les Turcs. Dara, dara.
Baſtonnara.

Les Turcs danſant donnent à M. Jour. des coups de bâton en cadence.

Le Muphti. Non tener honta
Queſtra ſtar l'ultima affronta.
Les Turcs. Non tener honta
Queſtra ſtar l'ultima affronta.

Le Muphti commence une troiſieme invocation. Les Dervis le ſoutiennent par-deſſous les bras avec reſpect ; après quoi les Turcs chantant et danſant au ſon de pluſieurs inſtruments, ſe retirent avec le Muphti.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mad. Jourdain, M. Jourdain.

Mad. Jour. AH, mon Dieu, miſéricorde ! Qu'èſt-ce que c'èſt donc que tout cela ? Quelle figure ! Eſt-ce un momon que vous allez porter, et èſt-il temps d'aller en maſque ? Parlez donc, et qu'èſt-ce que c'èſt que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

M. Jour. Voyez l'impertinente, de parler de la ſorte à un *Mamamouchi.*

Mad. Jour. Comment donc ?

M. Jour. Oui, il me faut porter du reſpect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi.*

Mad. Jour. Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi ?*

M. Jour. Mamamouchi, vous dis-je. Je ſuis *Mamamouchi.*

Mad. Jour. Quelle bête èſt-ce-là ?

M. Jour. Mamamouchi, c'èſt-à-dire, en notre langue, Paladin.

Mad. Jour. Balladin ? Etes-vous en âge de danſer des ballets.

M. Jour. Quelle ignorante ! Je dis Paladin, c'èſt une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Mad. Jour. Quelle cérémonie donc ?

M. Jour. Mahaméta per Giourdina.

Mad. Jour. Qu'èſt-ce que cela veut dire ?

Mad. Jour. Giourdina, c'èſt-à-dire, Jourdain.

Mad. Jour. Hé bien, quoi, Jourdain ?

M. Jour. Voler far un Paladina de Giourdina.

Mad. Jour. Comment ?

M. Jour. Dar turbanta con galera.

Mad. Jour. Qu'èſt-ce à dire cela ?

M. Jour.

M. Jour. per deffender Paleſtina.

Mad. Jour. Que voulez-vous donc dire ?

M. Jour. Dara, dara, baſtonnara.

Mad. Jour. Qu'èſt-ce donc que ce jargon-là ?

M. Jour. Non tener honta, queſta ſtar l'ultima affronta.

Mad. Jour. Qu'èſt-ce donc que tout cela ?

M. Jour. chantant et danſant. Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(Il tombe par terre.)

Mad. Jour. Hélas, mon Dieu, mon mari èſt devenu fou !

M. Jour. ſe relevant et s'en allant. Paix, inſolente. Portez reſpect à Monſieur le *Mamamouchi.*

Mad. Jour. ſeule. Où èſt-ce qu'il a donc perdu l'eſprit ? Courons l'empêcher de ſortir.

(appercevant Dorimene et Dorante.)

Ah, ah, voici juſtement le reſte de notre écu ! Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCENE II.

Dorante, Dorimene.

Dorante. OUI, Madame, vous verrez la plus plaiſante choſe qu'on puiſſe voir ; et je ne crois pas que dans tout le monde il ſoit poſſible de trouver encore un homme auſſi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de ſervir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute ſa maſcarade. C'èſt un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéreſſe pour lui.

Dorimene. J'en fais beaucoup de cas, et il èſt digne d'une bonne fortune.

Dorante. Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laiſſer perdre ; et il faut bien voir ſi mon idée pourra réuſſir.

Dorimene. J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce ſont des choſes, Dorante, que je ne puis plus ſouffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profuſions ; et, pour

pour rompre le cours à toutes les dépenſes que je vous vois faire pour moi, j'ai réſolu de me marier promptement avec vous. C'en èſt le vrai ſecret ; et toutes ces choſes finiſſent avec le mariage.

Dorante. Ah, Madame, èſt-il poſſible que vous ayez pu prendre pour moi une ſi douce réſolution !

Dorimene. Ce n'èſt que pour vous empêcher de vous ruiner ; et, ſans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un ſou.

Dorante. Que j'ai d'obligation, Madame, aux ſoins que vous avez de conſerver mon bien ! Il èſt entiérement à vous, auſſi-bien que mon coeur ; et vous en uſerez de la façon qu'il vous plaira.

Dorimene. J'uſerai bien de tous les deux. Mais voici votre homme ; la figure en èſt admirable.

SCENE III.

M. Jourdain, Dorimene, Dorante.

Dorante. MONSIEUR, nous venons rendre hommage, Madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand-Turc.

M. Jour. après avoir fait les révérences à la Turque. Monſieur, je vous ſouhaite la force des ſerpents, et la prudence des lions.

Dorimene. J'ai été bien-aiſe d'être des premieres, Monſieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. Jour. Madame, je vous ſouhaite toute l'année votre roſier fleuri. Je vous ſuis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent ; et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuſes de l'extravagance de ma femme.

Dorimene. Cela n'èſt rien, j'excuſe en elle un pareil mouvement, votre coeur lui doit être précieux ; et il

n'èſt

n'eſt pas étrange que la poſſeſſion d'un homme comme vous, puiſſe inſpirer quelques alarmes.

M. Jour. La poſſeſſion de mon coeur eſt une choſe qui vous eſt toute acquiſe.

Dorante. Vous voyez, Madame, que M. Jourdain n'eſt pas de ces gens que les proſpérités aveuglent; et qu'il ſait, dans ſa grandeur, connoître encore ſes amis.

Dorimene. C'eſt la marque d'une âme tout-à-fait généreuſe.

Dorante. Où eſt donc Son Alteſſe Turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. Jour. Le voilà qui vient; et j'ai envoyé quérir ma fille pour lui donner la main.

SCENE IV.

M. Jourdain, Dorimene, Dorante, Cléonte habillé en Turc.

Dor. à Clé. MONSIEUR, nous venons faire la rérérence à Votre Alteſſe, comme amis de Monſieur votre beau-pere; et l'aſſurer avec reſpect de nos très-humbles ſervices.

M. Jour. Où eſt le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra, et il parle Turc à merveille. Hola, où diantre eſt-il allé?

(à Cléonte.)

Strouf, ſtrif, ſtrof, ſtraf. Monſieur eſt un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore;* et Madame une *granda Dama, granda Dama.* *(Voyant qu'il ne ſe fait point entendre.*

(montrant Dorante.)

Monſieur, lui *Mamamouchi* François; et Madame, *Mamamouchi* Françoiſe. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprete.

SCENE V.

M. Jourdain, Dorimene, Dorante, Cléonte habillé en Turc, Covielle déguiſé.

M. Jour. OU allez-vous donc ? Nous ne ſaurions rien dire ſans vous.

(montrant Cléonte.)

Dites-lui un peu que Monſieur et Madame ſont des perſonnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'aſſurer de leurs ſervices.

(à Dorimene et à Dorante.)

Vous allez voir comme il va répondre.

Covielle. Alabala crociam acci boram alabamen.

Cléonte. Cataléqui tubal ourin ſoter amalouchan.

M. Jour. à Dorimene et Dorante. Voyez-vous ?

Covielle. Il dit que la pluie des proſpérités arrôſe en tout temps le jardin de votre famille.

M. Jour. Je vous l'avois bien dit qu'il parle Turc.

Dorante. Cela èſt admirable.

SCENE VI.

Lucile, Cléonte, M. Jourdain, Dorimene, Dorante, Covielle.

M. Jour. VENEZ, ma fille, approchez-vous ; et venez donner la main à Monſieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

Lucile. Comment, mon pere ? Comme vous voilà fait ? Eſt-ce une Comédie que vous jouez ?

M. Jour. Non, non ; ce n'èſt pas une Comédie ; c'èſt une affaire fort ſérieuſe, et la plus pleine d'honneur pour vous qu'on puiſſe ſouhaiter.

(montrant Cléonte.)

Voilà le mari que je vous donne.

Lucile. A moi, mon pere ?

M. Jour.

M. Jour. Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grace au ciel de votre bonheur.

Lucile. Je ne veux point me marier.

M. Jour. Je le veux, moi, qui ſuis votre pere.

Lucile. Je n'en ferai rien.

M. Jour. Ah! Que de bruit! Allons, vous dis-je; çà, votre main.

Lucile. Non, mon pere, je vous l'ai dit, il n'eſt point de pouvoir qui me puiſſe obliger à prendre un autre mari que Cléonte, et je me réſoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de...

(reconnoiſſant Cléonte.)

Il eſt vrai que vous êtes mon pere, je vous dois entiérement obéiſſance; et c'eſt à vous à diſpoſer de moi ſelon vos volontés.

M. Jour. Ah, je ſuis ravi de vous voir ſi promptement dans votre devoir; et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéiſſante!

SCENE DERNIERE.

Mad. Jourdain, Cléonte, M. Jourdain, Lucile, Dorante, Dorimene, Covielle.

Mad. Jour. COMMENT donc? Qu'eſt-ce que c'eſt que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême prenant.

M. Jour. Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choſes, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raiſonnable.

Mad. Jour. C'eſt vous qu'il n'y a pas moyen de rendre ſage, et vous allez de folie en folie. Quel eſt votre deſſein; et que voulez-vous faire avec cet aſſemblage?

M. Jour. Je veux marier notre fille avec le fils du Grand-Turc.

Mad. Jour. Avec le fils du Grand-Turc.

M. Jour. Oui.

(montrant Covielle.)

Faites-lui faire vos compliments par le Truchement que voilà.

Mad. Jour. Je n'ai que faire du Truchement, et je lui dirai bien moi-même, à ſon nez, qu'il n'aura pas ma fille.

M. Jour. Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

Dorante. Comment, Madame Jourdain, vous vous oppoſez à un honneur comme celui-là ? Vous refuſez Son Alteſſe Turque pour gendre ?

Mad. Jour. Mon Dieu, Monſieur, mêlez-vous de vos affaires.

Dorimene. C'eſt une grande gloire qui n'eſt pas à rejetter.

Mad. Jour. Madame, je vous prie auſſi de ne vous point embarraſſer de ce qui ne vous touche pas.

Dorante. C'eſt l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéreſſer dans vos avantages.

Mad. Jour. Je me paſſerai bien de votre amitié.

Dorante. Voilà votre fille qui conſent aux volontés de ſon pere.

Mad. Jour. Ma fille conſent à épouſer un Turc ?

Dorante. Sans doute.

Mad. Jour. Elle peut oublier Cléonte ?

Dorante. Que ne fait-on pas pour être grande Dame ?

Mad. Jour. Je l'étranglerois de mes mains, ſi elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. Jour. Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là ſe fera.

Mad. Jour. Je vous dis, moi, qu'il ne ſe fera point.

M. Jour. Ah ! que de bruit ?

Lucile. Ma mere.

Mad. Jour. Allez, vous êtes une coquine.

M. Jour. à Mad. Jour. Quoi ? Vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ?

Mad. Jour. Oui. Elle eſt à moi auſſi-bien qu'à vous.

Covielle à Mad. Jour. Madame.

Mad. Jour. Que me voulez-vous conter, vous ?

Covielle. Un mot.

Mad. Jour.

Mad. Jour. Je n'ai que faire de votre mot.

Covielle à M. Jour. Monſieur, ſi elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire conſentir à ce que vous voulez.

Mad. Jour. Je n'y conſentirai point.

Covielle. Ecoutez-moi ſeulement.

Mad. Jour. Non.

M. Jour. à Mad. Jour. Ecoutez-le.

Mad. Jour. Non, je ne veux pas l'écouter.

M. Jour. Il vous dira . . .

Mad. Jour. Je ne veux point qu'il me diſe rien.

M. Jour. Voilà une grande obſtination de femme ! Cela vous feroit-il mal de l'entendre ?

Covielle. Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Mad. Jour. Hé bien, quoi ?

Covielle bas à Mad. Jour. Il y a une heure, Madame, que nous vous feſons ſigne. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'eſt fait que pour nous ajuſter aux viſions de votre mari, que nous l'abuſons ſous ce déguiſement, et que c'eſt Cléonte lui-même qui eſt le fils du Grand-Turc ?

Mad. Jour. bas à Covielle. Ah, ah !

Covielle bas à Mad. Jour. Et moi, Covielle, qui ſuis le truchement.

Mad. Jour. bas à Covielle. Ah, comme cela, je me rends !

Covielle bas à Mad. Jour. Ne faites pas ſemblant de rien.

Mad. Jour. haut. Oui. Voilà qui eſt fait ; je conſens au mariage.

M. Jour. Ah, voilà tout le monde raiſonnable !

(à Mad. Jourdain.)

Vous ne vouliez pas l'écouter. Je ſavois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'eſt que le fils du Grand-Turc.

Mad. Jour. Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en ſuis ſatisfaite. Envoyons querir un Notaire.

Dorante. C'eſt fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puiſſiez avoir l'eſprit tout-à-fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalouſie

que vous pourriez avoir conçue de Monſieur, votre mari, c'eſt que nous nous ſervirons du même Notaire pour nous marier Madame et moi.

Mad. Jour. Je conſens auſſi à cela.

M. Jour. bas à Dorante. C'eſt pour lui faire accroire.

Dorante bas à M. Jour. Il faut bien l'amuſer avec cette feinte.

M. Jour. bas. Bon, bon.

(haut.)

Qu'on aille quérer le Notaire.

Dorante. Tandis qu'il viendra, et qu'il dreſſera les Contrats, voyons notre Ballet ; et donnons-en le divertiſſement à Son Alteſſe Turque.

M. Jour. C'eſt fort bien aviſé. Allons prendre nos places.

Mad. Jour. Et Nicole ?

M. Jour. Je la donne au Truchement ; et ma femme à qui la voudra.

Covielle. Monſieur, je vous remercie.

(à part.)

Si l'on en peut voir un plus fou, j'irai le dire à Rome.

Fin du cinquieme Acte.

MONSIEUR

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE, Pere de Julie.
JULIE, fille d'Oronte.
ERASTE, Amant de Julie.
NERINE, femme d'intrigue, feinte Picarde.
LUCETTE, feinte Gaſconne.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MEDECIN.
SECOND MEDECIN.
UN APOTHICAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.

ACTEURS

ACTEURS DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
DEUX MAITRES A DANSER.
DEUX PAGES danſant.
QUATRE CURIEUX de ſpectacles danſant.
DEUX SUISSES danſant.
DEUX MEDECINS groteſque.
MATASSINS danſant.
DEUX AVOCATS chantant.
DEUX PROCUREURS danſant.
DEUX SERGENTS danſant.
TROUPE DE MASQUES.
UNE EGYPTIENNE chantant.
UN EGYPTIEN chantant.
UN PANTALON chantant.
CHOEUR DE MASQUES chantant.
SAUVAGES danſant.
BISCAYENS danſant.

La Scene èſt à Paris.

MONSIEUR

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Scene Premiere.

Eraſte, Une Muſicienne, Deux Muſiciens chantant, Pluſieurs Autres jouant d'inſtruments, Troupe de Danſeurs.

Eraſte aux Muſiciens et aux Danſeurs.

SUIVEZ les ordres que je vous ai donnés pour la ſérénade. Pour moi, je me retire, et ne veux point paroître ici.

SCENE II.

Une Muſicienne, Deux Muſiciens chantant, Pluſieurs Autres jouant d'inſtruments, Troupe de Danſeurs.

Cette Sérénade èſt compoſée de chants, d'inſtruments, et de danſes. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la ſituation où Eraſte ſe trouve avec Julie, et expriment les ſentiments de deux Amants qui ſont traverſés dans leur amour par le caprice de leurs parents.

Une Muſ. REPANDS, charmante nuit, répands ſur tous les yeux

De

De tes pavots la douce violence ;
Et ne laiſſe veiller en ces aimables lieux,
Que les coeurs que l'amour ſoumet à ſa puiſſance.
Tes ombres et ton ſilence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux moments à ſoupirer d'amour.

1. *Muſicien.*

Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à vos voeux ne s'oppoſe !
A d'aimables panchants notre coeur nous diſpoſe ;
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos voeux ne s'oppoſe !

2. *Muſiciens.*

Tout ce qu'à nos voeux on oppoſe,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien ;
Et pour vaincre toute choſe,
Il ne faut que s'aimer bien.

Tous trois enſemble.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle ;
Lrs rigueurs des parents, la contrainte cruelle,
L'abſence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidelle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle ;
Quand deux coeurs s'aiment bien,
Tout le reſte n'èſt rien.

Premiere Entrée du Ballet.

Danſe de deux Maîtres à danſer.

II. *Entrée du Ballet.*

Danſe de deux Pages.

III. *Entrée*

III. *Entrée du Ballet.*

Quatre curieux de ſpectacles, qui ont pris querelle pendant la danſe des deux Pages, danſent en ſe battant l'epée à la main.

IV. *Entrée du Ballet.*

Deux Suiſſes ſéparent les quatre combattant ; et, après les avoir mis d'accord, danſent avec eux.

SCENE III.

Julie, Eraſte, Nerine.

Julie. MON Dieu, Eraſte, gardons d'être ſurpris ! je tremble qu'on ne nous voie enſemble ; et tout ſeroit perdu après la défenſe que l'on m'a faite.

Eraſte. Je regarde de tous côtés, et je n'apperçois rien.

Julie à Nerine. Aye auſſi l'oeil au guét, Nerine ; et prends bien garde qu'il ne vienne perſonne.

Nerine ſe retirant dans le fond du Théâtre. Repoſez-vous ſur moi ; et dites hardiment ce que vous avez à dire.

Julie. Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque choſe de favorable ? et croyez-vous, Eraſte, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon Pere s'èſt mis en tête ?

Eraſte. Au moins y travaillons-nous fortement ; et déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverſer ce deſſein ridicule.

Nerine accourant à Julie. Par ma foi, voilà votre Pere.

Julie. Ah ! Séparons-nous vîte.

Nerine. Non, non, non, ne bougez, je m'étois trompée.

Julie.

Julie. Mon Dieu, Nerine, que tu es ſotte de nous donner de ces frayeurs !

Eraſte. Oui, belle Julie, nous avons dreſſé pour cela quantité de machines ; et nous ne feignons point de mettre tout en uſage, ſur la permiſſion que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les reſſorts que nous ferons jouer, et vous en aurez le divertiſſement. Et, comme aux Comédies, il èſt bon de vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir ; c'èſt aſſez de vous dire que nous avons en main divers ſtratagêmes tout prêts à produire dans l'occaſion ; et que l'ingénieuſe Nerine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

Nerine. Aſſurément. Votre Pere ſe moque-t-il, de vouloir vous enger de ſon Avocat de Limoges, Monſieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de ſa vie, et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, ſur la parole de votre oncle, lui faſſent rejetter un amant qui vous agrée ? Et une perſonne comme vous, èſt-elle faite pour un Limoſin ? S'il a envie de ſe marier, que ne prend-il une Limoſine, et ne laiſſe-t-il en repos les Chrétiens ? Le ſeul nom de Monſieur de Pourceaugnac m'a miſe dans une colere effroyable. J'enrage de Monſieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-la, Monſieur de Pourceaugnac, j'y brulerai mes livres, ou je romprai ce mariage ; et vous ne ſerez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac ! cela ſe peut-il ſouffrir ? Non, Pourceaugnac èſt une choſe que je ne ſaurois ſupporter, et nous lui jouerons tant de pieces, nous lui ferons tant de niches ſur niches, que nous renverrons à Limoges Monſieur de Pourceaugnac.

Eraſte. Voici notre ſubtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCENE

SCENE IV.

Sbrigani, Eraſte, Nerine, Julie.

Sbrigani. MONSIEUR, votre homme arrive. Je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche ; et dans la cuiſine, où il èſt deſcendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne demi-heure, et je le connois déja par coeur. Pour ſa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la nature l'a deſſiné, et ſi l'ajuſtement qui l'accompagne y répond comme il faut ; mais, pour ſon eſprit, je vous avertis par avance, qu'il èſt des plus épais qui ſe faſſent, que nous trouvons en lui une matiere tout-à-fait diſpoſée pour ce que nous voulons, et qu'il èſt homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui préſentera.

Eraſte. Nous dis-tu vrai ?

Sbrigani. Oui, ſi je me connois en gens.

Nerine. Madame, voila un illuſtre. Votre affaire ne pouvoit être miſe en de meilleures mains, et c'èſt le héros de notre ſiecle pour les exploits dont il s'agit ; un homme qui, vingt fois en ſa vie, pour ſervir ſes amis, a généreuſement affronté les galeres ; qui, au péril de ſes bras et de ſes épaules, ſait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles ; et qui, tel que vous le voyez, èſt exilé de ſon pays, pour je ne ſais combien d'actions honorables qu'il a généreuſement entrepriſes.

Sbrigani. Je ſuis confus des louanges dont vous m'honorez, et je pourrois vous en donner avec plus de juſtice ſur les merveilles de votre vie ; et principalement ſur la gloire que vous acquites, lorſqu'avec tant d'honnêteté vous pipates au jeu, pour douze mille écus, ce jeune Seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorſque vous fites galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille ; lorſqu'avec tant de grandeur d'ame, vous futes nier le dépôt qu'on vous avoit confié ; et que, ſi généreuſement, on vous vit prêter votre témoignage a faire pendre ces deux perſonnes qui ne l'avoient pas mérité.

Nerine. Ce ſont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle ; et vos éloges me font rougir.

Sbrigani. Je veux bien épargner votre modeſtie ; laiſſons cela ; et, pour commencer notre affaire, allons vîte joindre notre Provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts à beſoin les autres Acteurs de la Comédie.

Eraſte. Au moins, Madame, ſouvenez-vous de votre rôle ; et, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des réſolutions de votre pere.

Julie. S'il ne tient qu'à cela, les choſes iront a merveille.

Eraſte. Mais, belle Julie, ſi toutes nos machines venoient à ne pas réuſſir ?

Julie. Je déclarerois à mon pere mes véritables ſentiments.

Eraſte. Et ſi, contre vos ſentiments, il s'obſtinoit à ſon deſſein ?

Julie. Je le menacerois de me jetter dans un Couvent.

Eraſte. Mais ſi, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage ?

Julie. Que voulez-vous que je vous diſe ?

Eraſte. Ce que je veux que vous me diſiez ?

Julie. Oui.

Eraſte. Ce qu'on dit quand on aime bien.

Julie. Mais quoi ?

Eraſte. Que rien ne pourra vous contraindre ; et que, malgré tous les éfforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

Julie. Mon Dieu, Eraſte, contentez-vous de ce que je fais maintenant, et n'allez point tenter ſur l'avenir les réſolutions de mon coeur ; ne fatiguez point, mon devoir par les propoſitions d'une fâcheuſe extrémité, dont peut-être nous n'aurons pas beſoin ; et, s'il y faut venir, ſouffrez au moins que j'y ſois entraînée par la ſuite des choſes.

Eraſte. Hé bien . . .

Sbrigani. Ma foi, voici notre homme, ſongeons à nous.

Nerine. Ah, comme il eſt bâti !

SCENE

SCENE V.

M. de Pourceaugnac, Sbrigani.

M. de Pourceaugnac ſe tournant du côté d'où il èſt venu, et parlant à des gens qui le ſuivent.

HE bien, quoi ? Qu'èſt-ce ? Qu'y a-t-il ? Au diantre ſoit la ſotte Ville, et les ſottes gens qui y ſont ? Ne pouvoir faire un pas, ſans trouver des nigauds qui vous regardent, et ſe mettent à rire ! Hé, Meſſieurs les badauds, faites vos affaires, et laiſſez paſſer les perſonnes ſans leur rire au nez. Je me donne au diable, ſi je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

Sbrigani parlant aux mêmes perſonnes. Qu'èſt ce que c'èſt, Meſſieurs ? Que veut dire cela ? A qui en avez-vous ? Faut-il ſe moquer ainſi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ?

M. de Pour. Voilà un homme raiſonnable, celui-là.

Sbrigani. Quel procédé èſt le vôtre, et qu'avez-vous à rire ?

M. de Pour. Fort bien.

Sbrigani. Monſieur a-t-il quelque choſe de ridicule en ſoi ?

M. de Pour. Oui ?

Sbrigani. Eſt-il autrement que les autres ?

M. de Pour. Suis-je tortu, ou boſſu ?

Sbrigani. Apprenez à connoître les gens.

M. de Pour. C'èſt bien dit.

Sbrigani. Monſieur èſt d'une mine à reſpecter.

M. de Pour. Cela èſt vrai.

Sbrigani. Perſonne de condition.

M. de Pour. Oui. Gentilhomme Limoſin.

Sbrigani. Homme d'eſprit.

M. de Pour. Qui a étudié en Droit.

Sbrigani. Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre Ville.

M. de Pour. Sans doute.

Sbrigani. Monſieur n'èſt pas une perſonne à faire rire.

M. de Pour. Assurément.

Sbrigani. Et quoiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. de Pour. à Sbrigani. Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

Sbrigani. Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, et je vous demande pardon pour la Ville.

M. de Pour. Je suis votre serviteur.

Sbrigani. Je vous ai vu ce matin, Monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné ; et la grace avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître de l'amitié pour vous ; et, comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce Pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien-aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce Peuple, qui n'a pas, par fois, pour les honnêtes gens, toute la considération qu'il faudroit.

M. de Pour. C'est trop de grace que vous me faites.

Sbrigani. Je vous l'ai déjà dit ; du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

M. de Pour. Je vous suis obligé.

Sbrigani. Votre physionomie m'a plu.

M. de Pour. Ce m'est beaucoup d'honneur.

Sbrigani. J'y ai vu quelque chose d'honnête.

M. de Pour. Je suis votre serviteur.

Sbrigani. Quelque chose d'aimable.

M. de Pour. Ah, ah !

Sbrigani. De gracieux.

M. de Pour. Ah, ah !

Sbrigani. De doux.

M. de Pour. Ah, ah !

Sbrigani. De majestueux.

M. de Pour. Ah, ah !

Sbrigani. De franc.

M. de Pour. Ah, ah !

Sbrigani. Et de cordial.

M. de Pour. Ah, ah !

Sbrigani. Je vous assure que je suis tout à vous.

M. de Pour. Je vous ai beaucoup d'obligation.

Sbrigani. C'est du fond du coeur que je parle.

M. de

M. de Pour. Je le crois.

Sbrigani. Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous ſauriez que je ſuis homme tout-à-fait ſincere.

M. de Pour. Je n'en doute point.

Sbrigani. Ennemi de la fourberie.

M. de Pour. J'en ſuis perſuadé.

Sbrigani. Et qui n'eſt pas capable de déguiſer ſes ſentiments. Vous regardez mon habit qui n'eſt pas fait comme les autres : Mais je ſuis originaire de Naples, à votre ſervice, et j'ai voulu conſerver un peu la maniere de s'habiller, et la ſincérité de mon Pays.

M. de Pour. C'eſt fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la Cour pour la campagne.

Sbrigani. Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos Courtiſans.

M. de Pour. C'eſt ce que m'a dit mon Tailleur. L'habit eſt propre et riche, et il fera du bruit ici.

Sbrigani. Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre ?

M. de Pour. Il faudra bien aller faire ma cour.

Sbrigani. Le Roi ſera ravi de vous voir.

M. de Pour. Je le crois.

Sbrigani. Avez-vous arrêté un logis ?

M. de Pour. Non, j'en allois chercher un.

Sbrigani. Je ſerai bien-aiſe d'être avec vous pour cela, et je connois tout ce Pays-ci.

SCENE VI.

Eraſte, M. de Pourceaugnac, Sbrigani.

Eraſte. AH, qu'eſt-ce ceci ! Que vois-je ? Quelle heureuſe rencontre ! Monſieur de Pourceaugnac ! Que je ſuis ravi de vous voir ! Comment ? Il ſemble que vous ayez peine à me reconnoître ?

M. de Pour. Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

Eraſte. Eſt-il poſſible que cinq ou ſix années m'aient ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnoiſſiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs ?

M. de Pour. Pardonnez-moi. *(bas à Sbrigani.)* Ma foi, je ne ſais qui il èſt.

Eraſte. Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoiſſe, depuis le plus grand juſqu'au plus petit ; je ne fréquentois qu'eux dans le temps que j'y étois, et j'avois l'honneur de vous voir preſque tous les jours.

M. de Pour. C'èſt moi qui l'ai reçu, Monſieur.

Eraſte. Vous ne vous remettez point mon viſage ?

M. de Pour. Si fait. *(à Sbrigani.)* Je ne le connois point.

Eraſte. Vous ne vous reſſouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire, je ne ſais combien de fois, avec vous.

M. de Pour. Excuſez-moi. *(à Sbrigani.)* Je ne ſais ce que c'èſt.

Eraſte. Comment appellez-vous ce Traiteur de Limoges qui fait ſi bonne chere ?

M. de Pour. Petit-Jean ?

Eraſte. Le voilà. Nous allions le plus ſouvent enſemble chez lui nous réjouir. Comment èſt-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on ſe promene ?

M. de Pour. Le cimetiere des Arenes ?

Eraſte. Juſtement. C'èſt où je paſſois de ſi douces heures à jouir de votre agréable converſation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. de Pour. Excuſez-moi, je me le remets. *(à Sbrigani.)* Diable emporte, ſi je m'en ſouviens.

Sbrigani bas à M. de Pour. Il y a cent choſes comme cela qui paſſent de la tête.

Eraſte. Embraſſez-moi donc, je vous prie, et reſſerrons les noeuds de notre ancienne amitié.

Sbrigani à M. de Pour. Voilà un homme qui vous aime fort.

Eraſte. Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment ſe porte Monſieur votre. . . là. . . qui èſt ſi honnête homme ?

M. de Pour. Mon frere le Conſul ?

Eraſte. Oui.

M. de Pour. Il ſe porte le mieux du monde.

Eraſte.

Eraſte. Certes j'en ſuis ravi. Et celui qui èſt de ſi bonne humeur ? Là . . . Monſieur votre . . .

M. de Pour. Mon couſin l'Aſſeſſeur ?

Eraſte. Juſtement.

M. de Pour. Toujours gai et gaillard.

Eraſte. Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et Monſieur votre Oncle ? Le . . .

M. de Pour. Je n'ai point d'oncle.

Eraſte. Vous en aviez pourtant en ce temps-là.

M. de Pour. Non. Rien qu'une tante.

Eraſte. C'èſt ce que je voulois dire, Madame votre tante, comment ſe porte-t-elle ?

M. de Pour. Elle èſt morte depuis ſix mois.

Eraſte. Hélas, la pauvre femme ! Elle étoit ſi bonne perſonne.

M. de Pour. Nous avons auſſi mon neveu le Chanoine, qui a penſé mourir de la petite-vérole.

Eraſte. Quel dommage ç'auroit été !

M. de Pour. Le connoiſſez-vous auſſi ?

Eraſte. Vraiment ſi je le connois ! Un grand garçon bien fait.

M. de Pour. Pas des plus grands.

Eraſte. Non, mais de taille bien priſe.

M. de Pour. Hé, oui.

Eraſte. Qui èſt votre neveu.

M. de Pour. Oui.

Eraſte. Fils de votre frere ou de votre ſoeur.

M. de Pour. Juſtement.

Eraſte. Chanoine de l'Egliſe de . . . Comment l'appellez-vous ?

M. de Pour. De Saint-Etienne.

Eraſte. Le voilà ; je ne connois autre.

M. de Pour. à Sbrigani. Il dit toute ma parenté.

Sbrigani. Il vous connoît, plus que vous ne croyez.

M. de Pour. A ce que je vois, vous avez demeuré long-temps dans notre Ville ?

Eraſte. Deux ans entiers.

M. de Pour. Vous étiez donc là, quand mon couſin l'Elu fit tenir ſon enfant à Monſieur notre Gouverneur ?

Eraſte. Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

M. de

M. de Pour. Cela fut galant.

Eraſte. Très-galant.

M. de Pour. C'étoit un repas bien trouſſé.

Eraſte. Sans doute.

M. de Pour. Vous vites donc auſſi la querelle que j'eus avec ce Gentilhomme Périgourdin ?

Eraſte. Oui.

M. de Pour. Parbleu, il trouva à qui parler.

Eraſte. Ah, ah !

M. de Pour. Il me donna un ſoufflet ; mais je lui dis bien ſon fait.

Eraſte. Aſſurément. Au reſte, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. de Pour. Je n'ai garde de . . .

Eraſte. Vous moquez-vous ? Je ne ſouffrirai point du tout que mon meilleur ami ſoit autre part que dans ma maiſon.

M. de Pour. Ce ſeroit vous . . .

Eraſte. Non. Vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

Sbrigani à M. de Pour. Puiſqu'il le veut obſtinément, je vous conſeille d'accepter l'offre.

Eraſte. Où ſont vos hardes ?

M. de Pour. Je les ai laiſſées avec mon valet, où je ſuis deſcendu.

Eraſte. Envoyons-les quérir par quelqu'un.

M. de Pour. Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que je n'y fuſſe moi-même, de peur de quelque fourberie.

Sbrigani. C'èſt prudemment aviſé.

M. de Pour. Ce Pays-ci èſt un peu ſujet à caution.

Eraſte. On voit les gens d'eſprit par tout.

Sbrigani. Je vais accompagner Monſieur, et le ramenerai où vous voudrez.

Eraſte. Oui. Je ſerai bien-aiſe de donner quelques ordres, vous n'avez qu'à revenir à cette maiſon-là.

Sbrigani. Nous ſommes à vous tout-à-l'heure.

Eraſte à M. de Pour. Je vous attends avec impatience.

M. de Pour. à Sbrigani. Voilà une connoiſſance où je ne m'attendois point.

Sbrigani.

Sbrigani. Il a la mine d'être honnête homme.

Eraſte ſeul. Ma foi, Monſieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons ; les choſes ſont préparées, et je n'ai qu'à frapper. Hola.

SCENE VII.

Un Apothicaire, Eraſte.

Eraſte. JE crois, Monſieur, que vous êtes le Médecin à qui l'on èſt venu parler de ma part.

L'Apoth. Non, Monſieur, ce n'èſt pas moi qui ſuis le Médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, et je ne ſuis qu'Apothicaire, Apothicaire indigne, pour vous ſervir.

Eraſte. Et Monſieur le Médecin èſt-il à la maiſon ?

L'Apoth. Oui. Il èſt là embarraſſé à expédier quelques malades, et je vais lui dire que vous êtes ici.

Eraſte. Non, ne bougez ; j'attendrai qu'il ait fait. C'èſt pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé ; et qui ſe trouve attaqué de quelque folie que nous ſerions bien-aiſes qu'il pût guérir, avant que de le marier.

L'Apoth. Je ſais ce que c'èſt, je ſais ce que c'èſt, et j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adreſſer à un Médecin plus habile ; c'èſt un homme qui ſait la médecine à fond, comme je ſais ma croix de par Dieu ; et qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas, d'un *iota*, des regles des anciens. Oui, il ſuit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point chercher midi à quatorze heures ; et, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une perſonne avec d'autres remedes que ceux que la Faculté permèt.

Eraſte. Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir, que la Faculté n'y conſente.

L'Apoth. Ce n'èſt pas parce que nous ſommes grands amis, que j'en parle ; mais il y a plaiſir d'être ſon malade, et j'aimerois mieux mourir de ſes remedes, que

que de guérir de ceux d'un autre ; car, quoi qu'il puiſſe arriver, on èſt aſſuré que les choſes ſont toujours dans l'ordre ; et, quand on meurt ſous ſa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

Eraſte. C'èſt une grande conſolation pour un défunt.

L'Apoth. Aſſurément. On èſt bien-aiſe au moins d'être mort méthodiquement. Au reſte, il n'èſt pas de ces Médecins qui marchandent les maladies ; c'eſt un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ſes maladies ; et, quand on a à mourir, cela ſe fait avec lui le plus vîte du monde.

Eraſte. En effet, il n'èſt rien tel que de ſortir promptement d'affaire.

L'Apoth. Cela èſt vrai. A quoi bon tant barguigner, et tant tourner autour du pot ? Il faut ſavoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

Eraſte. Vous avez raiſon.

L'Apoth. Voilà déjà trois de mes enfants, dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui ſont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

Eraſte. Il èſt bon d'avoir des amis comme cela.

L'Apoth. Sans doute. Il ne me reſte que deux enfants, dont il prend ſoin comme des ſiens ; il les traite et gouverne à ſa fantaſie, ſans que je me mêle de rien ; et le plus ſouvent, quand je reviens de la Ville, je ſuis tout étonné que je les trouve ſaignés ou purgés par ſon ordre.

Eraſte. Voilà des ſoins fort obligeants.

L'Apoth. Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCENE VIII.

Eraſte, Premier Médecin, Un Apothicaire, Un Payſan, Une Payſanne.

Le Payſan au Med. MONSIEUR, il n'en peut plus ; et il dit qu'il ſent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

1. *Med.* Le malade èſt un ſot ; d'autant plus que, dans la maladie dont il èſt attaqué, ce n'èſt pas la tête, ſelon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

Le Payſan. Quoi que c'en ſoit, Monſieur, il a toujours avec cela ſon cours de ventre depuis ſix mois.

1. *Med.* Bon. C'èſt ſigne que le dedans ſe dégage. Je l'irai viſiter dans deux ou trois jours ; mais, s'il meurt avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis ; car il n'èſt pas de la civilité qu'un Médecin viſite un mort.

La Payſanne au Médecin. Mon pere, Monſieur, èſt toujours malade de plus en plus.

1. *Med.* Ce n'èſt pas ma faute. Je lui donne des remedes, que ne guérit-il ? Combien a-t-il été ſaigné de fois ?

La Payſanne. Quinze, Monſieur, depuis vingt jours.

1. *Med.* Quinze fois ſaigné ?

La Payſanne. Oui.

1. *Med.* Et il ne guérit point ?

La Payſanne. Non, Monſieur.

1. *Med.* C'èſt ſigne que la maladie n'èſt pas dans le ſang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir ſi elle n'èſt pas dans les humeurs ; et ſi rien ne nous réuſſit, nous l'enverrons aux bains.

L'Apoth. Voilà le fin de cela, voilà le fin de la médecine.

SCENE IX.

Eraſte, Premier Médecin, Un Apothicaire.

Eraſte au Med. C'EST moi, Monſieur, qui vous ai envoyé parler ces jours paſſés, pour un parent un peu troublé d'eſprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il ſoit vu de moins de monde.

1. *Med.* Oui, Monſieur, j'ai déjà diſpoſé tout, et promets d'en avoir tous les ſoins imaginables.

Eraſte. Le voici fort à propos.

1. *Med.* La conjoncture èſt tout-à-fait heureuſe, et j'ai

j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je ſerai bien-aiſe de conſulter ſa maladie.

SCENE X.

M. de Pourceaugnac, Eraſte, Premier Médecin, Un Apothicaire.

Eraſte à M. de Pour. UNE petite affaire m'eſt ſurvenue qui m'oblige à vous *(montrant le Médecin.)* quitter ; mais voilà une perſonne, entre les mains de qui je vous laiſſe, qui aura ſoin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui ſera poſſible.

1. *Med.* Le devoir de ma profeſſion m'y oblige ; et c'eſt aſſez que vous me chargiez de ce ſoin.

M. de Pour. à part. C'eſt ſon Maître-d'Hôtel, ſans doute ; et il faut que ce ſoit un homme de qualité.

1. *Med. à Eraſte.* Oui, je vous aſſure que je traiterai Monſieur méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre Art.

M. de Pour. Mon Dieu ! Il ne me faut point tant de cérémonies ; et je ne viens pas ici pour incommoder.

1. *Med.* Un tel emploi ne me donne que de la joie.

Eraſte au Med. Voilà toujours dix piſtoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. de Pour. Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous faſſiez des dépenſes, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

Eraſte. Mon Dieu ! Laiſſez-moi faire ; ce n'eſt pas pour ce que vous penſez.

M. de Pour. Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

Eraſte, (bas au Médecin.) C'eſt ce que je veux faire. Je vous recommande, ſur-tout, de ne le point laiſſer ſortir de vos mains ; car, par fois, il veut s'échapper.

1. *Med.* Ne vous mettez pas en peine.

Eraſte.

Eraſte à M. de Pour. Je vous prie de m'excuſer de l'incivilité que je commets.

M. de Pour. Vous vous moquez ; et c'eſt trop de grace que vous me faites.

SCENE XI.

M. de Pourceaugnac, Premier Médecin, Second Médecin, Un Apothicaire.

1. *Med.* CE m'eſt beaucoup d'honneur, Monſieur, d'être choiſi pour vous rendre ſervice.

M. de Pour. Je ſuis votre ſerviteur.

1. *Med.* Voici un habile homme, mon Confrere, avec lequel je vais conſulter la maniere dont nous vous traiterons.

M. de Pour. Il ne faut point tant de façons, vous dis-je ; et je ſuis homme à me contenter de l'ordinaire.

1. *Med.* Allons, des ſieges.

(Des Laquais entrent et donnent des ſieges.)

M. de Pour. à part. Voilà, pour un jeune homme, des Domeſtiques bien lugubres.

1. *Med.* Allons, Monſieur ; prenez votre place, Monſieur.

(Les Deux Médecins font aſſeoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.)

M. de Pour. s'aſſeyant. Votre très-humble valet.

(Les deux Médecins lui prennent chacun une main pour lui tâter le pouls.)

Que veut dire cela ?

1. *Med.* Mangez-vous bien, Monſieur ?

M. de Pour. Oui ; et bois encore mieux.

1. *Med.* Tant pis. Cette grande appétition du froid et de l'humide, eſt une indication de la chaleur et ſéchereſſe qui eſt au-dedans. Dormez-vous fort ?

M. de Pour. Oui, quand j'ai bien ſoupé.

1. *Med.* Faites-vous des ſonges ?

M. de Pour. Quelquefois.

1. *Med.* De quelle nature ſont-ils ?

M. de Pour. De la nature des ſonges. Quelle diable de converſation eſt-ce là ?

1. *Med.* Vos déjections, comment ſont-elles ?

M. de Pour. Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces queſtions, et je veux plutôt boire un coup.

1. *Med.* Un peu de patience. Nous allons raiſonner ſur votre affaire devant vous, et nous le ferons en François, pour être plus intelligibles.

M. de Pour. Quel grand raiſonnement faut-il pour manger un morceaux ?

1. *Med.* Comme ainſi ſoit qu'on ne puiſſe guérir une maladie, qu'on ne la connoiſſe parfaitement, et qu'on ne la puiſſe parfaitement connoître, ſans en bien établir l'idée particuliere, et la véritable eſpece, par ſes ſignes diagnoſtiques et prognoſtiques ; vous me permettrez, Monſieur notre ancien, d'entrer en conſidération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, et aux remedes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monſieur, avec votre permiſſion, que notre malade ici préſent eſt malheureuſement attaqué, affecté, poſſédé, travaillé de cette ſorte de folie, que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque ; eſpece de mélancolie très-fâcheuſe, et qui ne demande pas moins qu'un Eſculape comme vous, conſommé dans notre Art ; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, ſous le harnois, et auquel il en a tant paſſé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la diſtinguer des deux autres ; car le célebre Galien établit doctement, à ſon ordinaire, trois eſpeces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainſi appellée non ſeulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui eſt bien à remarquer pour notre affaire. La premier, qui vient du propre vice du cerveau ; la ſeconde, qui vient de tout le ſang, fait et rendu atrabilaire ; la troiſieme, appellée hypocondriaque, qui eſt la nôtre, laquelle procede du vice de quelque partie du bas-ventre, et de la région inferieure ; mais particuliérement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaiſſes et

et craſſes, dont la vapeur noire et maligne cauſe dépravation aux fonctions de la faculté princeſſe, et fait la maladie dont, par notre raiſonnement, il èſt atteint et convaincu. Qu'ainſi ne ſoit, pour diagnoſtique inconteſtable de ce que je dis, vous n'avez qu'à conſidérer ce grand ſérieux que vous voyez ; cette triſteſſe accompagnée de crainte et de défiance, ſignes pathognomoniques et individuels de cette maladie, ſi bien marquée chez le divin vieillard Hyppocrate ; cette phyſionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menue, grêle, noire et velue, leſquels ſignes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédant du vice des hypocondres ; laquelle maladie par laps de temps naturaliſée, manifeſtement envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoiſie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phthiſie, ou en apoplexie, ou même en fine frénéſie et fureur. Tout ceci ſuppoſé, puiſqu'une maladie bien connue èſt à demi-guérie ; car *ignoti nulla eſt curatio morbi*, il ne vous ſera pas difficile de convenir des remedes que nous devons faire à Monſieur. Premiérement, pour remédier à cette pléthore obtuante, et à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je ſuis d'avis qu'il ſoit phlébotomiſé libéralement, c'èſt-à-dire, que les ſaignées ſoient fréquentes et plantureuſes ; en premier lieu de la baſilique, puis de la céphalique, et même, ſi le mal èſt opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture ſoit large, afin que le gros ſang puiſſe ſortir ; et en même-temps, de le purger, déſopiler, et évacuer par purgatifs propres et convenables ; c'èſt-à-dire, par cholagogues, mélanogogues, *et caetera ;* et comme la véritable ſource de tout le mal èſt, ou une humeur craſſe et féculente, ou une vapeur noire et groſſiere qui obſcurcit, infecte et ſalit les eſprits animaux, il èſt à propos enſuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit-lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur craſſe, et éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur ; mais, avant toute choſe, je trouve qu'il èſt bon de le réjouir par agréables converſations, chants et inſtruments de mu-

ſique, à quoi il n'y a point d'inconvénient de joindre des danſeurs, afin que leurs mouvements, diſpoſition, et agilité puiſſent exciter et réveiller la pareſſe de ſes eſprits engourdis, qui occaſionne l'épaiſſeur de ſon ſang d'où procede la maladie. Voilà les remedes que j'imagine, aux-quels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs, par Monſieur notre Maître et Ancien, ſuivant l'expérience, jugement, lumiere, et ſuffiſance qu'il s'eſt acquiſe dans notre Art. *Dixi.*

2. *Med.* Dieu ne plaiſe, Monſieur, qu'il me tombe en penſée d'ajoûter rien à ce que vous venez de dire. Vous avez ſi bien diſcouru ſur tous les ſignes, les ſymptomes et les cauſes de la maladie de Monſieur; le raiſonnement que vous en avez fait, eſt ſi docte et ſi beau, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas fou, et mélancolique hypocondriaque; et, quand il ne le ſeroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choſes que vous avez dites, et la juſteſſe du raiſonnement que vous avez fait. Oui, Monſieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxiſti*, tout ce qui appartient à cette maladie: Il ne ſe peut rien de plus doctement, ſagement, ingénieuſement conçu, penſé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au ſujet de ce mal, ſoit pour la diagnoſe, ou la prognoſe, ou la thérapie; et il ne me reſte rien ici, que de féliciter Monſieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il eſt trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace et la douceur des remedes que vous avez ſi judicieuſement propoſés. Je les approuve tous, *manibus et pedibus deſcendo in tuam ſententiam.* Tout ce que je voudrois ajouter, c'eſt de faire les ſaignées et les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet;* de prendre le lait clair avant le bain; de lui compoſer un fronteau où il entre du ſel, le ſel eſt ſymbole de la ſageſſe; de faire blanchir les murailles de ſa chambre, pour diſſiper les ténebres de ſes eſprits, *album eſt diſgregativum viſûs;* et de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour ſervir de prélude et d'introduction à ces judicieux remedes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du ſoulagement. Faſſe le Ciel,

que

que ces remedes, Monſieur, qui ſont les vôtres, réuſſiſſent au malade, ſelon notre intention.

M. de Pour. Meſſieurs, il y a une heure que je vous écoute. Eſt-ce que nous jouons ici une Comédie ?

1. *Med.* Non, Monſieur, nous ne jouons point.

M. de Pour. Qu'eſt-ce que tout ceci ? et que voulez-vous dire avec votre galimathias et vos ſottiſes ?

1. *Med.* Bon. Dire des injures. Voilà un diagnoſtique qui nous manquoit pour la confirmation de ſon mal ; et ceci pourroit bien tourner en manie.

M. de Pour. à part. Avec qui m'a-t-on mis ici ?

(il crache deux ou trois fois.)

1. *Med.* Autre diagnoſtique. La ſputation fréquente.

M. de Pour. Laiſſons cela, et ſortons d'ici.

1. *Med.* Autre encore. L'inquiétude de changer de place.

M. de Pour. Qu'eſt-ce donc que toute cette affaire ? Et que me voulez-vous ?

1. *Med.* Vous guérir, ſelon l'ordre qui nous a été donné.

M. de Pour. Me guérir ?

1. *Med.* Oui.

M. de Pour. Parbleu, je ne ſuis pas malade.

1. *Med.* Mauvais ſigne, lorſqu'un malade ne ſent pas ſon mal.

M. de Pour. Je vous dis que je me porte bien.

1. *Med.* Nous ſavons mieux que vous comment vous vous portez, et nous ſommes Médecins qui voyons clair dans votre conſtitution.

M. de Pour. Si vous êtes Médecins, je n'ai que faire de vous ; et je me moque de la médecine.

1. *Med.* Hom, hom ! Voici un homme plus fou que nous ne penſions.

M. de Pour. Mon pere et ma mere n'ont jamais voulu de remedes ; et ils ſont morts tous deux ſans l'aſſiſtance des Médecins.

1. *Med.* Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui eſt inſenſé.

(au 2. Médecin.

Allons, procédons à la curation ; et, par la douceur

exhilarante de l'harmonie, adouciſſons, lénifions, et accoiſons l'aigreur de ſes eſprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCENE XII.

M. de Pourceaugnac ſeul.

QUE diable èſt-ce là ? Les gens de ce Pays-ci ſont-ils inſenſés ? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout.

SCENE XIII.

M. de Pourceaugnac, Deux Médecins groteſques.

(Ils s'aſſeyent d'abord tous trois ; les Médecins ſe levent à differentes repriſes pour ſaluer M. de Pourceaugnac, qui ſe leve autant de fois pour les ſaluer.)

Les Deux Med. BUON di, buon di, buon di,
Non vi laſciate uccidere
Dal dolor malinconico,
Noivi faremo ridere
Col noſtro canto harmonico ;
Sol' per guarir vi
Siamo venuti qui.
Buon di, buon di, buon di,

1. *Med.* Altro non è la pazzia
Che malinconia.
L'amalato
Non è diſperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria.
Altro non è la pazzia,
Che malinconia.

2. *Med.* Su, cantate, ballate, ridete ;
Et, ſe far meglio volete,
Quando ſentite il deliro vicino,
Pigliate del vino.

Et qualche volta un poco di tabac.
Allégramente, Monſu Pourceaugnac.

SCENE XIV.

M. de Pourceaugnac, Deux Médecins groteſques, Mataſſins.

Entrée du Ballet.

Danſe des Mataſſins autour de M. de Pourceaugnac.

SCENE XV.

M. de Pourceaugnac, Un Apothicaire tenant une ſeringue.

L'Apoth. MONSIEUR, voici un petit remede, un petit remede, qu'il vous faut prendre, s'il vous plait, s'il vous plait.

M. de Pour. Comment ! Je n'ai que faire de cela.

L'Apoth. Il a été ordonné, Monſieur, il a été ordonné.

M. de Pour. Ah, que de bruit !

L'Apoth. Prenez-le, Monſieur, prenez-le ; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. de Pour. Ah !

L'Apoth. C'èſt un petit clyſtere, un petit clyſtere, benin, benin ; il èſt benin, benin ; là, prenez, prenez, Monſieur, c'èſt pour déterger, pour déterger, déterger.

SCENE XVI.

M. de Pourceaugnac, Un Apothicaire, les Deux Médecins groteſques, et les Mataſſins avec des ſeringues.

Les Deux Med. PIGLIA *lo ſu, Signor Monſu,*

Piglia

Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu,
Che non ti fara male,
Piglia lo ſu queſto ſervitiale,
Piglia lo ſu,
Signor Monſu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu.

M. de Pour. Allez-vous-en au diable.

(M. de Pourceaugnac, mettant ſon chapeau pour ſe garantir des ſeringues, èſt ſuivi par les deux Médecins et par les Mataſſins ; il paſſe par derriere le Théâtre, et revient ſe mettre ſur ſa chaiſe, auprès de laquelle il trouve l'Apothicaire qui l'attendoit ; les deux Médecins et les Mataſſins rentrent auſſi.)

Les Deux Med. *Piglia lo ſu,*
Signor Monſu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu,
Che non ti fara male.
Piglia lo ſu queſto ſervitiale,
Piglia lo ſu,
Signor Monſu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu.

(Monſieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaiſe ; l'Apothicaire appuie ſa ſeringue contre, et les Médecins et les Mataſſins le ſuivent.)

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Premier Médecin, Sbrigani.

1. *Med.* IL a forcé tous les obſtacles que j'avois mis ; et s'èſt dérobé aux remedes que je commençois de lui faire.

Sbrigani. C'èſt être bien ennemi de ſoi-même, que de fuir des remedes auſſi ſalutaires que les vôtres.

1. *Med.* Marque d'un cerveau démonté, et d'une raiſon dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

Sbrigani. Vous l'auriez guéri haut la main ?

1. *Med.* Sans doute ; quand il y auroit eu complication de douze maladies.

Sbrigani. Cependant voilà cinquante piſtoles bien acquiſes qu'il vous fait perdre.

1. *Med.* Moi, je n'entends point les perdre, et je prétends le guérir, en dépit qu'il en ait. Il èſt lié et engagé à mes remedes ; et je veux le faire ſaiſir où je le trouverai, comme déſerteur de la médecine, et infracteur de mes ordonnances.

Sbrigani. Vous avez raiſon. Vos remedes étoient un coup ſûr, et c'èſt de l'argent qu'il vous vôle.

1. *Med.* Où puis-je en avoir des nouvelles ?

Sbrigani. Chez le bon homme Oronte aſſurément, dont il vient épouſer la fille ; et qui, ne ſachant rien de l'infirmité de ſon gendre futur, voudra peut-être ſe hâter de conclure le mariage.

1. *Med.* Je vais lui parler tout-à-l'heure.

Sbrigani. Vous ne ferez point mal.

1. *Med.* Il èſt hypothéqué à mes conſultations ; et un malade ne ſe moquera pas d'un Médecin.

Sbrigani. C'èſt fort bien dit à vous ; et ſi vous m'en croyez, vous ne ſouffrirez point qu'il ſe marie, que vous ne l'ayez panſé tout votre ſaoul.

1. *Med.* Laiſſez-moi faire.

Sbrigani

Sbrigani à part, en s'en allant. Je vais de mon côté dreſſer une autre batterie, et le beau-Pere èſt auſſi dupe que le gendre.

SCENE II.

Oronte, Premier Médecin.

1. *Med.* VOUS avez, Monſieur, un certain Monſieur de Pourceaugnac, qui doit épouſer votre fille.

Oronte. Oui, je l'attends de Limoges ; et il devroit être arrivé.

1. *Med.* Auſſi l'èſt-il, et il s'en èſt fui de chez moi, après y avoir été mis ; mais je vous défends, de la part de la Médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie duement préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfants bien conditionnés et de corps et d'eſprit.

Oronte. Comment donc ?

1. *Med.* Votre prétendu gendre a été conſtitué mon malade ; ſa maladie, qu'on m'a donnée à guérir, èſt un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets ; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il ſe marie, qu'au préalable il n'ait ſatisfait à la Médecine, et ſubi les remedes que je lui ai ordonnés.

Oronte. Il a quelque mal ?

1. *Med.* Oui.

Oronte. Et quel mal, s'il vous plait ?

1. *Med.* Ne vous mettez pas en peine.

Oronte. Eſt-ce quelque mal ? . . .

1. *Med.* Les Médecins ſont obligés au ſecret. Il ſuffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer, ſans mon conſentement, vos nôces avec lui, ſur peine d'encourir la diſgrace de la Faculté, et d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

Oronte. Je n'ai garde, ſi cela èſt, de faire le mariage.

1. *Med.*

1. *Med.* On me l'a mis entre les mains, et il èſt obligé d'être mon malade.

Oronte. A la bonne heure.

1. *Med.* Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à ſe faire guérir par moi.

Oronte. J'y conſens.

1. *Med.* Oui, il faut qu'il crêve, ou que je le guériſſe.

Oronte. Je le veux bien.

1. *Med.* Et, ſi je ne le trouve, je m'en prendrai à vous ; et je vous guérirai.

Oronte. Je me porte bien.

1. *Med.* Il n'importe. Il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai.

Oronte. Prenez qui vous voudrez : Mais ce ne ſera pas moi. *(ſeul.)*

Voyez un peu la belle raiſon.

SCENE III.

Oronte, Sbrigani en Marchand Flamand.

Sbrigani. MONTSIR, avec la foſtre permiſſion, je ſuis un trancher Marchand Flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel.

Oronte. Quoi, Monſieur ?

Sbrigani. Mettez le foſtre chapeau ſur le tête, Montſir, ſi ve plait.

Oronte. Dites-moi, Monſieur, ce que vous voulez.

Sbrigani. Moi le dire rien, Montſir, ſi fous le mettre pas le chapeau ſur le tête.

Oronte. Soit. Qu'y a-t-il, Monſieur ?

Sbrigani. Fous connoître point en ſti ſile un certe Montſir Oronte ?

Oronte. Oui, je le connois.

Sbrigani. Et quel homme èſt-ile, Montſir, ſi ve plait.

Oronte. C'èſt un homme comme les autres.

Sbrigani.

Sbrigani. Je fous temande, Montfir, s'il èft un homme riche qui a du bienne ?

Oronte. Oui.

Sbrigani. Mais riche beaucoup grandement, Montfir ?

Oronte. Oui.

Sbrigani. J'en fuis aife beaucoup, Montfir.

Oronte. Mais pourquoi cela ?

Sbrigani. L'èft, Montfir, pour un petit raifonne de conféquence pour nous.

Oronte. Mais encore, pourquoi ?

Sbrigani. L'èft, Montfir, que fti Montfir Oronte donne fon fille en mariage à un certe Montfir de Pourcegnac.

Oronte. Hé bien.

Sbrigani. Et fti Montfir de Pourcegnac, Montfir, l'èft un homme que doivre beaucoup grandement, à dix ou douze Marchanes Flamanes qui être venus ici.

Oronte. Ce Monfieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze Marchands ?

Sbrigani. Oui, Montfir ; et, depuis huite mois, nous afoir obtenir un petit fentence contre lui ; et lui a remettre à payer tou ce créancier de fti mariage que fti Montfir Oronte donne pour fon fille.

Oronte. Hom, hom ! Il a remis là à payer fes créanciers ?

Sbrigani. Oui, Montfir, et avec un grant défotion nous tous attendre fti mariage.

Oronte à part. (haut.) L'avis n'èft pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

Sbrigani. Je remercie Montfir de la faveur grande.

Oronte. Votre très-humble valet.

Sbrigani. Je le fuis, Montfir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montfir m'avoir donné.

(ſeul, après avoir ôté ſa barbe, et dépouillé l'habit de Flamand qu'il a par-deſſus le ſien.)

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajuſtement de Flamand pour ſonger à d'autres machines ; et tâchons de ſemer tant de ſoupçons entre le beau-pere et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également ſont propres à gober les hameçons qu'on

qu'on leur veut tendre ; et, entre nous autres fourbes de la premiere claſſe, nous ne feſons que nous jouer, lorſque nous trouvons un gibier auſſi facile que celui-là.

SCENE IV.

M. de Pourceaugnac, Sbrigani.

M. de Pourceaugnac ſe croyant ſeul.

PIGLIA *lo ſu, piglia lo ſu,*
Signor Monſu . . .

Que diable eſt-ce-là ? *(appercevant Sbrigani.)* Ah !

Sbrigani. Qu'eſt-ce, Monſieur, qu'avez-vous ?

M. de Pour. Tout ce que je vois, me ſemble lavement.

Sbrigani. Comment ?

M. de Pour. Vous ne ſavez pas ce qui m'eſt arrivé dans ce logis, à la porte duquel vous m'avez conduit ?

Sbrigani. Non, vraiment. Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. de Pour. Je penſois y être régalé comme il faut.

Sbrigani. Hé bien ?

M. de Pour. Je vous laiſſe entre les mains de Monſieur. Des Médecins habillés de noir. Dans une chaiſe. Tâter le pous. Comme ainſi ſoit. Il eſt fou. Deux gros jouflus. Grands chapeaux. *Buon di, buon di.* Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta ; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, Monſu Pourceaugnac.* Apothicaire. Lavement. Prenez, Monſieur, prenez, prenez. Il eſt benin, benin, benin. C'eſt pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo ſu, Signor Monſu, piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu.* Jamais je n'ai été ſi ſaoul de ſottiſes.

Sbrigani. Qu'eſt-ce que tout cela veut dire ?

M. de Pour. Cela veut dire que cet homme-là, avec ſes grandes embraſſades, eſt un fourbe, qui m'a mis dans une maiſon pour ſe moquer de moi, et me faire une piece.

Sbrigani. Cela eſt-il poſſible ?

M. de Pour. Sans doute. Ils étoient une douzaine

de poſſédés après mes chauſſes ; et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

Sbrigani. Voyez un peu ; les mines ſont bien trompeuſes ! Je l'aurois cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnements, comme il èſt poſſible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde ?

M. de Pour. Ne ſens-je point le lavement ? Voyez, je vous prie.

Sbrigani. Hé, il y a quelque petite choſe qui approche de cela.

M. de Pour. J'ai l'odorat et l'imagination toute remplie de cela ; et il me ſemble toujours que je vois une douzaine de lavements qui me couchent en joue.

Sbrigani. Voilà une méchanceté bien grande ; et les hommes ſont bien traîtres et ſcélérats !

M. de Pour. Enſeignez-moi, de grace, le logis de Monſieur Oronte, je ſuis bien-aiſe d'y aller tout-à-l'heure.

Sbrigani. Ah, ah, vous êtes donc de complexion amoureuſe ; et vous avez ouï parler que ce Monſieur Oronte a une fille !...

M. de Pour. Oui. Je viens l'épouſer.

Sbrigani. L'é . . . L'épouſer ?

M. de Pour. Oui.

Sbrigani. En mariage ?

M. de Pour. De quelle façon donc ?

Sbrigani. Ah, c'èſt une autre choſe ; je vous demande pardon.

M. de Pour. Qu'èſt-ce que cela veut dire ?

Sbrigani. Rien.

M. de Pour. Mais encore ?

Sbrigani. Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vîte.

M. de Pour. Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-deſſous.

Sbrigani. Non, cela n'èſt point néceſſaire.

M. de Pour. De grace.

Sbrigani. Point. Je vous prie de m'en diſpenſer.

M. de Pour. Eſt-ce que vous n'êtes point de mes amis.

Sbrigani. Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

M. de

M. de Pour. Vous devez donc ne me rien cacher.

Sbrigani. C'eſt une choſe où il y va de l'intérêt du prochain.

M. de Pour. Afin de vous obliger à m'ouvrir votre coeur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

Sbrigani. Laiſſez-moi conſulter un peu ſi je le puis faire en conſcience.

(après s'être un peu éloigné de M. de Pourceaugnac.)

C'eſt un homme qui cherche ſon bien, qui tâche de pourvoir ſa fille le plus avantageuſement qu'il eſt poſſible ; et il ne faut nuire à perſonne. Ce ſont des choſes qui ſont connues à la vérité ; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, et il eſt défendu de ſcandaliſer ſon prochain. Cela eſt vrai ; mais, d'autre-part, voilà un Etranger qu'on veut ſurprendre, et qui, de bonne foi, vient ſe marier avec une fille qu'il ne connoît point, et qu'il n'a jamais vue ; un Gentilhomme plein de franchiſe, pour qui je me ſens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour ſon ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder pour l'amour de lui.

(à M. de Pourceaugnac.)

Oui, je trouve que je puis vous dire les choſes ſans bleſſer ma conſcience ; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous ſoit poſſible, et d'épargner les gens le plus que nous puiſſions. De dire que cette fille-là mene une vie déſhonnête, cela ſeroit un peu trop fort ; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante auſſi n'eſt pas aſſez ; celui de coquette achevée, me ſemble propre à ce que nous voulons, et je puis m'en ſervir, pour vous dire honnêtement ce quelle eſt...

M. de Pour. L'on veut donc me prendre pour dupe ?

Sbrigani. Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit ; et puis il y a des gens, après tout, qui ſe mettent au-deſſus de ces ſortes de choſes, et qui ne croient pas que leur honneur dépende...

M. de Pour. Je ſuis votre ſerviteur, je ne veux point me mettre ſur la tête un chapeau comme celui-là, et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

Sbrigani. Voilà le Pere.

M. de Pour. Ce vieillard-là ?

Sbrigani. Oui. Je me retire.

SCENE V.

M. de Pourceaugnac, Oronte.

M. de Pour. BON jour, Monſieur, bon jour.

Oronte. Serviteur, Monſieur, ſerviteur.

M. de Pour. Vous êtes Monſieur Oronte, n'eſt-ce pas ?

Oronte. Oui.

M. de Pour. Et moi, Monſieur de Pourceaugnac.

Oronte. A la bonne heure.

M. de Pour. Croyez-vous, Monſieur Oronte, que les Limoſins ſoient des ſots ?

Oronte. Croyez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, que les Pariſiens ſoient des bêtes ?

M. de Pour. Vous imaginez-vous, Monſieur Oronte, qu'un homme comme moi, ſoit affamé de femme ?

Oronte. Vous imaginez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, qu'une fille, comme la mienne, ſoit affamée de mari ?

SCENE VI.

Julie, Oronte, Monſieur de Pourceaugnac.

Julie. ON vient de me dire, mon pere, que Monſieur de Pourceaugnac eſt arrivé. Ah, le voilà, ſans doute, et mon coeur me le dit. Qu'il eſt bien fait ! Qu'il a bon air ! Et que je ſuis contente d'avoir un tel époux ! Souffrez que je l'embraſſe, et que je lui témoigne . . .

Oronte,

Oronte. Doucement, ma fille, doucement.

M. de Pour. à part. Tudieu, quelle galante ! Comme elle prend feu d'abord !

Oronte. Je voudrois bien ſavoir, Monſieur de Pourceaugnac, par quelle raiſon vous venez . . .

Julie s'approche de M. de Pourceaugnac, le regarde d'un air languiſſant, et lui veut prendre la main. Que je ſuis aiſe de vous voir, et que je brûle d'impatience ! . .

Oronte. Ah, ma fille, ôtez-vous de là, vous dis-je !

M. de Pour. à part. Oh, oh, quelle égrillarde !

Oronte. Je voudrois bien, dis-je, ſavoir par quelle raiſon, s'il vous plait, vous avez la hardieſſe de . . .

(Julie continue le même jeu.)

M. de Pour. à part. Vertu de ma vie !

Oronte à Julie. Encore, qu'eſt-ce à dire cela ?

Julie. Ne voulez-vous pas que je careſſe l'époux que vous m'avez choiſi ?

Oronte. Non. Rentrez là-dedans.

Julie. Laiſſez-moi le regarder.

Oronte. Rentrez, vous dis-je.

Julie. Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

Oronte. Je ne veux pas, moi ; et, ſi tu ne rentres tout-à-l'heure, je . . .

Julie. Hé bien, je rentre.

Oronte. Ma fille eſt une ſotte, qui ne ſait pas les choſes.

M. de Pour. à part. Comme nous lui plaiſons !

Oronte à Julie, qui eſt reſtée, après avoir fait quelques pas pour s'en aller. Tu ne veux pas te retirer ?

Julie. Quand eſt-ce donc que vous me marierez avec Monſieur ?

Oronte. Jamais ; et tu n'es pas pour lui.

Julie. Je veux l'avoir, moi, puiſque vous me l'avez promis.

Oronte. Si je l'ai promis, je te le dépromets.

M. de Pour. à part. Elle voudroit bien me tenir.

Julie. Vous avez beau faire, nous ſerons mariés enſemble en dépit de tout le monde.

Oronte. Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous aſſure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

SCENE VII.

Oronte, M. de Pourceaugnac.

M. de Pour. MON Dieu, notre beau-Pere prétendu, ne vous fatiguez point tant ; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, et vos grimaces n'attraperont rien !

Oronte. Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. de Pour. Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac ſoit un homme à acheter chat en poche ? Et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour ſe conduire, pour ſe faire informer de l'hiſtoire du monde ; et voir, en ſe mariant, ſi ſon honneur a bien toutes ſes ſûretés ?

Oronte. Je ne ſais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes-vous mis dans la tête, qu'un homme de ſoixante et trois ans ait ſi peu de cervelle, et conſidere ſi peu ſa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous ſavez, et qui a été mis chez un Médecin pour être panſé ?

M. de Pour. C'eſt une piece que l'on m'a faite, et je n'ai aucun mal.

Oronte. Le Médecin me l'a dit lui-même.

M. de Pour. Le Médecin en a menti. Je ſuis Gentilhomme, et je veux le voir l'épée à la main.

Oronte. Je ſais ce que j'en dois croire ; et vous ne m'abuſerez pas ſa-deſſus, non plus que ſur les dettes que vous avez aſſignées ſur le mariage de ma fille.

M. de Pour. Quelles dettes ?

Oronte. La feinte ici eſt inutile ; et j'ai vu le Marchand Flamand, qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois ſentence contre vous.

M. de Pour. Quel Marchand Flamand ? Quels créanciers ? Quelle ſentence obtenue contre moi ?

Oronte. Vous ſavez bien ce que je veux dire.

SCENE

SCENE VIII.

Lucette, Oronte, M. de Pourceaugnac.

Lucette contrefesant une Languedocienne.

AH, tu es assi, et à la fi yeu te trobi après abé fait tant de passés. Podes-tu, scélérat, podes-tu sousteni ma bisto ?

M. de Pour. Qu'èst-ce que veut cette femme-là ?

Lucette. Que te boli, infame ! Tu fas semblan de nou me pa connouisse, et nou rougisses pas, impudint que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre ?

(à Oronte.)

Nou sabi pas, Moussur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo ; may yeu bous declari que yeu soun sa fenno, et que y a set ans, Moussur, qu'en passant à Pézénas el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, commo sap tapla fayre, de me gagna lou cor, et m'oubligel pra quel moueyen à ly donna la man per l'espousa.

Oronte. Oh, oh !

M. de Pour. Que diable èst-ce ceci ?

Lucette. Lou trayte me quittel trés ans après, sul préteste de qualques affayres que l'apelabon dins soun pays, et despey noun l'y resçau put quaso de noubelo, may dins lou tens qui soungeabi l'ou mens, m'an dounat abist, que benigno dins aquesto bilo, per se remarida danbé un autro jouena fillo, que sous parens ly an procurado, sensse saupré res de sou premié mariage. Yeu ai tout quittat en diligensso, et me soüy rendudo dins aqueste loc lou pu leau qu'y pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, et confondre as elys de tout le mounde lou plus méchant day hommes.

M. de Pour. Voilà une étrange effrontée !

Lucette. Impudint ; n'as pas de honte de m'injuria, allioc d'être confus day reproches secrets que ta consienso te den fayre ?

M. de Pour. Moi, je suis votre mari ?

Lucette,

Lucette. Infame, gauſos-tu dire lou contrari ? Hé tu ſabes bé, per ma penno, que n'es que trop bertat ; et plagueſſo al cel qu'aco nou fougeſſo pas, et que m'auqueſſo layſſado dins l'état d'inoueſſençó, et dins la tranquilitat oun moun amo bibio daban que tous charmes et tas trompariés noun m'en bengueſſon malhurouſomen faire ſourty ; yeu nou ſerio pas réduito à fayre lou triſte perſounargé que yeu fave préſentomen : à beyre un marit cruel meſpreſa touto l'ardou que yeu ay per el, et me laiſſa ſenſſe cap de piétat abandounado à las mourteles doulous qué yeu reſſenti de ſas perfidos acciûs.

Oronte. Je ne ſaurois m'empêcher de pleurer.

(à M. de Pourceaugnac.)

Allez, vous êtes un méchant homme.

M. de Pour. Je ne connois rien à tout ceci.

SCENE IX.

Nerine, Lucette, Oronte, M. de Pourceaugnac.

Nerine contrefeſant une Picarde.

AH, je n'en pis plus, je ſis toute eſſoflée ! Ah, finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie ! Juſtiche, Juſtiche ; je boute empêchement

(à Oronte.)

au mariage. Chés mon méri, Monſieu, et je veux faire pindre ché bon pindard-là.

M. de Pour. Encore !

Oronte à part. Quel diable d'homme eſt-ce ci ?

Lucette. Et que boulez-bous dire, ambé boſtre empachomen, et boſtro pendarie ? Quaquel homo es boſtre marit ?

Nerine. Oui, Medéme, et je ſis ſa femme.

Lucette. A quoi es faus, aquos yeu que ſoun ſa fenno, et ſe deueſtre pendut, aquo ſera yeu que lou farai penjat.

Nerine. Je n'entains mie che baragoin-là.

Lucette. Yeu bous diſi que yeu ſoun ſa fenno.

Nerine. Sa femme ?

Lucette.

Lucette. Oy.

Nerine. Je vous dis que cheſt mi, encore in coup, qui le ſis.

Lucette. Et yeu bous ſouſtenir yeu qu'aquos yeu.

Nerine. Il y a quetre ans qu'il m'a épouſée.

Lucette. Et yeu ſet ans y a que ma preſo per ſenno.

Nerine. J'ai des gairants de tout cho que je di.

Lucette. Tout mon pays lo ſap.

Nerine. No Ville en èſt témoin.

Lucette. Tou Pézénas a biſt notre mariatge.

Nerine. Tout chin Quentin a aſſiſté à no noche.

Lucette. Nou y a res de tant héritable.

Nerine. Il gn'y a rien de plus chertain.

Lucette à M. de Pour. Gauſos-tu dire lou contrari, valiſquos ?

Nerine à M. de Pour. Eſt-che que tu me démentiras, méchaint homme ?

M. de Pour. Il èſt auſſi vrai l'un que l'autre.

Lucette. Quaingnimpudinſſo ! Et couſſy, miſérable, nou te ſoubennes plus de la pavro Françon, et del pavre Jeannet, que ſoun lous fruits de noſtre mariatge ?

Nerine. Bayez un peu l'inſolence. Quoi, tu ne te ſouviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaigne de te foi ?

M. de Pour. Voilà deux impudentes carognes.

Lucette. Beni Françon, beni Jeannet, beni touſton, beni touſtaine, beni fayre beyre à un payre dénaturat, la duretat quel a per noſtres.

Nerine. Venez. Madelaine, me n'ainfain, venez veſen ichi faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il au.

SCENE X.

Oronte, M. de Pourceaugnac, Lucette, Nerine, Pluſieurs Enfants.

Les Enfants. AH, mon papa, mon papa, mon papa !

M. de Pour. Diantre ſoit des petits fils de putains.

Lucette.

Lucette. Couſſy, trayte, tu nou ſios pas dins la darniare confuſiu, de reſſaupre à tal tous enfants, et de ferma l'aureillo à la tendreſſo paternello? Tu nou m'eſcaperas pas, infame, yeu te boly ſeguy per tout, et te reproucha ton crime juſquos à tant que me ſio beniado, et que t'yo fayt penjat, couqui, te boly fayré penjat.

Nerine. Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, et d'être inſainſible aux caireſſes de chette pauvre ainfain? Tu ne te ſauveras mie de mes pattes; et, en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je ſis ta femme, et je te ferai pindre.

Les Enfants. Mon papa, mon papa, mon papa!

M. de Pour. Au ſecours, au ſecours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.

Oronte à Lucette et à Nerine. Allez, vous ferez bien de le faire punir, et il mérite d'être pendu.

SCENE XI.

Sbrigani ſeul.

JE conduis de l'oeil toutes choſes, et tout cela ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre Provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpiſſe.

SCENE XII.

Monſieur de Pourceaugnac, Sbrigani.

M. de Pour. AH, je ſuis aſſommé! Quelle peine! Quelle maudite Ville! Aſſaſſiné de tous côtés?

Sbrigani. Qu'èſt-ce, Monſieur? Eſt-il encore arrivé quelque choſe?

M. de Pour. Oui. Il pleut en ce Pays des femmes et des lavements.

Sbrigani. Comment donc?

M. de Pour. Deux carognes de baragouineuſes me font

ſont venu accuſer de les avoir épouſées toutes deux, et me menacent de la Juſtice.

Sbrigani. Voilà une méchante affaire ; et la Juſtice, en ce Pays-ci, èſt rigoureuſe en diable contre cette ſorte de crime.

M. de Pour. Oui ; mais quand il y auroit information, ajournement, décret et jugement obtenu par ſurpriſe, défaut et contumace, j'ai la voie du conflit de Juriſdiction pour temporiſer, et venir aux moyens de nullité qui ſeront dans les procédures.

Sbrigani. Voilà en parler dans tous les termes ; et l'on voit bien, Monſieur, que vous êtes du métier.

M. de Pour. Moi, point du tout ! Je ſuis Gentilhomme.

Sbrigani. Il faut bien, pour parler ainſi, que vous ayez étudié la Pratique.

M. de Pour. Point. Ce n'èſt que le ſens commun qui me fait juger que je ſerai toujours reçu à mes faits juſtificatifs, et qu'on ne ſauroit me condamner ſur une ſimple accuſation, ſans un récollement et confrontation avec mes parties.

Sbrigani. En voilà du plus fin encore.

M. de Pour. Ces mots-là viennent ſans que je les ſache.

Sbrigani. Il me ſemble que le ſens commun d'un Gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui èſt du droit et de l'ordre de la Juſtice ; mais non pas à ſavoir les vrais termes de la chicane.

M. de Pour. Ce ſont quelques mots que j'ai retentus en liſant les Romans.

Sbrigani. Ah, fort bien !

M. de Pour. Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat pour conſulter mon affaire.

Sbrigani. Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles ; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point ſurpris de leur maniere de parler ; ils ont contracté du Barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, et vous prendrez pour muſique tout ce qu'ils vous diront.

M. de

M. de Pour. Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me diſent ce que je veux ſavoir.

SCENE XIII.

Monſieur de Pourceaugnac, Sbrigani, deux Avocats, deux Procureurs, deux Sergents.

1. *Avocat traînant ſes paroles en chantant.*

LA polygamis èſt un cas,
Eſt un cas pendable.

2. *Avocat chantant fort vîte, en bredouillant.*

Votre fait
Eſt clair et net :
Et tout le droit,
Sur cet endroit,
Conclut tout droit.
Si vous conſultez nos Auteurs,
Légiſlateurs et Gloſſateurs,
Juſtinian, Papinian,
Ulpian, et Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul Caſtre, Julian, Barthole,
Jaſon, Alciat, et Cujas,
Ce grand homme ſi capable,
La polygamie èſt un cas,
Eſt un cas pendable.

Entrée du Ballet.

Danſe de deux Procureurs et deux Sergents.

Pendant que le 2. Avocat chante les paroles qui ſuivent.

TOUS les Peuples policés,
Et bien ſenſés,
Les François, Anglois, Hollandois,
Danois, Suédois, Polonois,
Portugais, Eſpagnols, Flamands,
Italiens, Allemands,

Sur

Sur ce fait tiènnent loi ſemblable ;
Et l'affaire èſt ſans embarras.
La polygamie èſt un cas
Eſt un cas pendable.
Le 1. Avocat chante celle-ci.
La polygamie èſt un cas,
Eſt un cas pendable.
(M. de Pourceaugnac impatienté les chaſſe.)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Eraſte, Sbrigani.

Sbrigani. OUI les choſes s'acheminent où nous voulons ; et, comme ſes lumieres ſont fort petites, et ſon ſens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur ſi grande de la ſévérité de la Juſtice de ce Pays, et des apprêts qu'on feſoit déjà pour ſa mort, qu'il veut prendre la fuite ; et, pour ſe dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la Ville, il s'èſt réſolu à ſe déguiſer ; et le déguiſement qu'il a pris, èſt l'habit de femme.

Eraſte. Je voudrois bien le voir en cet équipage.

Sbrigani. Songez de votre part à achever la Comédie ; et tandis que je jouerai mes ſcenes avec lui, allez-vous-en. *(Il lui parle à l'oreille.)* Vous entendez bien ?

Eraſte. Oui.

Sbrigani. Et lorſque je l'aurai mis où je veux... *(Il lui parle à l'oreille.)*

Eraſte. Fort bien.

Sbrigani. Et quand le pere aura été averti par moi... *(Il lui parle encore à l'oreille.)*

Eraſte. Cela va le mieux du monde.

Sbrigani. Voici notre Demoiſelle. Allez vîte, qu'il ne nous voie enſemble.

SCENE II.

M. de Pourceaugnac, en femme, Sbrigani.

Sbrigani. POUR moi, je ne crois pas qu'en cet état on puiſſe jamais vous connoître; et vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

M. de Pour. Voilà ce qui m'étonne, qu'en ce Pays-ci les formes de la Juſtice ne ſoient point obſervées.

Sbrigani. Oui je vous l'ai déjà dit. Ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font ſon procès.

M. de Pour. Voilà une Juſtice bien injuſte.

Sbrigani. Elle èſt ſévere comme tous les diables, particuliérement ſur ces ſortes de crimes.

M. de Pour. Mais quand on èſt innocent?

Sbrigani. N'importe. Ils ne s'enquêtent point de cela; et puis, ils ont en cette Ville une haine effroyable pour les gens de votre Pays, et ils ne ſont pas plus ravis que de voir pendre un Limoſin.

M. de Pour. Qu'èſt-ce que les Limoſins leur ont donc fait?

Sbrigani. Ce ſont des brutaux, ennemis de la gentilleſſe et du mérite des autres Villes. Pour moi, je vous avoue que je ſuis pour vous dans une peur épouvantable; et je ne me conſolerois de ma vie, ſi vous veniez à être pendu.

M. de Pour. Ce n'èſt pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il èſt fâcheux à un Gentilhomme

tilhomme d'être pendu ; et qu'une preuve comme celle-là, feroit tort à nos titres de nobleſſe.

Sbrigani. Vous avez raiſon ; on vous conteſteroit après cela le titre d'Ecuyer. Au reſte, étudiez-vous, quand je vous menerai par la main, à bien marcher comme une femme, et à prendre le langage, et toutes les manieres d'une perſonne de qualité.

M. de Pour. Laiſſez-moi faire ; j'ai vu les perſonnes de bel air. Tout ce qu'il y a, c'eſt que j'ai un peu de barbe.

Sbrigani. Votre barbe n'eſt rien ; et il y a des femmes qui en ont autant que vous : ça, voyons un peu comme vous ferez. *(Après que Monſieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.)* Bon.

M. de Pour. Allons donc, mon caroſſe ; où eſt-ce qu'eſt mon carroſſe ? Mon Dieu, qu'on eſt miſérable d'avoir des gens comme cela ! Eſt-ce qu'on me fera attendre toute la journée ſur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon caroſſe ?

Sbrigani. Fort bien.

M. de Pour. Holà, ho, Cocher, petit Laquais. Ah, petit frippon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit Laquais, petit Laquais. Où eſt-ce donc qu'eſt ce petit Laquais ? Ce petit Laquais ne ſe trouvera-t-il point ? Ne me fera-t-on point venir ce petit Laquais ? Eſt-ce que je n'ai point un petit Laquais dans le monde ?

Sbrigani. Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une choſe ; cette coëffe eſt un peu trop déliée, j'en vais quérir une un peu plus épaiſſe, pour vous mieux cacher le viſage, en cas de quelque rencontre.

M. de Pour. Que deviendrai-je cependant ?

Sbrigani. Attendez-moi là, je ſuis à vous dans un moment ; vous n'avez qu'à vous promener.

M. de Pourceaugnac fait pluſieurs tours ſur le Théâtre, continuant à contrefaire la femme de qualité.

SCENE III.

M. de Pourceaugnac, Deux Suiſſes.

1. *Suiſſe ſans voir M. de Pourceaugnac.* ALLONS, dèpêchons, camarades, ly faut allair tous deux nous à la créve, pour regarter un peu chouſticier ſti Montſir de Porcegnac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par ſon cou.

2. *Suiſſe ſans voir M. de Pour.* Ly faut nous loër un feneſtre pour foir ſti chouſtice.

1. *Suiſſe.* Ly diſent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve, pour l'y accrocher ſti Porcegnac.

2. *Suiſſe.* Ly ſira, mon foi, un grand plaiſir d'y regarter pendre ſti Limoſin.

1. *Suiſſe.* Oui, te li foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

2. *Suiſſe.* Ly èſt un plaiçant trôle, oui; ly diſent que s'être marié troy foye.

1. *Suiſſe.* Sti tiable ly fouloir troy femmes à ly tout ſeul, ly être bien aſſez t'une.

2. *Suiſſe appercevant M. de Pour.* Ah! Pon chour, Mameſelle.

1. *Suiſſe.* Que faire fous là tout ſeul?

M. de Pour. J'y attends mes gens, Meſſieurs.

2. *Suiſſe.* Ly être belle, par mon foi.

M. de Pour. Doucement, Meſſieurs.

1. *Suiſſe.* Fous, Mameſelle, fouloir finir rechouir fous à la creve? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

M. de Pour. Je vous rends grace.

2. *Suiſſe.* L'être un Gentilhomme Limoſſin, qui ſera pendu chantiment à un grand potence.

M. de Pour. Je n'ai pas de curioſité.

1. *Suiſſe.* Ly être là un petit téton qui l'èſt trôle.

M. de Pour. Tout beau.

1. *Suiſſe.* Mon foi, moi couchair pien afec fous.

M. de Pour. Ah, c'en èſt trop! et ces ſortes d'ordures-là

dures-là ne ſe diſent point à une femme de ma condition.

2. *Suiſſe.* Laiſſe, toi; l'être moi qui le veut couchair afec elle.

1. *Suiſſe.* Moi, ne fouloir pas laiſſer.

2. *Suiſſe.* Moi, li fouloir, moi.

(Les deux Suiſſes tirent M. de Pourceaugnac avec violence.)

1. *Suiſſe.* Moi, ne faire rien.

2. *Suiſſe.* Toi, l'afoir pien menti.

1. *Suiſſe.* Parti, toi, l'afoir menti toi-même.

M. de Pour. Au ſecours! A la force!

SCENE IV.

M. de Pourceaugnac, Un Exempt, Deux Archers, Deux Suiſſes.

L'Exempt. QU'èſt-ce? Quelle violence èſt-ce là? Et que voulez-vous faire à Madame? Allons, que l'on ſorte de-là, ſi vous ne voulez que je vous mette en priſon.

1. *Suiſſe.* Parti, pon; toi, ne l'afoir point.

2. *Suiſſe.* Parti, pon auſſi; toi, ne l'afoir point encore.

SCENE V.

M. de Pourceaugnac, Un Exempt.

M. de Pour. JE vous ſuis obligé, Monſieur, de m'avoir délivré de ces inſolents.

L'Exempt. Ouais! Voilà un viſage qui reſſemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. de Pour. Ce n'èſt pas moi, je vous aſſure.

L'Exempt. Ah, ah, qu'èſt-ce que veut dire....

M. de Pour. Je ne ſais pas.

L'Exempt. Pourquoi donc dites-vous cela?

M. de Pour. Pour rien.

L'Exempt. Voilà un diſcours qui marque quelque choſe ; et je vous arrete priſonnier.

M. de Pour. Hé, Monſieur, de grace !

L'Exempt. Non, non ; à votre mine et à vos diſcours, il faut que vous ſoyiez ce Monſieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui s'eſt déguiſé de la ſorte ; et vous viendrez en priſon tout-à-l'heure.

M. de Pour. Hélas !

SCENE VI.

M. de Pourceaugnac, Sbrigani, Un Exempt, Deux Archers.

Sbrigani à M. de Pour. AH, Ciel ! Que veut dire cela ?

M. de Pour. Ils m'ont reconnu.

L'Exempt. Oui, oui ; c'eſt de quoi je ſuis ravi.

Sbrigani à l'Exempt. Hé, Monſieur, pour l'amour de moi, vous ſavez que nous ſommes amis depuis long-temps, je vous conjure de ne le point mener en priſon.

L'Exempt. Non, il m'eſt impoſſible.

Sbrigani. Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuſter cela avec quelques piſtoles ?

L'Exempt à ſes Archers. Retirez-vous un peu.

SCENE VII.

M. de Pourceaugnac, Sbrigani, Un Exempt.

Sbrigani à M. de Pour. IL faut lui donner de l'argent pour vous laiſſer aller. Faites vîte.

M. de Pour. donnant de l'argent à Sbrigani. Ah, maudite Ville !

Sbrigani. Tenez, Monſieur.

L'Exempt. Combien y a-t-il ?

Sbrigani. Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix.

L'Exempt.

L'Exempt. Non, mon ordre eſt trop exprès.

Sbrigani à l'Exempt qui veut s'en aller. Mon Dieu! Attendez. (*à M. de Pour.*) Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

M. de Pour. Mais . . .

Sbrigani. Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de temps. Vous auriez un grand plaiſir quand vous ſeriez pendu.

M. de Pour. Ah! (*Il donne de l'argent à Sbrigani.*)

Sbrigani à l'Exempt. Tenez, Monſieur.

L'Exempt à Sbrigani. Il faut donc que je m'enfuie avec lui; car il n'y auroit point ici de ſûreté pour moi. Laiſſez-le-moi conduire, et ne bougez d'ici.

Sbrigani. Je vous prie d'en avoir un grand ſoin.

L'Exempt. Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aie mis en lieu de ſûreté.

M. de Pour. à Sbrigani. Adieu. Voilà le ſeul honnête homme que j'ai trouvé en cette Ville.

Sbrigani. Ne perdez point de temps. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fuſſiez déjà bien loin.

(*ſeul.*)

Que le Ciel te conduiſe! Par ma foi, voilà une grande dupe. Mais, voici . . .

SCENE VIII.

Oronte, Sbrigani.

Sbrigani feignant de ne pas voir Oronte.

AH, quelle étrange aventure! Quelle fâcheuſe nouvelle pour un Pere! Pauvre Oronte, que je te plains!

Oronte. Qu'eſt-ce? Quel malheur me préſages-tu?

Sbrigani. Ah, Monſieur, ce perfide Limoſin, ce traître de Monſieur de Pourceaugnac vous enleve votre fille!

Oronte. Il m'enleve ma fille?

Sbrigani. Oui. Elle en eſt devenue ſi folle, qu'elle vous quitte pour le ſuivre; et l'on dit qu'il a un caractere pour ſe faire aimer de toutes les femmes.

Oronte.

Oronte. Allons vite à la Juſtice. Des Archers après eux.

SCENE IX.

Oronte, Eraſte, Julie, Sbrigani.

Eraſte à Julie. ALLONS, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre Pere. Tenez, Monſieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit ; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre ſeule conſidération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriſer, et me guérir abſolument de l'amour que j'avois pour elle.

Oronte. Ah, infâme que tu ès !

Eraſte à Julie. Comment ? Me traiter de la ſorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blâme point de vous être ſoumiſe aux volontés de Monſieur votre Pere ; il èſt ſage et judicieux dans les choſes qu'il fait ; et je ne me plains point de lui, de m'avoir rejetté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ſes raiſons pour cela. On lui a fait croire que cet autre èſt plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus ; et quatre ou cinq mille écus èſt un denier conſidérable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à ſa parole ; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laiſſer d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le ſuivre honteuſement, ſans le conſentement de Monſieur votre Pere, après les crimes qu'on lui impute, c'èſt une choſe condamnée de tout le monde, et dont mon coeur ne peut vous faire d'aſſez ſanglants reproches.

Julie. Hé bien, oui. J'ai conçu de l'amour pour lui, et j'ai voulu le ſuivre, puiſque mon Pere me l'avoit choiſi pour époux. Quoique vous me diſiez, c'èſt un fort honnête homme ; et tous les crimes dont on l'accuſe ſont fauſſetés épouvantables.

Oronte. Taiſez-vous, vous êtes une impertinente ; et je ſais mieux que vous ce qui en èſt.

Julie.

Julie. Ce ſont, ſans doute, des pieces qu'on lui fait, *(montrant Eraſte.)* et c'eſt peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

Eraſte. Moi, je ſerois capable de cela ?

Julie. Oui ; vous.

Oronte. Taiſez-vous, vous dis-je. Vous êtes une ſotte.

Eraſte. Non, non, ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, et que ce ſoit ma paſſion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déja dit, ce n'eſt que la ſeule conſidération que j'ai pour Monſieur votre Pere ; et je n'ai pu ſouffrir qu'un honnête homme, comme lui, fût expoſé à la honte de tous les bruits qui pourroient ſuivre une action comme la vôtre.

Oronte. Je vous ſuis, Seigneur Eraſte, infiniment obligé.

Eraſte. Adieu, Monſieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur ; mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conſerve pour vous les ſentiments d'eſtime et de vénération où votre perſonne m'oblige ; et, ſi je n'ai pu être votre gendre, au moins ſerai-je éternellement votre ſerviteur.

Oronte. Arrêtez, Seigneur Eraſte. Votre procédé me touche l'âme ; et je vous donne ma fille en mariage.

Julie. Je ne veux point d'autre mari que Monſieur de Pourceaugnac.

Oronte. Et je veux, moi, tout-à-l'heure, que tu prennes le Seigneur Eraſte : ça, la main.

Julie. Non, je n'en ferai rien.

Oronte. Je te donnerai ſur les oreilles.

Eraſte. Non, non, Monſieur ; ne lui faites point de violence, je vous en prie.

Oronte. C'eſt à elle à m'obéir, et je ſais me montrer le maître.

Eraſte. Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet

cet homme-là ? Et voulez-vous que je poſſede un corps, dont un autre poſſédera le coeur ?

Oronte. C'èſt un ſortilege qu'il lui a donné ; et vous verrez qu'elle changera de ſentiment avant qu'il ſoit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

Julie. Je ne . . .

Oronte. Ah, que de bruit ! ça, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah !

Eraſte à Julie. Ne croyez pas que ce ſoit pour l'amour de vous que je vous donne la main ; ce n'èſt que de Monſieur votre pere que je ſuis amoureux, et c'èſt lui que j'épouſe.

Oronte. Je vous ſuis beaucoup obligé : Et, j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on faſſe venir le Notaire pour dreſſer le contrât.

Eraſte. En attendant qu'il viènne, nous pouvons jouir du divertiſſement de la ſaiſon, et faire entrer les maſques, que le bruit des nôces de Monſieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la Ville.

SCENE DERNIERE.

Troupe de Maſques danſant et chantant.

Un Maſque en Egyptienne.

SORTEZ, ſortez de ces lieux,
Soucis, chagrins et triſteſſe ;
Venez, venez, ris et jeux,
Plaiſirs, amour et tendreſſe ;
Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire èſt le plaiſir.

Choeur de Maſques chantant.
Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire èſt le plaiſir.

L'Egyptienne.

L'Egyptienne.

A me ſuivre tous ici,
Votre ardeur eſt non commune ;
Et vous êtes en ſouci
De votre bonne fortune ;
Soyez toujours amoureux,
C'eſt le moyen d'être heureux.

Un Maſque en Egyptien.

Aimons juſques au trépas,
La raiſon nous y convie.
Hélas, ſi l'on n'aimoit pas,
Que ſeroit-ce de la vie ?
Ah, perdons plutôt le jour,
Que de perdre notre amour !

L'Egyptien.

Les biens,

L'Egyptienne.

La glorie,

L'Egyptien.

Les grandeurs,

L'Egyptienne.

Les ſceptres qui ſont tant d'envie,

L'Egyptien.

Tout n'eſt rien, ſi l'amour n'y mêle ſes ardeurs.

L'Egptienne.

Il n'eſt point, ſans l'amour, de plaiſirs dans la vie.

Tous deux Enſemble.

Soyons toujours amoureux,
C'eſt le moyen d'être heureux.

Choeur.

Sus, chantons tous enſemble,
Danſons, ſautons, jouons-nous.

Un

Un Maſque en Pantalon.
Lorſque pour rire on s'aſſemble,
Les plus ſages, ce me ſemble,
Sont ceux qui ſont les plus fous.

Tous Enſemble.
Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

Premiere Entrée du Ballet.

Danſe de Sauvages.

II. *Entrée du Ballet.*

Danſe de Biſcayens.

F I N.

GEORGE

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU.

ACTEURS.

GEORGE DANDIN, riche Payſan, mari d'Angélique.
ANGELIQUE, femme de George Dandin, et fille de M. de Sotenville.
MONSIEUR DE SOTENVILLE, Gentilhomme campagnard, Pere d'Angélique.
MADAME DE SOTENVILLE.
CLITANDRE, Amant d'Angélique.
CLAUDINE, Suivante d'Angélique.
LUBIN, Payſan, ſervant Clitandre.
COLIN, Valet de George Dandin.

La Scene eſt devant la maiſon de George Dandin, à la campagne.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Scene Premiere.

George Dandin.

AH, qu'une femme Demoiſelle èſt une étrange affaire, et que mon mariage èſt une leçon bien parlante à tous les Payſans qui veulent s'élever au-deſſus de leur condition, et s'allier, comme j'ai fait, à la maiſon d'un Gentilhomme ! La nobleſſe de ſoi èſt bonne, c'èſt une choſe conſidérable aſſurément ; mais elle èſt accompagnée de tant de mauvaiſes circonſtances, qu'il èſt très-bon de ne s'y point frotter. Je ſuis devenu là-deſſus ſavant à mes dépens, et connois le ſtyle des nobles, lorſqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font èſt petite avec nos perſonnes, c'èſt notre bien ſeul qu'ils épouſent ; et j'aurois bien mieux fait, tout riche que je ſuis, de m'allier en bonne et franche payſannerie, que de prendre une femme qui ſe tient au-deſſus de moi, s'offenſe de porter mon nom, et penſe qu'avec tout mon bien, je n'ai pas aſſez acheté la qualité de

ſon

ſon mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une ſottiſe la plus grande du monde. Ma maiſon m'eſt effroyable maintenant, et je n'y rentre point ſans y trouver quelque chagrin.

SCENE II.

George Dandin, Lubin.

George Dandin à part, voyant ſortir Lubin de chez lui. QUE diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

Lubin à part, appercevant G. Dandin. Voilà un homme qui me regarde.

G. Dandin à part. Il ne me connoît pas.

Lubin à part. Il ſe doute de quelque choſe.

G. Dandin à part. Ouais ! Il a grand'peine à ſaluer.

Lubin à part. J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu ſortir de là-dedans.

G. Danain. Bon jour.

Lubin. Serviteur.

G. Dandin. Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ?

Lubin. Non, je n'y ſuis venu que pour voir la fête de demain.

G. Dandin. Hé ! Dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans ?

Lubin. Chut.

G. Dandin. Comment ?

Lubin. Paix.

G. Dandin. Quoi donc ?

Lubin. Motus, il ne faut pas dire que vous m'ayiez vu ſortir de là.

G. Dandin. Pourquoi ?

Lubin. Mon Dieu ! Parce.

G. Dandin. Mais encore ?

Lubin. Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

G. Dandin. Point, point.

Lubin. C'eſt que je viens de parler à la maîtreſſe du logis, de la part d'un certain Monſieur qui lui fait les

doux yeux ; et il ne faut pas qu'on fache cela. Entendez-vous ?

G. Dandin. Oui.

Lubin. Voilà la raiſon. On m'a enchargé de prendre garde que perſonne ne me vît ; et je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayiez vu.

G. Dandin. Je n'ai garde.

Lubin. Je ſuis bien-aiſe de faire les choſes ſécrètement, comme on m'a recommandé.

G. Dandin. C'èſt bien fait.

Lubin. Le mari, à ce qu'ils diſent, èſt un jaloux qui ne veut pas qu'on faſſe l'amour à ſa femme ; et il feroit le diable à quatre, ſi cela venoit à ſes oreilles. Vous comprenez bien ?

G. Dandin. Fort bien.

Lubin. Il ne faut pas qu'il ſache rien de tout ceci.

G. Dandin. Sans doute.

Lubin. On veut le tromper tout doucement. Vous entendez bien ?

G. Dandin. Le mieux du monde.

Lubin. Si vous alliez dire que vous m'avez vu ſortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien ?

G. Dandin. Aſſurément. Hé, comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans ?

Lubin. C'èſt le Seigneur de notre Pays, Monſieur le Vicomte de choſe... Foin, je ne me ſouviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là. Monſieur Cli... Clitandre.

G. Dandin. Eſt-ce ce jeune Courtiſan, qui demeure ?...

Lubin. Oui, auprès de ces arbres.

G. Dandin à part. C'èſt pour cela que depuis peu ce Damoiſeau poli s'èſt venu loger contre moi ; j'avois bon nez, ſans doute, et ſon voiſinage déjà m'avoit donné quelque ſoupçon.

Lubin. Têtigué, c'èſt le plus honnête homme que vous ayiez jamais vu. Il m'a donné trois pieces d'or pour aller dire ſeulement à la femme qu'il èſt amoureux d'elle, et qu'il ſouhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une ſi grande fatigue

pour

pour me payer ſi bien ; et ce qu'èſt, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix ſols.

G. Dandin. Hé bien, avez-vous fait votre meſſage ?

Lubin. Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, et qui m'a fait parler à ſa maîtreſſe.

G. Dandin à part. Ah, coquine de ſervante !

Lubin. Morguienne, cette Claudine-là èſt tout-à-fait jolie, elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous ne ſoyons mariés enſemble.

G. Dandin. Mais quelle réponſe a fait la Maîtreſſe à ce Monſieur le Courtiſan ?

Lubin. Elle m'a dit de lui dire ... Attendez, je ne ſais ſi je me ſouviendrai bien de tout cela ; qu'elle lui èſt tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, et qu'à cauſe de ſon mari, qui èſt fantaſque, il garde d'en rien faire paroître ; et qu'il faudra ſonger à chercher quelque invention pour pouvoir s'entretenir tous deux.

G. Dandin à part. Ah, pendarde de femme !

Lubin. Têtiguienne, cela ſera drôle ; car le mari ne ſe doutera point de la manigance, voilà ce qui èſt de bon ; et il aura un pied de nez avec ſa jalouſie. Eſt-ce pas ?

G. Dandin. Cela èſt vrai.

Lubin. Adieu. Bouche couſue au moins. Gardez bien le ſécret, afin que le mari ne le ſache pas.

G. Dandin. Oui, oui.

Lubin. Pour moi, je vais faire ſemblant de rien. Je ſuis un fin matois, et l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCENE III.

George Dandin ſeul.

HE bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'èſt d'avoir voulu épouſer une Demoiſelle. L'on vous accommode de toutes pieces, ſans que vous puiſſiez vous venger, et la gentilhommerie vous tient les bras liés.

L'égalité de condition laiſſe du moins à l'honneur d'un mari, liberté de reſſentiment ; et, ſi c'étoit une Payſanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la juſtice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la nobleſſe, et il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah, j'enrage de tout mon coeur, et je me donnerois volontiers des ſoufflets. Quoi ! Ecouter impudemment l'amour d'un Damoiſeau, et y promettre en même-temps de la correſpondance ! Morbleu, je ne veux point laiſſer paſſer une occaſion de la ſorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au pere et à la mere, et les rendre témoins des ſujets de chagrin et de reſſentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos.

SCENE IV.

Monſieur de Sotenville, Madame de Sotenville, George Dandin.

M. de Soten. QU'èſt-ce, mon gendre, vous me paroiſſez tout troublé ?

G. Dandin. Auſſi en ai-je du ſujet, et...

Mad. de Soten. Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas ſaluer les gens quand vous les approchez !

G. Dandin. Ma foi, ma belle-mere, c'èſt que j'ai d'autres choſes en tête ; et...

Mad. de Soten. Encore ? Eſt-il poſſible, notre gendre, que vous ſachiez ſi peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous inſtruire de la maniere qu'il faut vivre parmi les perſonnes de qualité ?

G. Dandin. Comment ?

Mad. de Soten. Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot, de ma belle-mere, et ne ſauriez-vous vous accoutumer à me dire, Madame ?

G. Dandin. Parbleu, ſi vous m'appellez votre gendre, il me ſemble que je puis vous appeller ma belle-mere.

Mad. de

Mad. de Soten. Il y a fort à dire, et les choſes ne ſont pas égales. Apprenez, s'il vous plait, que ce n'èſt pas à vous à vous ſervir de ce mot-là avec une perſonne de ma condition ; que, tout notre gendre que vous ſoyez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connoître.

M. de Soten. C'en èſt aſſez, m'amour, laiſſons cela.

Mad. de Soten. Mon Dieu, Monſieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne ſavez pas vous faire rendre, par les gens, ce qui vous èſt dû.

M. de Soten. Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-deſſus ; et j'ai ſu montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne ſuis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions ; mais il ſuffit de lui avoir donné un petit avertiſſement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'eſprit.

G. Dandin. Puiſqu'il faut donc parler cathégoriquement, je vous dirai, Monſieur de Sotenville, que j'ai lieu de . . .

M. de Soten. Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'èſt pas reſpectueux d'appeller les gens par leur nom, et qu'à ceux qui ſont au-deſſus de nous, il faut dire, Monſieur, tout court.

G. Dandin. Hé bien, Monſieur tout court, et non plus Monſieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne . . .

M. de Soten. Tout beau. Apprenez auſſi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

G. Dandin. J'enrage. Comment, ma femme, n'èſt pas ma femme ?

Mad. de Soten. Oui, notre gendre, elle èſt votre femme ; mais il ne vous èſt pas permis de l'appeller ainſi ; et c'èſt tout ce que vous pourriez faire, ſi vous aviez épouſé une de vos pareilles.

G. Dandin à part. Ah, George Dandin, où t'es-tu fourré ?

(haut.)

Hé, de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie

tilhommerie à côté, et ſouffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai.

(à part.)

Au diantre ſoit la tyrannie de toutes ces hiſtoires-là.

(à M. de Sotenville.)

Je vous dis donc que je ſuis mal ſatisfait de mon mariage.

M. de Soten. Et la raiſon, mon gendre ?

Mad. de Soten. Quoi, parler ainſi d'une choſe dont vous avez tiré de ſi grands avantages !

G. Dandin. Et quels avantages, Madame, puiſque Madame y a ? L'aventure n'a pas été mauvaiſe pour vous ; car, ſans moi, vos affaires, avec votre permiſſion, étoient fort délabrées, et mon argent a ſervi à reboucher d'aſſez bons trous : Mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un alongement de nom ; et au-lieu de, George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monſieur de la Dandiniere ?

M. de Soten. Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la Maiſon de Sotenville ?

Mad. de Soten. Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être iſſue, Maiſon où le ventre annoblit, et qui, par ce beau privilege, rendra vos enfants Gentilshommes ?

G. Dandin. Oui, voilà qui eſt bien : Mes enfants ſeront Gentilshommes ; mais je ſerai cocu, moi, ſi l'on n'y met ordre.

M. de Soten. Que veut dire cela, mon gendre ?

G. Dandin. Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et quelle fait des choſes qui ſont contre l'honneur.

Mad. de Soten. Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille eſt d'une race trop pleine de vertu, pour ſe porter jamais à faire une choſe dont l'honnêteté ſoit bleſſée ; et, de la Maiſon de la Prudoterie, il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. de Soten. Corbleu, dans la maiſon de Sotenville, on n'a jamais vu de coquette ; et la bravoure n'y eſt pas

pas plus héréditaire aux mâles, que la chaſteté aux femelles.

Mad. de Soten. Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtreſſe d'un Duc et Pair, Gouverneur de notre Province.

M. de Soten. Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refuſa vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne lui demandoit ſeulement que la faveur de lui parler.

G. Dandin. Oh bien, votre fille n'eſt pas ſi difficile que cela; et elle s'eſt apprivoiſée depuis qu'elle eſt chez moi.

M. de Soten. Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne ſommes point gens à la ſupporter dans de mauvaiſes actions, et nous ſerons les prémiers, ſa mere et moi, à vous en faire la juſtice.

Mad. de Soten. Nous n'entendons point raillerie ſur les matieres de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la ſévérité poſſible.

G. Dandin. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt qu'il y a ici un certain Courtiſan, que vous avez vu, qui eſt amoureux d'elle à ma barbe; et qui lui a fait faire des proteſtations d'amour, qu'elle a très-humainement écoutées.

Mad. de Soten. Jour de Dieu, je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de ſa mere.

M. de Soten. Corbleu, je lui paſſerois mon épée au travers du corps, à elle et au galant, ſi elle avoit forfait à ſon honneur.

G. Dandin. Je vous ai dit ce qui ſe paſſe, pour vous faire mes plaintes; et je vous demande raiſon de cette affaire-là.

M. de Soten. Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux; et je ſuis homme pour ſerrer le bouton à qui que ce puiſſe être. Mais, êtes-vous bien ſûr auſſi de ce que vous nous dites?

G. Dandin. Très-ſûr.

M. de Soten. Prenez bien garde au moins; car, entre Gentilshommes, ce ſont des choſes chatouilleuſes, et il n'eſt pas queſtion d'aller faire ici un pas de clerc.

G. Dandin.

G. Dandin. Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne ſoit véritable.

M. de Soten. M'amour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Mad. de Soten. Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la ſorte, après le ſage exemple que vous ſavez vous-même que je lui ai donné ?

M. de Soten. Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorſqu'on s'attaque à ceux qui peuvent nous appartenir.

G. Dandin. Le voici qui vient vers nous.

SCENE V.

Monſieur de Sotenville, Clitandre, George Dandin.

M. de Soten. MONSIEUR, ſuis-je connu de vous ?

Clitan. Non pas, que je ſache, Monſieur.

M. de Soten. Je m'appelle le Baron de Sotenville.

Clitan. Je m'en réjouis fort.

M. de Soten. Mon nom eſt connu à la Cour ; et j'eus l'honneur, dans ma jeuneſſe, de me ſignaler, des premiers, à l'arriere-ban de Nancy.

Clitan. A la bonne heure.

M. de Soten. Monſieur mon Pere, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'aſſiſter, en perſonne, au grand ſiege de Montauban.

Clitan. J'en ſuis ravi.

M. de Soten. Et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut ſi conſidéré, en ſon temps, que d'avoir permiſſion de vendre tout ſon bien pour le voyage d'outre-mer.

Clitan. Je le veux croire.

M. de Soten. Il m'a été rapporté, Monſieur, que vous aimiez et pourſuiviez une jeune perſonne, qui eſt ma fille, pour laquelle je m'intéreſſe, et pour l'homme que

que vous voyez, *(montrant George Dandin)* qui a l'honneur d'être mon gendre.

Clitan. Qui, moi ?

M. de Soten. Oui ; et je ſuis bien-aiſe de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclairciſſement de cette affaire.

Clitan. Voilà une étrange médiſance ! Qui vous a dit cela, Monſieur ?

M. de Soten. Quelqu'un qui croit le bien ſavoir.

Clitan. Ce quelqu'un-là en. a menti. Je ſuis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monſieur, d'une action auſſi lâche que celle-là ? Moi aimer une jeune et belle perſonne, qui a l'honneur d'être la fille de Monſieur le Baron de Sotenville ! Je vous révere trop pour cela, et ſuis trop votre ſerviteur. Quiconque vous l'a dit, èſt un ſot.

M. de Soten. Allons, mon gendre.

G. Dandin. Quoi ?

Clitan. C'èſt un coquin et un maraud.

M. de Soten. à G. Dandin. Répondez.

G. Dandin. Répondez vous-même.

Clitan. Si je ſavois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre préſence, de l'épée dans le ventre.

M. de Soten. à G. Dandin. Soutenez donc la choſe.

G. Dandin. Elle èſt toute ſoutenue. Cela eſt vrai.

Clitan. Eſt-ce votre gendre, Monſieur, qui ?...

M. de Soten. Oüi, c'èſt lui-même qui s'en èſt plaint à moi.

Clitan. Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir ; et, ſans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils diſcours d'une perſonne comme moi.

SCENE VI.

Monſieur de Sotenville, Madame de Sotenville, Angélique, Clitandre, George Dandin, Claudine.

Mad. de Soten. POUR ce qui èſt de cela, la jalouſie èſt une étrange choſe ! J'amene ici ma

ma fille pour éclaircir l'affaire en préſence de tout le monde.

Clitan. à Angel. Eſt-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari, que je ſuis amoureux de vous?

Angel. Moi? Hé, comment le lui aurois-je dit? Eſt-ce que cela èſt? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fuſſiez amoureux de moi. Jouez-vous y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler, c'èſt une choſe que je vous conſeille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des Amants; eſſayez un peu, par plaiſir, à m'envoyer des ambaſſades, à m'écrire ſécrèttement de petits billets doux, à épier les moments que mon mari n'y ſera pas, ou le temps que je ſortirai, pour me parler de votre amour; vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous ſerez reçu comme il faut.

Clitan. Hé, là, là, Madame, tout doucement. Il n'èſt pas neceſſaire de me faire tant de leçons, et de vous tant ſcandaliſer. Qui vous dit que je ſonge à vous aimer?

Angel. Que ſais-je, moi, ce qu'on vient me conter ici?

Clitan. On dira ce que l'on voudra; mais vous ſavez ſi je vous ai parlé d'amour, lorſque je vous ai rencontrée.

Angel. Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

Clitan. Je vous aſſure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre; que je ne ſuis point homme à donner du chagrin aux belles; et que je vous reſpecte trop, et vous, et Meſſieurs vos parents, pour avoir la penſée d'être amoureux de vous.

Mad. de Soten. à G. Dandin. Hé bien, vous le voyez.

M. de Soten. Vous voilà ſatisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela?

G. Dandin. Je dis que ce ſont-là des contes à dormir debout; que je ſais bien ce que je ſais; et que, tantôt, puiſqu'il faut parler nèt, elle a reçu une ambaſſade de ſa part.

Angel. Moi? J'ai reçu une ambaſſade?

Clitan. J'ai envoyé une ambaſſade?

Angel.

Angel. Claudine.

Clitan. à Angel. Eſt-il vrai ?

Claud. Par ma foi, voilà une étrange fauſſeté.

G. Dandin. Taiſez-vous, carogne que vous êtes. Je ſais de vos nouvelles ; et c'eſt vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

Claud. Quoi, moi ?

G. Dandin. Oui, vous. Ne faites point tant la ſucrée.

Claud. Hélas, que le monde aujourd'hui eſt rempli de méchanceté, de m'aller ſoupçonner ainſi, moi qui ſuis l'innocence même !

G. Dandin. Taiſez-vous, bonne piece. Vous faites la ſournoiſe, mais je vous connois il y a long-temps ; et vous êtes une deſſalée.

Claud. à Angel. Madame, eſt-ce que . . .

G. Dandin. Taiſez vous, vous dis-je ; vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres, et vous n'avez point de Pere Gentilhomme.

Angel. C'eſt une impoſture ſi grande, et qui me touche ſi fort au coeur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela eſt bien horrible, d'être accuſée par un mari, lorſqu'on ne lui fait rien qui ne ſoit à faire. Hélas, ſi je ſuis blâmable de quelque choſe, c'eſt d'en uſer trop bien avec lui !

Claud. Aſſurément.

Angel. Tout mon malheur eſt de le trop conſidérer ; et plût au Ciel que je fuſſe capable de ſouffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un ; je ne ſerois pas tant à plaindre ! Adieu, je me retire, je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette ſorte.

SCENE VII.

Monſieur de Sotenville, Madame de Sotenville, Clitandre, George Dandin, Claudine.

Mad. de Soten. à G. Dandin. ALLEZ, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

Claud. Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai ; et ſi j'étois en ſa place, je n'y marchanderois pas. *(à Clitandre.)* Oui, Monſieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtreſſe. Pouſſez, c'eſt moi qui vous le dis, ce ſera du temps bien employé ; et je m'offre à vous y ſervir, puiſqu'il m'en a déjà taxée.

(Claudine ſort.)

M. de Soten. Vous méritez, mon gendre, qu'on vous diſe choſes-là, et votre procédé met tout le monde contre vous.

Mad. de Soten. Allez, ſongez à mieux traiter une Demoiſelle bien née, et prenez garde déſormais à ne plus faire de pareilles bévues.

G. Dandin à part. J'enrage de bon coeur d'avoir tort, lorſque j'ai raiſon.

SCENE VIII.

Monſieur de Sotenville, Clitandre, George Dandin.

Clitan. à M. de Soten. MONSIEUR, vous voyez comme j'ai été fauſſement accuſé ; vous êtes homme qui ſavez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raiſon de l'affront qui m'a été fait.

M. de Soten. Cela eſt juſte, et c'eſt l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites ſatisfaction à Monſieur.

G. Dandin. Comment, ſatisfaction ?

M. de Soten. Oui, cela ſe doit dans les regles, pour l'avoir à tort accuſé.

G. Dandin. C'eſt une choſe, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accuſé ; et je ſais bien ce que j'en penſe.

M. de Soten. Il n'importe. Quelque penſée qui puiſſe vous reſter, il a nié, c'eſt ſatisfaire les perſonnes ; et l'on n'a nul droit de ſe plaindre de tout homme qui ſe dédit.

G. Dandin.

G. Dandin. Si bien donc que, ſi je le trouvois couché avec ma femme, il en ſeroit quitte pour ſe dédire.

M. de Soten. Point de raiſonnement. Faites lui les excuſes que je vous dis.

G. Dandin. Moi ? Je lui ferai encore des excuſes après . . .

M. de Soten. Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puiſque c'èſt moi qui vous conduis.

G. Dandin. Je ne ſaurois . . .

M. de Soten. Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laiſſez-vous gouverner par moi.

G. Dandin à part. Ah, George Dandin !

M. de Soten. Votre bonnet à la main, le premier ; Monſieur èſt Gentilhomme, et vous ne l'êtes pas.

G. Dandin à part, le bonnet à la main. J'enrage.

M. de Soten. Répétez après moi. Monſieur,

G. Dandin. Monſieur,

M. de Soten. Je vous demande pardon ;

(Voyant que G. Dandin fait difficulté de lui obéir.) Ah !

G. Dandin. Je vous demande pardon

M. de Soten. Des mauvaiſes penſées que j'ai eues de vous ;

G. Dandin. Des mauvaiſes penſées que j'ai eues de vous ;

M. de Soten. C'èſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

G. Dandin. C'èſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

M. de Soten. Et je vous prie de croire

G. Dandin. Et je vous prie de croire

M. de Soten. Que je ſuis votre ſerviteur.

G. Dandin. Voulez-vous que je ſois ſerviteur d'un homme qui veut me faire cocu ?

M. de Soten. le menaçant encore. Ah !

Clitan. Il ſuffit, Monſieur.

M. de Soten. Non, je veux qu'il acheve, et que tout ſe dans les formes : Que je ſuis votre Serviteur.

G. Dandin. Que je ſuis votre Serviteur.

Clitan. à G. Dandin. Monſieur, je ſuis le vôtre de tout mon coeur, et je ne ſonge plus à ce qui s'èſt paſſé.

(à M. de Soteuville.)

Pour vous, Monſieur, je vous donne le bon jour, et ſuis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

M. de Soten. Je vous baiſe les mains ; et quand il vous plaira, je vous donnerai le divertiſſement de courre un lievre.

Clitan. C'èſt trop de graces que vous me faites.

(Clitandre ſort.)

M. de Soten. Voilà, mon gendre, comme il faut pouſſer les choſes. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, et ne ſouffrira point que l'on vous faſſe aucun affront.

SCENE IX.

George Dandin ſeul.

AH, que je... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu ; cela vous ſied fort bien, et vous voilà ajuſté comme il faut, vous avez juſtement ce que vous méritez. Allons. Il s'agit ſeulement de déſabuſer le Pere et la Mere ; et je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réuſſir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Claudine, Lubin.

Claud. OUI, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, et que tu l'euſſes dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

Lubin. Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en paſſant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vu ſortir ; et il faut que les gens, en ce Pays-ci, ſoient de grands babillards.

Claud. Vraiment, ce Monſieur le Vicomte a bien choiſi ſon monde, que de te prendre pour ſon Ambaſſadeur ; et il s'eſt allé ſervir là d'un homme bien chanceux.

Lubin. Va, une autre fois, je ſerai plus fin ; et je prendrai mieux garde à moi.

Claud. Oui, oui, il ſera temps.

Lubin. Ne parlons plus de cela. Ecoute.

Claud. Que veux-tu que j'écoute ?

Lubin. Tourne un peu ton viſage devers moi.

Claud. Hé bien, qu'eſt-ce ?

Lubin. Claudine.

Claud. Quoi ?

Lubin. Hé, là, ne ſais-tu pas bien ce que je veux dire ?

Claud. Non.

Lubin. Morgué, je t'aime.

Claud. Tout de bon ?

Lubin. Oui, le diable m'emporte ; tu me peux croire, puiſque j'en jure.

Claud. A la bonne heure.

Lubin. Je me ſens tout tribouiller le coeur quand je te regarde.

Claud. Je m'en réjouis.

Lubin. Comment èſt-ce que tu fais pour être ſi jolie ?

Claud. Je fais comme font les autres.

Lubin. Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu ſeras ma femme, je ſerai ton mari ; et nous ſerons tous deux mari et femme.

Claud. Tu ſerois peut-être jaloux comme notre Maître.

Lubin. Point.

Claud. Pour moi, je hais les maris ſoupçonneux ; et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un ſi plein de confiance, et ſi ſûr de ma chaſteté, qu'il me vît, ſans inquiétude, au milieu de trente hommes.

Lubin. Hé bien, je ſerai tout comme cela.

Claud. C'èſt la plus ſotte choſe du monde que de ſe défier d'une femme, et de la tourmenter. La vérité de l'affaire èſt, qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait ſonger à mal ; et ce ſont ſouvent les maris, qui, avec leurs vacarmes, ſe font eux-mêmes ce qu'ils ſont.

Lubin. Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

Claud. Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorſqu'un mari ſe mèt à notre diſcrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut ; et il en èſt, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourſe, et nous diſent, prenez. Nous en uſons honnêtement, et nous nous contentons de la raiſon. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point.

Lubin. Va, je ſerai de ceux qui ouvrent leur bourſe, et tu n'as qu'à te marier avec moi.

Claud. Hé bien, nous verrons.

Lubin. Viens donc ici, Claudine.

Claud. Que veux-tu ?

Lubin. Viens, te dis-je.

Claud. Ah, doucement. Je n'aime pas les patineurs.

Lubin. Hé ! Un petit brin d'amitié.

Claud. Laiſſe-moi-là, te dis-je, je n'entends pas raillerie.

Lubin. Claudine.

Claud.

Claud. repouſſant Lubin. Hai !

Lubin. Ah, que tu ès rude à pauvres gens ! Fi, que cela èſt malhonnête de refuſer les perſonnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, et de ne vouloir pas qu'on te careſſe ? Hé, là.

Claud. Je te donnerai ſur le nez.

Lubin. Oh ! la farouche ! la ſauvage ! Fi, pouas, la vilaine qui èſt cruelle !

Claud. Tu t'émancipes trop.

Lubin. Qu'èſt-ce que cela te coûteroit de me laiſſer .....

Claud. Il faut que tu te donnes patience.

Lubin. Un petit baiſer ſeulement, en rabattant ſur notre mariage.

Claud. Je ſuis votre ſervante.

Lubin. Claudine, je t'en prie ; de grace, je t'en prie.

Claud. Hé, que nenni ! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t-en, et dis à Monſieur le Vicomte que j'aurai ſoin de rendre ſon billet.

Lubin. Adieu, beauté rudaniere.

Claud. Le mot èſt amoureux.

Lubin. Adieu, rocher caillou, pierre de taille, et tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

Claud. ſeule. Je vais remettre aux mains de ma maîtreſſe ... Mais la voici avec ſon mari ; eloignons-nous et attendons qu'elle ſoit ſeule.

SCENE II.

George Dandin, Angélique.

G. Dandin. NON, non, on ne m'abuſe point avec tant de facilité, et je ne ſuis que trop certain que le rapport que l'on m'à fait èſt véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne penſe, et votre galimathias ne m'a point tantôt ébloui.

SCENE

Lubin. Comment èſt-ce que tu fais pour être ſi jolie ?

Claud. Je fais comme font les autres.

Lubin. Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu ſeras ma femme, je ſerai ton mari ; et nous ſerons tous deux mari et femme.

Claud. Tu ſerois peut-être jaloux comme notre Maître.

Lubin. Point.

Claud. Pour moi, je hais les maris ſoupçonneux ; et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un ſi plein de confiance, et ſi ſûr de ma chaſteté, qu'il me vît, ſans inquiétude, au milieu de trente hommes.

Lubin. Hé bien, je ſerai tout comme cela.

Claud. C'èſt la plus ſotte choſe du monde que de ſe défier d'une femme, et de la tourmenter. La vérité de l'affaire èſt, qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait ſonger à mal ; et ce ſont ſouvent les maris, qui, avec leurs vacarmes, ſe font eux-mêmes ce qu'ils ſont.

Lubin. Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

Claud. Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorſqu'un mari ſe mèt à notre diſcrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut ; et il en èſt, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourſe, et nous diſent, prenez. Nous en uſons honnêtement, et nous nous contentons de la raiſon. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point.

Lubin. Va, je ſerai de ceux qui ouvrent leur bourſe, et tu n'as qu'à te marier avec moi.

Claud. Hé bien, nous verrons.

Lubin. Viens donc ici, Claudine.

Claud. Que veux-tu ?

Lubin. Viens, te dis-je.

Claud. Ah, doucement. Je n'aime pas les patineurs.

Lubin. Hé ! Un petit brin d'amitié.

Claud. Laiſſe-moi-là, te dis-je, je n'entends pas raillerie.

Lubin. Claudine.

Claud.

Claud. repouſſant Lubin. Hai !

Lubin. Ah, que tu ès rude à pauvres gens ! Fi, que cela èſt malhonnête de refuſer les perſonnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, et de ne vouloir pas qu'on te careſſe ? Hé, là.

Claud. Je te donnerai ſur le nez.

Lubin. Oh ! la farouche ! la ſauvage ! Fi, pouas, la vilaine qui èſt cruelle !

Claud. Tu t'émancipes trop.

Lubin. Qu'èſt-ce que cela te coûteroit de me laiſſer .....

Claud. Il faut que tu te donnes patience.

Lubin. Un petit baiſer ſeulement, en rabattant ſur notre mariage.

Claud. Je ſuis votre ſervante.

Lubin. Claudine, je t'en prie ; de grace, je t'en prie.

Claud. Hé, que nenni ! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t-en, et dis à Monſieur le Vicomte que j'aurai ſoin de rendre ſon billet.

Lubin. Adieu, beauté rudaniere.

Claud. Le mot èſt amoureux.

Lubin. Adieu, rocher caillou, pierre de taille, et tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

Claud. ſeule. Je vais remettre aux mains de ma maîtreſſe ... Mais la voici avec ſon mari ; eloignons-nous et attendons qu'elle ſoit ſeule.

SCENE II.

George Dandin, Angélique.

G. Dandin. NON, non, on ne m'abuſe point avec tant de facilité, et je ne ſuis que trop certain que le rapport que l'on m'à fait èſt véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne penſe, et votre galimathias ne m'a point tantôt ébloui.

SCENE

SCENE III.

Clitandre, Angélique, George Dandin.

Clitandre à part dans le fond du Théâtre.

AH, la voilà ; mais le mari èſt avec elle.

G. Dandin ſans voir Clitan. Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, et le peu de reſpect que vous avez pour le noeud qui nous joint.

(Clitandre et Angélique ſe ſaluent.)

Mon Dieu ! Laiſſez-là votre révérence ; ce n'èſt pas de ces ſortes de reſpects dont je vous parle, et vous n'avez que faire de vous moquer.

Angel. Moi, me moquer ? En aucune façon.

G. Dandin. Je ſais votre penſée, et connois . . .

(Clitandre et Angélique ſe ſaluent encore.)

Encore ? Ah, ne raillons pas davantage ! Je n'ignore pas qu'à cauſe de votre nobleſſe, vous me tenez fort au-deſſous de vous ; et le reſpect que je vous veux dire, ne regarde point ma perſonne. J'entends parler de celui que vous devez à des noeuds auſſi vénérables que le ſont ceux du mariage.

(Angélique fait ſigne à Clitandre.)

Il ne faut point lever les épaules, et je ne dis point de ſottiſes.

Angel. Qui ſonge à lever les épaules ?

G. Dandin. Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage èſt une chaîne, à laquelle on doit porter toute ſorte de reſpect ; et que c'èſt fort mal fait à vous d'en uſer comme vous faites.

(Angélique fait ſigne de la tête à Clitandre.)

Oui, oui, mal fait à vous, et vous n'avez que faire de hocher la tête, et de me faire la grimace.

Angel. Moi ? Je ne ſais ce que vous voulez dire.

G. Dandin. Je le ſais fort bien, moi ; et vos mépris me ſont connus. Si je ne ſuis pas né noble, au moins ſuis-je d'une race où il n'y a point de reproche ; et la famille des Dandins . . .

Clitan.

Clitan. derrière Angélique, ſans être apperçu du G. Dandin. Un moment d'entretien.

G. Dandin ſans voir Clitan. Hé ?

Angel. Quoi ? Je ne dis mot.

(George Dandin tourne autour de ſa femme, et Clitandre ſe retire, en feſant une grande révérence à G. Dandin.)

SCENE IV.

George Dandin, Angélique.

G. Dandin. LE voilà qui vient roder autour de vous.

Angel. Hé bien, èſt-ce ma faute ? Que voulez-vous que j'y faſſe ?

G. Dandin. Je veux que vous y faſſiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à ſon mari. Quoi qu'on en puiſſe dire, les galants n'obsèdent jamais que quand on le veut bien ; il y a un certain air doucereux qui les attire, ainſi que le mièl fait les mouches ; et les honnêtes femmes ont des manieres qui ſavent les chaſſer d'abord.

Angel. Moi, les chaſſer ? Et par quelle raiſon ? Je ne me ſcandaliſe point qu'on me trouve bien faite, et cela me fait plaiſir.

G. Dandin. Oui ? Mais quel perſonnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

Angel. Le perſonnage d'un honnête homme, qui èſt bien-aiſe de voir ſa femme conſidérée.

G. Dandin. Je ſuis votre valet. Ce n'èſt pas là mon compte, et les Dandins ne ſont point accoutumés à cette mode-là.

Angel. Oh, les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent ; car, pour moi, je vous déclare que mon deſſein n'èſt pas de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ? Parce qu'un homme s'aviſe de nous épouſer, il faut d'abord que toutes choſes ſoient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivants ? C'èſt une choſe merveilleuſe que cette tyrannie de Meſſieurs les Maris,

Maris, et je les trouve bons de vouloir qu'une femme ſoit morte à tous les divertiſſements, et que'elle ne vive que pour eux. Je me moque de cela, et ne veux point mourir ſi jeune.

G. Dandin. C'èſt ainſi que vous ſatisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

Angel. Moi ? Je ne vous l'ai point donnée de bon coeur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon conſentement, et ſi je voulois bien de vous ? Vous n'avez conſulté pour cela que mon pere et ma mere ; ce ſont eux proprement, qui vous ont épouſé ; et c'èſt pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez priſe ſans conſulter mes ſentiments, je prétends n'être point obligée à me ſoumettre en eſclave à vos volontés ; et je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeuneſſe, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et goûter le plaiſir de m'ouir dire des douceurs. Préparez-vous-y pour votre punition ; et rendez graces au Ciel de ce que je ne ſuis pas capable de quelque choſe de pis.

G. Dandin. Oui ! C'èſt ainſi que vous le prenez ? Je ſuis votre mari, et je vous dis que je n'entends pas cela.

Angel. Moi, je ſuis votre femme, et je vous dis que je l'entends.

G. Dandin à part. Il me prend des tentations d'accommoder tout ſon viſage à la compote, et le mettre en état de ne plaire de ſa vie aux diſeurs de fleurettes. Ah ! Allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, et il vaut mieux quitter la place.

SCENE

SCENE V.

Angélique, Claudine.

Claud. J'AVOIS, Madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

Angel. Voyons.

Claud. à part. A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

Angel. Ah, Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que, dans tous leurs discours, et dans toutes leurs actions, les Gens de Cour ont un air agréable ! Et qu'est-ce que c'est, aupres d'eux, que nos Gens de Province?

Claud. Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent guères.

Angel. Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

Claud. seule. Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici ...

SCENE VI.

Clitandre, Lubin, Claudine.

Claud. VRAIMENT, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

Clitan. Je n'ai pas ôsé envoyer de mes gens ; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus.

(Il fouille dans sa poche.)

Claud. Hé ! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là ; et je vous rends service, parce que vous le méritez, et que je me sens au coeur de l'inclination pour vous.

Clitan. donnant de l'argent à Claud. Je te suis obligé.

Lubin. à Claud. Puisque nous serons mariés, donne-moi cela, que je le mette avec le mien.

Claud.

Claud. Je te le garde auſſi-bien que le baiſer.

Clitan. à Claud. Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtreſſe ?

Claud. Oui. Elle èſt allée y répondre.

Clitan. Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puiſſe entretenir ?

Claud. Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

Clitan. Mais le trouvera-t-elle bon, et n'y a-t-il rien à riſquer.

Claud. Non, non. Son mari n'èſt pas au logis ; et puis, ce n'èſt pas lui qu'elle a le plus à ménager ; c'èſt ſon pere et ſa mere : Et pourvu qu'ils ſoient prévenus, tout le reſte n'èſt pas à craindre.

Clitan. Je m'abandonne à ta conduite.

Lubin ſeul. Teſtiguienne que j'aurai là une habile femme ! Elle a de l'eſprit comme quatre.

SCENE VII.

George Dandin, Lubin.

G. Dandin bas à part. VOICI mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût ſe réſoudre à vouloir rendre témoignage au Pere et à la Mere de ce qu'ils ne veulent point croire !

Lubin. Ah, vous voilà, Monſieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un cauſeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en ſécrèt ?

G. Dandin. Moi ?

Lubin. Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, et vous êtes cauſe qu'il a fait du vacarme. Je ſuis bien-aiſe de ſavoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

G. Dandin. Ecoute, mon ami.

Lubin. Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui ſe paſſe à cette heure ; mais, pour votre punition, vous ne ſaurez rien du tout.

G. Dandin. Comment ; qu'eſt-ce qui ſe paſſe ?

Lubin.

Lubin. Rien, rien. Voilà ce que c'èſt que d'avoir cauſé ; vous n'en tâterez plus, et je vous laiſſe ſur la bonne bouche.

G. Dandin. Arrête un peu.

Lubin. Point.

G. Dandin. Je ne te veux dire qu'un mot.

Lubin. Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

G. Dandin. Non, ce n'èſt pas cela.

Lubin. Hé, quelque ſot. Je vous vois venir.

G. Dandin. C'èſt autre choſe. Ecoute.

Lubin. Point d'affaire. Vous voudriez que je vous diſe que Monſieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez ſa maîtreſſe. Mais je ne ſuis pas ſi bête.

G. Dandin. De grace . . .

Lubin. Non.

G. Dandin. Je te donnerai . . .

Lubin. Tarare.

SCENE VIII.

George Dandin ſeul.

JE n'ai pu me ſervir, avec cet innocent, de la penſée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui èſt échappé, ſeroit la même choſe ; et, ſi le galant èſt chez moi, ce ſeroit pour avoir raiſon aux yeux du Pere et de la Mere, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'èſt que je ne ſais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle ; et, quelque choſe que je puiſſe voir, moi-même, de mon déſhonneur, je n'en ſerai point cru à mon ſerment, et l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais quérir beau-Pere et belle-Mere, ſans être ſûr de trouver chez moi le galant, ce ſera la même choſe ; et je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Ne pourrois-je point m'éclaircir doucement, s'il y èſt encore ?

(Après avoir été regarder par le trou de la ſerrure.)
Ah, Ciel ! Il n'en faut plus douter, et je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le ſort me donne ici de quoi confondre ma partie ; et, pour achever l'avanture, il fait venir, à point nommé, les Juges dont j'avois beſoin.

SCENE IX.

Monſieur de Sotenville, Madame de Sotenville, George Dandin.

G. Dandin. ENFIN, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, et votre fille l'a emporté ſur moi ; mais, j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode ; et, Dieu merci, mon déſhonneur èſt ſi clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

M. de Soten. Comment, mon gendre, vous en êtes encore là-deſſus ?

G. Dandin. Oui, j'y ſuis, et jamais je n'eus tant de ſujet d'y être.

Mad. de Soten. Vous venez encore nous étourdir la tête ?

G. Dandin. Oui, Madame ; et l'on fait bien pis à la mienne.

M. de Soten. Ne vous laſſez-vous point de vous rendre importun ?

G. Dandin. Non. Mais je me laſſe fort d'être pris pour dupe.

Mad. de Soten. Ne voulez-vous point vous défaire de vos penſées extravagantes ?

G. Dandin. Non, Madame ; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me deſhonore.

Mad. de Soten. Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

M. de Soten. Corbleu, cherchez des termes moins offenſants que ceux-là.

G. Dandin. Marchand qui perd, ne peut rire.

Mad. de

Mad. de Soten. Souvenez-vous que vous avez épouſé une Demoiſelle.

G. Dandin. Je m'en ſouviens aſſez, et ne m'en ſouviendrai que trop.

M. de Soten. Si vous vous en ſouvenez, ſongez donc à parler d'elle avec plus de reſpect.

G. Dandin. Mais que ne ſonge-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi, parce qu'elle èſt Demoiſelle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, ſans que j'ôſe ſouffler ?

M. de Soten. Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire ? N'avez vous pas vu ce matin qu'elle s'èſt défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler ?

G. Dandin. Oui. Mais, vous, que pourrez-vous dire, ſi je vous fais voir maintenant que le galant èſt avec elle ?

Mad. de Soten. Avec elle ?

G. Dandin. Oui, avec elle, et dans ma maiſon.

M. de Soten. Dans votre maiſon ?

G. Dandin. Oui, dans ma propre maiſon.

Mad. de Soten. Si cela èſt, nous ſerons pour vous contre elle.

M. de Soten. Oui. L'honneur de notre famille nous èſt plus cher que toute choſe ; et, ſi vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre ſang, et l'abandonnerons à votre colere.

G. Dandin. Vous n'avez qu'à me ſuivre.

Mad. de Soten. Gardez de vous tromper.

M. de Soten. N'allez pas faire comme tantôt.

G. Dandin. Mon Dieu ; vous allez voir ! (*montrant Clitandre qui ſort avec Angélique.* Tenez. Ai-je menti ?

SCENE X.

Angélique, Clitandre, Claudine, Monſieur de Sotenville et Madame de Sotenville avec George Dandin, dans le fond du Théâtre.

Angel. à Clitan. ADIEU. J'ai peur qu'on ne vous ſurprenne ici ; et j'ai quelques meſures à garder.

Clitan. Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

Angel. J'y ferai mes efforts.

G. Dandin à M. et à Mad. de Soten. Approchons doucement par derriere ; et tâchons de n'être point vus.

Claud. Ah, Madame, tout eſt perdu ! Voilà votre Pere et votre Mere accompagnés de votre mari.

Clitan. Ah, Ciel !

Angel. bas à Clitan. et à Claud. Ne faites pas ſemblant de rien, et me laiſſez faire tous deux. *(haut à Clitan.)* Quoi, vous ôſez en uſer de la ſorte, après l'affaire de tantôt, et c'eſt ainſi que vous diſſimulez vos ſentiments ? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des deſſeins de me ſolliciter ; j'en témoigne mon dépit, et m'explique à vous clairement en préſence de tout le monde ; vous niez hautement la choſe, et me donnez parole de n'avoir aucune penſée de m'offenſer : Et cependant, le même jour, vous prenez la hardieſſe de venir chez moi me rendre viſite, de me dire que vous m'aimez, et de me faire cent ſots contes, pour me perſuader de répondre à vos extravagances, comme ſi j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais de la vertu que mes parents m'ont enſeignée ? Si mon Pere ſavoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entrepriſes ; mais une honnête femme n'aime point les éclats, je n'ai garde de lui en rien dire ; *(Après avoir fait ſigne à Claudine d'apporter un bâton.)* et je veux vous montrer, que toute femme que je ſuis, j'ai aſſez de courage pour me venger moi-même

même des offenſes que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'èſt pas d'un Gentilhomme ; et ce n'èſt pas en Gentilhomme auſſi que je veux vous traiter.

(Angélique prend le bâton, et le léve ſur Clitandre, qui ſe range de façon que les coups tombent ſur G. Dandin.)

Clitan. criant comme s'il avoit été frappé. Ah, ah, ah, ah, ah, doucement.

SCENE XI.

Monſieur de Sotenville, Madame de Sotenville, Angélique, George Dandin, Claudine.

Claud. FORT, Madame, frappez comme il faut.

Angel. feſant ſemblant de parler à Clitan. S'il vous demeure quelque choſe ſur le coeur, je ſuis pour vous répondre.

Claud. Apprenez à qui vous vous jouez.

Angel. feſant l'étonné. Ah, mon pere, vous êtes là ?

M de Soten. Oui, ma fille ; et je vois qu'en ſageſſe et en courage tu te montres un digne rejetton de la maiſon de Sotenville. Viens-ça, approche-toi, que je t'embraſſe.

Mad. de Soten. Embraſſe-moi auſſi, ma fille. Las, je pleure de joie, et reconnois mon ſang aux choſes que tu viens de faire.

M. de Soten. Mon gendre, que vous devez être ravi, et que cette avanture èſt pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juſte ſujet de vous allarmer ; mais vos ſoupçons ſe trouvent diſſipés le plus avantageuſement du monde.

Mad. de Soten. Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

Claud. Aſſurément. Voilà une femme celle-là, vous êtes trop heureux de l'avoir ; et vous devriez baiſer les parts par où elle paſſe.

G. Dandin à part. Hé, traîtreſſe !

M. de Soten. Qu'èſt-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ?

Angel. Non, non, mon pere, il n'èſt pas néceſſaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir ; et tout ce que j'en fais, n'eſt que pour l'amour de moi-même.

M. de Soten. Où allez-vous, ma fille ?

Angel. Je me retire, mon pere, pour ne me point voir obligée à recevoir ſes compliments.

Claud. à G. Dandin. Elle a raiſon d'être en colère. C'eſt une femme qui mérite d'être adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devriez.

G. Dandin à part. Scélérate !

SCENE XII.

Monſieur de Sotenville, Madame de Sotenville, George Dandin.

M. de Soten. C'ÉST un petit reſſentiment de l'affaire de tantôt, et cela ſe paſſera avec un peu de careſſe que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez vous-en faire la paix enſemble, et tâchez de l'appaiſer, par des excuſes, de votre emportement.

Mad. de Soten. Vous devez conſidérer que c'èſt une jeune fille élevée à la vertu, et qui n'èſt point accoutumée à ſe voir ſoupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je ſuis ravie de voir vos déſordres finis, et des tranſports de joie que vous doit donner ſa conduite.

SCENE XIII.

George Dandin ſeul.

JE ne dis mot ; car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'èſt rien vu d'égal à ma diſgrace. Oui, j'admire mon malheur, et la ſubtile adreſſe de ma carogne de femme, pour ſe donner toujours raiſon, et me faire avoir tort. Eſt-il poſſible que toujours

jours j'aurai de deſſous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? O ciel, ſeconde mes deſſeins, et m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me déſhonore !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Clitandre, Lubin.

Clitan. LA nuit èſt avancée, j'ai peur qu'il ne ſoit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin.

Lubin. Monſieur.

Clitan. Eſt-ce par ici ?

Lubin. Je penſe qu'oui. Morgué voilà une ſotte nuit, d'être ſi noire que cela.

Clitan. Elle a tort aſſurément ; mais, ſi d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne ſoyons vus.

Lubin. Vous avez raiſon, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien ſavoir, Monſieur, vous qui êtes ſavant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

Clitan. C'èſt une grande queſtion, et qui èſt difficile. Tu es curieux, Lubin ?

Lubin. Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été ſonger à des choſes où l'on n'a jamais ſongé.

Clitan. Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'eſprit ſubtil et pénétrant.

Lubin.

Lubin. Cela èſt vrai. Tenez. J'explique du Latin, quoique jamais je ne l'aie appris ; et, voyant l'autre jour écrit ſur une grande porte, *Collegium*, je devinai que cela vouloit dire College.

Clitan. Cela èſt admirable ! Tu ſais donc lire, Lubin ?

Lubin. Oui, je ſais lire la lettre moulée ; mais je n'ai jamais ſu apprendre à lire l'écriture.

Clitan. (après avoir frappé dans ſes mains.) Nous voici contre la maiſon. C'èſt le ſignal que m'a donné Claudine.

Lubin. Par ma foi, c'èſt une fille qui vaut de l'argent ; et je l'aime de tout mon coeur.

Clitan. Auſſi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

Lubin. Monſieur, je vous ſuis . . .

Clitan. Chut. J'entends quelque bruit.

SCENE II.

Angélique, Claudine, Clitandre, Lubin.

Angel. CLAUDINE.

Claud. Hé bien ?

Angel. Laiſſe la porte entr'ouverte.

Claud. Voilà qui èſt fait.

(Scene de nuit. Les Acteurs ſe cherchent les uns les autres, dans l'obſcurité.)

Clitan à Lubin. Ce ſont elles. St.

Angel. St.

Lubin. St.

Claud. St.

Clitan. à Claud. qu'il prend pour Angel. Madame.

Angel. à Lubin. qu'elle prend pour Clitan. Quoi ?

Lubin. à Angel. qu'il prend pour Claud. Claudine.

Claud. à Clitan. qu'elle prend pour Lubin. Qu'èſt-ce ?

Clitan. à Claud. croyant parler à Angel. Ah, Madame, que j'ai de joie ?

Lubin à Angel. croyant parler à Claud. Claudine, ma pauvre Claudine !

Claud.

Claud. à Clitan. Doucement, Monſieur.
Angel. à Lubin. Tout beau Lubin.
Clitan. Eſt-ce toi, Claudine ?
Claud. Oui.
Lubin. Eſt-ce vous, Madame ?
Angel. Oui.
Claud. à Clitan. Vous avez pris l'une pour l'autre.
Lubin. à Angel. Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.
Angel. N'èſt-ce pas vous, Clitandre ?
Clitan. Oui, Madame.
Angel. Mon mari ronfle comme il faut, et j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.
Clitan. Cherchons quelque lieu pour nous aſſeoir.
Claud. C'èſt fort bien aviſé.
Angélique, Clitandre et Claudine, vont s'aſſeoir dans le fond du Théâtre.
Lubin cherchant Claud. Claudine, où èſt-ce que tu ès ?

SCENE III.

Angélique, Clitandre, et Claudine aſſis au fond du Théâtre, George Dandin à moitié déſhabillé, Lubin.

G. Dandin à part. J'AI entendu deſcendre ma femme, et je me ſuis vîte habillé pour deſcendre après elle. Où peut-elle être allée ? Seroit-elle ſortie ?

Lubin cherchant Claud. (prenant G. Dandin. pour Claud.) Où ès-tu donc, Claudine ? Ah, te voilà. Par ma foi, ton maître èſt plaiſamment attrapé, et je trouve ceci auſſi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtreſſe dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres ; et il ne ſait pas que Monſieur le Vicomte et elle ſont enſemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien ſavoir quel ſonge il fait maintenant. Cela èſt tout-à-fait riſible. De quoi s'aviſe-t-il auſſi d'être jaloux de ſa femme, et de vouloir qu'elle ſoit à lui tout ſeul ? C'èſt un impertinent, et Monſieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, ſuivons-les, et

me

me donne ta petite menotte, que je la baiſe. Ah, que cela èſt doux ; il me ſemble que je mange des confitures !

(à George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, et qui le repouſſe rudement.)

Tu-dieu, comme vous y allez ? Voilà une petite menotte qui èſt un peu rude.

G. Dandin. Qui va là ?

Lubin. Perſonne.

G. Dandin. Il fuit, et me laiſſe informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, ſans tarder, j'envoie appeller ſon pere et ſa mere, et que cette avanture me ſerve à me faire ſéparer d'elle. Holà, Colin, Colin.

SCENE IV.

Angélique et Clitandre, avec Claudine et Lubin aſſis au fond du Théâtre, George Dandin, Colin.

Colin à la fenêtre. MONSIEUR.

G. Dandin. Allons vîte ici-bas.

Colin ſautant par la fenêtre. M'y voilà, on ne peut pas plus vîte.

G. Dandin. Tu es là ?

Colin. Oui, Monſieur.

(Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu ſa voix, Colin paſſe de l'autre, et s'endort.)

G. Dandin ſe tournant du côté où il croit qu'èſt Colin. Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon beau-pere et ma belle-mere, et dis que je les prie très-inſtamment de venir tout-à-l'heure ici. Entends-tu ? Hé ? Colin, Colin.

Colin de l'autre côté, ſe réveillant. Monſieur.

G. Dandin. Où, diable, ès-tu ?

Colin. Ici.

G. Dandin. Peſte ſoit du maroufle, qui s'éloigne de moi.

(Pendant

(Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin èſt reſté, Colin, à moitié endormi, paſſe de l'autre, et ſe rendort.)

Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-pere et ma belle-mere, et leur dire que je les conjure de ſe rendre ici tout-à-l'heure. M'entends-tu bien? Réponds. Colin, Colin.

Colin de l'autre côté, ſe réveillant. Monſieur.

G. Dandin. Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens à moi.

(Ils ſe rencontrent, et tombent tous deux.)

Ah, le traître! Il m'a eſtropié. Où èſt-ce que tu ès? Approche, que je te donne mille coups. Je penſe qu'il me fuit.

Colin. Aſſurément.

G. Dandin. Veux-tu venir?

Colin. Nenni, ma foi.

G. Dandin. Viens, te dis-je.

Colin. Point. Vous me voulez battre.

G. Dandin. Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

Colin. Aſſurément.

G. Dandin. (à Colin, qu'il tient par le bras.) Oui. Approche. Bon. Tu ès bienheureux de ce que j'ai beſoin de toi. Va-t-en vîte, de ma part, prier mon beau-pere et ma belle-mere, de ſe rendre ici le plutôt qu'ils pourront, et leur dis que c'èſt pour une affaire de la derniere conſéquence; et, s'ils feſoient quelque difficulté, à cauſe de l'heure, ne manque pas de les preſſer, et de leur bien faire entendre qu'il èſt très important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils ſoient. Tu m'entends bien maintenant?

Colin. Oui, Monſieur.

G. Dandin. (ſe croyant ſeul.) Va vîte, et reviens de même. Et moi, je vais rentrer dans ma maiſon, attendant que... Mais j'entends quelqu'un. Ne ſeroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, et me ſerve de l'obſcurité qu'il fait.

(George Dandin ſe range près la porte de ſa maiſon.)

SCENE

SCENE V.

Angélique, Clitandre, Claudine, Lubin, George Dandin.

Angel. à Clitan. ADIEU. Il èſt temps de ſe retirer.

Clitan. Quoi, ſi-tôt ?

Angel. Nous nous ſommes aſſez entretenus.

Clitan. Ah, Madame, puis-je aſſez vous entretenir, et trouver, en ſi peu de temps, toutes les paroles dont j'ai beſoin ? Il me faudroit des journées entieres pour me bien expliquer à vous de tout ce que je ſens ; et je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

Angel. Nous en écouterons une autre fois davantage.

Clitan. Hélas, de quel coup me percez-vous l'âme, lorſque vous me parlez de vous retirer, et avec combien de chagrin m'allez-vous laiſſer maintenant !

Angel. Nous trouverons moyen de nous revoir.

Clitan. Oui ; mais je ſonge qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette penſée m'aſſaſſine, et les privileges qu'ont les maris, ſont des choſes cruelles pour un amant qui aime bien.

Angel. Serez-vous aſſez foible pour avoir cette inquiétude, et penſez-vous qu'on ſoit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, et que l'on dépend de parents qui n'ont des yeux que pour le bien ; mais on fait leur rendre juſtice, et l'on ſe moque fort de les conſidérer au-delà de ce qu'ils méritent.

G. Dandin. à part. Voilà nos carognes de femmes.

Clitan. Ah, qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu, et que c'èſt une étrange choſe que l'aſſemblage qu'on a fait, d'une perſonne comme vous, avec un homme comme lui !

G. Dandin à part. Pauvres maris, voilà comme on vous traite !

Clitan.

Clitan. Vous méritez, ſans doute, une toute autre deſtinée, et le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un Payſan.

G. Dandin. Plût au Ciel, fût-elle la tienne ; tu changerois bien de langage ! Rentrons, c'en eſt aſſez. (*George Dandin étant rentré, ferme la porte en-dedans.*)

SCENE VI.

Angélique, Clitandre, Claudine, Lubin.

Claud. MADAME, ſi vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vîte, car il eſt tard.

Clitan. Ah, Claudine, que tu ès cruèlle !

Angel. à Clitan. Elle a raiſon. Séparons-nous.

Clitan. Il faut donc s'y réſoudre, puiſque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre, un peu, des méchants moments que je vais paſſer.

Angel. Adieu.

Lubin. Où ès-tu, Claudine, que je te donne le bon ſoir ?

Claud. Va, va, je le reçois de loin, et je t'en renvoie autant.

SCENE VII.

Angélique, Claudine.

Angel. RENTRONS ſans faire du bruit.

Claud. La porte s'eſt fermée.

Angel. J'ai le paſſe-par tout.

Claud. Ouvrez donc doucement.

Angel. On a fermé en-dedans, et je ne ſais comment nous ferons.

Claud. Appellez le garçon qui couche là.

Angel. Colin, Colin, Colin.

SCENE VIII.

George Dandin, Angélique, Claudine.

G. Dandin à la fenêtre. COLIN, Colin. Ah, je vous y prends donc, Madame ma femme ; et vous faites des *eſcampativos* pendant que je dors. Je ſuis bien-aiſe de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il èſt.

Angel. Hé bien ? Quel grand mal èſt-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit ?

G. Dandin. Oui, oui. L'heure èſt bonne à prendre le frais. C'èſt bien plutôt le chaud, Madame la coquine ; et nous ſavons toute l'intrigue du rendez-vous, et du Damoiſeau. Nous avons entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un et l'autre. Mais ma conſolation, c'èſt que je vais être vengé ; et que votre pere et votre mere ſeront convaincus maintenant de la juſtice de mes plaintes, et du déréglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, et ils vont être ici dans un moment.

Angel. à part. Ah ciel !

Claud. Madame.

G. Dandin. Voilà un coup, ſans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'èſt maintenant que je triomphe, et j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, et détruire vos artifices. Juſques ici vous avez joué mes accuſations, ébloui vos parents, et plâtré vos malverſations. J'ai eu beau voir et beau dire, votre adreſſe toujours l'a emporté ſur mon bon droit, et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raiſon ; mais, à cette fois, Dieu merci, les choſes vont être éclaircies, et votre effronterie ſera pleinement confondue.

Angel. Hé, je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

G. Dandin. Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il èſt. En attendant qu'ils viennent, ſongez, ſi vous voulez, à chercher dans votre tête, quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire,

affaire, à inventer quelque moyen de rhabiller votre eſcapade ; à trouver quelque belle ruſe pour éluder ici les gens et paroître innocente, quelque prétexte ſpécieux de pelerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de ſecourir.

Angel. Non. Mon intention n'èſt pas de vous rien déguiſer. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choſes, puiſque vous les ſavez.

G. Dandin. C'èſt que vous voyez bien que tous les moyens vous en ſont fermés ; et que, dans cette affaire, vous ne ſauriez inventer d'excuſe, qu'il ne me ſoit facile de convaincre de fauſſeté.

Angel. Oui, je confeſſe que j'ai tort ; et que vous avez ſujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne me point expoſer maintenant à la mauvaiſe humeur de mes parents, et de me faire promptement ouvrir.

G. Dandin. Je vous baiſe les mains.

Angel. Hé, mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

G. Dandin. Hé, mon pauvre petit mari. Je ſuis votre petit mari, maintenant, parce que vous vous ſentez priſe. Je ſuis bien-aiſe de cela ; et vous ne vous étiez jamais aviſée de me dire ces douceurs.

Angel. Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun ſujet de déplaiſir ; et de me . . .

G. Dandin. Tout cela n'èſt rien. Je ne veux point perdre cette aventure ; et il m'importe qu'on ſoit une fois éclairci à fond de vos déportements.

Angel. De grace, laiſſez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

G. Dandin. Hé bien, quoi ?

Angel. Il èſt vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, que votre reſſentiment èſt juſte, que j'ai pris le temps de ſortir pendant que vous dormiez ; et que cette ſortie èſt un rendez-vous que j'avois donné à la perſonne que vous dites. Mais enfin ce ſont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportements de jeune perſonne qui n'a encore rien vu, et ne fait que d'entrer au monde ; des libertés, où l'on

s'abandonne, ſans y penſer de mal, et qui, ſans doute, dans le fond, n'ont rien de...

G. Dandin. Oui, vous le dites, et ce ſont de ces choſes qui ont beſoin qu'on les croie pieuſement.

Angel. Je ne veux point m'excuſer par là d'être coupable envers vous, et je vous prie ſeulement d'oublier une offenſe dont je vous demande pardon de tout mon coeur; et de m'épargner, en cette rencontre, le déplaiſir que me pourroient cauſer les reproches fâcheux de mon Pere et de ma Mere. Si vous m'accordez généreuſement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir me gagnera entiérement; elle touchera tout-à-fait mon coeur, et y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parents, et les liens du mariage n'avoient pu y jetter. En un mot, elle ſera cauſe que je renoncerai à toutes les galanteries, et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous allez me voir déſormais la meilleure femme du monde; et que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en ſerez ſatisfait.

G. Dandin. Ah, crocodile, que flatte les gens pour les étrangler!

Angel. Accordez-moi cette faveur.

G. Dandin. Point d'affaires. Je ſuis inexorable.

Angel. Montrez-vous généreux.

G. Dandin. Non.

Angel. De grace.

G. Dandin. Point.

Angel. Je vous en conjure de tout mon coeur.

G. Dandin. Non, non, non. Je veux qu'on ſoit détrompé de vous, et que votre confuſion éclate.

Angel. Hé bien; ſi vous me réduiſez au déſeſpoir, je vous avertis qu'une femme en cet état eſt capable de tout, et que je ferai quelque choſe ici dont vous vous repentirez.

G. Dandin. Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

Angel. Mon coeur ſe portera juſqu'aux extrêmes réſolutions; et, de ce couteau que voici, je me tuerai ſur la place.

G. Dandin. Ah, ah! A la bonne heure.

Angel.

Angel. Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On ſait de tous côtés nos différends, et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorſqu'on me trouvera morte, il n'y aura perſonne qui mette en doute que ce ne ſoit vous qui m'aurez tuée ; et mes parents ne ſont pas gens, aſſurément, à laiſſer cette mort impunie, et ils en feront, ſur votre perſonne, toute la punition que leur pourront offrir et les pourſuites de la Juſtice, et la chaleur de leur reſſentiment. C'èſt par-là que je trouverai moyen de me venger de vous : Et je ne ſuis pas la premiere qui ait ſu recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de ſe donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pouſſer à la derniere extrémité.

G. Dandin. Je ſuis votre valet. On ne s'aviſe plus de ſe tuer ſoi-même ; et la mode en èſt paſſée il y a long-temps.

Angel. C'èſt une choſe dont vous pouvez vous tenir ſûr ; et, ſi vous perſiſtez dans votre refus, ſi vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous faire voir juſques où peut aller la réſolution d'une perſonne qu'on met au déſeſpoir.

G. Dandin. Bagatelles, bagatelles, c'èſt pour me faire peur.

Angel. Hé bien, puiſqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, et montrera ſi je me moque.

(Après avoir fait ſemblant de ſe tuer.)

Ah, c'en èſt fait ! Faſſe le Ciel que ma mort ſoit vengée comme je le ſouhaite, et que celui qui en èſt la cauſe, reçoive un juſte châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi !

G. Dandin. Ouais ! Seroit-elle bien ſi malicieuſe, que de s'être tuée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

SCENE IX.

Angélique, Claudine.

Angel. à Claud. ST. Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

SCENE X.

Angélique et Claudine entrant dans la maiſon, au moment que George Dandin en ſort, et fermant la porte en-dedans, George Dandin, une chandelle à la main.

G. Dandin. LA méchanceté d'une femme iroit-elle bien juſques-là ?

(*ſeul, après avoir regardé par-tout.*)

Il n'y a perſonne. Hé, je m'en étois bien douté, et la pendarde s'èſt retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par prieres, ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ſes affaires encore plus mauvaiſes ; et le Pere et la Mere qui vont venir, en verront mieux ſon crime.

(*après avoir été à la porte de ſa maiſon pour rentrer.*)

Ah, ah ! La porte s'èſt fermée. Holà, oh, quelqu'un, qu'on m'ouvre promptement.

SCENE XI.

Angélique et Claudine à la fenêtre, George Dandin.

Angel. COMMENT ! C'èſt toi ? D'où viens-tu, bon pendard ? Eſt-il l'heure de revenir chez ſoi, quand le jour èſt prêt de paroître, et cette maniere de vie èſt-elle celle que doit ſuivre un honnête mari ?

Claud. Cela èſt-il beau d'aller ivrogner toute la nuit,

nuit, et de laiſſer ainſi toute ſeule une pauvre jeune femme dans la maiſon.

G. Dandin. Comment ! Vous avez...

Angel. Va, va, traître, je ſuis laſſe de tes déportements ; et je veux m'en plaindre, ſans plus tarder, à mon Pere et à ma Mere.

G. Dandin. Quoi ! C'eſt ainſi que vous ôſez....

SCENE XII.

Monſieur de Sotenville, et Madame de Sotenville, en déshabillé de nuit, Colin portant une lanterne, Angélique et Claudine à la fenêtre, George Dandin.

Angélique à M. et Mad. de Sotenville.

APPROCHEZ, de grace, et venez me faire raiſon de l'inſolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin et la jalouſie ont troublé, de telle ſorte, la cervelle, qu'il ne ſait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait ; et vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais oui parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit ; et, ſi vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi ; que, durant qu'il dormoit, je me ſuis derobée d'aupres de lui pour m'en aller courir, et cent autres contes de même nature qu'il eſt allé rêver.

G. Dandin à part. Voilà une méchante carogne.

Claud. Oui, il a voulu nous faire accroire qu'il étoit dans la maiſon, et que nous étions dehors ; et c'eſt une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

M. de Soten. Comment ! Qu'eſt-ce à dire cela ?

Mad. de Soten. Voilà une furieuſe impudence que de nous envoyer querir.

G. Dandin. Jamais...

Angel. Non, mon pere, je ne puis plus ſouffrir un mari de la ſorte, ma patience eſt pouſſée à bout ; et il vien de me dire cent paroles injurieuſes.

M. de

M. de Soten. à G. Dandin. Corbleu, vous êtes un mal-honnête homme.

Claud. C'èſt une conſcience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, et cela crie vengeance au Ciel.

G. Dandin. Peut-on ?...

M. de Soten. Allez, vous devriez mourir de honte.

G. Dandin. Laiſſez-moi vous dire deux mots.

Angel. Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

G. Dandin. à part. Je déſeſpere.

Claud. Il a tant bu, que je ne penſe pas qu'on puiſſe durer contre lui ; l'odeur du vin qu'il ſouffle èſt montée juſqu'à nous.

G. Dandin. Monſieur, mon beau-pere, je vous conjure...

M. de Soten. Retirez-vous, vous puez le vin à pleine bouche.

G. Dandin. Madame, je vous prie...

Mad. de Soten. Fi, ne m'approchez pas, votre haleine èſt empeſtée.

G. Dandin à M. de Soten. Souffrez que je vous...

M. de Soten. Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous ſouffrir.

G. Dandin à Mad. de Soten. Permettez-moi, de grace, que...

Mad. de Soten. Pouas, vous m'engloutiſſez le coeur. Parlez de loin ſi vous voulez.

G. Dandin. Hé bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, et que c'èſt elle qui èſt ſortie.

Angel. Ne voilà pas ce que je vous ai dit ?

Claud. Vous voyez quelle apparence il y a.

M. de Soten. à G. Dandin. Allez, vous vous moquez des gens. Deſcendez, ma fille, et venez ici.

SCENE

SCENE XIII.

Monſieur de Sotenville, Madame de Sotenville, George Dandin, Colin.

G. Dandin. J'ATTESTE le Ciel, que j'étois dans la maiſon, et que...

M. de Soten. Taiſez-vous, c'eſt une extravagance qui n'eſt pas ſupportable.

G. Dandin. Que la foudre m'écraſe tout-à-l'heure, ſi...

M. de Soten. Ne nous rompez pas davantage la tête, et ſongez à demander pardon à votre femme.

G. Dandin. Moi, demander pardon?

M. de Soten. Oui, pardon; et ſur le champ.

G. Dandin. Quoi! Je...

M. de Soten. Corbleu, ſi vous me repliquez, je vous apprendrai ce que c'eſt de vous jouer à nous.

G. Dandin. Ah, George Dandin!

SCENE XIV.

Monſieur de Sotenville, Madame de Sotenville, Angélique, George Dandin, Claudine, Colin.

M. de Soten. ALLONS, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

Angel. Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit? Non, non, mon pere, il m'eſt impoſſible de m'y réſoudre; et je vous prie de me ſéparer d'un mari avec lequel je ne ſaurois plus vivre.

Claud. Le moyen d'y réſiſter?

M. de Soten. Ma fille, de ſemblables ſéparations ne ſe font point ſans grand ſcandale; et vous devez vous montrer plus ſage que lui, et patienter encore cette fois.

Angel. Comment patienter après de telles indignités? Non, mon pere, c'eſt une choſe où je ne puis conſentir.

M. de

M. de Soten. Il le faut, ma fille, et c'èſt moi qui vous le commande.

Angel. Ce mot me ferme la bouche ; et vous avez ſur moi une puiſſance abſolue.

Claud. Quelle douceur !

Angel. Il èſt fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais, quelque violence que je me faſſe, c'èſt à moi de vous obéir.

Claud. Pauvre mouton !

M. de Soten. à Angel. Approchez.

Angel. Tout ce que vous me faites faire ne ſervira de rien ; et vous verrez que ce ſera dès demain à recommencer.

M. de Soten. (*à G. Dandin.*) Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

G. Dandin. A genoux ?

M. de Soten. Oui, à genoux, et ſans tarder.

G. Dandin à genoux, une chandelle à la main. (*à part.*) (*à M. de Soten.*) O ciel ! Que faut-il dire ?

M. de Soten. Madame, je vous prie de me pardonner.

G. Dandin. Madame, je vous prie de me pardonner

M. de Soten. L'extravagance que j'ai faite,

G. Dandin. (*à part.*) L'extravagance que j'ai faite, de vous épouſer,

M. de Soten. Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

G. Dandin. Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

M. de Soten. à G. Dandin. Prenez-y garde, et ſachez que c'èſt ici la derniere de vos impertinences que nous ſouffrirons.

Mad. de Soten. Jour de Dieu ! Si vous y retournez, on vous apprendra le reſpect que vous devez à votre femme, et à ceux de qui elle ſort.

M. de Soten. Voilà le jour qui va paroître. Adieu.

(*à George Dandin.*)

Rentrez chez vous, et ſongez bien à être ſage.

(*à Mad. de Sotenville.*)

Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCENE

SCENE DERNIERE.

George Dandin ſeul.

AH! je le quitte maintenant, et je n'y vois plus de remede. Lorſqu'on a, comme moi, épouſé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, c'èſt d'aller ſe jetter dans l'eau la tête la premiere.

FIN.

LES

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

ACTEURS.

ARGANTE, pere d'Octave et de Zerbinette.
GERONTE, pere de Léandre et de Hiacinte.
OCTAVE, fils d'Argante, et Amant de Hiacinte.
LEANDRE, fils de Geronte, et Amant de Zerbinette.
ZERBINETTE, crue Egyptienne, et reconnue fille d'Argante, Amante de Léandre.
HIACINTE, fille de Geronte, et Amante d'Octave.
SCAPIN, valet de Léandre.
SILVESTRE, valet d'Octave.
NERINE, nourrice d'Hiacinte.
CARLE, ami de Scapin.
DEUX PORTEURS.

La Scene èſt à Naples.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Scene Premiere.

Octave, Silveſtre.

Octave. AH, fâcheuſes nouvelles pour un coeur amoureux! Dures extrémités où je me vois reduit! Tu viens, Silveſtre, d'apprendre au Port, que mon pere revient?

Silveſt. Oui.

Octave. Qu'il arrive ce matin même?

Silveſt. Ce matin même.

Octave. Et qu'il revient dans la réſolution de me marier?

Silveſt. Oui.

Octave. Avec une fille du Seigneur Géronte?

Silveſt. Du Seigneur Géronte.

Octave. Et que cette fille èſt mandée de Tarente ici pour cela?

Silveſt. Oui.

Octave. Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

Silveſt. De votre oncle.

Octave. A qui mon pere les a mandées par une Lettre ?

Silveſt. Par une Lettre.

Octave. Et cet oncle, dis-tu, fait toutes nos affaires ?

Silveſt. Toutes nos affaires.

Octave. Ah, parle ſi tu veux, et ne te fais point, de la ſorte, arracher les mots de la bouche.

Silveſt. Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonſtance, et vous dites les choſes tout juſtement comme elles ſont.

Octave. Conſeille-moi, du moins ; et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

Silveſt. Ma foi, je m'y trouve autant embarraſſé que vous ; et j'aurois bon beſoin que l'on me conſeillât moi-même.

Octave. Je ſuis aſſaſſiné par ce maudit retour.

Silveſt. Je ne le ſuis pas moins.

Octave. Lorſque mon pere apprendra les choſes, je vais voir fondre ſur moi un orage ſoudain d'impétueuſes réprimandes.

Silveſt. Les réprimandes ne ſont rien ; et plût au Ciel que j'en fuſſe quitte à ce prix ! Mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies ; et je vois ſe former de loin un nuage de coups de bâton, qui crévera ſur mes épaules.

Octave. O Ciel, par où ſortir de l'embarras où je me trouve ?

Silveſt. C'eſt à quoi vous deviez ſonger, avant que de vous y jetter.

Octave. Ah, tu me fais mourir par tes leçons hors de ſaiſon !

Silveſt. Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

Octave. Que dois-je faire ? Quelle réſolution prendre ? A quel remede recourir ?

SCENE II

Octave, Scapin, Silveſtre.

Scapin. QU'EST-CE, Seigneur Octave ? Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel deſordre eſt-ce-là ? Je vous vois tout troublé.

Octave. Ah, mon pauvre Scapin, je ſuis perdu, je ſuis deſeſpéré, je ſuis le plus infortuné de tous les hommes !

Scapin. Comment ?

Octave. N'as-tu rien appris de ce qui me regarde !

Scapin. Non.

Octave. Mon pere arrive avec le Seigneur Géronte, et ils veulent me marier.

Scapin. Hé bien, qu'y a-t-il là de ſi funeſte ?

Octave. Hélas, tu ne ſais pas la cauſe de mon inquiétude !

Scapin. Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la ſache bientôt ; et je ſuis homme conſolatif ; homme à m'intéreſſer aux affaires des jeunes gens.

Octave. Ah, Scapin, ſi tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je ſuis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie !

Scapin. A vous dire la vérité, il y a peu de choſes qui me ſoient impoſſibles, quand je m'en veux mêler. J'ai ſans doute reçu du Ciel un génie aſſez beau pour toutes les fabriques de ces gentilleſſes d'eſprit, de ces galanteries ingénieuſes, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; et je puis dire, ſans vanité, qu'on n'a guere vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de reſſorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le merite eſt trop maltraité aujourd'hui ; et j'ai renoncé à toutes choſes, depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

Octave. Comment, quelle affaire, Scapin ?

Scapin. Une aventure où je me brouillai avec la Juſtice.

Octave. La Juſtice !

Scapin. Oui. Nous eûmes un petit démêlé enſemble.

Silveſt. Toi, et la Juſtice ?

Scapin. Oui. Elle en uſa fort mal avec moi, et je me dépitai de telle ſorte contre l'ingratitude du ſiecle, que je réſolus de ne plus rien faire. Baſte. Ne laiſſez pas de me conter votre aventure.

Octave. Tu ſais, Scapin, qu'il y a deux mois que le Seigneur Géronte et mon pere s'embarquèrent enſemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts ſont mêlés.

Scapin. Je ſais cela.

Octave. Et que Léandre et moi nous fumes laiſſés par nos peres ; moi, ſous la conduite de Silveſtre ; et Léandre, ſous ta direction.

Scapin. Oui. Je me ſuis fort bien acquitté de ma charge.

Octave. Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne, dont il devint amoureux.

Scapin. Je ſais cela encore.

Octave. Comme nous ſommes grands amis, il me fit auſſitôt confidence de ſon amour, et me mena voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvaſſe. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exagéroit à tous moments ſa beauté et ſa grace, me louoit ſon eſprit, et me parloit avec tranſport des charmes de ſon entretien, dont il me rapportoit juſqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus ſpirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas aſſez ſenſible aux choſes qu'il venoit de me dire, et me blâmoit ſans ceſſe de l'indifference où j'étois pour les feux de l'amour.

Scapin. Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

Octave. Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ſes voeux, nous entendîmes, dans une petite maiſon d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de ſanglots. Nous demandons ce que c'eſt ; une femme nous dit, en ſoupirant, que nous pouvions voir là quelque choſe

de

de pitoyable en des perſonnes étrangeres, et qu'à moins que d'être inſenſibles, nous en ſerions touchés.

Scapin. Où eſt-ce que cela nous mène ?

Octave. La curioſité me fit preſſer Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une ſalle, où nous voyons une vieille femme mourante, aſſiſtée d'une ſervante qui feſoit des regrets, et d'une jeune fille toute fondant en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puiſſe jamais voir.

Scapin. Ah, ah !

Octave. Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit ; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite juppe, avec des braſſieres de nuit, qui étoient de ſimple futaine ; et ſa coëffure étoit une cornette jaune, retrouſſée au haut de ſa tête, qui laiſſoit tomber en déſordre ſes cheveux ſur ſes épaules ; et cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, et ce n'étoit qu'agréments et que charmes, que toute ſa perſonne.

Scapin. Je ſens venir les choſes.

Octave. Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable.

Scapin. Oh, je n'en doute point ; et, ſans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout-à-fait charmante !

Octave. Ses larmes n'étoient point de ces larmes déſagréables, qui defigurent un viſage ; elle avoit à pleurer une grace touchante, et ſa douleur étoit la plus belle du monde.

Scapin. Je vois tout cela.

Octave. Elle feſoit fondre chacun en larmes, en ſe jettant amoureuſement ſur le corps de cette mourante, qu'elle appelloit ſa chere mere ; et il n'y avoit perſonne qui n'eût l'ame percée de voir un ſi bon naturel.

Scapin. En effet, cela eſt touchant, et je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

Octave. Ah, Scapin, un barbare l'auroit aimée !

Scapin. Aſſurément. Le moyen de s'en empêcher ?

Octave. Après quelques paroles dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous ſortîmes de-là ; et demandant à Léandre ce qu'il lui

ſembloit de cette perſonne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit aſſez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ſes beautés avoient fait ſur mon ame.

Silveſt. à Octave. Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour juſqu'à demain. Laiſſez-le moi finir en deux mots. *(à Scapin.)* Son coeur prend feu dès ce moment ; il ne ſauroit plus vivre, qu'il n'aille conſoler ſon aimable affligée. Ses fréquentes viſites ſont rejettées de la ſervante ; devenue la gouvernante par le trépas de la mere. Voilà mon homme au deſeſpoir. Il preſſe, ſupplie, conjure ; point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique ſans bien et ſans appui, eſt de famille honnête ; et qu'à moins que de l'épouſer, on ne peut ſouffrir ſes pourſuites. Voilà ſon amour augmenté par les difficultés. Il conſulte dans ſa tête, agite, raiſonne, balance, prend ſa reſolution ; le voilà marié avec elle depuis trois jours.

Scapin. J'entends.

Silveſt. Maintenant mets avec cela le retour impréveu du pere, qu'on n'attendoit que dans deux mois, la découverte que l'oncle a fait du ſecret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le Seigneur Géronte a eue d'une ſeconde femme, qu'on dit qu'il a éſpouſée à Tarente.

Octave. Et, par-deſſus tout cela, mets encore l'indigence où ſe trouve cette aimable perſonne, et l'impuiſſance où je me vois d'avoir de quoi la ſecourir.

Scapin. Eſt-ce là tout ? Vous voilà bien embarraſſés tous deux pour une bagatelle. C'eſt bien là de quoi ſe tant alarmer. N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à ſi peu de choſe ? Que diable, te voilà grand et gros comme pere et mere, et tu ne ſaurois trouver dans ta tête, forger dans ton eſprit, quelque ruſe galante, quelque honnête petit ſtratagême, pour adjuſter vos affaires ? Fi. Peſte ſoit du butor ! Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper, je les aurois joués tous deux par-deſſous la jambe ; et je n'étois pas plus grand que cela,

cela, que je me ſignalois déjà par cent tours d'addreſſe jolis.

Silveſt. J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné tes talents, et que je n'ai pas l'eſprit, comme toi, de me brouiller avec la Juſtice.

Octave. Voici mon aimable Hiacinte.

SCENE III.

Hiacinte, Octave, Scapin, Silveſtre.

Hiacinte. AH, Octave, eſt-il vrai ce que Silveſtre vient de dire à Nérine, que votre pere eſt de retour, et qu'il veut vous marier ?

Octave. Oui, belle Hiacinte, et ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je, vous pleurez ! Pourquoi ces larmes ? Me ſoupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité, et n'êtes-vous pas aſſurée de l'amour que j'ai pour vous ?

Hiacinte. Oui, Octave, je ſuis ſûre que vous m'aimez ; mais je ne le ſuis pas que vous m'aimiez toujours.

Octave. Hé, peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute ſa vie ?

Hiacinte. J'ai oui dire, Octave, que votre ſexe aime moins long-temps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir, ſont des feux qui s'éteignent auſſi facilement qu'ils naiſſent.

Octave. Ah, ma chere Hiacinte, mon coeur n'eſt donc pas fait comme celui des autres hommes, et je ſens bien, pour moi, que je vous aimerai juſqu'au tombeau !

Hiacinte. Je veux croire que vous ſentez ce que vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne ſoint ſinceres, mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre coeur les tendres ſentiments que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un pere, qui veut vous marier à une autre perſonne ; et je ſuis ſûre que je mourrai ſi ce malheur m'arrive.

Octave,

Octave. Non, belle Hiacinte, il n'y a point de pere qui puiſſe me contraindre à vous manquer de foi, et je me réſoudrai à quitter mon Pays, et le jour même, s'il eſt beſoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, ſans l'avoir vue, une averſion effroyable pour celle que l'on me deſtine ; et, ſans être cruel, je ſouhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte, car vos larmes me tuent, et je ne puis les voir ſans ſentir me percer le coeur.

Hiacinte. Puiſque vous le voulez, je veux bien eſſuyer mes pleurs, et j'attendrai, d'un oeil conſtant, ce qu'il plaira au Ciel de réſoudre de moi.

Octave. Le Ciel nous ſera favorable.

Hiacinte. Il ne ſauroit m'être contraire, ſi vous m'êtes fidele.

Octave. Je le ſerai aſſurément.

Hiacinte. Je ſerai donc heureuſe.

Scapin à part. Elle n'eſt point tant ſotte, ma foi, et je la trouve aſſez paſſable.

Octave montrant Scapin. Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos beſoins, d'un ſecours merveilleux.

Scapin. J'ai fait de grands ſerments de ne me plus mêler du monde ; mais, ſi vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être . . .

Octave. Ah, s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon coeur de prendre la conduite de notre barque.

Scapin à Hiacinte. Et, vous, ne dites-vous rien ?

Hiacinte. Je vous conjure, à ſon exemple, par tout ce qui vous eſt le plus cher au monde, de vouloir ſervir notre amour.

Scapin. Il faut ſe laiſſer vaincre, et avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

Octave. Crois que . . .

Scapin à Octave. Chut. *(à Hiacinte.)* Allez-vous-en, vous, et ſoyez en repos.

SCENE

SCENE IV.

Octave, Scapin, Silveſtre.

Scapin à Octave. ET vous, préparez-vous à ſoutenir avec fermeté l'abord de votre pere.

Octave. Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, et j'ai une timidité naturelle que je ne ſaurois vaincre.

Scapin. Il faut pourtant paroître ferme au premier choc, de peur que, ſur votre foibleſſe, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous compoſer par étude. Un peu de hardieſſe, et ſongez à répondre réſolument ſur ce qu'il pourra vous dire.

Octave. Je ferai du mieux que je pourrai.

Scapin. çà, eſſayons un peu, pour vous accoutumer. Répetons un peu votre rôle, et voyons ſi vous ferez bien. Allons. La mine reſolue, la tête haute, les regardes aſſurés.

Octave. Comme cela ?

Scapin. Encore un peu davantage.

Octave. Ainſi ?

Scapin. Bon. Imaginez-vous que je ſuis votre pere qui arrive, et répondez-moi fermement comme ſi c'étoit à lui-même. Comment, pendard, vaurien, infâme, fils indigne d'un pere comme moi, oſes-tu paroitre devant mes yeux après tes bons déportements, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon abſence ? Eſt-ce là le fruit de mes ſoins, maraud ? èſt-ce là le fruit de mes ſoins, le reſpect qui m'eſt dû, le reſpect que tu me conſerves ? Allons donc. Tu as l'inſolence, frippon, de t'engager ſans le conſentement de ton pere, de contracter un mariage clandeſtin ? Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raiſons. Ah, que diable, vous demeurez interdit !

Octave. C'èſt que je m'imagine que c'èſt mon pere que j'entends.

Scapin.

Scapin. Hé, oui. C'eſt par cette raiſon qu'il ne faut pas être comme un innocent.

Octave. Je m'en vais prendre plus de réſolution, et je répondrai fermement.

Scapin. Aſſurément ?

Octave. Aſſurément.

Silveſt. Voilà votre pere qui vient.

Octave. O ciel, je ſuis perdu !

SCENE V.

Scapin, Silveſtre.

Scapin. HOLA, Octave, demeurez ; Octave. Le voilà enfui. Quelle pauvre eſpèce d'homme ! Ne laiſſons pas d'attendre le vieillard.

Silveſt. Que lui dirai-je ?

Scapin. Laiſſe-moi dire, moi, et ne fais que me ſuivre.

SCENE VI.

Argante, Scapin, et Silveſtre dans le fond du Théâtre.

Arg. ſe croyant ſeul. A-t-on jamais oui parler d'une action pareille à celle-là ?

Scapin à Silveſt. Il a déjà appris l'affaire, et elle lui tient ſi fort en tête, que, tout ſeul, il en parle haut.

Arg. ſe croyant ſeul. Voilà une témérité bien grande.

Scapin à Silveſt. Ecoutons-le un peu.

Arg. ſe croyant ſeul. Je voudrois bien ſavoir ce qu'ils pourront me dire ſur ce beau mariage.

Scapin à part. Nous y avons ſongé.

Arg. ſe croyant ſeul. Tâcheront-ils de me nier la choſe ?

Scapin à part. Non, nous n'y penſons pas.

Arg. ſe croyant ſeul. Ou s'ils entreprendront de l'excuſer ?

Scapin

Scapin à part. Cela ſe pourra faire.

Arg. ſe croyant ſeul. Prétendront-ils m'amuſer par des contes en l'air ?

Scapin à part. Peut-être.

Arg. ſe croyant ſeul. Tous leurs diſcours ſeront inutiles.

Scapin à part. Nous allons voir.

Arg. ſe croyant ſeul. Ils ne m'en donneront point à garder.

Scapin à part. Ne jurons de rien.

Arg. ſe croyant ſeul. Je ſaurai mettre mon pendard de fils en lieu de ſûreté.

Scapin à part. Nous y pourvoirons.

Arg. ſe croyant ſeul. Et pour le coquin de Silveſtre, je le rouerai de coups.

Silveſt. à Scapin. J'étois bien étonné, s'il m'oublioit.

Arg. appercevant Silveſt. Ah, ah, vous voila donc, ſage Gouverneur de famille, beau Directeur de jeunes gens !

Scapin. Monſieur, je ſuis ravi de vous voir de retour.

Arg. Bon jour, Scapin. *(à Silveſtre.)* Vous avez ſuivi mes ordres, vraiment, d'une belle maniere ; et mon fils s'eſt comporté fort ſagement pendant mon abſence.

Scapin. Vous vous portez bien à ce que je vois.

Arg. Aſſez bien. *(à Silveſtre.)* Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.

Scapin. Votre voyage a-t-il été bon ?

Arg. Mon Dieu, fort bon ! Laiſſe-moi un peu quereller en repos.

Scapin. Vous voulez quereller.

Arg. Oui, je veux quereller.

Scapin. Et qui, Monſieur ?

Arg. montrant Silveſt. Ce maraud-là.

Scapin. Pourquoi ?

Arg. Tu n'as pas oui parler de ce qui s'eſt paſſé dans mon abſence ?

Scapin. J'ai bien oui parler de quelque petite choſe.

Arg. Comment, quelque petite choſe ? Une action de cette nature ?

Scapin.

Scapin. Vous avez quelque raiſon.

Arg. Une hardieſſe pareille à celle-là.

Scapin. Cela eſt vrai.

Arg. Un fils qui ſe marie ſans le conſentement de ſon pere ?

Scapin. Oui, il y a quelque choſe à dire à cela. Mais je ſerois d'avis que vous ne fiſſiez point de bruit.

Arg. Je ne ſuis pas de cet avis, moi, et je veux faire du bruit tout mon ſaoul. Quoi ! Tu ne trouves pas que j'aie tous les ſujets du monde d'être en colere ?

Scapin. Si fait. J'y ai d'abord été, moi, lorſque j'ai ſu la choſe, et je me ſuis intéreſſé pour vous, juſqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré ſur le peu de reſpect qu'il gardoit à un pere dont il devoit baiſer les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce ſeroit vous-même. Mais quoi ! je me ſuis rendu à la raiſon, et j'ai conſidéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

Arg. Que viens-tu me conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue ?

Scapin. Que voulez-vous ? Il y a été pouſſé par ſa deſtinée.

Arg. Ah, ah. Voici une raiſon la plus belle du monde ; on n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, aſſaſſiner, et dire pour excuſe qu'on y a été pouſſé par ſa deſtinée.

Scapin. Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en Philoſophe ! Je veux dire qu'il s'eſt trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

Arg. Et pourquoi s'y engageoit-il ?

Scapin. Voulez-vous qu'il ſoit auſſi ſage que vous ? Les jeunes gens ſont jeunes, et n'ont pas toujours la prudence qu'il leur faudroit, pour ne rien faire que de raiſonable ; témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, eſt allé faire de ſon côté pis encore que votre fils. Je voudrois bien ſavoir ſi vous-même n'avez pas été jeune,

et

et n'avez pas dans votre temps fait des fredaines comme les autres. J'ai oui dire, moi, que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes, que vous feſiez de votre drôle avec les plus galantes de ce temps-là, et que vous n'en approchiez point, que vous ne pouſſaſſiez à bout.

Arg. Cela eſt vrai, j'en demeure d'accord ; mais je m'en ſuis toujours tenu à la galanterie, et je n'ai point été juſqu'à faire ce qu'il a fait.

Scapin. Que vouliez-vous qu'il fît. Il voit une jeune perſonne qui lui veut du bien, (car il tient de vous d'être aimé de toutes les femmes), il la trouve charmante, il lui rend des viſites, lui conte des douceurs, ſoupire galamment, fait le paſſionné. Elle ſe rend à ſa pourſuite. Il pouſſe ſa fortune. Le voilà ſurpris avec elle par ſes parents, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouſer.

Silveſt. à part. L'habile fourbe que voilà !

Scapin. Euſſiez-vous voulu qu'il ſe fût laiſſé tuer ? il vaut mieux encore être marié, qu'être mort.

Arg. On ne m'a pas dit que l'affaire ſe ſoit ainſi paſſée.

Scapin montrant Silveſt. Demandez-lui plutôt. Il ne vous dira pas le contraire.

Arg. à Silveſt. C'eſt par force qu'il a été marié ?

Silveſt. Oui, Monſieur,

Scapin. Voudrois-je vous mentir ?

Arg. Il devoit donc aller tout auſſi-tôt proteſter de violence chez un Notaire.

Scapin. C'eſt ce qu'il n'a pas voulu faire.

Arg. Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

Scapin. Rompre ce mariage ?

Arg. Oui.

Scapin. Vous ne le romprez point.

Arg. Je ne le romprai point ?

Scapin. Non.

Arg. Quoi ! Je n'aurai pas pour moi les droits de ere, et la raiſon de la violence qu'on a faite à mon fils ?

Scapin. C'eſt une choſe dont il ne demeurera pas accord.

Arg. Il n'en demeurera pas d'accord !

Scapin. Non.

Arg. Mon fils ?

Scapin. Votre fils. Voulez-vous qu'il confeſſe qu'il ait été capable de crainte, et que ce ſoit par force qu'on lui ait fait faire les choſes ? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce ſeroit ſe faire tort, et ſe montrer indigne d'un pere comme vous.

Arg. Je me moque de cela.

Scapin. Il faut, pour ſon honneur et pour le vôtre, qu'il diſe dans le monde que c'èſt de bon gré qu'il l'a épouſée.

Arg. Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le ſien, qu'il diſe le contraire.

Scapin. Non, je ſuis ſûr qu'il ne le fera pas.

Arg. Je l'y forcerai bien.

Scapin. Il ne le fera pas, vous dis-je.

Arg. Il le fera, ou je le déſhériterai.

Scapin. Vous ?

Arg. Moi.

Scapin. Bon.

Arg. Comment bon ?

Scapin. Vous ne le déſhériterez point.

Arg. Je ne le déſhériterai point ?

Scapin. Non.

Arg. Non ?

Scapin. Non.

Arg. Ouais, voici qui èſt plaiſant ! Je ne déſhériterai point mon fils ?

Scapin. Non, vous dis-je.

Arg. Qui m'en empêchera ?

Scapin. Vous même.

Arg. Moi ?

Scapin. Oui. Vous n'auriez pas ce coeur-là.

Arg. Je l'aurai.

Scapin. Vous vous moquez.

Arg. Je ne me moque point.

Scapin. La tendreſſe paternelle fera ſon office.

Arg. Elle ne fera rien.

Scapin. Oui, oui.

Arg. Je vous dis que cela fera.

Scapin

Scapin. Bagatèlles.

Arg. Il ne faut point dire, bagatèlles.

Scapin. Mon Dieu, je vous connois, vous êtes bon naturellement !

Arg. Je ne ſuis point bon, et je ſuis méchant quand je veux. Finiſſons ce diſcours qui m'échauffe la bile.

(à Silveſtre.)

Va-t-en, pendard, va-t-en me chercher mon frippon, tandis que j'irai rejoindre le Seigneur Géronte, pour lui conter ma diſgrace.

Scapin. Monſieur, ſi je puis vous être utile en quelque choſe, vous n'avez qu'à me commander.

Arg. (à part.) Je vous remercie. Ah ! Pourquoi faut-il qu'il ſoit fils unique, et que n'ai-je, à cette heure, la fille que le Ciel m'a ôtée pour la faire mon héritière !

SCENE VII.

Scapin, Silveſtre.

Silveſt. J'AVOUE que tu ès un grand homme, et voilà l'affaire en bon train ; mais l'argent d'autre part nous preſſe pour notre ſubſiſtance ; et nous avons, de tous côtés, des gens qui aboient après nous.

Scapin. Laiſſe-moi faire, la machine eſt trouvée. Je cherche ſeulement dans ma tête un homme qui nous ſoit affidé, pour jouer un perſonnage dont j'ai beſoin. Attends. Tiens-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi ſur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en Roi de Théâtre. Voilà qui èſt bien. Suis-moi. J'ai des ſécrèts pour déguiſer ton viſage et ta voix.

Silveſt. Je te conjure, au moins, de n'aller point me brouiller avec la Juſtice.

Scapin. Va, va, nous partagerons les périls en freres ; et trois ans de galere de plus, ou de moins, ne ſont pas pour arrêter un noble coeur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Geronte, Argante.

Geronte. OUI, ſans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui; et un Matelot qui vient de Tarente, m'a aſſuré qu'il avoit vu mon homme qui étoit prêt de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choſes mal diſpoſées à ce que nous nous propoſions, et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils, rompt étrangement les meſures que nous avions priſes enſemble.

Arg. Ne vous mettez pas en peine, je vous réponds de renverſer tout cet obſtacle, et je vais y travailler de ce pas.

Geronte. Ma foi, Seigneur Argante, voulez-vous que je vous diſe? L'éducation des enfants eſt une choſe à quoi il faut s'attacher fortement.

Arg. Sans doute. A quel propos cela?

Geronte. A propos de cela, les mauvais déportements des jeunes gens viennent le plus ſouvent de la mauvaiſe éducation que leurs peres leur donnent.

Arg. Cela arrive par fois. Mais que voulez-vous dire par-là?

Geronte. Ce que je veux dire par-là?

Arg. Oui.

Geronte. Que, ſi vous aviez, en brave pere, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

Arg. Fort bien. De ſorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre?

Geronte. Sans doute; et je ſerois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

Arg.

Arg. Et ſi ce fils, que vous avez, en brave pere, ſi bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien ? He ?

Geronte. Comment ?

Arg. Comment ?

Geronte. Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

Arg. Cela veut dire, Seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être ſi prompt à condamner la conduite des autres ; et que ceux qui veulent gloſer, doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

Geronte. Je n'entends point cette énigme.

Arg. On vous l'expliquera.

Geronte. Eſt-ce que vous auriez oui dire quelque choſe de mon fils ?

Arg. Cela ſe peut faire.

Geronte. Et quoi encore ?

Arg. Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la choſe qu'en gros, et vous pourrez de lui, ou de quelque autre, être inſtruit du détail. Pour moi, je vais vite conſulter un Avocat, et aviſer des biais que j'ai à prendre. Juſqu'au revoir.

SCENE II.

Geronte ſeul. QUE pourroit-ce être que cette affaire-ci ? Pis encore que le ſien ! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis ; et je trouve que ſe marier ſans le conſentement de ſon pere, eſt une action qui paſſe tout ce qu'on peut s'imaginer.

SCENE III.

Geronte, Leandre.

Geronte. AH, vous voilà !

Leandre courant à Géronte pour l'embraſſer. Ah, mon pere, que j'ai de joie de vous voir de retour ?

Geronte refuſant d'embraſſer Léandre. Doucement, Parlons un peu d'affaire.

Leandre. Souffrez que je vous embraſſe, et que...

Geronte le repouſſant encore. Doucement, vous dis-je.

Leandre. Quoi ! Vous me refuſez, mon pere, de vous exprimer mon tranſport par mes embraſſements ?

Geronte. Oui. Nous avons quelque choſe à démêler enſemble.

Leandre. Et quoi ?

Geronte. Tenez vous, que je vous voie en face.

Leandre. Comment ?

Geronte. Regardez-moi entre deux yeux.

Leandre. Hé bien.

Geronte. Qu'eſt-ce donc qui s'eſt paſſé ici ?

Leandre. Ce qui s'eſt paſſé.

Geronte. Oui. Qu'avez-vous fait pendant mon abſence ?

Leandre. Que voulez-vous, mon pere, que j'aie fait ?

Geronte. Ce n'eſt pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'eſt que vous avez fait ?

Leandre. Moi, je n'ai fait aucune choſe dont vous ayez lieu de vous plaindre.

Geronte. Aucune choſe ?

Leandre. Non.

Geronte. Vous êtes bien réſolu.

Leandre. C'eſt que je ſuis ſûr de mon innocence.

Geronte. Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

Leandre. Scapin ?

Geronte. Ah, ah, ce mot vous fait rougir !

Leandre. Il vous a dit quelque choſe de moi ?

Geronte. Ce lieu n'eſt pas tout à fait propre à vuider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on ſe rende au logis : j'y vais revenir tout-à-l'heure. Ah, traître, s'il faut que tu me déſhonores, je te renonce pour mon fils ; et tu peux bien, pour jamais, te réſoudre à fuir de ma préſence.

SCENE

SCENE IV.

Leandre seul. ME trahir de cette maniere ! Un coquin, qui doit par cents raisons être le premier à cacher les choses que je lui confie, èst le premier à aller les découvrir à mon pere. Ah, je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie !

SCENE V.

Octave, Leandre, Scapin.

Octave. MON cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins ! Que tu ès un homme admirable, et que le Ciel m'èst favorable de t'envoyer à mon secours !

Leandre. Ah, ah, vous voilà ! Je suis ravi de vous trouver, Monsieur le coquin.

Scapin. Monsieur, votre serviteur. C'èst trop d'honneur que vous me faites.

Leandre mettant l'épée à la main. Vous faites le méchant plaisant. Ah, je vous apprendrai ! . . .

Scapin se mettant à genoux. Monsieur.

Octave se mettant entre deux, pour empêcher Léandre de frapper Scapin. Ah, Léandre !

Leandre. Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

Scapin à Leandre. Hé Monsieur.

Octave retenant Léandre. De grace.

Leandre voulant frapper Scapin. Laissez-moi contenter mon ressentiment.

Octave. Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

Scapin. Monsieur, que vous ai-je fait ?

Leandre voulant frapper Scapin. Ce que tu m'as fait, traître ?

Octave retenant encore Léandre. Hé doucement.

Leandre.

Leandre. Non, Octave, je veux qu'il me confeſſe lui-même, tout-à-l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je ſais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre, et tu ne croyois pas peut-être que l'on me dût réveler ce ſécrèt ; mais je veux en avoir la confeſſion de ta propre bouche, ou je vais te paſſer cette épée au travers du corps.

Scapin. Ah, Monſieur, auriez-vous bien ce coeur-là ?

Leandre. Parle donc.

Scapin. Je vous ai fait quelque choſe, Monſieur ?

Leandre. Oui, coquin, et ta conſcience ne te dit que trop ce que c'èſt.

Scapin. Je vous aſſure que je l'ignore.

Leandre s'avançant pour frapper Scapin. Tu l'ignores !

Octave retenant Léandre. Léandre.

Scapin. Hé bien, Monſieur, puiſque vous le voulez, je vous confeſſe que j'ai bu avec mes amis ce petit quarteau de vin d'Eſpagne dont on vous fit preſent il y a quelque jours ; et que c'èſt moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

Leandre. C'èſt toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Eſpagne, et qui as été cauſe que j'ai tant querellé la ſervante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour ?

Scapin. Oui, Monſieur, je vous en demande pardon.

Leandre. Je ſuis bien-aiſe d'apprendre cela ; mais ce n'éſt pas l'affaire dont il èſt queſtion maintenant.

Scapin. Ce n'èſt pas cela, Monſieur ?

Leandre. Non. C'èſt une autre affaire encore qui me touche bien plus, et je veux que tu me la diſes.

Scapin. Monſieur, je ne me ſouviens pas d'avoir fait autre choſe.

Leandre voulant frapper Scapin. Tu ne veux pas parler ?

Scapin. Hé !

Octave retenant Léandre. Tout doux.

Scapin.

Scapin. Oui, Monſieur, il èſt vrai qu'il y a trois ſemaines que vous m'envoyates porter le ſoir une petite montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tous couverts de boue, et le viſage tout plein de ſang, et vous dis que j'avois trouvé des vôleurs qui m'avoient bien battu, et m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, Monſieur, qui l'avois retenue.

Leandre. C'èſt toi qui as retenu ma montre ?

Scapin. Oui, Monſieur, afin de voir quelle heure il èſt.

Leandre. Ah, ah, j'apprends de jolies choſes, et j'ai un ſerviteur fort fidèle vraiment ! Mais ce n'èſt pas cela encore que je demande.

Scapin. Ce n'èſt pas cela ?

Leandre. Non, infâme, c'èſt autre choſe encore que je veux que tu me confeſſes.

Scapin à part. Peſte !

Leandre. Parle vîte, j'ai hâte.

Scapin. Monſieur, voilà tout ce que j'ai fait.

Leandre voulant frapper Scapin. Voilà tout ?

Octave ſe mettant au-devant de Léandre. Hé !

Scapin. Hé bien, oui, Monſieur. Vous vous ſouvenez de ce loup-garou, il y a ſix mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, et vous penſa faire rompre le cou dans une cave où vous tombates en fuyant.

Leandre. Hé bien ?

Scapin. C'étoit moi, Monſieur, qui feſois le loup-garou.

Leandre. C'étoit toi, trâitre, qui feſoit le loup-garou ?

Scapin. Oui, Monſieur, ſeulement pour vous faire peur, et vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez coutume.

Leandre. Je ſaurai me ſouvenir, en temps et lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que tu me confeſſes ce que tu as dit à mon pere ?

Scapin. A votre pere ?

Leandre. Oui, frippon, à mon pere.

Scapin.

Scapin. Je ne l'ai pas ſeulement vu depuis ſon retour.

Leandre. Tu ne l'as pas vu ?

Scapin. Non, Monſieur.

Leandre. Aſſurément ?

Scapin. Aſſurément. C'eſt une choſe que je vais vous faire dire par lui-même.

Leandre. C'eſt de ſa bouche que je tiens pourtant...

Scapin. Avec votre permiſſion, il n'a pas dit la vérité.

SCENE VI.

Leandre, Octave, Carle, Scapin.

Carle. MONSIEUR, je vous apporte une nouvelle qui eſt fâcheuſe pour votre amour.

Leandre. Comment ?

Carle. Vos Egyptiens ſont ſur le point de vous enlever Zerbinette ; et elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que, ſi dans deux heures vous ne ſongez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous allez la perdre pour jamais.

Leandre. Dans deux heures ?

Carle. Dans deux heures.

SCENE VII.

Leandre, Octave, Scapin.

Leandre. AH, mon pauvre Scapin, j'implore ton ſecours !

Scapin ſe levant, et paſſant fièrement devant Léandre. Ah, mon pauvre Scapin ! Je ſuis mon pauvre Scapin à cette heure qu'on a beſoin de moi.

Leandre. Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore, ſi tu me l'as fait.

Scapin.

Scapin. Non, non, ne me pardonnez rien. Paſſez-moi votre épée au travers du corps. Je ſerai ravi que vous me tuiez.

Leandre. Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en ſervant mon amour.

Scapin. Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

Leandre. Tu m'ès trop précieux ; et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable qui vient à bout de toute choſe.

Scapin. Non, tuez-moi, vous dis-je.

Leandre. Ah, de grace, ne ſonge plus à tout cela, et penſe à me donner le ſecours que je te demande !

Octave. Scapin, il faut faire quelque choſe pour lui.

Scapin. Le moyen, après une avanie de la ſorte ?

Leandre. Je te conjure d'oublier mon emportement, et de me prêter ton adreſſe.

Octave. Je joins mes prieres aux ſiennes.

Scapin. J'ai cette inſulte-là ſur le coeur.

Octave. Il faut quitter ton reſſentiment.

Leandre. Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où ſe voit mon amour ?

Scapin. Me venir faire, à l'improviſte, un affront comme celui-là ?

Leandre. J'ai tort, je le confeſſe.

Scapin. Me traiter de coquin, de frippon, de pendard, d'infâme !

Leandre. J'en ai tous les regrets du monde.

Scapin. Me vouloir paſſer ſon épée au travers du corps ?

Leandre. Je t'en demande pardon de tout mon coeur, et s'il ne tient qu'à me jetter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

Octave. Ah, ma fois, Scapin, il faut ſe rendre à cela.

Scapin. Levez-vous. Une autre fois ne ſoyez pas ſi prompt.

Leandre. Me promets-tu de travailler pour moi ?

Scapin. On y ſongera.

Leandre. Mais tu ſais que le temps preſſe.

Scapin. Ne vous mettez pas en peine. Combien èſt-ce qu'il vous faut ?

Leandre.

Leandre. Cinq cents écus.

Scapin. Et à vous ?

Octave. Deux cent piſtoles.

Scapin. Je veux tirer cet argent de vos peres. *(à Octave.)* Pour ce qui èſt du vôtre, la machine èſt déjà toute trouvée ; *(à Leandre)* et quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façon encore ; car vous ſavez que pour l'eſprit il n'en a pas, grace à Dieu, grande proviſion, et je le livre pour une eſpèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offenſe point, il ne tombe entre lui et vous aucun ſoupçon de reſſemblance ; et vous ſavez aſſez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne ſoit votre pere que pour la forme.

Leandre. Tout beau, Scapin.

Scapin. Bon, bon ; on fait bien ſcrupule de cela. Vous moquez-vous ? Mais j'apperçois venir le pere d'Octave. Commençons par lui, puiſqu'il ſe preſente. Allez-vous-en tous deux ; *(à Octave)* et vous, avertiſſez votre Silveſtre de venir vîte jouer ſon rôle.

SCENE VIII.

Argante, Scapin.

Scapin à part. LE voilà qui rumine.

Arg. ſe croyant ſeul. Avoir ſi peu de conduite et de conſidération ! D'aller ſe jetter dans un engagement comme celui-là ! Ah, ah, jeuneſſe impertinente !

Scapin. Monſieur, votre ſerviteur.

Arg. Bon jour, Scapin.

Scapin. Vous rêvez à l'affaire de votre fils.

Arg. Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

Scapin. Monſieur, la vie èſt mêlée de traverſes, il èſt bon de s'y tenir ſans ceſſe préparé ; et j'ai oui dire, il

il y a long-temps, une parole d'un Ancien, que j'ai toujours retenue.

Arg. Quoi ?

Scapin. Que, pour peu qu'un pere de famille ait été abſent de chez lui, il doit promener ſon eſprit ſur tous les fâcheux accidents que ſon retour peut rencontrer, ſe figurer ſa maiſon brûlée, ſon argent dérobé, ſa femme morte, ſon fils eſtropié, ſa fille ſubornée ; et, ce qu'il trouve qui ne lui èſt point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite Philoſophie ; et je ne ſuis jamais revenu au logis, que je ne me ſois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux baſtonnades, aux étrivieres, et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu graces à mon bon deſtin.

Arg. Voilà qui èſt bien ; mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire, èſt une choſe que je ne puis ſouffrir, et je viens de conſulter des Avocats pour le faire caſſer.

Scapin. Ma foi, Monſieur, ſi vous m'en croyez, vous tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous ſavez ce que c'èſt que les procès en ce Pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

Arg. Tu as raiſon, je le vois bien. Mais quelle autre voie ?

Scapin. Je penſe que j'en ai trouvé une. La compaſſion que m'a donné tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude ; car je ne ſaurois voir d'honnêtes peres chagrinés par leurs enfants, que cela ne m'émeuve ; et, de tout temps, je me ſuis ſenti pour votre perſonne une inclination particuliere.

Arg. Je te ſuis obligé

Scapin. J'ai donc été trouver le frere de cette fille qui a été épouſée. C'èſt un de ces braves de profeſſion, de ces gens que ſont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner ; et ne font non plus de conſcience de tuer un homme, que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis ſur ce mariage, lui ai fait voir quelle

facilité offroit la raiſon de la violence pour le faire caſſer, vos prérogatives du nom de pere, et l'appui que vous donneroient auprés de la Juſtice, et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtes, qu'il a prêté l'oreille aux propoſitions que je lui ai faites d'ajuſter l'affaire pour quelque ſomme ; et il donnera ſon conſentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

Arg. Et qu'a-t-il demandé ?

Scapin. Oh, d'abord des choſes par-deſſus les maiſons !

Arg. Hé, quoi ?

Scapin. Des choſes extravagantes.

Arg. Mais encore ?

Scapin. Il ne parloit pas moins que de cinq ou ſix cents piſtoles.

Arg. Que cinq ou ſix cents fievres quartaines puiſſent le ſerrer. Se moque-t-il des gens ?

Scapin. C'eſt ce que je lui ai dit. J'ai rejetté bien loin de pareilles propoſitions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou ſix cents piſtoles. Enfin, aprés pluſieurs diſcours, voici où s'eſt réduit le réſultat de notre conférence. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'Armée, je ſuis aprés à m'équiper ; et le beſoin que j'ai de quelque argent me fait conſentir malgré moi à ce qu'on me propoſe. Il me faut un cheval de ſervice, et je n'en ſaurois avoir un qui ſoit tant ſoit peu raiſonnable, à moins de ſoixante piſtoles.

Arg. Hé bien, pour ſoixante piſtoles, je les donne.

Scapin. Il faudra le harnois et les piſtolets ; et cela ira bien à vingt piſtoles encore.

Arg. Vingt piſtoles, et ſoixante, ce ſeroit quatre-vingt.

Scapin. Juſtement.

Arg. C'eſt beaucoup ; mais ſoit, je conſens à cela.

Scapin. Il lui faut auſſi un cheval pour monter ſon valet, qui coutera bien trente piſtoles.

Arg.

Arg. Comment diantre ! qu'il ſe promene, il n'aura rien du tout.

Scapin. Monſieur.

Arg. Non. C'eſt un impertinent.

Scapin. Voulez-vous que ſon valet aille à pied ?

Arg. Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître auſſi.

Scapin. Mon Dieu ! Monſieur, ne vous arrêtez point à peu de choſe. N'allez point plaider, je vous prie ; et donnez tout pour vous ſauver des mains de la Juſtice.

Arg. Hé bien, ſoit ; Je me réſous à donner encore ces trente piſtoles.

Scapin. Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter . . .

Arg. Oh, qu'il aille au diable avec ſon mulet ! C'en eſt trop ; et nous irons devant les Juges.

Scapin. De grace, Monſieur . . .

Arg. Non, je n'en ferai rien.

Scapin. Monſieur, un petit mulet.

Arg. Je ne lui donnerois pas ſeulement un âne.

Scapin. Conſiderez . . . .

Arg. Non, j'aime mieux plaider.

Scapin. Hé ! Monſieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous réſolvez-vous ? Jettez les yeux ſur les détours de la Juſtice. Voyez combien d'appels et de degrés de Juriſdiction, combien de procédures embarraſſantes, combien d'animaux raviſſants, par les griffes deſquels il vous faudra paſſer ; Sergents, Procureurs, Avocats, Greffiers, Subſtituts, Rapporteurs, Juges, et leurs Clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre choſe, ne ſoit capable de donner un ſoufflet au meilleur droit du monde. Un Sergent baillera de faux exploits, ſur quoi vous ſerez condamné ſans que vous le ſachiez. Votre Procureur s'entendra avec votre Partie, et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre Avocat gagné de même, ne ſe trouvera point lorſqu'on plaidera votre cauſe, ou dira des raiſons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le Greffier délivrera par contumace des Sentences et Arrêts contre vous. Le

Clerc du Rapporteur ſouſtraira des Pieces, ou le Rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu ; et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous ſerez ebahi que vos Juges auront été ſollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Hé, Monſieur, ſi vous le pouvez, ſauvez-vous de cet enfer-là. C'eſt être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider ; et la ſeule penſée d'un procès ſeroit capable de me faire fuir juſqu'aux Indes.

Arg. A combien èſt-ce qu'il fait monter le mulet ?

Scapin. Monſieur, pour le mulet, pour ſon cheval, et celui de ſon homme, pour le harnois et les piſtolets, et pour payer quelque petite choſe qu'il doit à ſon hôteſſe, il demande en tout deux cents piſtoles.

Arg. Deux cents piſtoles !

Scapin. Oui.

Arg. ſe promenant en colere. Allons, allons, nous plaiderons.

Scapin. Faites réflexion . . .

Arg. Je plaiderai.

Scapin. Ne vous allez point jetter . . .

Arg. Je veux plaider.

Scapin. Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit, il vous en faudra pour le contrôle, il vous en faudra pour la procuration, pour la préſentation, conſeils, productions, et journées du Procureur. Il vous en faudra pour les conſultations et plaidoiries des Avocats, pour le droit de retirer le ſac, et pour les groſſes d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des ſubſtituts, pour les épices de concluſion, pour l'enrégiſtrement du Greffier, façon d'appointement, ſentences et arrêts, contrôles, ſignatures et expéditions de leurs Clercs ; ſans parler de tous les préſents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

Arg. Comment ! Deux cents piſtoles !

Scapin. Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les fraix de la Juſtice ; et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents piſtoles à votre

tre homme, vous en aurez de reſte, pour le moins, cent cinquante, ſans compter les ſoins, les pas, et les chagrins que vous épargnez. Quand il n'y auroit à eſſuyer que les ſottiſes que diſent devant tout le monde de méchants plaiſants d'Avocats, j'aimerois mieux donner trois cents piſtoles, que de plaider.

Arg. Je me moque de cela, et je defie les Avocats de rien dire de moi.

Scapin. Vous ferez ce qui vous plaira ; mais ſi j'étois que de vous, je fuirois les procès.

Arg. Je ne donnerai pas deux cents piſtoles.

Scapin. Voici l'homme dont il s'agit.

SCENE IX.

Argante, Scapin, Silveſtre, déguiſé en Spadaſſin.

Silveſt. SCAPIN, fais-moi un peu connoître cet Argante, qui eſt pere d'Octave.

Scapin. Pourquoi, Monſieur ?

Silveſt. Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par Juſtice le mariage de ma ſoeur.

Scapin. Je ne ſais pas s'il a cette penſée ; mais il ne veut point conſentir aux deux cents piſtoles que vous voulez, et il dit que c'eſt trop.

Silveſt. Par la mort, par la tête, par le ventre, ſi je le trouve, je le vieux échiner, duſſé-je être roué tout vif.

(Argante, pour n'être point vu, ſe tient en tremblant derriere Scapin.)

Scapin. Monſieur, ce pere d'Octave a du coeur, et peut-être ne vous craindra-t-il point.

Silveſt. Lui ? Lui ? Par la ſang, par la tête, s'il étoit-là, je lui donnerois tout-à-l'heure de l'épée dans le ventre.

(appercevant Argante.)

Qui eſt cet homme-là ?

Scapin. Ce n'eſt pas lui, Monſieur, ce n'eſt pas lui.

Silveſt. N'eſt-ce point quelqu'un de ſes amis ?

Scapin. Non, Monſieur ; au contraire, c'eſt ſon ennemi capital.

Silveſt. Son ennemi capital ?

Scapin. Oui.

Silveſt. Ah, parbleu, j'en ſuis ravi. *(à Argante.)* Vous étes ennemi, Monſieur, de ce faquin d'Argante ? Hé ?

Scapin. Oui, oui, je vous en réponds.

Silveſt. ſecouant rudement la main d'Argante. Touchez-là. Touchez. Je vous donne ma parole ; et vous jure ſur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les ſerments que je ſaurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Repoſez-vous ſur moi.

Scapin Monſieur, les violences en ce Pays-ci ne ſont guerre ſouffertes.

Silveſt. Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

Scapin. Il ſe tiendra ſur ſes gardes aſſurément, et il a des parents, des amis, et des domeſtiques, dont il ſe ſera un ſecours contre votre reſſentiment.

Silveſt. C'eſt ce que je demande, morbleu, c'eſt ce que je demande. *(mettant l'épée à la main.)* Ah, tête ! ah, ventre ! Que ne le trouve-je à cette heure avec tout ſon ſecours ! Que ne paroit-il à mes yeux au milieu de trente perſonnes ! Que ne les vois-je fondre ſur moi les armes à la main ! *(ſe mettant en garde.)* Comment, marauds, vous avez la hardieſſe de vous attaquer à moi ; Allons, morbleu, tue, point de quartier. *(pouſſant de tous les côtes, comme s'il avoit pluſieurs perſonnes a combattre.)* Donnons. Ferme. Pouſſons. Bon pied, bon oeil. Ah, coquins ; ah, canaille, vous en voulez par-là ; je vous en ferai tâter votre ſaoul. Soutenez, marauds, ſoutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. *(ſe tournant du côté d'Argante et de Scapin.)* A celle-ci. A celle-là. Comment, vous reculez ? Pié ferme, morbleu, pié ferme.

Scapin. Hé, hé, hé, Monſieur, nous n'en ſommes pas.

Silveſt. Voilà qui vous apprendra à vous ôſer jouer à moi.

SCENE

SCENE X.

Argante, Scapin.

Scapin. Hé bien, vous voyez combien de perſonnes tuées pour deux cents piſtoles. Or ſus, je vous ſouhaite une bonne fortune.

Arg. tout tremblant. Scapin.

Scapin. Plaît-il ?

Arg. Je me réſous à donner les deux cents piſtoles.

Scapin. J'en ſuis ravi pour l'amour de vous.

Arg. Allons le trouver, je les ai ſur moi.

Scapin. Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paroiſſiez là, aprés avoir paſſé ici pour autre que ce que vous étes ; et de plus, je craindrois qu'en vous faiſant connoitre, il n'allât s'aviſer de vous demander davantage.

Arg. Oui ; mais j'aurois été bien-aiſe de voir comme je donne mon argent.

Scapin. Eſt-ce que vous vous défiez de moi ?

Arg. Non pas ; mais . . .

Scapin. Parbleu, Monſieur, je ſuis un fourbe, ou je ſuis honnête homme ; c'eſt l'un des deux. Eſt-ce que je voudrois vous tromper, et que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre, et celui de mon Maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous ſuis ſuſpect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

Arg. Tiens donc.

Scapin. Non, Monſieur, ne me confiez point votre argent. Je ſerai bien-aiſe que vous vous ſerviez de quelque autre.

Arg. Mon Dieu, tiens.

Scapin. Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que fait-on, ſi je ne veux point vous attrapper votre argent ?

Arg. Tiens, te dis-je, ne me fais point conteſter davantage. Mais ſonge à bien prendre tes ſûretés avec lui.

Scapin.

Scapin. Laiſſez-moi faire, il n'a pas à faire à un ſot.

Arg. Je vais t'attendre chez moi.

Scapin. Je ne manquerai pas d'y aller. (*ſeul.*) Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah, ma foi, le voici. Il ſemble que le Ciel, l'un après l'autre, les amene dans mes filets.

SCENE XI.

Geronte, Scapin.

Scapin feſant ſemblant de ne pas voir Géronte.

O Ciel! O diſgrace imprévue! O miſerable pere, pauvre Géronte, que feras-tu?

Geronte à part. Que dit-il là de moi, avec ce viſage affligé?

Scapin. N'y a-t-il perſonne qui puiſſe me dire où eſt le Seigneur Géronte?

Geronte. Qu'y a-t-il, Scapin?

Scapin courant ſur le Théâtre, ſans vouloir entendre ni voir Géronte. Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?

Geronte courant après Scapin. Qu'eſt ce que c'eſt donc?

Scapin. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

Geronte. Me voici.

Scapin. Il faut qu'il ſoit caché dans quelque endroit qu'on ne puiſſe point deviner.

Geronte arrêtant Scapin. Holà. Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

Scapin. Ah, Monſieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer!

Geronte. Il y a une heure que je ſuis devant toi. Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'il y a?

Scapin. Monſieur....

Geronte. Quoi?

Scapin. Monſieur votre fils.

Geronte. Hé bien, mon fils.

Scapin. Eſt tombé dans une diſgrace la plus étrange du monde.

Geronte. Et quelle? *Scapin.*

Scapin. Je l'ai trouvé tantôt tout triſte de je ne ſais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé aſſez mal à-propos ; et cherchant à divertir cette triſteſſe, nous nous ſommes allés promener ſur le Port. Là entre autres pluſieurs choſes, nous avons arrêté nos yeux ſur une galere Turque aſſez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a préſenté la main. Nous y avons paſſé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui ſe puiſſent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

Geronte. Qu'y a-t-il de ſi affligeant en tout cela ?

Scapin. Attendez, Monſieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galere en mer ; et ſe voyant éloigné du Port, il m'a fait mettre dans un eſquif, et m'envoie vous dire que, ſi vous ne lui envoyez par moi tout-à-l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils à Alger.

Geronte. Comment diantre, cinq cents écus.

Scapin. Oui, Monſieur, et de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

Geronte. Ah, le pendard de Turc, m'aſſaſſiner de la façon !

Scapin. C'èſt à vous, Monſieur, d'aviſer promptement aux moyens de ſauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendreſſe.

Geronte. Que diable alloit-il faire dans cette galere ?

Scapin. Il ne ſongeoit pas à ce qui eſt arrivé.

Geronte. Va-t-en, Scapin, va-t-en vite dire à ce Turc, que je vais envoyer la Juſtice aprés lui.

Scapin. La Juſtice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?

Geronte. Que diable alloit-il faire dans cette galere ?

Scapin. Une méchante deſtinée conduit quelquefois les perſonnes.

Geronte. Il faut, Scapin, il faut que tu faſſes ici l'action d'un ſerviteur fidele.

Scapin. Quoi, Monſieur ?

Geronte.

Geronte. Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils ; et que tu te mettes à ſa place, juſqu'à ce que j'ai amaſſé la ſomme qu'il demande.

Scapin. Hé, Monſieur, ſongez-vous à ce que vous dites ? et vous figurez-vous que ce Turc ait ſi peu de ſens, que d'aller recevoir un miſérable comme moi à la place de votre fils ?

Geronte. Que diable alloit-il faire dans cette galere ?

Scapin. Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monſieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

Geronte. Tu dis qu'il demande...

Scapin. Cinq cents écus.

Geronte. Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conſcience ?

Scapin. Vraiment, oui, de la conſcience à un Turc ?

Geronte. Sait-il bien ce que c'èſt que cinq cents écus ?

Scapin. Oui, Monſieur, il ſait que c'èſt mille cinq cents livres.

Geronte. Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres ſe trouvent dans le pas d'un cheval ?

Scapin. Ce ſont des gens qui n'entendent point de raiſon.

Geronte. Mais que diable alloit-il faire dans cette galere ?

Scapin. Il èſt vrai ; mais quoi ? On ne prévoyoit pas les choſes. De grace, Monſieur, dépêchez.

Geronte. Tiens, voilà la clef de mon armoire.

Scapin. Bon.

Geronte. Tu l'ouvriras.

Scapin. Fort bien.

Geronte. Tu trouveras une groſſe cléf du côté gauche, qui èſt celle de mon grenier.

Scapin. Oui.

Geronte. Tu iras prendre toutes les hardes qui ſont dans cette grande mânne, tu les vendras aux Fripiers, pour aller racheter mon fils.

Scapin en lui rendant la clef. Hé, Monſieur, rêvez-vous ? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites ; et, de plus, vous ſavez le peu de temps qu'on m'a donné.

Geronte.

Geronte. Mais que diable alloit-il faire dans cette galere ?

Scapin. Oh, que de paroles perdues : laiſſez-là cette galere, et ſongez que le temps preſſe ; et que vous courez riſque de perdre votre fils ! Hélas, mon pauvre Maitre, peut-être que je ne te verrai de ma vie ; et qu'à l'heure que je parle, on t'emmene eſclave en Alger ! Mais le Ciel me ſera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu ; et que, ſi tu manques à être racheté, il n'en faut accuſer que le peu d'amitié d'un pere.

Geronte. Attends, Scapin, je m'en vais querir cette ſomme.

Scapin. Dépêchez donc vîte, Monſieur, je tremble que l'heure ne ſonne.

Geronte. N'eſt-ce pas quatre cents écus que tu dis !

Scapin. Non. Cinq cents écus.

Geronte. Cinq cents écus.

Scapin. Oui.

Geronte. Que diable alloit-il faire dans cette galere ?

Scapin. Vous avez raiſon ; mais hâtez-vous.

Geronte. N'y avoit-il point d'autre promenade ?

Scapin. Cela eſt vrai ; mais faites promptement.

Geronte. Ah, maudite galere !

Scapin à part. Cette galere lui tient au coeur.

Geronte. Tiens, Scapin, je ne me ſouvenois pas que je viens juſtement de recevoir cette ſomme en or, et je ne croyois pas qu'elle dût m'être ſi-tôt ravie. *(Tirant ſa bourſe de ſa poche, et la préſentant à Scapin.)* Tiens. Va-t-en racheter mon fils.

Scapin tendant la main. Oui, Monſieur.

Geronte retenant ſa bourſe, qu'il fait ſemblant de vouloir donner à Scapin. Mais dis à ce Turc que c'eſt un ſcélérat.

Scapin tendant encore la main. Oui.

Geronte recommençant la même action. Un infâme.

Scapin tendant toujours la main. Oui.

Geronte de même. Un homme ſans foi, un vôleur.

Scapin. Laiſſez-moi faire.

Geronte de même. Qu'il me tire cinq cents écus contre toute ſorte de droit.

Scapin.

Scapin. Oui.

Geronte de même. Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

Scapin. Fort bien.

Geronte de même. Et que, ſi jamais je l'attrape, je ſaurai me venger de lui.

Scapin. Oui.

Geronte remettant ſa bourſe dans ſa poche, et s'en allant. Va, va vîte requerir mon fils.

Scapin courant aprés Geronte. Hola, Monſieur.

Geronte. Quoi ?

Scapin. Où eſt donc cet argent ?

Geronte. Ne te l'ai-je pas donné ?

Scapin. Non vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.

Geronte. Ah, c'eſt la douleur qui me trouble l'eſprit !

Scapin. Je le vois bien.

Geronte. Que diable alloit-il faire dans cette galere ? Ah, maudite galere ! traître de Turc, à tous les diables !

Scapin ſeul. Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'eſt pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paye en une autre monnoie l'impoſture qu'il m'a faite auprès de ſon fils.

SCENE XII.

Octave, Leandre, Scapin.

Octave. Hé bien, Scapin, as-tu réuſſi pour moi dans ton entrepriſe ?

Leandre. As-tu fait quelque choſe pour tirer mon amour de la peine où il eſt ?

Scapin à Octave. Voilà deux cents piſtoles que j'ai tirées de votre pere.

Octave. Ah, que tu me donnes de joie !

Scapin à Leandre. Pour vous, je n'ai pu faire rien.

Leandre.

Leandre voulant s'en aller. Il faut donc que j'aille mourir ; et je n'ai que faire de vivre, ſi Zerbinette m'eſt ôtée.

Scapin. Holà, holà, tout doucement. Comme, diantre, vous allez vîte !

Leandre ſe retournant. Que veux-tu que je devienne ?

Scapin. Allez, j'ai vôtre affaire ici.

Leandre. Ah, tu me redonnes la vie !

Scapin. Mais à condition que vous me permettrez, à moi, une petite vengeance contre votre pere, pour le tour qu'il m'a fait.

Leandre. Tout ce que tu voudras.

Scapin. Vous me le promettez devant témoin ?

Leandre. Oui.

Scapin. Tenez, voilà cinq cents écus.

Leandre. Allons-en promptement acheter celle que j'adore.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Zerbinette, Hiacinte, Scapin, Silveſtre.

Silveſt. OUI, vos amants ont arrêté entre eux que vous fuſſiez enſemble ; et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

Hiacinte à Zerbinette. Un tel ordre n'a rien qui ne ſoit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la ſorte ; et il ne tiendra pas à moi, que l'amitié qui eſt entre les perſonnes que nous aimons, ne ſe repande entre nous deux.

Zerbinette. J'accepte la propoſition, et ne ſuis point perſonne à reculer, lorſqu'on m'attaque d'amitié.

Scapin. Et lorſque c'eſt d'amour qu'on vous attaque?

Zerbinette. Pour l'amour, c'eſt une autre choſe; on y court un peu plus de riſque, et je n'y ſuis pas ſi hardie.

Scapin. Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant; et ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du coeur pour répondre comme il faut à ſa paſſion.

Zerbinette. Je ne m'y fie encore que de la bonne ſorte; et ce n'eſt pas aſſez pour m'aſſurer entiérement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjoyée, et ſans ceſſe je ris; mais tout en riant, je ſuis ſérieuſe ſur de certains chapitres, et ton Maître s'abuſera, s'il croit qu'il lui ſuffiſe de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre choſe que de l'argent; et pour répondre à ſon amour de la maniere qu'il ſouhaite, il me faut un don de ſa foi, qui ſoit aſſaiſonné de certaines cérémonies qu'on trouve néceſſaires.

Scapin. C'eſt-là auſſi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur; et je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre penſée.

Zerbinette. C'eſt ce que je veux croire, puiſque vous me le dites; mais, du côté du pere, j'y prévois des empêchements.

Scapin. Nous trouverons moyen d'accommoder les choſes.

Hiacinte à Zerbinette. La reſſemblance de nos deſtins doit contribuer encore à faire naître notre amitié; et nous nous voyons toutes deux dans les mêmes allarmes, toutes deux expoſées à la même infortune.

Zerbinette. Vous avez cet avantage, au moins, que vous ſavez de qui vous êtes née; et que l'appui de vos parents, que vous pouvez faire connoître, eſt capable d'ajuſter tout, peut aſſurer votre bonheur, et faire donner un conſentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun ſecours dans ce que je puis être; et l'on me voit dans un

un état qui n'adoucira pas les volontés d'un pere qui ne regarde que le bien.

Hiacinte. Mais auſſi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point, par un autre parti, celui que vous aimez.

Zerbinette. Le changement du coeur d'un amant n'eſt pas ce que l'on peut le plus craindre. On ſe peut naturellement croire aſſez de mérite pour garder ſa conquête ; et ce que je vois de plus redoutable dans ces ſortes d'affaires, c'èſt la puiſſance paternelle ; auprès de qui tout le mérite ne ſert de rien.

Hiacinte. Hélas, pourquoi faut-il que de juſtes inclinations ſe trouvent traverſées ! La douce choſe que d'aimer, lorſque l'on ne voit point d'obſtacle à ces aimables chaînes, dont deux coeurs ſe lient enſemble.

Scapin. Vous vous moquez. La tranquillité, en amour, èſt un calme déſagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux ; il faut du haut et du bas dans la vie ; et les difficultés, qui ſe mêlent aux choſes, réveillent les ardeurs, augmentent les plaiſirs.

Zerbinette. Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui èſt ſi plaiſant, du ſtratagême dont tu t'ès aviſé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu ſais qu'on ne perd point ſa peine, lorſqu'on me fait un conte ; et que je le paie aſſez bien, par la joie qu'on m'y voit prendre.

Scapin. Voilà Silveſtre qui s'en acquittera auſſi-bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaiſir.

Silveſt. Pourquoi, de gaieté de coeur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires ?

Scapin. Je me plais à tenter des entrepriſes hazardeuſes.

Silveſt. Je te l'ai déjà dit, tu quitterois le deſſein que tu as, ſi tu m'en voulois croire.

Scapin. Oui ; mais c'èſt moi que j'en croirai.

Silveſt. A quoi diable te vas-tu amuſer ?

Scapin. De quoi diable te mèts-tu en peine ?

Silveſt. C'èſt que je vois que, ſans néceſſité, tu vas courir riſque de t'attirer une venue de coups de bâton.

Scapin. Hé bien, c'èſt aux dépens de mon dos, et non pas du tien.

Silveſt. Il eſt vrai que tu ès maître de tes épaules, et tu en diſpoſeras comme il te plaira.

Scapin. Ces ſortes de périls ne m'ont jamais arrêté; et je hais ces coeurs puſillanimes qui, pour trop prévoir les ſuites des choſes, n'ôſent rien entreprendre.

Zerbinette à Scapin. Nous aurons beſoin de tes ſoins.

Scapin. Allez. J'irai bientôt vous rejoindre. Il ne ſera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même, et de découvrir des ſécrèts qu'il étoit bon qu'on ne ſût pas.

SCENE II.

Geronte, Scapin.

Geronte. Hé bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

Scapin. Votre fils, Monſieur, èſt en lieu de ſûreté; mais vous courez maintenant, vous, le peril le plus grand du monde, et je voudrois, pour beaucoup, que vous fuſſiez dans votre logis.

Geronte. Comment donc?

Scapin. A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

Geronte. Moi?

Scapin. Oui.

Geronte. Et qui?

Scapin. Le frere de cette perſonne qu'Octave a épouſée. Il croit que le deſſein que vous avez de metre votre fille à la place que tient ſa ſoeur, èſt ce qui le pouſſe le plus fort à faire rompre leur mariage; et, dans cette penſée, il a reſolu hautement de décharger ſon déſeſpoir ſur vous, et de vous ôter la vie pour venger ſon honneur. Tous ſes amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même deçà et delà, des Soldats de ſa Compagnie

Compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maiſon. De ſorte que vous ne ſauriez aller chez vous, que vous ne ſauriez faire un pas, ni à droite, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

Geronte. Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

Scapin. Je ne ſais pas, Monſieur, et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds juſqu'à la tête, et ... Attendez.

(Scapin feſant ſemblant d'aller voir au fond du Théâtre s'il n'y a perſonne.)

Geronte en tremblant. Hé ?

Scapin revenant. Non, non, non, ce n'eſt rien.

Geronte. Ne ſaurois-tu trouver quelque moyen, pour me tirer de peine ?

Scapin. J'en imagine bien un ; mais je courrois riſque, moi, de me faire aſſommer.

Geronte. Hé, Scapin, montre-toi ſerviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

Scapin. Je le veux bien. J'ai une tendreſſe pour vous, qui ne ſauroit ſouffrir que je vous laiſſe ſans ſecours.

Geronte. Tu en ſeras récompenſé, je t'aſſure, et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu uſé.

Scapin. Attendez. Voici une affaire que j'ai trouvée fort à propos pour vous ſauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce ſac ; et que ...

Geronte croyant voir quelqu'un. Ah !

Scapin. Non, non, non, non, ce n'eſt perſonne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai ſur mon dos, comme un paquet de quelque choſe ; et je vous porterai ainſi, au travers de vos ennemis, juſques dans votre maiſon, où, quand nous ſerons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

Geronte. L'invention eſt bonne.

Scapin. La meilleure du monde. Vous allez voir. *(à part.)* Tu me payeras l'impoſture.

Geronte. Hé ?

Scapin. Je dis que vos ennemis ſeront bien attrapés. Mettez-vous bien juſqu'au fond ; et ſur-tout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne pas branler, quelque choſe qui puiſſe arriver.

Geronte. Laiſſe-moi faire. Je ſaurai me tenir.

Scapin. Cachez-vous. Voici un Spadaſſin qui vous cherche.

(en contrefeſant ſa voix.)

Quoi, je n'aurai pas l'abantage dé tuer ce Géronte, et quelqu'un, par charité, né m'enſeignera pas où il èſt ?

(à Géronte avec ſa voix ordinaire.)

Ne branlez pas. *Cadédis, je le troubérai, ſé cachât-il au centre de la terre.*

(à Géronte, avec ſon ton naturel.)

Ne vous montrez pas. *Oh, l'homme au ſac.* Monſieur. *Jé té vaille un louis, et m'enſeigne où peut être Géronte.* Vous cherchez le Seigneur Géronte ? *Oui, mardi, jé lé cherche.* Et pour quelle affaire, Monſieur ? *Pour quelle affaire ?* Oui. *Jé veux, cadédis, le faire mourir ſous les coups de vaton.* Oh, Monſieur, les coups de bâton ne ſe donnent point à des gens comme lui, et ce n'eſt pas un homme a être traité de la ſorte. *Qui ? ce fat de Géronte ; cé maraud, ce vélitre ?* Le Seigneur Géronte, Monſieur, n'eſt ni fat, ni maraud, ni belître ; et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. *Comment tu me traites, moi, avec cette hauteur ?* Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offenſe. *Eſt-ce que tu ès des amis de ce Géronte ?* Oui, Monſieur, j'en ſuis. *Ah, cadédis, tu ès de ſes amis, à la vonne hure.*

(donnant pluſieurs coups de bâton ſur le ſac.)

Tien, boilà, ce que je te vaille pour lui.

(criant, comme s'il recevoit les coups de bâton.)

Ah, ah, ah, ah, ah, Monſieur ! Ah, ah, Monſieur, tout beau ! Ah doucement ! Ah, ah, ah, ah ! *Ba, porte-lui cela de ma part. Aduiſias.* Ah, diable ſoit le Gaſcon ! Ah !

Geronte mettant la tête hors du ſac. Ah, Scapin, je n'en puis plus !

Scapin. Ah, Monſieur, je ſuis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable !

Geronte.

Geronte. Comment, c'èſt ſur les miennes qu'il a frappé ?

Scapin. Nenni, Monſieur, c'étoit ſur mon dos qu'il frappoit.

Geronte. Que veux-tu dire ? J'ai bien ſenti les coups, et les ſens bien encore.

Scapin. Non, vous dis-je, ce n'èſt que le bout du bâton qui a été juſques ſur vos épaules.

Geronte. Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner.

Scapin feſant remettre Géronte dans le ſac. Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un Etranger. *Parti, moi courir comme une Baſque, et moi ne pouvre point trouſoir de tout le jour ſti tiable de Gironte ?* Cachez-vous bien. *Dites un peu moi fous, Monſieur l'homme, s'il ve plait, fous ſavoir point où l'èſt ſti Gironte que moi cherchir ?* Non, Monſieur, je ne ſais pas où èſt Geronte. *Dites-moi-le fous franchemente, moi li fouloir pas grande choſe à lui. C'èſt ſeulement pour li donner un petite regale ſur le dos, d'un douzaine de coups de bâtonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au travers de ſon poitrine.* Je vous aſſure, Monſieur, que je ne ſais pas où il èſt. *Il me ſemble que ji fois remuair quelque choſe dans ſti ſac.* Pardonnez-moi, Monſieur. *Li èſt aſſurement quelque hiſtoire là tetans.* Point du tout, Monſieur. *Moi l'aſoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ſti ſac.* Ah, Monſieur, gardez-vous-en bien ! *Montre-le moi un peu fous, ce que c'èſtre là.* Tout beau, Monſieur. *Quement, tout beau !* Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. *Et moi je le fouloir voir, moi.* Vous ne le verrez point. *Ah, que de badinemente.* Ce ſont hardes qui m'appartiennent. *Montre-moi fous, te dis-je.* Je n'en ferai rien. *Toi n'en faire rien ?* Non. *Moi pailler de ſte bâtonne ſur les epaules de toi.* Je me moque de cela. *Ah, toi faire le trôle !*

(*donnant des coups de bâton ſur le ſac, et criant comme s'il les recevoit.*)

Ah, ah, ah, ah, Monſieur, ah, ah, ah ! *Juſqu'au refoir ; l'être-là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlair inſolentement.* Ah, peſte ſoit du baragouineux ! Ah !

Geronte

Geronte ſortant ſa tête hors du ſac. Ah, je ſuis roué !

Scapin. Ah, je ſuis mort !

Geronte. Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent ſur mon dos ?

Scapin lui remettant la tête dans le ſac. Prenez garde, voici une demi-douzaine de Soldats tout enſemble.

(contrefeſant la voix de pluſieurs perſonnes.)

Allons, tâchons à trouver ce Geronte, cherchons partout. N'epargnons point nos pas. Courons toute la Ville, n'oublions aucun lieu. Viſitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous ? Tournons parlà. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait.

(à Geronte avec ſa voix ordinaire.)

Cachez-vous bien. *Ah ! camarades, voici ſon valet ! Allons, coquin, il faut que tu nous enſeignes où èſt ton Maître.* Hé, Meſſieurs, ne me maltraitez point. *Allons, dis-nous où il èſt. Parle. Hâte-toi. Expedions. Depêche vîte. Tôt.* Hé, Meſſieurs, doucement.

(*Geronte met doucement la tête hors du ſac, et apperçoit la fourberie de Scapin.*)

Si tu ne nous fais trouver ton Maître tout-a-l'heure, nous allons faire pleuvoir ſur toi une ondée de coups de bâton. J'aime mieux ſouffrir toute choſe, que de découvrir mon Maître. *Nous allons t'aſſommer.* Faites tout ce qu'il vous plaira. *Tu as envie d'être battu ? Ah, tu en veux tâter ? Voilà . . .* Oh !

(*Comme il èſt près de frapper, Géronte ſort du ſac, et Scapin enfuit.*)

Geronte ſeul. Ah, infame ! Ah, traître ! Ah, ſcélérat ! C'eſt ainſi que tu m'aſſaſſines ?

SCENE III.

Zerbinette, Geronte.

Zerbinette riant ſans voir Geronte.

AH, ah, je veux prendre un peu l'air !

Geronte à part, ſans voir Zerb. Tu me le payeras, je te jure.

Zerb.

Zerb. ſans voir Geronte. Ah, ah, ah, ah, la plaiſante hiſtoire, et la bonne dupe que ce vieillard !

Geronte. Il n'y a rien de plaiſant à cela, et vous n'avez que faire d'en rire.

Zerb. Quoi ? Que voulez-vous dire, Monſieur ?

Geront. Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

Zerb. De vous ?

Geronte. Oui.

Zerb. Comment ! Qui ſonge à ſe moquer de vous ?

Geronte. Pourquoi venez-vous ici me rire au nez ?

Zerb. Cela ne vous regarde point, et je ris toute ſeule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaiſant qu'on puiſſe entendre. Je ne ſais pas ſi c'eſt parce que je ſuis intéreſſée dans la choſe ; mais je n'ai jamais trouvé rien de ſi drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à ſon pere, pour en attrapper de l'argent.

Geronte. Par un fils à ſon pere, pour en attrapper de l'argent ?

Zerb. Oui. Pour peu que vous me preſſiez, vous me trouverez aſſez diſpoſée à vous dire l'affaire ; et j'ai une démangeaiſon naturelle à faire part des contes que je fais.

Geronte. Je vous prie de me dire cette hiſtoire.

Zerb. Je le veux bien. Je ne riſquerai pas grand'-choſe à vous la dire, et c'eſt une aventure qui n'eſt pas pour être long-temps ſécrète. La deſtinée a voulu que je me trouvaſſe parmi une bande de ces perſonnes qu'on appelle Egyptiens, et qui, rodant de Province en Province, ſe mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choſes. En arrivant dans cette Ville, un jeune homme me vit, et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas ; et le voilà d'abord, comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous diſent, leurs affaires ſont faites ; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ſes premieres penſées. Il fit connoître ſa paſſion aux gens qui me tenoient, et il les trouva diſpoſés à me laiſſer à lui, moyennant quelque ſomme.

Mais

Mais le mal de l'affaire étoit, que mon amant ſe trouvoit dans l'état, où l'on voit très-ſouvent la plupart des fils de famille, c'èſt-à-dire, qu'il étoit un peu dénué d'argent ; il a un pere, qui, quoique riche, èſt un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me ſaurois-je ſouvenir de ſon nom ? Ah, aidez-moi un peu ! Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui ſoit connu pour être avare au dernier point.

Geronte. Non.

Zerb. Il y a à ſon nom du ron... ronte. O... Oronte. Non. Gé... Géronte ; oui, Géronte, juſtement ; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'èſt ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville ; et mon amant alloit me perdre faute d'argent, ſi, pour en tirer de ſon pere, il n'avoit trouvé du ſecours dans l'induſtrie d'un ſerviteur qu'il a. Pour le nom du Serviteur, je le ſais à merveille. Il s'appelle Scapin ; c'èſt un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges que l'on peut donner.

Geronte à part. Ah, coquin que tu ès !

Zerb. Voici le ſtratagême, dont il s'èſt ſervi pour attraper ſa dupe. Ah, ah, ah, ah ; je ne ſaurois m'en ſouvenir, que je ne rie de tout mon coeur. Ah, ah, ah ; il èſt allé trouver ce chien d'avare. Ah, ah, ah, et il lui a dit, qu'en ſe promenant ſur le Port avec ſon fils, hi, hi, ils avoient vu une galere Turque, où on les avoit invités d'éntrer ; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation ; ah, que tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galere en mer ; et que le Turc l'avoit renvoyé lui ſeul à terre dans un eſquif, avec ordre de dire au Pere de ſon Maître, qu'il emmenoit ſon fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout-à-l'heure cinq cents écus. Ah, ah, ah. Voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieuſes angoiſſes ; et la tendreſſe qu'il a pour ſon fils, fait un combat étrange avec ſon avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande ſont juſtement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah. Il ne peut ſe reſoudre à tirer cette ſomme de ſes entrailles ; et la peine qu'il ſouffre lui

lui fait trouver cents moyens ridicules pour ravoir ſon fils. Ah, ah, ah. Il veut envoyer la Juſtice en mer après la galere du Turc. Ah, ah, ah! Il ſollicite ſon valet de s'aller offrir à tenir la place de ſon fils, juſqu'à ce qu'il ait amaſſé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah. Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah. Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ſes propoſitions, et chaque reflexion èſt doloureuſement accompagnée d'un, *Mais que diable alloit-il faire dans cette galere? Ah, maudite galere! Traître de Turc.* Enfin, après pluſieurs détours, après avoir long-temps gémé et ſoupiré.... Mais il me ſemble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous?

Geronte. Je dis que le jeune homme èſt un pendard, un inſolent, qui ſera puni par ſon pere, du tour qu'il lui a fait; que l'Eyptienne èſt une mal-aviſée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur qui ſaura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet èſt un ſcélérat, qui ſera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il ſoit demain.

SCENE IV.

Zerbinette, Silveſtre.

Silveſt. Où èſt-ce donc que vous vous échappez? Savez-vous bien que vous venez de parler là au pere de votre amant.

Zerb. Je viens de m'en douter, et je me ſuis adreſſée à lui-même, ſans y penſer, pour lui conter ſon hiſtoire.

Silveſt. Comment ſon hiſtoire?

Zerb. Oui. J'etois toute remplie du conte, et je brulois de le redire. Mais qu'importe? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choſes, pour nous, en puiſſent être ni pis, ni mieux.

Silveſt.

Silveſt. Vous aviez grande envie de babiller ; et c'eſt avoir bien de la langue, que de ne pouvoir ſe taire de ſes propres affaires.

Zerb. N'auroit-il pas appris cela de quelqu'autre ?

SCENE V.

Argante, Zerbinette, Silveſtre.

Arg. derriere le Théâtre.

HOlà, Silveſtre ?

Silveſt. à Zerb. Rentrez dans la maiſon. Voilà mon Maître qui m'appelle.

SCENE VI.

Argante, Silveſtre.

Arg. VOUS vous êtes donc accordés, coquin, vous vous êtes accordés, Scapin, vous et mon-fils, pour me fourber ; et vous croyez que je l'endure ?

Silveſt. Ma foi, Monſieur, ſi Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains ; et vous aſſure que je n'y trempe en aucune façon.

Arg. Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire ; et je ne prétens pas qu'on me faſſe paſſer la plume par le bec.

SCENE VII.

Geronte, Argante, Silveſtre.

Geronte. AH, Seigneur Argante, vous me voyez accablé de diſgrace !

Arg. Vous me voyez auſſi dans un accablement horrible.

Geronte.

Geronte. Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus.

Arg. Le même pendard de Scapin, par une fourberie auſſi, m'a attrapé deux cents piſtoles.

Geronte. Il ne s'èſt pas contenté de m'attraper cinq cents écus, il m'a traité d'une maniere que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

Arg. Je veux qu'il me faſſe raiſon de la piece qu'il m'a jouée.

Geronte. Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

Silveſt. à part. Plaiſe au Ciel que, dans tout ceci, je n'aie point ma part !

Geronte. Mais ce n'èſt pas encore tout, Seigneur Argante, et un malheur nous èſt toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouiſſois au aujourd'hui de l'eſpérance d'avoir ma fille, dont je feſois toute ma conſolation, et je viens d'apprendre de mon homme qu'elle èſt partie il y a long-temps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaiſſeau où elle s'embarqua.

Arg. Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous ?

Geronte. J'ai eu mes raiſons pour cela ; et des intérêts de famille m'ont obligé juſqu'ici à tenir fort ſecret ce ſecond mariage. Mais que vois-je ?

SCENE VIII.

Argante, Geronte, Nerine, Silveſtre.

Geronte. AH, te voilà, nourrice !

Nerine ſe jettant aux genoux de Géronte. Ah, Seigneur Pandolphe, que ! . . .

Geronte. Appelle-moi Géronte, et ne te ſers plus de ce nom. Les raiſons ont ceſſé, qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

Nerine. Las, que ce changement de nom nous a causé de troubles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous chercher ici !

Geronte. Où èſt ma fille et ſa mere ?

Nerine. Votre fille, Monſieur, n'èſt pas loin d'ici ; mais avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement, où, faute de vous rencontrer, je me ſuis trouvée avec elle.

Geronte. Ma fille mariée ?

Nerine. Oui, Monſieur.

Geronte. Et avec qui ?

Nerine. Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain Seigneur Argante.

Geronte. O Ciel !

Arg. Quelle rencontre !

Geronte. Mene-nous, mene-nous promptement où elle èſt.

Nerine. Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

Geronte. Paſſe devant. Suivez-moi, ſuivez-moi, Seigneur Argante.

Silveſt. ſeul. Voilà une avanture qui èſt tout-à-fait ſurprenante.

SCENE IX.

Scapin, Silveſtre.

Scapin. Hé bien, Silveſtre, que font nos gens ?

Silveſt. J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave èſt accommodée. Notre Hiacinte s'èſt trouvée la fille du Seigneur Géronte ; et le hazard a fait ce que la prudence des peres avoit délibéré. L'autre avis, c'èſt que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, et ſur-tout le Seigneur Géronte.

Scapin. Cela n'èſt rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal ; et ce ſont des nuées qui paſſent bien loin ſur nos têtes.

Silveſt.

Silveſt. Prends garde à toi. Les fils pourroient bien ſe raccommoder avec les peres, et toi demeurer dans la naſſe.

Scapin. Laiſſe-moi faire, je trouverai moyen d'appaiſer leur courroux, et . . .

Silveſt. Retire-toi, les voilà qui ſortent.

SCENE X.

Geronte, Argante, Hiacinte, Zerbinette, Nerine, Silveſt.

Geronte. ALLONS, ma fille, venez chez moi. Ma joie auroit été parfaite, ſi j'avois pu voir votre mere avec vous.

Arg. Voici Octave tout-à-propos.

SCENE XI.

Argante, Geronte, Octave, Hiacinte, Zerbinette, Nerine, Silveſtre.

Arg. VENEZ, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuſe avanture de votre mariage. Le Ciel . . .

Octave. Non, mon pere, toutes vos propoſitions de mariage ne ſerviront de rien. Je dois lever le maſque avec vous, et l'on vous a dit mon engagement.

Arg. Oui. Mais tu ne ſais pas . . .

Octave. Je ſais tout ce qu'il faut ſavoir.

Arg. Je veux te dire que la fille du Seigneur Géronte . . .

Octave. La fille du Seigneur Géronte ne me ſera jamais de rien.

Geronte. C'èſt elle . . .

Octave à Géronte. Non, Monſieur, je vous demande pardon, mes réſolutions ſont priſes.

Silveſt. à Octave. Ecoutez . . .

Octave. Non. Tais-toi. Je n'écoute rien.

Arg. à Octave. Ta femme . . .

Octave. Non, vous dis-je, mon pere, je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hiacinte. *(Traverſant le Théâtre pour ſe mettre à côté d'Hiacinte.)* Oui, vous avez beau faire, la voilà celle à qui ma foi eſt engagée ; je l'aimerai toute ma vie, et je ne veux point d'autre femme.

Arg. Hé bien, c'eſt elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui ſuit toujours ſa pointe ?

Hiacinte montrant Géronte. Oui, Octave, voilà mon pere que j'ai trouvé, et nous nous voyons hors de peine.

Geronte. Allons chez moi, nous ſerons mieux qu'ici pour nous nous entretenir.

Hiacinte montrant Zerbinette. Ah, mon pere, je vous demande par grace, que je ne ſois point ſéparée de l'aimable perſonne que vous voyez. Elle a un mérite, qui vous fera concevoir de l'eſtime pour elle quand il ſera connu de vous.

Geronte. Tu veux que je tienne chez moi une perſonne qui eſt aimée de ton frere, et qui m'a dit tantôt au nez mille ſottiſes de moi-même ?

Zerb. Monſieur, je vous prie de m'excuſer. Je n'aurois pas parlé de la ſorte, ſi j'avois ſu que c'étoit vous, et je ne vous connoiſſois que de réputation.

Geronte. Comment, que de réputation ?

Hiacinte. Mon pere, la paſſion que mon frere a pour elle n'a rien de criminel, et je réponds de ſa vertu.

Geronte. Voilà qui eſt fort bien. Ne voudroit-on point que je mariaſſe mon fils avec elle ? Une fille inconnue, qui fait le métier de coureuſe.

SCENE XII.

Argante, Geronte, Leandre, Octave, Hiacinte, Zerbinette, Nerine, Silveſtre.

Leandre. MON pere, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, ſans naiſſance, et ſans bien. Ceux de qui l'ai rachetée, vienent de me

me découvrir qu'elle èſt de cette Ville, et d'honnête famille, que ce ſont eux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans ; et voici un bracelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ſes parents.

Arg. Hélas, à voir ce bracelet, c'èſt ma fille que je perdis à l'âge que vous dites !

Geronte. Votre fille ?

Arg. Oui, ce l'èſt ; et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre aſſuré. Ma chere fille !

Hiacinte. O Ciel, que d'avantures extraordinaires !

SCENE XIII.

Argante, Geronte, Leandre, Octave, Hiacinte, Zerbinette, Nerine, Silveſtre, Carle.

Carle. AH, Meſſieurs, il vient d'arriver un accident étrange !

Geronte. Quoi ?

Carle. La pauvre Scapin...

Geronte. C'èſt un coquin que je veux faire pendre.

Carle. Hélas, Monſieur, vous ne ſerez pas en peine de cela ! En paſſant contre un bâtiment, il lui èſt tombé ſur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a briſé l'os, et découvert toute la cervelle. Il ſe meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

Arg. Où èſt-il ?

Carle. Le voilà.

SCENE DERNIERE.

Argante, Geronte, Leandre, Octave, Hiacinte, Zerbinette, Nerine, Scapin, Silveſtre, Carle.

Scapin apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avoit été bleſſé.

AH, ah ! Meſſieurs, vous me voyez... ah, vous me voyez dans un étrange état... Ah, je n'ai

pas voulu mourir, ſans venir demander pardon à toutes les perſonnes que je puis avoir offenſées ! Ah, oui, Meſſieurs, avant que de rendre le dernier ſoupir, je vous conjure, de tout mon coeur, de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, et principalement le Seigneur Argante, et le Seigneur Géronte. Ah !

Arg. Pour moi, je te pardonne ; va, meurs en repos.

Scapin à Geronte. C'eſt vous, Monſieur, que j'ai le plus offenſé par les coups de bâton . . .

Geronte. Ne parle point davantage, je te pardonne auſſi.

Scapin. ç'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je . . .

Geronte. Laiſſons cela.

Scapin. J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que . . .

Geronte. Mon Dieu ! Tais-toi.

Scapin. Les malheureux coups de bâton que je vous . . .

Geronte. Tais-toi, te dis-je, j'oublie tout.

Scapin. Hélas, quelle bonté ! Mais eſt-ce de bon coeur, Monſieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que . . .

Geronte. Hé, oui. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout, voilà qui eſt fait.

Scapin. Ah, Monſieur, je me ſens tout ſoulagé depuis cette parole.

Geronte. Oui ; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

Scapin. Comment, Monſieur ?

Geronte. Je me dédis de ma parole, ſi tu rechappes.

Scapin. Ah, ah ! Voilà mes foibleſſes qui me reprennent.

Arg. Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner ſans condition.

Geronte. Soit.

Arg.

Arg. Allons souper ensemble, pour mieux goûter notre plaisir.

Scapin. Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

FIN.

ORESTE.

PERSONNAGES.

ORESTE, fils de Clitemneſtre et d'Agamemnon.
ELECTRE, } ſœurs d'Oreſte.
IPHISE, }
CLITEMNESTRE, Epouſe d'Egiſte.
EGISTE, Tyran d'Argos.
PILADE, Ami d'Oreſte.
PAMMENE, Vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.
DIMAS, Officier des Gardes.
Suite.

Le Théâtre doit repréſenter le rivage de la mer ; un Bois, un Temple, un Palais, et un Tombeau, d'un côté ; et de l'autre, Argos dans le lointain.

ORESTE,

ORESTE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Scene Premiere.

Iphiſe, Pammene.

Iphiſe. EST-IL vrai, cher Pammene, et ce lieu ſolitaire,
Ce palais exécrable, où languit ma miſère,
Me verra-t-il goûter la funeſte douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma ſoeur ?
La malheureuſe Electre, à mes douleurs ſi chère,
Vient-elle avec Egiſte au tombeau de mon père ?
Egiſte ordonne-t-il qu'en ces ſolemnités
Le ſang d'Agamemnon paraiſſe à ſes cotés ?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine,
Qui célèbre le crime, et que ce jour amène ?
Pam. O reſpectable Iphiſe ! ô fille de mon Roi !
Relegué comme vous dans ce ſéjour d'effroi,
Les ſecrets d'une Cour en horreurs ſi fertile,
Pénétrent rarement dans mon obſcur azile.
Mais on dit qu'en effet Egiſte ſoupçonneux,
Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux ;
Qu'il ne ſouffrira plus qu'Electre en ſon abſence
Appelle par ſes cris Argos à la vengeance.
Il redoute ſa plainte ; il craint que tous les coeurs
Ne reveillent leur haine au bruit de ſes clameurs ;

Et

Et d'un oeil vigilant épiant ſa conduite,
Il la traite en eſclave, et la traine à ſa ſuite.
Iphiſe. Ma ſoeur eſclave ! ô Ciel ! ô ſang d'Agamemnon !
Un barbare à ce point outrage encore ton nom !
Et Clitemneſtre, hélas ! cette mère cruelle,
A permis cet affront qui rejaillit ſur elle !
Peut-être que ma ſoeur, avec moins de fierté,
Devait de ſon Tyran braver l'autorité ;
Et n'ayant contre lui que d'impuiſſantes armes,
Mêler moins de reproche et d'orgueil à ſes larmes.
Qu'a produit ſa fierté ? Que ſervent ſes éclats ?
Elle irrite un barbare, et ne nous venge pas.
On m'a laiſſé du moins, dans ce funeſte azile,
Un deſtin ſans oprobre, un malheur plus tranquile.
Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,
Loin de ſes ennemis, et loin de ſon bourreau :
Dans ce ſéjour de ſang, dans ce déſert ſi triſte,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egiſte.
Je ne ſuis condamnée à l'horreur de le voir,
Que lorſque rapellant le temps du déſeſpoir,
Le Soleil à regret ramène la journée,
Où le Ciel a permis ce barbare hymenée,
Où ce monſtre enyvré du ſang du Roi des Rois,
Où Clitemneſtre....

SCENE II.

Electre, Iphiſe, Pammene.

Iphiſe. HELAS ! èſt-ce vous que je vois,
Ma ſoeur ?
Electre. Il èſt venu ce jour où l'on aprête
Les déteſtables jeux de leur coupable fête.
Electre leur eſclave, Electre votre ſoeur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.
Iphiſe. Un deſtin moins affreux permet que je vous voie ;
A ma douleur profonde il mêle un peu de joie ;
Et vos pleurs et les miens enſemble confondus...

Electre.

Electre. Des pleurs? Ah, ma faibleſſe en a trop répandus.
Des pleurs! ombre ſacrée, ombre chère et ſanglante,
Eſt-ce-là le tribut qu'il faut qu'on te préſente?
C'èſt du ſang que je dois; c'èſt du ſang que tu veux;
C'èſt parmi les aprêts de tes indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe, où mon Tyran m'entraine,
Que ranimant ma force et ſoulevant ma chaine,
Mon bras, mon faible bras oſera l'égorger,
Au tombeau que ſa rage ôſe encor outrager.
Quoi! j'ai vû Clitemneſtre avec lui conjurée,
Lever ſur ſon époux ſa main trop aſſurée!
Et nous ſur le Tyran nous ſuſpendons des coups,
Que ma mère à mes yeux porta ſur ſon époux!
O douleur! ô vengeance! O vertu qui m'animes,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pû les crimes?
Nous ſeules déſormais devons nous ſecourir:
Craignez-vous de frapper? craignez-vous de mourir?
Secondez de vos mains ma main déſeſpérée;
Fille de Clitemneſtre, et rejetton d'Atrée;
Venez.
Iphiſe. Ah! modérez ces tranſports impuiſſants;
Commandez, chère Electre, au trouble de vos ſens;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes:
Qui peut nous ſeconder? comment trouver des armes?
Comment fraper un Roi de gardes entouré,
Vigilant, ſoupçonneux, par le crime éclairé?
Hélas! à nos regrets n'ajoutons point de craintes;
Tremblez que le Tyran n'ait écouté vos plaintes.
Electre. Je veux qu'il les écoute; oui, je veux dans ſon coeur
Empoiſonner ſa joie, y porter ma douleur;
Que mes cris juſqu'au Ciel puiſſent ſe faire entendre;
Qu'ils apellent la foudre, et la faſſent deſcendre;
Qu'ils réveillent cent Rois indignes de ce nom,
Qui n'ont ôſé venger le ſang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, helas! cette du leur captive,
Ces faibles ſentimens de votre ame craintive;
Il vous ménage au moins. De ſon indigne loi
Le joug apeſanti n'èſt tombé que ſur moi.

Vous n'êtes point eſclave, et d'oprobrés nourrie.
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de mort, ces aprêts, ce feſtin,
Ce feſtin déteſtable, où le fer à la main,
Clitemneſtre ! ma mère ! ah, cette horrible imagé
Eſt préſente à mes yeux, préſente à mon courage.
C'èſt-là, c'èſt en ces lieux, où vous n'ôſes pleurer,
Où vos reſſentimens n'ôſent ſe déclarer,
Que j'ai vû votre pére attiré dans le piège,
Se debattre et tomber ſous leur main ſacrilège.
Pammène aux derniers cris, aux ſanglots de ton Roi,
Je croi te voir encor accourir avec moi ;
J'arrive. Quel objet ! une femme en furie
Recherchait dans ſon flanc les reſtes de ſa vie.
Tu vis mon cher Oreſte enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connaiſſait pas,
Près du corps tout ſanglant de ſon malheureux pére,
A ſon ſecours encor il appellait ſa mére.
Clitemneſtre apuiant mes ſoins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux :
Et s'arrêtant du moins au milieu de ſon crime,
Nous laiſſa loin d'Egiſte emporter la victime.
Oreſte, dans ton ſang conſommant ſa fureur,
Egiſte a-t-il détruit l'objet de ſa terreur ?
Es-tu vivant encor ? as-tu ſuivi ton père ?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers ; et mes yeux pleins de pleurs,
N'ont vu que des forfaits et des perſécuteurs.

Pam. Filles d'Agamemnon, race divine et chère,
Don't j'ai vû la ſplendeur et l'horrible miſére,
Permettez que ma voix puiſſe encor en vous deux
Réveiller cet eſpoir qui reſte aux malheureux.
Avez-vous donc des Dieux oublié les promeſſes ?
Avez-vous oublié que leurs mains vengereſſes,
Doivent conduire Oreſte en cet affreux ſéjour,
Où ſa ſoeur avec moi lui conſerva le jour ?
Qu'il doit punir Egiſte au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où ſon lâche aſſaſſin
Inſulte encor au Roi, dont il perça le ſein ?

La

La parole des Dieux n'èſt point vaine et trompeuſe ;
Leurs deſſeins ſont couvèrts d'une nuit ténébreuſe ;
La peine ſuit le crime : elle arrive à pas lents.
Iphiſe. Dieux qui la préparez, que vous tardez long-tems !
Auprès de ce tombeau je languis déſolée ;
Ma ſoeur plus malheureuſe, à la Cour exilée,
Ma ſœur èſt dans les fers, et l'oppreſſeur en paix,
Indignement heureux, jouit de ſes forfaits.
Electre. Vous le voyez, Pammène ; Egiſte renouvelle
De ſon hymen ſanglant la pompe criminelle ;
Et mon frére exilé de déſerts en déſerts,
Semble oublier ſon pére, et négliger mes fers.
Pam. Comptez les tems : voyez qu'il touche à peine l'age
Où la force commence à ſe joindre au courage :
Eſpérez ſon retour, eſpérez dans les Dieux.
Electre. Sage et prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience ;
Hélas ! vous me rendez un rayon d'eſpérance.
Qui pourrait de ces Dieux encenſer les Autels,
S'il voyaient ſans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime inſolent, dans ſon heureuſe yvreſſe,
Ecraſait à loiſir l'innocente faibleſſe ;
Dieux, vous rendez Oreſte aux larmes de ſa ſoeur ;
Vôtre bras ſuſpendu frappera l'oppreſſeur.
Oreſte, entens ma voix, celle de ta patrie,
Celle du ſang verſé qui t'appelle et qui crie :
Viens du fond des déſerts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monſtres des forèts ton bras fait-il la guerre ?
C'èſt aux monſtres d'Argos, aux Tyrans de la Terre,
Aux meurtriers des Rois, que tu dois t'adreſſer :
Viens, qu'Electre te guide au ſein qu'il faut percer.
Iphiſe. Renfermez ces douleurs, et cette plainte amère ;
Votre mére parait.
Electre. Ai-je encore une mére ?

SCENE III.

Clitemneſtre, Electre, Iphiſe.

Clit. ALLEZ; que l'on me laiſſe en ces lieux retirés;
Pammène, éloignez-vous; mes filles, demeurez.
Iphiſe. Hélas! ce nom ſacré diſſipe mes alarmes.
Electre. Ce nom, jadis ſi ſaint, redouble encor mes larmes.
Clit. J'ai voulu ſur mon ſort, et ſur vos intérêts,
Vous dévoiler enfin mes ſentimens ſécrèts.
Je rends grace au deſtin, dont la rigueur utile,
De mon ſecond époux rendit l'hymen ſtérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeſte flanc,
Un ſang que j'aurais vu l'ennemi de mon ſang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie;
Et les chagrins ſécrèts dont je fus pourſuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne ſont point étrangères:
Même en dépit d'Egiſte elles m'ont été chères:
Je n'ai point étouffé mes premiers ſentimens:
Et malgré la fureur de ſes emportemens,
Electre, dont l'enfance a conſolé ſa mére
Du ſort d'Iphigénie, et des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage, et qui brave mes loix,
Dans le fond de mon coeur n'a point perdu ſes droits.
Electre. Qui! vous, Madame, ô Ciel! vous m'aimeriez encore?
Quoi, vous n'oubliez point ce ſang qu'on déſhonore?
Ah, ſi vous conſervez des ſentimens ſi chers,
Obſervez cette tombe, . . . et regardez mes fers.
Clit. Vous me faites frémir; votre eſprit inflexible
Se plait à m'accabler d'un ſouvenir horrible:
Vous portez le poignard dans ce coeur agité;
Vous frapez un mère, et je l'ai mérité.
Electre. Eh bien, vous déſarmez une fille éperdue.
La Nature en mon coeur èſt toujours entendue.
Ma mére, s'il le faut, je condamne à vos piés

Ce

Ces reproches ſanglans trop longtems eſſuyés.
Aux fers de mon Tyran par vous-même livrée,
D'Egiſte dans mon coeur je vous ai ſéparée.
Ce ſang que je vous dois ne ſaurait ſe trahir ;
J'ai pleuré ſur ma mére, et n'ai pu vous haïr.
Ah, ſi le Ciel enfin vous parle et vous éclaire,
S'il vous donne en ſécrèt un remors ſalutaire,
Ne le repouſſez pas : laiſſez-vous pénétrer
A la ſécrètte voix qui vous daigne inſpirer.
Détachez vos deſtins des deſtins d'un perfide :
Livrez-vous toute entiére à ce Dieu qui vous guide.
Appellez votre fils, qu'il revienne en ces lieux,
Reprendre de vos mains le rang de ſes ayeux ;
Qu'il puniſſe un Tyran ; qu'il régne ; qu'il vous aime ;
Qu'il venge Agamemnon, ſes filles, et vous-même.
Faites venir Oreſte.

Clit. Electre, levez-vous ;
Ne parlez point d'Oreſte, et craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée ;
Mais d'un Maitre abſolu la puiſſance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas :
Et vous l'avez forcé d'apeſantir ſon bras.
Moi-même qui me vois ſa première ſujètte ;
Moi qu'offenſa toujours votre plainte indiſcrette,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encor, au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous ſeule un affront qui m'outrage.
Pliez à votre état ce ſuperbe courage ;
Aprenez d'une ſoeur comme il faut s'affliger,
Comme on cède au deſtin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le ſein de ma famille entiére,
Finir un jour en paix ma fatale carrière.
Mais ſi vous vous hâtez, ſi vos ſoins imprudens
Appellent en ces lieux Oreſte avant le tems,
Si d'Egiſte jamais il affronte la vûe,
Vous hazardez ſa vie, et vous étes perdue ;
Et malgré la pitié dont mes ſens ſont atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

Electre. Lui, votre époux ? O Ciel ! lui, ce monſtre ? . . . Ah, ma mére,
Eſt-ce ainſi qu'en effet vous plaignez ma miſére ?

A quoi vous ſert, hélas ! ce remors paſſager ?
Ce ſentiment ſi tendre était-il étranger ?
Vous menacez Electre, et votre fils lui-même !
A Iphiſe. Ma ſoeur ! et c'eſt ainſi qu'une mère nous aime ?
A Clit. Vous menacez Oreſte ! . . . Hélas, loin d'eſpérer
Qu'un frére malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore ſi le Ciel a conſervé ſa vie ;
J'ignore ſi ce Maître abominable, impie,
Votre époux, puiſqu'ainſi vous l'ôſez appeller,
Ne s'eſt pas en ſecrèt hâté de l'immoler.
Iphiſe. Madame, croyez-nous ; je jure, j'en atteſte
Les Dieux dont nous ſortons, et la mère d'Oreſte,
Que loin de l'appeller dans ce ſéjour de mort,
Nos yeux, nos triſtes yeux ſont fermées ſur ſon ſort.
Ma mére, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ſes ſoeurs gémiſſantes :
N'affligez plus Electre : on peut à ſes douleurs
Pardonner le reproche, et permettre les pleurs.
Electre. Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte ;
Quand je parle d'Oreſte, on redouble ma crainte.
Je connais trop Egiſte, et ſa férocité,
Et mon frére eſt perdu, puiſqu'il eſt redouté.
Clit. Votre frére eſt vivant : reprenez l'eſpérance.
Mais s'il eſt en danger, c'eſt par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, et ſachez aujourdhui,
Plus humble en vos chagrins, reſpecter mon ennui.
Vous penſez que je viens, heureuſe et triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante ;
Electre, cette fête eſt un jour de douleur ;
Vous pleurez dans les fers, et moi dans ma grandeur.
Je ſçai quels voeux forma votre haine inſenſée.
N'implorez plus les Dieux. Ils vous ont exaucée.
Laiſſez-moi reſpirer.

SCENE

SCENE IV.

Clitemneſtre ſeule.

L'ASPECT de mes enfans
Dans mon coeur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime longtems proſpère,
Noeuds ſanglans qu'ont formés le meurtre et l'adultère,
Pompe jadis trop chère à mes voeux égarés,
Quel èſt donc cet effroi dont vous me pénétrez ?
Mon bonheur èſt détruit, l'yvrèſſe èſt diſſipée :
Une lumiére horrible en ces lieux m'a frappée.
Qu'Egiſte èſt aveugle, puiſqu'il ſe croit heureux !
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux !
Il triomphe, et je ſens ſuccomber mon courage.
Pour la premiére fois je redoute un préſage ;
Je crains Argos, Electre, et ſes lugubres cris,
La Gréce, mes ſujets, mon fils, mon propre fils.
Ah, quelle deſtinée, et quel affreux ſupplice,
De former de ſon ſang ce qu'il faut qu'on haïſſe !
De n'oſer prononcer, ſans des troubles cruels,
Les noms les plus ſacrés, les plus chers aux mortels !
Je chaſſai de mon coeur la Nature outragée ;
Je tremble au nom d'un fils, la Nature èſt vengée.

SCENE V.

Egiſte, Clitemneſtre.

Clit. AH ! trop cruel Egiſte, où guidez-vous mes pas ?
Pourquoi revoir ces lieux conſacrés au trépas ?
Egiſte. Quoi, ces ſolemnités, qui vous étaient ſi chères,
Ces gages renaiſſant de nos deſtins proſpères,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur ?
Ce jour de notre hymen èſt-il un jour d'horreur ?

Clit. Non ; mais ce lieu, peut-être, èſt pour nous redoubtable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable ;
A des tourmens nouveaux tous mes ſens ſont ouvèrts.
Iphiſe dans les pleurs, Electre dans les fèrs,
Du ſang verſé par nous cette demeure empreinte,
Oreſte, Agamemnon, tout me remplit de crainte.
Egiſte. Laiſſez gémir Iphiſe, et vous reſſouvenez,
Qu'après tous nos affronts trop longtems pardonnés,
L'impétueuſe Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, et je ne prétens pas
Que de ſes cris plaintifs alarmant mes Etats,
Dans Argos déſormais ſa dangereuſe audace
Oſe des Dieux ſur nous rappeller la menace,
D'Oreſte aux mécontens promettre le retour.
On n'en parle que trop ; et depuis plus d'un jour,
Par-tout le nom d'Oreſte a bleſſé mon oreille ;
Et ma juſte colère à ce bruit ſe réveille.
Clit. Quel nom prononcez-vous ? tout mon coeur en frémit ;
On prétend qu'en ſécrèt un Oracle a prédit,
Qu'un jour en ce lieu même, où mon deſtin me guide,
Il porterait ſur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les Dieux ? Pourquoi vous préſenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, et qu'on peut éviter ?
Egiſte. Ne craignez rien d'Oreſte. Il èſt vrai qu'il reſpire :
Mais loin que dans le piège Oreſte nous attire,
Lui-même à ma pourſuite il ne peut échapper.
Déjà de toutes parts j'ai ſçu l'envelopper.
Errant et pourſuivie de rivage en rivage,
Il promène en tremblant ſon impuiſſante rage ;
Aux forêts d'Epidaure il s'èſt enfin caché.
D'Epidaure en ſécrèt le Roi m'èſt attaché :
Plus que vous ne penſez on prend notre défenſe.
Clit. Mais, quoi, mon fils !
Egiſte. Je ſçai quelle èſt ſa violence :
Il èſt fier, implacable, aigri par ſon malheur,
Digne du ſang d'Atrée, il en a la fureur.

Clit.

Clit. Ah Seigneur, elle èſt juſte.
Egiſte. Il faut la rendre vaine.
Vous ſçavez qu'en ſécrèt j'ai fait partir Pliſtène :
Il èſt dans Epidaure.
Clit. A quel deſſein ? pourquoi ?
Egiſte. Pour aſſurer mon Trône, et calmer votre effroi.
Oui, Pliſtène mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom, et mon Diadème,
Eſt trop intéreſſé, Madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez ſoupçonner.
Il vous tient lieu de fils ; n'en connaiſſez plus d'autre.
Vous ſçavez, pour unir ma famille et la vôtre,
Qu'Electre eut pû prétendre à l'hymen de mon fils,
Si ſon coeur à vos loix eut été plus ſoumis,
Si vos ſoins avaient pu fléchir ſon caractère ;
Mais je punis la ſoeur, et je cherche le frère ;
Pliſtène me ſeconde ; en un mot, il vous ſert :
Notre ennemi commun ſans doute èſt découvèrt.
Vous frémiſſez, Madame ?
Clit. O Nouvelles victimes !
Ne puis-je reſpirer qu'à force de grands crimes ?
Egiſte, vous ſavez qui j'ai privé du jour . . .
Le fils que j'ai nourri périrait à ſon tour !
Ah, de mes jours uſés déplorable reſte
Doit-il être acheté par un prix ſi funeſte ?
Egiſte. Songez . . .
Clit. Non, laiſſez-moi dans ce trouble mortel,
Conſulter de ces lieux l'Oracle ſolemnel.
Egiſte. Madame, à mes deſſeins mettra-t-il des obſtacles ?
Qu'attendez-vous ici des Dieux et des Oracles ?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés ?
Clit. Vous rappellez des tems dont ils ſont irrités.
De mon coeur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les Dieux, la crainte les conſulte.
N'inſultez point, Seigneur, à mes ſens affaiblis.
Le tems qui change tout, a changé mes eſprits ;
Et peut-être des Dieux la main apeſantie
Se plait à ſubjuguer ma fièrté démentie.
Je ne ſens plus en moi ce courage emporté,

Qu'en

Qu'en ce palais ſanglant j'avais trop écouté.
Ce n'èſt pas que pour vous mon amitié s'altère :
Il n'èſt point d'intérêt que mon coeur vous préfère ;
Mais une fille eſclave, un fils abandonné,
Un fils, mon ennemi, peut-être aſſaſſiné,
Et qui, s'il èſt vivant, me condamne et m'abhorre ;
L'idée en èſt horrible ; et je ſuis mère encore.

Egiſte. Vous êtes mon épouſe, et ſurtout vous régnez.
Rappellez Clitemneſtre à mes yeux indignés.
Ecoutez-vous du ſang le dangereux murmure,
Pour des enfans ingrats qui bravent la Nature ?
Venez ; votre repos doit ſur eux l'emporter.

Clit. Du repos dans le crime ! ah, qui peut s'en flatter ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Oreſte, Pilade.

Oreſte. PILADE, où ſommes-nous ? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obſtiné du deſtin qui me ſuit ?
L'infortune d'Oreſte environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Tréſors, armes, ſoldats, a péri dans les mèrs.
San ſecours avec toi jetté dans ces déſèrts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le deſtin t'opprime
Le Ciel nous ravit tout, hors l'eſpoir qui m'anime.

A peine as-tu caché, ſous ces rocs eſcarpés,
Quelques triſtes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête ?
Pilade. J'ignore en quels climats nous jette la tempête ;
Mais de notre deſtin pourquoi déſeſpérer !
Tu vis, il me ſuffit ; tout doit me raſſurer.
Un Dieu dans Épidaure a conſervé ta vie,
Que le barbare Egiſte a toujours pourſuivie.
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Pliſtène ſous tes coups a fini ſes deſtins.
Marchons ſous la faveur de ce Dieu tutelaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père,
Qui veille ſur le juſte, et venge les forfaits.
Oreſte. Ce Dieu dans ſa colère a repris ſes bienfaits :
Sa faveur eſt trompeuſe, et dans toi je contemple
Des changements du ſort un déplorable exemple.
As-tu dans ces rochers, qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché cette urne, et ces marques funèbres,
Qu'en des lieux déteſtés, par le crime célèbres,
Dans les champs de Micène où régnaient mes ayeux
Nous devions apporter par les ordres des Dieux ?
Cette urne qui contient les cendres de Pliſtène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance et de haine,
Qui devaient d'un Tyran tromper les yeux cruels ?
Pilade. Oui, j'ai rempli ces ſoins.
Oreſte. O décrets éternels !
Quel fruit tirerons-nous de notre obéiſſance ?
Ami, qu'eſt devenu le jour de la vengeance ?
Reverrai-je jamais ce Palais, ce ſéjour,
Ce lieu cher et terrible où j'ai reçu le jour ?
Où marcher ? où trouver cette ſoeur généreuſe,
Dont la Grèce a vanté la vertu courageuſe,
Que l'on admire, hélas, qu'on n'ôſe ſecourir,
Qui conſerva ma vie, et m'aprit à ſouffrir ;
Qui, digne, en tous les tems, d'un pére magnanime,
N'a jamais ſuccombé ſous la main qui l'opprime ?
Quoi donc, tant de Héros, tant de Rois, tant d'Etats,
Ont combattu dix ans pour venger Ménélas ;

Agamemnon

Agamemnon périt, et la Grèce èſt tranquile ;
Dans l'Univers entier ſon fils n'a point d'azile ;
Et j'euſſe été ſans toi, ſans ta tendre amitié,
Aux plus vils des mortels un objet de pitié.
Mais le Ciel me ſoutient, quand il me perſécute ;
Il m'a donné Pilade, il ne veut point ma chute ;
Il m'a fait vaincre au moins un indigne ennemi :
Et la mort de mon pére èſt vengée à demi.
Mais que me ſervira cette cendre funeſte,
Que nous devions offrir pour la cendre d'Oreſte ?
Quel chemin peut conduire à cette affreuſe Cour ?

Pilade. Regarde ce Palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois ſombre et ſauvage ;
De deuil et de grandeur, tout offre ici l'image :
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triſte, levant au Ciel des yeux déſeſpérés ;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience ;
Sur ton malheureux ſort il pourra s'attendrir.

Oreſte. Il gémit : tout mortel èſt-il né pour ſouffrir ?

SCENE II.

Oreſte, Pilade, Pammene.

Pilade. QUi que vous ſoyez, tournez vers nous la vue.
La Terre où je vous parle èſt pour nous inconnue.
Vous voyez deux amis, et deux infortunés,
A la fureur des flots longtems abandonnés.
Ce lieu nous doit-il être ou funeſte ou propice ?

Pam. J'y révère les Dieux, j'implore leur juſtice ;
J'exerce en leur préſence, en ma ſimplicité,
Les reſpectables droits de l'hoſpitalité.
Daignez ſous l'humble toit qu'habite ma vieilleſſe,
Mépriſer des grands Rois la ſuperbe richeſſe :
Venez ; les malheureux me ſont toujours ſacrés.

Oreſte. Sage et juſte habitant de ces bords ignorés,
Que des Dieux par nos mains la puiſſance immortelle
De votre piété récompenſe le zèle !

Quel

Quel azile èſt le vôtre, et quelles ſont vos loix ?
Quel Souverain commande aux lieux où je vous vois ?
Pam. Egiſte régne ici : je ſuis ſous ſa puiſſance.
Oreſte. Egiſte ? Ciel ! ô crime ! ô terreur ! ô vengeance !
Pilade. Dans ce péril nouveau, gardez de vous trahir.
Oreſte. Egiſte ? juſtes Dieux ! celui qui fit périr . . .
Pam. Lui-même.
Oreſte. Et Clitemneſtre après ce coup funeſte ?
Pam. Elle régne avec lui : l'Univers ſait le reſte.
Oreſte. Ce Palais, ce tombeau ? . . .
Pam. Ce Palais redouté
Eſt par Egiſte même en ce jour habité.
Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage,
Par une main plus digne, et pour un autre uſage.
Ce tombeau (pardonnez ſi je pleure à ce nom).
Eſt celui de mon Roi, du grand Agamemnon.
Oreſte. Ah ! c'en eſt trop : le Ciel épuiſe mon courage.
Pilade à Oreſte. Dérobe-lui les pleurs qui peignent ton viſage.
Pam. à Oreſte qui ſe détourne. Etranger généreux, vous vous attendriſſez.
Vous voulez retiner les pleurs que vous verſez.
Hélas ! qu'en liberté votre coeur ſe déploye ;
Plaignez le fils des Dieux, et le vainqueur de Troie ;
Que des yeux étrangers pleurent au moins ſon ſort,
Tandis que dans ces lieux on inſulte à ſa mort.
Oreſte. Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les deſcendans d'Atrée.
Un Grec doit s'attendrir ſur le ſort des Héros.
Je dois ſurtout . . . Electre èſt elle dans Argos ?
Pam. Seigneur, elle èſt ici . . . .
Oreſte. Je veux, je cours.
Pilade. Arrête.
Tu vas braver les Dieux, tu hazardes ta tête.
Que je te plains !
(à Pammène.)
Daignez, reſpectable mortel,
Dans le Temple voiſin nous conduire à l'Autel ;
C'èſt le premier devoir. Il èſt tems que j'adore
Le Dieu qui nous ſauva ſur la mer d'Epidaure.

Oreſte

Oreſte. Menez-nous à ce Temple, à ce tombeau ſacré,
Où repoſe un Héros lâchement maſſacré.
Je dois à ſa grande ombre un ſécrèt ſacrifice.
Pam. Vous, Seigneur! ô deſtins! ô céleſte juſtice!
Vous, lui ſacrifier! Parmi ſes ennemis...
Je me tais... Mais, Seigneur, mon Maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre.... Egiſte ici s'avance;
Je vous ſuis, je vous joins: évitez ſa préſence.
Oreſte. Quoi! c'eſt Egiſte?
Pilade. Il faut vous cacher à ſes yeux.

SCENE III.

Egiſte, Clitemneſtre, Pammene.

Egiſte à Pam. A Qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux?
L'un de ces deux mortels porte ſur ſon viſage
L'empreinte des grandeurs, et les traits du courage;
Sa démarche, ſon air, ſon maintien m'ont frappé;
Dans une douleur ſombre il ſemble enveloppé;
Quel èſt-il? èſt-il né ſous mon obéiſſance?
Pam. Je connais ſon malheur, et non pas ſa naiſſance.
Je devais des ſecours à ces deux étrangers,
Pouſſés par la tempête à travers ces rochers;
S'ils ne me trompent point, la Grèce èſt leur patrie.
Egiſte. Répondez d'eux, Pammène: il y va de la vie.
Clit. Eh quoi! deux malheureux en ces lieux abordés,
D'un oeil ſi ſoupçonneux ſeraient-ils regardés?
Egiſte. On murmure, on m'alarme, et tout me fait ombrage.
Clit. Hélas! depuis quinze ans, c'èſt-là notre partage:
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint:
Et c'èſt un des poiſons dont mon coeur èſt atteint.

Egiſte.

Egiſte à Pam. Allez, dis-je, et ſachez quel lieu les a vû naître ;
Pourquoi près du Palais ils ont ôſé paraître ;
De quel port ils partaient, et ſurtout quel deſſein
Les guida ſur ces Mers dont je ſuis Souverain.

SCENE IV.

Egiſte, Clitemneſtre.

Egiſte. VOUS l'avez donc voulu ; votre crainte inquiète
A des Dieux vainement conſulté l'interprète.
Leur ſilence ne ſert qu'à vous déſeſpérer :
Mais Egiſte vous parle, et doit vous raſſurer.
A vous-même oppoſée, et par vos voeux trahie,
Craignant la mort d'un fils, et redoutant ſa vie ;
Votre eſprit ébranlé ne peut ſe raffermir.
Ah ! ne conſultez point ſur un ſombre avenir
Des confidens des Dieux l'incertaine réponſe.
Ma main fait nos deſtins, et ma voix les annonce.
Fiez-vous à mes ſoins, vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au deſtin d'Electre, il eſt tems que j'y penſe.
De nos nouveaux deſſeins j'ai peſé l'importance :
Sans doute elle eſt à craindre ; et je ſçai, que ſon nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon ;
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence,
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourdhui je brîſe ſes liens,
Que j'uniſſe par vous ces intérêts aux miens ;
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale ?
Parlez-lui ; mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus, qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous, qu'un ſi triſte eſclavage
Doit plier de ſon coeur la fermete ſauvage ;
Que ce paſſage heureux, et ſi peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré,

Le poids de la raiſon qu'une mère autoriſe,
L'ambition ſurtout la rendra plus ſoumiſe.
Gardez qu'elle réſiſte à ſa félicité ;
Il reſte un châtiment pour ſa témérité.
Ici votre indulgence, et le nom de ſon père,
Nourriſſent ſon orgueil au ſein de la misère.
Qu'elle craigne, Madame, un ſort plus rigoureux,
Un exil ſans retour, et des fèrs plus honteux.

SCENE V.

Clitemneſtre, Electre.

Clit. MA fille, aprochez-vous : et d'un oeil moins auſtère,
Enviſagez ces lieux, et ſurtout une mère.
Je gémis en ſécrèt, comme vous ſoupirez,
De l'aviliſſement où vos jours ſont livrés ;
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuſte haine,
Je m'en afflige en mère, et m'en indigne en Reine ;
J'obtiens grace pour vous ; vos droits vous ſont rendus.

Electre. Ah, Madame ! à vos piés. . . .

Clit. Je veux faire encor plus.

Electre. Eh quoi ?

Clit. De votre ſang ſoutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine,
Réunir ſes enfans trop longtems diviſés.

Electre. Ah, parlez-vous d'Oreſte ? achevez, diſpoſez.

Clit. Je parle de vous-même ; et votre âme obſtinée
A ſon propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaiſſement c'èſt peu de vous tirer :
Electre, au Trône, un jour il vous faut aſpirer.
Vous pouvez, ſi ce coeur connait le vrai courage,
De Micène, et d'Argos eſpérer l'héritage :
C'èſt à vous de paſſer, des fers que vous portez,
A ce ſuprème rang des Rois dont vous ſortez.
D'Egiſte contre vous j'ai ſçu fléchir la haine ;
Il veut vous voir en fille, il vous donne Pliſtène.

Pliſtène èſt d'Epidaure attendu chaque jour :
Votre hymen èſt fixé pour ſon heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déja la gloire ;
Le paſſé n'èſt plus rien, perdez-en la mémoire.
Electre. A quel oubli, grands Dieux ! ôſe-t-on m'inviter ?
Quel horrible avenir m'ôſe-t-on préſenter ?
O ſort, ô derniers coups tombés ſur ma famille !
Songez-vous au Héros dont Electre èſt la fille ?
Madame, ôſez-vous bien, par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de ſon bourreau ?
Le ſang d'Agamemnon ! qui ? moi ? la ſoeur d'Oreſte,
Electre, au fils d'Egiſte, au neveu de Thieſte !
Ah ! rendez-moi mes fèrs ; rendez-moi tout l'affront,
Dont la main des Tyrans a fait rougir mon front ;
Rendez-moi les horreurs de cette ſervitude,
Dont j'ai fait une épreuve et ſi longue et ſi rude.
L'opprobre èſt mon partage ; il convient à mon ſort.
J'ai ſupporté la honte, et vu de près la mort.
Votre Egiſte cent fois m'en avait menacée ;
Mais enfin c'èſt par vous qu'elle m'èſt annoncée.
Cette mort à mes ſens inſpire moins d'effroi,
Que les horribles voeux qu'on exige de moi.
Allez, de cet affront je vois trop bien la cauſe ;
Je vois quels nouveaux fèrs un lâche me propoſe.
Vous n'avez plus de fils, ſon aſſaſſin cruel
Craint les droits de ſes ſoeurs au Trône paternel :
Il veut forcer mes mains à ſeconder ſa rage,
Aſſurer à Pliſtène un ſanglant héritage,
Joindre un droit légitime aux droits des aſſaſſins,
Et m'unir aux forfaits par les noeuds les plus ſaints.
Ah ! ſi j'ai quelques droits, s'il èſt vrai qu'il les craigne.
Dans ce ſang malheureux, que ſa main les éteigne ;
Qu'il acheve à vos yeux de déchirer mon ſein :
Et ſi ce n'èſt aſſez, prêtêz-lui votre main :
Frappez, joignez Electre à ſon malheureux frère ;
Frappez, dis-je ; à vos coups je connaîtrai ma mère.
Clit. Ingrate, c'en èſt trop, et toute ma pitié
Cede enfin dans mon coeur à ton inimitié.

Que n'ai-je point tenté ? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briſer ton cruel caractere ?
Tendreſſe, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches ſanglans ſouvent même écoutés,
Raiſon, menace, amour, tout, juſqu'à la Couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne ;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné ſans fruit :
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la ſuit :
Va, je ſuis Clitemneſtre, et ſurtout je ſuis Reine.
Le ſang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'eſt trop flatter la tienne, et de ma foible main,
Careſſer le ſerpent qui déchire mon ſein.
Pleure, tonne, gémis, j'y ſuis indifférente.
Je ne verrai dans toi qu'une eſclave imprudente,
Flotant entre la plainte et la témérité,
Sous la puiſſante main de ſon Maitre irrité.
Je t'aimais malgré toi ; l'aveu m'en eſt bien triſte ;
Je ne ſuis plus pour toi que la femme d'Egiſte ;
Je ne ſuis plus ta mère, et toi ſeule as rompu
Ces noeuds infortunés de ce coeur combattu,
Ces noeuds qu'en frémiſſant réclamait la nature,
Que ma fille déteſte, et qu'il faut que j'abjure.

SCENE VI.

Electre ſeule.

ET c'eſt ma mère, ô Ciel ! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi ?
Hélas ! j'en ai trop dit : ce coeur plein d'amertume
Répandait malgré lui le fiel qui le conſume.
Je m'emporte, il eſt vrai ; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreſte, en ſes diſcours, annoncé le trépas ?
On offre ſa dépouille à ſa ſoeur déſolée !
De ces lieux tout ſanglans la Nature exilée,
Et qui ne laiſſe ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait pour lui toute entiére en mon coeur.
S'il n'eſt plus, ſi ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie ?
Pourquoi ?

Pourquoi ? pour obtenir de ſes Triſtes faveurs
De ramper dans la Cour de mes perſécuteurs ?
Pour lever en tremblant, aux Dieux qui me trahiſſent,
Ces languiſſantes mains que mes chaîns flétriſſent ?
Pour voir avec des yeux de larmes obſcurcis,
Dans le lit de mon père, et ſur ſon Trône aſſis,
Ce monſtre, ce Tyran, ce raviſſeur funeſte,
Qui m'ôte encor ma mère, et me prive d'Oreſte ?

SCENE VII.

Electre, Iphiſe.

Iphiſe. CHERE Electre, appaiſez ces cris de la douleur.
Electre. Moi !
Iphiſe. Partagez ma joie.
Electre. O comble du malheur !
Quelle funeſte joie à nos coeurs étrangère !
Iphiſe. Eſpérons.
Electre. Non, pleurez ; ſi j'en crois une mère,
Oreſte èſt mort, Iphiſe.
Iphiſe. Ah ! ſi j'en crois mes yeux,
Oreſte vit encor, Oreſte èſt en ces lieux.
Electre. Grands Dieux ! Oreſte ? lui ? ſerait-il bien poſſible ?
Ah ! gardez d'abuſer une âme trop ſenſible.
Oreſte, dites-vous ?
Iphiſe. Oui.
Electre. D'un ſonge flateur
Ne me préſentez pas la dangereuſe erreur.
Oreſte ! . . . Pourſuivez ; je ſuccombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'eſpérance et de crainte.
Iphiſe. Ma ſoeur, deux inconnus qu'à travers mille morts,
La main d'un Dieu, ſans doute, a jettés ſur ces bords,
Recueillis par les ſoins du fidèle Pammène ;
L'un des deux . . . .
Electre. Je me meurs, et me ſoutiens à peine.
L'un des deux ?

Iphiſe. Je l'ai vu ; quel feu brille en ſes yeux !
Il avait l'air, le port, le front des demi-Dieux,
Tel qu'on peint le Héros qui triompha de Troie ;
La même majeſté ſur ſon front ſe déploie.
A mes avides yeux, ſoigneux de s'arracher,
Chez Pammène en ſecret il ſemble ſe cacher.
Interdite, et le coeur tout plein de ſon image,
J'ai couru vous chercher ſur ce triſte rivage,
Sous ces ſombres cyprès, dans ce Temple éloigné ;
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vû, ce tombeau, courroné de guirlandes,
De l'eau ſainte arroſé, couvert encor d'offrandes ;
Des cheveux, ſi mes yeux ne ſe ſont pas trompés,
Tels que ceux du Héros dont mes ſens ſont frappés ;
Une épée, et c'èſt-là ma plus ferme eſpérance,
C'èſt le ſigne éclatant du jour de la vengeance :
Et quel autre qu'un fils, qu'un frére, qu'un Héros,
Suſcité par les Dieux pour le ſalut d'Argos,
Aurait ôſé braver ce Tyran redoutable ?
C'èſt Oreſte, ſans doute : il en èſt ſeul capable ;
C'èſt lui, le Ciel l'envoye ; il m'en daigne avertir.
C'èſt l'éclair qui parâit, la foudre va partir.

Electre. Je vous crois ; j'attens tout : mais n'èſt-ce point un piège
Que tend de mon Tyran la fourbe ſacrilège ?
Allons. De mon bonheur il me faut aſſurer.
Ces étrangers .... Courons, mon coeur va m'éclairer.

Iphiſe. Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de ſa retraite obſcure.
Il y va de ſes jours.

Electre. Ah ! que m'avez-vous dit ?
Non, vous êtes trompée, et le Ciel nous trahit.
Mon frère, après ſeize ans, rendu dans ſa patrie,
Eût volé dans les bras qui ſauvèrent ſa vie ;
Il eût porté la joie à ce coeur déſolé ;
Loin de vous fuir, Iphiſe, il vous aurait parlé.
Ce fèr vous raſſurait, et j'en ſuis allarmée.
Une mère cruelle èſt trop bien informée.
J'ai cru voir, et j'ai vu dans ſes yeux interdits
Le barbare plaiſir d'avoir perdu ſon fils.

N'importe,

N'importe, je conſerve un reſte d'eſpérance ;
Ne m'abandonnez pas, ô Dieux de la vengeance !
Pammène à mes tranſports pourra-t-il réſiſter ?
Il faut qu'il parle, allons ; rien ne peut m'arrêter.

Iphiſe. Vous vous perdez, ſongez qu'un Maître impitoyable
Nous obſéde, nous ſuit d'un oeil inévitable.
Si mon frére èſt venu, nous l'allons découvrir ;
Ma ſoeur, en lui parlant, nous le feſons périr :
Et ſi ce n'èſt pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos Tyrans, mèt en danger Pammène.
Venez à ce Tombeau, vous pouvez l'honorer,
Et l'on ne vous a pas défendu d'y pleurer.
Cet étranger, ma ſoeur, y peut paraître encore ;
C'èſt un aſile ſûr : et ce Ciel que j'implore,
Ce Ciel dont votre audace accuſe les rigueurs,
Pourra le rendre encor à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

Electre. De quel eſpoir ma douleur èſt ſuivie !
Ah ! ſi vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Oreſte, Pilade, Pammène.

Un eſclave dans l'enfoncement, qui porte une urne et une épée.

Pam. QUE béni ſoit le jour ſi longtems attendu,
Où le fils de mon Maître, à nos larmes rendu,

Vient,

Vient, digne de ſa race et de ſa deſtinée,
Venger d'Agamemnon la cendre profanée !
Je crains que le Tyran, par ſon trouble averti,
Ne détourne un deſtin déjà trop preſſenti.
Il n'a fait qu'entrevoir et ſon Juge et ſon Maître :
Et ſa rage a déjà ſemblé le reconnoître.
Il s'informe, il s'agite, il veut ſurtout vous voir.
Vous-même, vous mêlez la crainte à mon eſpoir.
De vos ordres ſacrés exécuteur fidèle,
Je ſonde les eſprits, j'encourage leur zèle ;
Des ſujets gémiſſans conſolant la douleur,
Je leur montre de loin leur Maître et leur vengeur.
La race des vrais Rois tôt ou tard èſt chérie :
Le coeurs s'ouvre aux grands noms d'Oreſte et de patrie :
Tout ſemble autour de moi ſortir d'un long ſommeil :
La vengeance aſſoupie èſt au jour du réveil :
Et le peu d'habitans de ces triſtes retraites
Lève les mains au Ciel, et demande où vous êtes.
Mais je frémis de voir Oreſte en ce déſert,
Sans armes, ſans ſoldats, prêt d'être découvert.
D'un barbare ennemi l'active vigilance
Peut prévenir d'un coup votre juſte vengeance ;
Et contre ce Tyran ſur le Trone affermi,
Vous n'amenez, hélas ! qu'Oreſte et ſon ami.

Pilade. C'èſt aſſez ; et du Ciel je reconnais l'ouvrage :
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage :
Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins ;
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente Rois il arme la vengeance ;
Tantôt trompant la Terre, et frappant en ſilence,
Il veut, en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la Nature et la ſeule amitié.

Oreſte. Avec un tel ſecours Oreſte èſt ſans allarmes ;
Je n'aurai pas beſoin de plus puiſſantes armes.

Pilade. Prens garde, cher Oreſte, à ne pas t'égarer
Au ſentier qu'un Dieu même a daigné te montrer ;
Prens garde à tes ſermens, à cet ordre ſuprême,
De cacher ton retour à cette ſoeur qui t'aime.

Ton

Ton repos, ton bonheur, ton régne èſt à ce prix.
Commande à tes tranſports, diſſimule, obéis.
Il la faut abuſer encor plus que ſa mère.
Pam. Rémerciez les Dieux de cet ordre ſévère.
A peine j'ai trompé ſes tranſports indiſcrets,
Déjà portant par-tout ſes pleurs et ſes regrets,
Appellant à grands cris ſon vengeur et ſon frère,
Et courant ſur vos pas dans ce lieu ſolitaire,
Elle m'interrogeait, et me feſait trembler.
La Nature en ſecret ſemblait lui révéler,
Par un preſſentiment trop tendre et trop funeſte,
Que le Ciel en ſes bras remet ſon cher Oreſte ;
Son coeur trop plein de vous ne peut ſe contenir.
Oreſte. Quelle contrainte ! ô Dieux ! puis-je la ſoutenir ?
Pilade. Vous balancez ? ſongez aux menaces terribles,
Que vous feſaient ces Dieux, dont les ſecours ſenſibles
Vous ont rendu la vie au milieu du trépas,
Contre leurs volontés ſi vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale.
Tremblez, malheureux fils d'Atrée et de Tantale,
Tremblez de voir ſur vous, dans ces lieux déteſtés,
Tomber tous les fléaux du ſang dont vous ſortez.
Oreſte. Quel èſt donc, cher ami, le deſtin qui nous guide ?
Quel pouvoir invincible à tous nos pas préſide ?
Moi, ſacrilège ! moi, ſi j'écoute un inſtant
La voix du ſang qui parle à ce coeur gémiſſant !
O juſtice éternelle ! abime impénétrable !
Ne diſtinguez-vous point le foible et le coupable,
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos loix,
Qui trahit la Nature, ou qui cède à ſa voix ?
N'importe ; èſt-ce à l'eſclave à condamner ſon Maître ?
Le Ciel ne nous doit rien, quand il nous donne l'être.
J'obéis .... Je me tais .... Nous avons apporté
Cette urne, cet anneau, ce fèr enſanglanté :
Il ſuffit ; offrons-les loin d'Electre affligée ;
Allons, je la verrai quand je l'aurai vengée.
A Pammène.
Va préparer les coeurs au grand événement,
Que je dois conſommer, et que la Grèce attend.

Trompe

Trompe ſur tout Egiſte, et ma coupable mère ;
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur paſſagère ;
Si pourtant une mère a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards ſatisfaits.
Va. Nous les attendrons tous deux à leur paſſage.

SCENE II.

Electre, Iphiſe d'un côté, Oreſte, Pilade de l'autre, avec l'eſclave qui porte l'urne et l'épé.

Electre à Iphiſe.

L'Eſpérance trompée accable et décourage.
Un ſeul mot de Pammène à fait évanouir
Ces ſonges impoſteurs, dont vous ôſiez jouïr.
Ce jour foible et tremblant, qui conſolait ma vue,
Laiſſe un horrible nuit ſur mes yeux répandue.
Ah ! la vie èſt pour nous un cercle de douleurs.

Oreſte à Pilade. Nous ne voyons ici que des femmes en pleurs.

Pilade. Sous les loix des Tyrans tout gémit, tout s'attriſte.

Oreſte. La plainte doit régner dans l'Empire d'Egiſte.

Iphiſe à Electre. Voilà ces Etrangers.

Electre. Préſages douloureux !
Le nom d'Egiſte, oh Ciel ! èſt prononcé par eux.

Iphiſe. L'un d'eux èſt cet Héros dont les traits m'ont frappée.

Electre. Hélas ! ainſi que vous j'aurais été trompée. *(à Oreſte.)*
Eh qui donc êtes-vous, étrangers malheureux,
Que venez-vous chercher ſur ce rivage affreux ?

Oreſte. Nous attendons ici les ordres, la préſence
Du Roi qui tient Argos ſous ſon obéiſſance.

Electre. Qui ? du Roi ! quoi ! des Grecs ôſent donner ce nom
Au Tyran qui verſa le ſang d'Agamemnon !

Pilade. Il régne ; c'èſt aſſez ; et le Ciel nous ordonne,
Que ſans peſer ſes droits nous reſpections ſon Trône.

Electre.

Electre. Maxime horrible et lâche ! Eh, que demandez-vous
Au monſtre enſanglanté qui régne ici ſur nous ?
Pilade. Nous venons lui porter des nouvelles heureuſes.
Electre. Elles ſont donc pour nous inhumaines, affreuſes ?
Iphiſe en voyant l'urne. Quelle èſt cette urne, hélas ! O ſurpriſe ! ô douleurs !
Pilade. Oreſte.....
Electre. Oreſte ! ah Dieux ! il èſt mort ; je me meurs.
Oreſte à Pilade. Qu'avons-nous fait, ami ? peut-on les méconnâitre
A l'excés des douleurs que nous voyons paraitre ?
Tout mon ſang ſe ſouleve, ah Princeſſe ! ah vivez !
Electre. Moi, vivre ! Oreſte èſt mort. Barbares, achevez.
Iphiſe. Hèlas ! d'Agamemnon vous voyez ce qui reſte,
Ses deux filles, les ſoeurs du malheureux Oreſte.
Oreſte. Electre ! Iphiſe ! où ſuis-je ? impitoyables Dieux !

A celui qui porte l'urne.

Otez ces monuments ; éloignez de leurs yeux
Cette urne, dont l'aſpect....

Electre revenant à elle et courant vers l'urne.

Cruel, qu'ôſez-vous dire ?
Ah ! ne m'en privez pas ; et devant que j'expire,
Laiſſez, laiſſez toucher à mes tremblantes mains,
Ces reſtes échappés à des Dieux inhumains.
Donnez.

Elle prend l'urne et l'embraſſe.

Oreſte. Que faites-vous ? ceſſez.
Pilade. Le ſeul Egiſte
Dut recevoir de nous ce monument ſi triſte.
Electre. Qu'entens-je ? ô nouveau crime ! ô déſaſtres plus grands !
Les cendres de mon frére aux mains de mes Tyrans !
Des meurtriers d'Oreſte, ô Ciel, ſuis-je entourée ?
Oreſte. De ce reproche affreux mon ame déchirée,
Ne peut plus...

Electre.

Electre. Et c'èſt vous qui partagez mes pleurs :
Au nom du fils des Rois, au nom des Dieux vengeurs,
S'il n'èſt pas mort par vous, ſi vos mains généreuſes
Ont daigné recueillir ſes cendres malheureuſes....
Oreſte. Ah ! Dieux !...
Electre. Si vous plaignez ſon trépas et ma mort,
Répondez-moi ; comment avez-vous ſçu ſon ſort ?
Etiez-vous ſon ami ? dites-moi qui vous êtes,
Vous ſurtout dont les traits..... Vos bouches ſont muettes ;
Quand vous m'aſſaſſinez, vous êtes attendris.
Oreſte. C'en èſt trop, et les Dieux ſont trop bien obéis.
Electre. Que dites-vous ?
Oreſte. Laiſſez ces dépouilles horribles.
Electre. Tous les coeurs aujourdhui ſeront-ils inflexibles ?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces préſens douloureux, que ta pitié m'a faits ;
C'èſt Oreſte ; c'èſt lui... Voi ſa ſoeur expirante
L'embraſſer en mourant de ſa main défaillante.
Oreſte. Je n'y réſiſte plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre....
Electre. Eh bien.
Oreſte. Je dois....
Pilade. Ciel !
Electre. Pourſuis.
Oreſte. Apprenez...

SCENE XIII.

Egiſte, Clitemneſtre, Oreſte, Pilade, Electre, Iphiſe, Pammène, Gardes.

Egiſte. QUEL ſpectacle ! ô fortune à mes loix aſſervie !
Pammène, il èſt donc vrai ? mon rival èſt ſans vie :
Vous ne me trompiez point, ſa douleur m'en inſtruit.
Electre. O rage ! ô dernier jour !

Oreſte

Oreſte. Où me vois-je réduit ?
Egiſte. Qu'on ôte de ſes mains ces dépouilles d'Oreſte.

On prend l'urne des mains d'Electre.

Electre. Barbare, arrache-moi le ſeul bien qui me reſte.
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le coeur ;
Joins le père aux enfans, joins le frère à la ſoeur.
Monſtre heureux, à tes piés vois toutes tes victimes ;
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des ſpectacles ſi doux,
Mère trop inhumaine, ils ſont dignes de vous.

Iphiſe l'ammène.

SCENE IV.

Egiſte, Clitemneſtre, Oreſte, Pilade, Gardes.

Clit. QUE me faut-il entendre ?
Egiſte. Elle en ſera punie.
Qu'elle ſe plaigne au Ciel ; ce Ciel me juſtifie ;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis ;
Nos jours ſont aſſurés, nos Trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grècs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle et le courage.
Oreſte. C'èſt nous-mêmes : j'ai dû vous offrir ces préſens,
D'un important trépas gages intéreſſans,
Ce glaive, cet anneau. Vous devez le connaître ;
Agamemnon l'avait, quand il fut votre Maitre.
Clit. Quoi ! ce ſerait par vous qu'au tombeau deſcendu....
Egiſte. Si vous m'avez ſervi, le prix vous en èſt dû.
De quel ſang êtes-vous ? qui vois-je en vous paraître ?
Oreſte. Mon nom n'èſt point connu... Seigneur, il pourra l'être :
Mon père aux champs Troyens a ſignalé ſon bras,
Aux yeux de tous ces Rois vengeurs de Ménélas.

Il perit dans ces tems de malheurs et de gloire,
Qui des Grècs triomphans ont ſuivi la victoire.
Ma mère m'abandonne ; et je ſuis ſans ſecours ;
Des ennemis cruels ont pourſuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune et de père.
J'ai recherché l'honneur et bravé la miſère.
Seigneur, tel eſt mon ſort.

Egiſte. Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce Prince odieux.

Oreſte. Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au Temple d'Epidaure.

Egiſte. Mais le Roi d'Epidaure avait proſcrit ſes jours ;
D'où vient qu'à ſes bienfaits vous n'avez point recours?

Oreſte. Je chéris la vengeance, et je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts ſécrèts, Seigneur, m'avaient conduit ;
Cet ami les connut, il en fut ſeul inſtruit.
Sans implorer des Rois, je venge ma querelle.
Je ſuis loin de vanter ma victoire et mon zèle ;
Pardonnez. Je friſſonne à tout ce que je voi,
Seigneur... d'Agamemnon la veuve eſt devant moi.
Peut-être je la ſers, peut-être je l'offenſe :
Il ne m'appartient pas de braver ſa préſence.
Je ſors...

Egiſte. Non, demeurez.

Clit. Qu'il s'écarte, Seigneur.
Cette urne, ce récit me rempliſſent d'horreur.
Le Ciel veille ſur vous, il ſoutient votre Empire ;
Rendez grace, et ſouffrez qu'une mère ſoupire.

Oreſte. Madame... J'avais cru que proſcrit dans ces lieux,
Le fils d'Agamemnon vous était odieux.

Clit. Je ne vous cache point qu'il me fut redoutable.

Oreſte. A vous ?

Clit. Il était né pour devenir coupable.

Oreſte. Envers qui ?

Clit. Vous ſçavez qu'errant et malheureux
De haïr une mère il eut le droit affreux.

Né pour ſouiller ſa main du ſang qui l'a fait naître ....
Tel fut le ſorte d'Oreſte, et ſon deſſein peut-être ....
De ſa mort cependant mes ſens ſont pénétrés ;
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.
Oreſte. Qui, lui, Madame ? un fils armé contre ſa mère ?
Ah, qui peut effacer ce ſacré caractère ?
Il reſpectait ſon ſang .... peut-être il eût voulu ...
Clit. Ah Ciel !
Egiſte. Que dites-vous ? où l'aviez-vous connu ?
Pilade. Il ſe perd .... Aiſément les malheureux s'uniſſent ;
Trop promtement liés, promtement ils s'aigriſſent :
Nous le vimes dans Delphe.
Oreſte. Oui .... j'y ſçus ſon deſſein.
Egiſte. Eh bien, quel était-il ?
Oreſte. De vous percer le ſein.
Egiſte. Je connaiſſais ſa rage ; et je l'ai mépriſée.
Mais de ce nom d'Oreſte Electre autoriſée,
Semblait tenir encor tout l'Etat partagé ;
C'èſt d'Electre ſurtout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourdhui le comble à ſes offenſes :
Comptez-la déformais parmi vos récompenſes.
Oui, ce ſuperbe objet contre moi conjuré,
Ce coeur enflé d'orgueil, et de haine enyvré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance,
Digne ſoeur d'un Barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers ; elle va vous ſervir :
C'èſt m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuſe,
Traîne chez ſes vainqueurs une chaîne honteuſe,
Le ſang d'Agamemnon peut ſervir à ſon tour.
Clit. Qui, moi, je ſouffrirais ? ...
Egiſte. Eh, Madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce ſang qui vous déteſte ?
N'épargnez point Electre, ayant proſcrit Oreſte.
A Oreſte.
Vous ... Laiſſez cette cendre à mon juſte courroux.
Oreſte. J'accepte vos préſens ; cette cendre èſt à vous.

Clit. Non : c'èſt pouſſer trop loin la haine et la vengeance ;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompenſe.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces triſtes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts,
Oſons-nous préparer ce feſtin ſanguinaire,
Entre l'urne du fils et la tombe du père ?
Oſons-nous appeller à nos ſolemnités
Les dieux de ma famille à qui vous inſultez,
Et livrer dans les jeux d'une pompe funeſte
Le ſang de Clitemneſtre au meurtrier d'Oreſte ?
Non, trop d'horreur ici s'obſtine à me troubler ;
Quand je connais la crainte, Egiſte peut trembler.
Ce meurtrier m'accable ; et je ſens que ſa vue
A porté dans mon coeur un poiſon qui me tue.
Je cède, et je voudrais, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la Terre, et s'il ſe peut, à moi.
Elle ſort.

Egiſte à Oreſte. Demeurez. Attendez que le tems la déſarme.
La Nature un moment jette un cri qui l'allarme.
Mais bientôt dans un coeur à la raiſon rendu,
L'intérêt parle en maître, et ſeul èſt entendu.
En ces lieux, avec nous, célébrez la journée
De ſon couronnement, et de mon hymenée.
A ſa ſuite.
Et vous . . . dans Epidaure allez chercher mon fils ;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCENE V.

Oreſte, Pilade.

Oreſte. VA, tu vérras Oreſte àtes pompes cruelles ;
Va, j'enſanglanterai la fète où tu m'appelles.

Pilade. Dans tous ces entretiens, que j'ai tremblé pour vous !
J'ai craint votre tendreſſe, et plus votre courroux ;

Dans

Dans ſes émotions j'ai vu votre âme altière,
A l'Aſpect du Tyran s'élançant toute entiére ;
Tout prêt de l'inſulter, tout prêt de vous trahir,
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.
Oreſte. Ah ! Clitemneſtre encore trouble plus mon courage,
Dans mon coeur déchiré quel douloureux partage !
As-tu vu dans ſes yeux, ſur ſon front interdit,
Les combats qu'en ſon ame excitait mon récit ?
Je les éprouvais tous ; ma voix était tremblante.
Ma mère en me voyant s'effraïe et m'épouvante.
Le meurtre de mon père, et mes ſoeurs à venger,
Un barbare à punir, la Reine à ménager,
Electre, mon Tyran, mon ſang qui ſe ſoulève ;
Que de tourmens ſécrèts ! ô Dieu terrible, achève !
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance, et que prévient mon coeur.
Quand pourrai-je ſervir ma tendreſſe et ma haine,
Mêler le ſang d'Egiſte aux cendres de Pliſtène,
Immoler ce Tyran, le montrer à ma ſoeur,
Expirant ſous mes coups, pour la tirer d'erreur ?

SCENE VI.

Oreſte, Pilade, Pammène.

Oreſte. QU'as-tu fait, cher Pammène ? as-tu quelque eſpérance ?
Pam. Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont aſſiégé.
Oreſte. Comment ?
Pilade. Quoi, pour Oreſte aurai-je à craindre encore ?
Pam. Il arrive à l'inſtant un courier d'Epidaure ;
Il eſt avec Egiſte, il glace mes eſprits ;
Egiſte eſt informé de la mort de ſon fils.
Pilade. Ciel !
Oreſte. Sçait-il que ce fils élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon eſt tombé la victime ?

Pam. On parle de ſa mort, on ne dit rien de plus ;
Mais de nouveaux avis ſont encor attendus.
On ſe tait à la Cour, on cache à la contrée,
Que d'un de ſes Tyrans la Grèce èſt délivrée.
Egiſte avec la Reine en ſécrèt renfermé,
Ecoute ce récit, qui n'èſt pas confirmé :
Et c'èſt ce que j'apprends d'un ſerviteur fidèle,
Qui pour le ſang des Rois comme moi plein de zèle,
Gémiſſant et caché, traîne encor ſes vieux ans
Dans un ſervice ingrat à la Cour des Tyrans.

Oreſte. De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices ;
Mes mains ont commencé mes juſtes ſacrifices ;
Les Dieux permettront-ils que je n'achève pas ?
Cher Pilade, èſt-ce en vain qu'ils ont armé mon bras ?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au père ?
Marchons ; notre péril doit nous déterminer ;
Qui ne craint point la mort èſt ſûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puiſſe éclairer ſa rage,
Je veux de ce moment ſaiſir tout l'avantage.

Pam. Eh bien, il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur Roi ſçauront du moins mourir.
Il en èſt, j'en répons, caches dans ces aziles ;
Plus ils ſont inconnus, plus ils ſeront utiles.

Pilade. Allons, et ſi les noms d'Oreſte et de ſa ſoeur,
Si l'indignation contre l'uſurpateur,
Le tombeau de ton père, et l'aſpect de ſa cendre,
Les Dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre ;
S'il faut qu'Oreſte meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te ſont conſacrés ;
Nous périrons unis ; c'èſt l'eſpoir qui me reſte ;
Pilade à tes côtés mourra digne d'Oreſte.

Oreſte. Ciel, ne frappe que moi ; mais daigne en ta pitié
Proteger ſon courage, et ſervir l'amitié !

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Oreſte, Pilade.

Oreſte. DE Pammène, il èſt vrai, l'adroite vigilance,
D'Egiſte pour un tems trompe la défiance ;
On lui dit que les Dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même tems les derniers de ſes fils.
Peut-être que le Ciel, qui pour nous ſe déclare,
Répand l'aveuglement ſur les yeux du Barbare.
Mais tu vois ce Tombeau ſi cher à ma douleur,
Où ma main frémiſſante offrit ce fer vengeur ;
Ce fer èſt enlevé par des mains ſacrilèges.
L'azile de la mort n'a plus de privilèges ;
Et je crains que ce glaive à mon Tyran porté,
Ne lui donne ſur nous quelque affreuſe clarté.
Précipitons l'inſtant, où je veux le ſurprendre.
Pilade. Pammène veille à tout, ſans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos ſujets à vous ſuivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous enſemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous raſſemble.
Oreſte. Allons.... Pilade, ah Ciel ! ah trop barbare loi !
Ma rigueur aſſaſſine un coeur qui vit pour moi.
Quoi, j'abandonne Electre à ſa douleur mortelle !
Pilade. Tu l'as juré, pourſuis, et ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, et ne peut te ſervir :
Les yeux de tes Tyrans ſont tout prêts de s'ouvrir :
Renferme cette amour et ſi ſainte et ſi pure.
Doit-on craindre en ces lieux de domter la Nature ?
Ah ! de quels ſentimens te laiſſes-tu troubler ?
Il faut venger Electre, et non la conſoler.

Oreſte.

Oreſte. Pilade, elle s'avance, et me cherche peut-être.

Pilade. Ses pas ſont épiés ; garde-toi de paraître.
Va, j'obſerverai tout avec empreſſement :
Les yeux de l'amitié ſe trompent rarement.

SCENE II.

Electre, Iphiſe, Pilade.

Electre, LE perfide.... il échappe à ma vûe indignée.
En proie à ma fureur, et de larmes baignée,
Je reſte ſans vengeance, ainſi que ſans eſpoir.
A Pilade.
Toi, qui ſembles frémir, et qui n'ôſes me voir ;
Toi, compagnon du crime, apprens-moi donc, Barbare,
Où va cet aſſaſſin, de mon ſang trop avare ;
Ce Maître à qui je ſuis, qu'un Tyran m'a donné.

Pilade. Il remplit un devoir par le Ciel ordonné.
Il obéit aux Dieux ; imitez-le, Madame.
Les arrêts du deſtin trompent ſouvent notre âme ;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,
Par des chemins ſécrèts qu'ils ne connaiſſent pas :
Il plonge dans l'abime, et bientôt en retire ;
Il accable de fèrs, il élève à l'Empire ;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de ſuccomber à vos tourmens nouveaux ;
Soumettez-vous ; c'èſt tout ce que je puis vous dire.

SCENE III.

Electre, Iphiſe.

Electre. SES diſcours ont accru la fureur qui m'inſpire.
Que veut-il ? Prétend-il que je doive ſouffrir
L'abominable affront dont on m'ôſe couvrir ?
La mort d'Agamemnon, l'aſſaſſinat d'un frére,

N'a-

N'avaient donc pu combler ma profonde misère !
Après quinze ans de maux et d'opprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fèrs ;
Et pressée en tout tems d'une main meurtriére,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière !
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposait en triomphe à ce sacré tombeau,
Fèr teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étoufée,
Toi qui n'ès qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne et mes justes efforts.
Egiste, m'a-t-on dit, s'enferme avec la Reine ;
De quelque nouveau crime il prépare la scène ;
Pour fuir la main d'Electre, il prend de nouveaux soins ;
A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins.
Je ne peux me baigner dans le sang des deux traîtres :
Allons, je vais du moins punir un de mes Maitres.

Iphise. Je suis loin de blâmer des douleurs que je sens ;
Mais souffrez mes raisons dans vos emportemens ;
Tout parle ici d'Oreste ; on prétend qu'il respire,
Et le trouble du Roi semble encor nous le dire.
Vous avez vu Pammène avec cet étranger,
Lui parler en sécrèt, l'attendre, le chercher.
Pammène de nos maux consolateur utile,
Au milieu des regrets vieilli dans cet azile,
Jusqu'à tant de bassesse a-t-il pu s'oublier ?
Est-il d'intelligence avec le meurtrier ?

Electre. Que m'importe un vieillard qu'on aura pu séduire ?
Tout nous trahit, ma soeur, tout sert à m'en instruire ;
Ce cruel étranger lui-même avec éclat
Ne s'est-il pas vanté de son assassinat ?
Egiste au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée ?
Ne suis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous ôsez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreste au tombeau m'appelle avec son père ?
Ma soeur, ah ! si jamais Electre vous fut chère,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment.

Il faut qu'il ſoit terrible, il faut qu'il ſoit ſanglant.
Allez, informez-vous de ce que fait Pammène,
Et ſi le meurtrier n'eſt point avec la Reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis ;
Tranquille elle a reçu l'aſſaſſin de ſon fils.
On l'a vû partager (et ce crime eſt croyable)
De ſon indigne époux la joie impitoyable.
Une mère ! ah, grands Dieux ! ... ah, je veux de ma main
A ſes yeux, dans ſes bras, immoler l'aſſaſſin ;
Je veux.

Iphiſe. Vos douleurs lui ſont trop d'injuſtice :
L'aſpect du meurtrier eſt pour elle un ſupplice.
Ma ſoeur, au nom des Dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Electre, ou je m'abuſe, ou l'on s'obſtine à taire,
A cacher à nos yeux un important myſtère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excuſable au coeur des malheureux.
On ſe cache de vous : Pammène vous évite ;
J'ignore comme vous quel projet il médite :
Laiſſez-moi lui parler, laiſſez-moi vous ſervir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

SCENE IV.

Electre ſeul.

MES Tyrans de Pammène ont vaincu la foibleſſe ;
Le courage s'épuiſe, et manque à la vieilleſſe.
Que peut contre la force un vain reſte de foi ?
Pour moi, pour ma vengeance, il ne reſte que moi.
Eh bien ! c'en eſt aſſez : mes mains déſeſpérées
Dans ce grand abandon ſeront plus aſſurées.
Euménides, venez, ſoyez ici mes Dieux ;
Accourez de l'Enfer en ces horribles lieux,
En ces lieux plus cruels, et plus remplis de crimes,
Que vos gouffres profonds regorgent de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi ;
Venez avec la mort, qui marche avec l'effroi ;

Que

Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent ;
Oreſte, Agamemnon, Electre vous appellent ;
Les voici, je les vois, et les vois ſans terreur ;
L'aſpect de mes Tyrans m'inſpirait plus d'horreur.
Ah ! le Barbare approche ; il vient ; ſes pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés des furies.
L'Enfer me le déſigne, et le livre à mon bras.

SCENE V.

Electre dans le fond, Oreſte d'un autre côté.

Oreſte. OU ſuis-je ? C'èſt ici qu'on adreſſa mes pas.
O ma patrie ! ô terre à tous les miens fatale !
Redoutable berceau des enfans de Tantale,
Famille des Héros, et des grands criminels,
Les malheurs de ton ſang ſeront-ils éternels ?
L'horreur qui régne ici m'environne et m'accable.
De quoi ſuis-je puni ? de quoi ſuis-je coupable ?
Au ſort de mes ayeux ne pourrai-je échapper ?
Electre avançant un peu du fond du Théatre.
Qui m'arrête, et d'où vient que je crains de frapper ?
Avançons.
Oreſte. Quelle voix ici s'èſt fait entendre ?
Pére, époux malheureux, chère et terrible cendre,
Eſt-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon ?
Electre. Juſte Ciel ! èſt-ce a lui de prononcer ce nom ?
D'où vient qu'il s'attendrit ? je l'entens qui ſoupire ;
Les remors en ces lieux ont-ils donc quelqu'empire ?
Qu'importe des remors à l'horreur où je ſuis ?
Elle avance vers Oreſte.
Le voilà ſeul, frappons...meurs... traître, je ne puis...
Oreſte. Ciel ! Electre, èſt-ce vous, furieuſe, tremblante ?
Electre. Ah, je crois voir en vous un Dieu qui m'épouvante !
Aſſaſſin de mon frère, oui, j'ai voulu ta mort ;
J'ai fait pour te frapper un impuiſſant effort :

Ce

Ce fer m'èſt échappé ; tu braves ma colère ;
Je céde à ton génie, et je trahis mon frère.
Oreſte. Ah, loin de le trahir... où me ſuis-je engagé ?
Electre. Si-tôt que je vous vois, tout mon coeur èſt changé.
Quoi, c'èſt vous qui tantôt me rempliſſiez d'allarmes ?
Oreſte. C'èſt moi qui de mon ſang voudrais payer vos larmes.
Electre. Le nom d'Agamemnon vient de vous échapper.
Juſte Ciel ! à ce point ai-je pu me tromper ?
Ah ! ne me trompez plus : parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.
Oreſte. O ſoeur du tendre Oreſte ! évitez-moi, tremblez !
Electre. Pourquoi ?
Oreſte. Ceſſez.... Je ſuis.... Gardez qu'on ne vous voie ?
Electre. Ah, vous me rempliſſez de terreur et de joie !
Oreſte. Si vous aimez un frère...
Electre. Oui, je l'aime ; oui, je crois
Voir les traits de mon pére, entendre encor ſa voix ;
La Nature nous parle, et perce ce myſtère :
Ne lui réſiſtez pas : oui, vous êtes mon frère ;
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embraſſe ; hélas !
Cher Oreſte, et ta ſoeur a voulu ton trépas !
Oreſte en l'embraſſant. Le Ciel menace en vain, la Nature l'emporte ;
Un Dieu me retenait ; mais Electre èſt plus forte.
Electre. Il t'a rendu ta ſoeur, et tu crains ſon courroux !
Oreſte. Ses ordres menaçans me dérobaient à vous.
Eſt-il barbare aſſez pour punir ma foibleſſe ?
Electre. Ta foibleſſe èſt vertu : partage mon yvreſſe.
A quoi m'expoſais-tu, cruel, à t'immoler ?
Oreſte. J'ai trahi mon ſerment.
Electre. Tu l'as dû violer.
Oreſte. C'èſt le ſécrèt des Dieux.

Electre.

Electre. C'ès moi qui te l'arrache ;
Moi qu'un ſerment plus ſaint à leur vengeance attache ;
Que crains-tu ?
Oreſte. Les horreurs où je ſuis deſtiné,
Les Oracles, ces lieux, ce ſang dont je ſuis né.
Electre. Ce ſang va s'épurer ; viens punir le coupable ;
Les Oracles, les Dieux, tout nous ès favorable ;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

SCENE VI.

Electre, Oreſte, Pilade, Pammène.

Electre. AH ! venez et joignez tous vos tranſports aux miens ;
Uniſſez-vous à moi, chers amis de mon frère.
Pilade à Oreſte. Quoi, vous avez trahi ce dangereux myſtère !
Pouvez-vous ? . . .
Oreſte. Si le Ciel veut ſe faire obéir,
Qu'il me donne des loix que je puiſſe accomplir.
Electre à Pilade. Quoi, vous lui reprochez de finir ma miſère ?
Cruel, par quelle loi, par quel ordre ſévère,
De mes perſécuteurs prenant les ſentimens,
Dérobiez-vous Oreſte à mes embraſſemens ?
A quoi m'expoſiez-vous ? Quelle rigueur étrange. . . .
Pilade. Je voulais le ſauver : qu'il vive, et qu'il vous venge.
Pam. Princeſſe, on vous obſerve en ces lieux déteſtés ;
On entend vos ſoupirs, et vos pas ſont comptés.
Mes amis inconnus, et dont l'humble fortune
Trompe de nos Tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur Maître ; il était ſecondé ;
Tout était prêt, Madame, et tout ès hazardé.
Electre. Mais Egiſte en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon ſang altérée ?
A Oreſte.
Mon ſort à vos deſtins n'ès-il pas aſſervi ?

Oui, vous êtes mon Maître : Egiſte èſt obéi.
Du Barbare une fois la volonté m'èſt chère,
Tout èſt ici pour nous.
Pam. Tout vous devient contraire.
Egiſte èſt allarmé, redoutez ſon tranſport :
Ses ſoupçons bien ſouvent ſont un arrêt de mort.
Séparons-nous.
Pilade à Pammène. Va, cours, ami fidèle et ſage,
Raſſemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les momens nous ſont chers ; il èſt tems d'èclater.

SCENE VII.

Egiſte, Clitemneſtre, Electre, Oreſte, Pilade, Gardes.

Egiſte. MINISTRES de mes loix, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.
Oreſte. Autrefois dans Argos il régnait d'autres Maîtres,
Qui connaiſſaient les droits de l'hoſpitalité.
Pilade. Egiſte, contre toi qu'avons-nous attenté ?
De ce Héros au moins reſpecte la jeuneſſe.
Egiſte. Allez, et ſecondez ma fureur vengereſſe :
Quoi donc à ſon aſpect vous ſemblez tous frémir :
Allez, dis-je, et gardez de me déſobéir :
Qu'on les traîne.
Electre. Arrêtez ! Oſez-vous bien, Barbare !
Arrêtez ! Le Ciel même èſt de leur ſang avare ;
Ils ſont tous deux ſacrés... On les entraîne... ah Dieux !
Egiſte. Electre, frémiſſez pour vous comme pour eux ;
Perfide, en m'èclairant redoutez ma colère.

SCENE

SCENE VIII.

Electre, Clitemneſtre.

Electre. AH, daignez m'écouter! et ſi vous êtes mère,
Si j'ôſe rappeller vos premiers ſentimens,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens,
D'une douleur ſans borne, effet inévitable.
Hélas! dans les tourmens la plainte eſt excuſable.
Pour ces deux étrangers laiſſez-vous attendrir.
Peut-être que dans eux le Ciel vous daigne offrir
La ſeule occaſion d'expirer des offenſes,
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances;
Peut-être en les ſauvant tout peut ſe réparer.

Clit. Quel intérêt pour eux vous peut donc inſpirer?

Electre. Vous voyez que les Dieux ont reſpecté leur vie;
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le Ciel vous les confie, et vous répondez d'eux.
L'un deux... ſi vous ſçaviez... tous deux ſont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres ſacrés une Prêtreſſe avide,
Du ſang des étrangers fait fumer ſon autel?
Eh bien, pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il? Ordonnez: J'épouſerai Pliſtène;
Parlez: j'embraſſerai cette effroyable chaîne;
Ma mort ſuivra l'hymen; mais je veux l'achever;
J'obéis, j'y conſens.

Clit. Voulez-vous me braver?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Pliſtène a terminé la vie?

Electre. Quoi donc, le Ciel eſt juſte? Egiſte perd un fils?

Clit. De joie à ce diſcours je vois vos ſens ſaiſis!

Electre. Ah! dans le déſeſpoir où mon ame ſe noïe,
Mon coeur ne peut goûter une funeſte joie;
Non, je n'inſulte point au ſort d'un malheureux,
Et le ſang innocent n'eſt pas ce que je veux.

Sauvez ces étrangers ; mon âme intimidée
Ne voit point d'autre objet, et n'a point d'autre idée.
Clit. Va, je t'entens trop bien, tu m'as trop confirmé
Les ſoupçons dont Egiſte était tant allarmé.
Ta bouche èſt de mon ſort l'interprète funeſte ;
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux èſt Oreſte.
Electre. Eh bien, s'il était vrai ! ſi le Ciel l'eût permis....
Si dans vos mains, Madame, il mettait votre fils....
Clit. O moment redouté ; que faut-il que je faſſe ?
Electre. Quoi, vous heſiteriez à demander ſa grace !
Lui ? votre fils ! ô Ciel ! ... quoi, ſes périls paſſés....
Il èſt mort : c'en èſt fait, puiſque vous balancez.
Clit. Je ne balance point : va, ta fureur nouvelle
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle ;
Je le prens ſous ma garde, il pourra m'en punir....
Son nom ſeul me prépare un cruel avenir....
N'importe ... je ſuis mère, il ſuffit, inhumaine,
J'aime encor mes enfans ... tu peux garder ta haine.
Electre. Non, Madame, à jamais je ſuis à vos genoux.
Ciel ! enfin tes faveurs égalent ton courroux ;
Tu veux changer les coeurs, tu veux ſauver mon frère,
Et pour comble de biens tu m'as rendu ma mère.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Electre. ON m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte :
Je cours ; je viens ; j'attens ; je me meurs dans la crainte :
En vain je tends aux Dieux ces bras chargés de fèrs :
Iphise ne vient point ; les chemins sont ouverts ;
La voici, je frémis.

SCENE II.

Electre, Iphise.

Electre. QUE faut-il que j'espère ?
Qu'a-t-on fait ? Clitemnestre ôse-t-elle être mère ?
Ah ! si .... Mais un Tyran l'asservit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits ?
En a-t-elle la force ? en a-t-elle l'idée ?
Parlez. Désespérez mon ame intimidée,
Achevez mon trépas.

Iphise. J'espère ; mais je crains :
Egiste a des avis, mais ils sont incertains ;
Il s'égare, il ne sçait, dans son trouble funeste,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste ;
Il n'a que des soupçons, qu'il n'a point éclaircis ;
Et Clitemnestre au moins n'a point nommé son fils.
Elle le voit, l'entend ; ce moment la rappelle
Aux premiers sentimens d'une âme maternelle ;
Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Epouvantés d'horreur, et d'amour attendris.
J'observais sur son front tout l'effort d'une mère,
Qui tremble de parler, et qui craint de se taire.

Elle défend les jours de ces infortunés,
Deſtinés au trépas, ſi-tôt que ſoupçonnés.
Aux fureurs d'un époux à peine elle réſiſte ;
Elle retient le bras de l'implacable Egiſte.
Croyez-moi, ſi ſon fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été conſommé ;
Oreſte n'était plus.

Electre. O comble de misère !
Je le trahis peut-être, en implorant ma mère.
Son trouble irritera ce monſtre furieux.
La Nature en tout tems èſt funeſte en ces lieux.
Je crains également ſa voix et ſon ſilence,
Mais le péril croiſſait ; j'étais ſans eſpérance.
Que fait Pammène ?

Iphiſe. Il a dans nos dangers preſſans
Ranimé la lenteur de ſes débiles ans ;
L'infortune lui donne une force nouvelle ;
Il parle à nos amis, il excite leur zèle ;
Ceux même, dont Egiſte èſt toujours entouré,
A ce grand nom d'Oreſte ont déjà murmuré.
J'ai vu de vieux ſoldats, qui ſervaient ſous le père,
S'attendrir ſur le fils, et frémir de colére ;
Tant aux coeurs des humains la juſtice et les loix,
Même aux plus endurcis font entendre leur voix.

Electre. Grands Dieux ! ſi j'avais pu dans ces âmes tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaiſſantes,
Jetter dans leurs eſprits trop faiblement touchés,
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés :
Si mon frère, abordé ſur cette terre impie,
M'eût confié plutôt le ſécrèt de ſa vie,
Si du moins juſqu'au bout Pammène avait tenté !...

SCENE III.

Egiſte, Clitemneſtre, Electre, Iphiſe, Gardes.

Egiſte. QU'ON ſaiſiſſe Pammène, et qu'il ſoit confronté
Avec ces étrangers deſtinés au ſupplice.

Il èſt leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piège effroyable ils allaient me jetter !
L'un des deux èſt Oreſte, en pouvez-vous douter ?
à Clitemneſtre.
Ceſſez de vous tromper, ceſſez de le défendre.
Je vois tout, et trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'èſt celle de mon fils ; un père gémiſſant
Tient de ſon aſſaſſin cet horrible préſent.
Clit. Croyez-vous ! . .
Egiſte. Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfans de Thieſte et d'Atrée ;
J'en crois les tems, les lieux marqués par cette mort,
Et ma ſoif de venger ſon déplorable ſort,
Et les fureurs d'Electre, et les larmes d'Iphiſe,
Et l'indigne pitié dont votre âme èſt ſurpriſe.
Oreſte vit encor : et j'ai perdu mon fils !
Le déteſtable Oreſte en mes mains èſt remis :
Et quel qu'il ſoit des deux, juſte dans ma colére,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à ſa mère.
Clit. Eh bien, ce ſacrifice èſt horrible à mes yeux.
Egiſte. A vous !
Clit. Aſſez de ſang a coulé dans ces lieux.
Je prétends mettre un terme au cours des homicides,
A la fatalité du ſang des Pélopides.
Si mon fils après tout n'èſt pas entre vos mains,
Pourquoi verſer du ſang ſur des bruits incertains ?
Pourquoi vouloir ſans fruit la mort de l'innocence ?
Seigneur, ſi c'èſt mon fils, j'embraſſe ſa défenſe.
Oui, j'obtiendrai ſa grace, en duſſai-je périr.
Egiſte. Je dois la refuſer, afin de vous ſervir.
Redoutez la pitié qu'en votre âme on excite.
Tout ce qui vous fléchit, me révolte et m'irrite.
L'un des deux èſt Oreſte, et tous deux vont périr.
Je ne peux balancer, je n'ai point à choiſir.
A moi, ſoldats.
Iphiſe. Seigneur, quoi ? ſa famille entière
Perdra-t-elle à vos piés ſes cris et ſa prière ?
Elle ſe jette à ſes piés.
Avec moi, chère Electre, embraſſez ſes genoux ;
Votre audace vous perd.

Electre.

Electre. Où me réduiſez-vous ?
Quel affront pour Oreſte, et quel excès de honte
Elle me fait horreur . . . ah bien, je la ſurmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la baſſeſſe et l'effroi !
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.
Sans ſe mettre à genoux.
Cruel, ſi ton courroux peut épargner mon frère,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon père)
Mais je pourrais du moins, muette à ton aſpect,
Me forcer au ſilence, et peut-être au reſpect.
Que je demeure eſclave, et que mon frère vive.
Egiſte. Je vais frapper ton frère, et tu vivras captive ;
Ma vengeance eſt entiére : Au bord de ſon cercueil,
Je te vois ſans effet abaiſſer ton orgueil.
Clit. Egiſte, c'en eſt trop : c'eſt trop braver, peut-être,
Et la veuve et le ſang du Roi qui fut ton Maître.
Je défendrai mon fils ; et malgré tes fureurs,
Tu trouveras ſa mère encor plus que ſes ſoeurs.
Que veux-tu ? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreſte en ta puiſſance, et qui ne peut te nuire,
Electre enfin ſoumiſe, et prête à te ſervir,
Iphiſe à tes genoux, rien ne peut te fléchir !
Va, de tes cruautés je fus aſſez complice ;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand ſacrifice.
Faut-il pour t'affermir dans ce funeſte rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon ſang ?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide ?
L'un maſſacre ma fille aux campagnes d'Aulide,
L'autre m'arrache un fils, et l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du pére, à l'aſpect de ſes Dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal Diadême,
Odieux à la Grèce, et peſant à moi-même ?
Je t'aimai, tu le ſçais : c'eſt un de mes forfaits :
Et le crime ſubſiſte ainſi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon ſang mes mains ſeront avares :
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares :
J'arréterai ton bras levé pour le verſer :
Tremble, tu me connais . . . tremble de m'offenſer.

Nos

Nos noeuds me ſont ſacrés, et ta grandeur m'èſt chère ;
Mais Oreſte èſt mon fils, arrête, et crains ſa mère.
Electre. Vous paſſez mon eſpoir. Non, Madame, jamais
Le fond de votre coeur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfans et mon père.
Egiſte. Vous comblez la meſure, eſclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve et les enfans
Arrèteraient mes coups par des cris menaçans !
Quel démon vous aveugle, ô Reine malheureuſe ?
Et de qui prenez-vous la défenſe odieuſe ?
Contre qui, juſte Ciel ! . . . Obéiſſez, courez :
Que tous deux dans l'inſtant à la mort ſoient livrés.

SCENE IV.

Egiſte, Clitemneſtre, Electre, Iphiſe, Dimas.

Dimas. SEigneur !
Egiſte. Parlez. Quel èſt ce déſordre funeſte ?
Vous vous troublez.
Dimas. On vient de reconnaître Oreſte.
Iphiſe. Qui, lui ?
Clit. Mon fils ?
Electre. Mon frère ?
Egiſte. Eh bien, èſt-il puni ?
Dimas. Il n'èſt pas encor.
Egiſte. Je ſuis déſobéi !
Dimas. Oreſte s'èſt nommé, dès qu'il a vu Pammène.
Pilade, cet ami qui partage ſa chaîne,
Montre aux ſoldats émus le fils d'Agamemnon :
Et je crains la pitié pour cet auguſte nom.
Egiſte. Allons, je vais paraître, et preſſer leur ſupplice.
Qui n'ôſe me venger ſentira ma juſtice.
Vous, retenez ſes ſoeurs ; et vous, ſuivez mes pas.
Le ſang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.

Quels

Quels mortels et quels Dieux pourraient ſauver Oreſte,
Du père de Pliſtène, et du fils de Thieſte ?

SCENE V.

Clitemneſtre, Electre, Iphiſe.

Iphiſe. SUIVEZ-le, montrez-vous, ne craignez rien, parlez ;
Portez les derniers coups dans les coeurs ébranlés.
Electre. Au nom de la Nature, achevez votre ouvrage ;
De Clitemneſtre enfin déployez le courage.
Volez, conduiſez-nous.
Clit. Mes filles, ces ſoldats
Me reſpectent à peine, et retiennent vos pas.
Demeurez ; c'eſt à moi, dans ce moment ſi triſte,
De répondre des jours et d'Oreſte et d'Egiſte ;
Je ſuis épouſe et mère : et je veux à la fois,
Si j'en peux être digne, en remplir tous les droits.
Elle ſort.

SCENE VI.

Electre, Iphiſe.

Iphiſe. AH ! le Dieu qui nous perd en ſa rigueur perſiſte ;
En défendant Oreſte, elle ménage Egiſte.
Les cris de la pitié, du ſang, et des remords
Seront contre un Tyran d'inutiles efforts.
Egiſte furieux, et brulant de vengeance,
Conſomme ſes forfaits pour ſa propre défenſe ;
Il condamne, il eſt Maître, il frappe, il faut périr.
Electre. Et j'ai pu le prier avant que de mourir !
Je deſcens dans la tombe avec cette infamie,
Avec le déſeſpoir de m'être démentie !
J'ai ſupplié ce monſtre, et j'ai hâte ſes coups.
Tout ce qui dût ſervir s'eſt tourné contre nous.

Que

Que ſont tous ces amis dont ſe vantait Pammène,
Ces peuples dont Egiſte a ſoulevé la haine,
Ces Dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de conſoler ſa ſœur ;
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux ſous ces voutes fatales ?
Quoi ! la Nature entiére, en ce jour de terreur,
Paraiſſait à ma voix s'armer en ma faveur :
Et tout èſt pour Egiſte, et mon frére èſt ſans vie ;
Et les Dieux, les mortels, et l'Enfer m'ont trahie !

SCENE VII.

Electre, Pilade, Iphiſe.

Electre. EN èſt-ce fait, Pilade ?
Pilade. Oui, tout èſt accompli ;
Tout change, Electre èſt libre, et le Ciel obéi.
Electre. Comment ?
Pilade. Oreſte régne, et c'èſt lui qui m'envoye.
Iphiſe. Juſtes Dieux !
Electre. Je ſuccombe à l'excès de ma joie.
Oreſte ? èſt-il poſſible ?
Pilade. Oreſte tout-puiſſant
Va venger ſa famille, et le ſang innocent.
Electre. Quel miracle a produit un deſtin ſi proſpère ?
Pilade. Son courage, ſon nom, le nom de votre père,
Le votre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la juſtice, un Dieu qui parle aux coeurs.
Par les ordres d'Egiſte on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidèle Pammène ;
Tout un peuple ſuivait, morne, glacé d'horreur ;
J'entrevoyais ſa rage à travers ſa terreur ;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreſte ſe tournant vers ſes fiérs ſatellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos Rois :
L'ôſez-vous ? A ces mots, au ſon de cette voix,

A ce front où brillait la majeſté ſuprême,
Nous avons tous crû voir Agamemnon lui-même,
Qui perçant du tombeau les goufres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émeut, l'amitié perſuade ;
On reſpecte les noeuds d'Oreſte et de Pilade.
Des ſoldats avancaient pour nous envelopper ;
Ils ont levé le bras, et n'ont ôſé frapper :
Nous ſommes entourés d'une foule attendrie :
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreſte était porté.
Egiſte avec les ſiens, d'un pas précipité,
Vole, croit le punir, arrive, et voit ſon Maître.
J'ai vû tout ſon orgueil à l'inſtant diſparaître,
Ses eſclaves le fuir, ſes amis le quitter,
Dans ſa confuſion ſes ſoldats l'inſulter.
O jour d'un grand exemple ! ô juſtice ſuprême !
Des fèrs que nous portons il èſt chargé lui-même ;
La ſeule Clitemneſtre accompagne ſes pas,
Le protége, l'arrache aux fureurs des ſoldats,
Se jette au milieu d'eux, et d'un front intrépide
A la fureur commune enlève le perfide,
Le tient entre ſes bras, s'expoſe à tous les coups,
Et conjure ſon fils d'épargner ſon époux.
Oreſte parle au peuple, il reſpecte ſa mère,
Il remplit les devoirs et de fils et de frère.
A peine délivré du fer de l'ennemi.
C'èſt un Roi triomphant ſur ſon Trône affermi.

Iphiſe. Courons, venez orner ce triomphe d'un frère ;
Voyons Oreſte heureux, et conſolons ma mère.

Electre. Quel bonheur inouï par les Dieux envoyé !
Protecteur de mon ſang, héros de l'amitié,
Venez.

Pilade à ſa ſuite. Briſez, amis, ces chaînes ſi cruelles ;
Fèrs, tombez de ſes mains. Le ſceptre èſt fait pour elles.

On lui ôte ſes chaines.

SCENE

SCENE VIII.

Electre, Iphiſe, Pilade, Pammène.

Electre. AH Pammène! où trouver mon frère, mon vengeur?
Pourquoi ne vient-il pas?
Pam. Ce moment de terreur
Eſt deſtiné, Madame, à ce grand ſacrifice,
Que la cendre d'un père attend de ſa juſtice:
Tel èſt l'ordre qu'il ſuit. Cette tombe èſt l'Autel
Où ſa main doit verſer le ſang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père.
Ce devoir redoutable eſt juſte et néceſſaire.
Mais ce ſpectacle horrible aurait ſouillé vos yeux.
Vous connaiſſez les loix qu'Argos tient de ſes Dieux:
Elles ne ſouffrent point que vos mains innocentes
Avant le tems préſcrit preſſent ſes mains ſanglantes.
Iphiſe. Mais que fait Clitemneſtre en ce comble d'horreur?
Voyons-la.
Pam. Clitemneſtre en proie à ſa fureur,
De ſon indigne époux défend encor la vie;
Elle oppoſe à ſon fils une main trop hardie.
Pour ce grand criminel, qui touche à ſon trépas,
Elle demande grace, et ne l'obtiendra pas.
On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,
Sourdes à la priére, et de meurtres avides,
Miniſtres des arrêts prononcés par le ſort,
Marcher autour d'Oreſte, en appellant la mort.
Iphiſe. Jour terrible et ſanglant, ſoyez un jour de grace.
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah, ma ſoeur! ah, Pilade! entendez-vous ces cris?
Electre. C'èſt ma mère!
Pam. Elle-même.
Clit. derrière la ſcène. Arrête!
Iphiſe. Ciel!
Clit. (derrière la ſcène.) Mon fils!

Electre. Il frappe Egiſte. Achève, et ſois inéxorable ;
Venge nous, venge-la ; tranche un noeud ſi coupable ;
Immole entre ſes bras cet infame aſſaſſin.
Frappe, dis-je.
Clit. Mon fils, ... j'expire de ta main.
Pilade. O deſtinée !
Iphiſe. O crime !
Electre. Ah, trop malheureux frère !
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère.
Jour à jamais affreux !

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, Oreſte.

Oreſte. O Terre, entr'ouvre-toi ;
Clitemneſtre, Tantale, Atrée, attendez-moi.
Je vous fuis aux Enfers, éternelles victimes ;
Je diſpute avec vous de tourmens et de crimes.
Electre. Qu'avez-vous fait, cruel ?
Oreſte. Elle a voulu ſauver....
Et les frappant tous deux .... Je ne puis achever....
Electre. Quoi, de la main d'un fils ! quoi, par ce coup funeſte,
Vous....
Oreſte. Non, ce n'èſt pas moi ; non, ce n'èſt point Oreſte.
Un pouvoir effroyable a ſeul conduit mes coups.
Exécrable inſtrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère ;
Patrie, Etats, parens, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout èſt perdu pour moi !
Soleil qu'épouvanta cette affreuſe contrée,
Soleil qui reculas pour le feſtin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats !
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas ?

Dieux,

Dieux, Tyrans éternels, puiſſance impitoyable,
Dieux que me puniſſez, qui m'avez fait coupable,
Eh bien, quel èſt l'exil que vous me deſtinez ?
Quel èſt le nouveau crime où vous me condamnez ?
Parlez . . . Vous prononcez le nom de la Tauride ;
J'y cours, j'y vais trouver la Prêtreſſe homicide,
Qui n'offre que du ſang à des Dieux en courroux,
A des Dieux moins cruels, moins barbares que vous.

Electre. Demeurez. Conjurez leur juſtice et leur haine.

Pilade. Je te ſuivrai par-tout où leur fureur t'entraîne.

Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels et du courroux des Dieux.

Fin du cinquiéme et dernier Acte.

ZAYRE.

ACTEURS.

OROSMANE, Soudan de Jéruſalem.
LUSIGNAN, Prince du ſang des Rois de Jéruſalem.
ZAYRE, } Eſclaves du Soudan.
FATIME, }
NERESTAN, } Chevaliers Français.
CHATILLAN, }
CORASMIN, } Officiers du Soudan.
MELEDOR, }
Un Eſclave.
Suite.

La Scène èſt au Serrail de Jéruſalem.

ZAYRE,

ZAYRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Zayre, Fatime.

Fatime. JE ne m'attendais pas, jeune et belle Zayre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flateur, ou quels heureux deſtins,
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſereins ?
La paix de votre coeur augmente avec vos charmes ;
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats,
Ou ce brave Français devait guider nos pas ;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux ;
Compagnes d'un époux, et Reines en tous lieux ;
Libres ſans deſhonneur, et ſages ſans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne ſoupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le Serrail d'un Soudan, ſa triſte auſtérité,
Ce nom d'eſclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

Zayre. On ne peut déſirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le Ciel fixa nos pas.
Au Serrail des Soudans dès l'enfance enfermée,

Chaque jour ma raiſon s'y voit accoutumée.
Le reſte de la Terre aneanti pour moi,
M'abandonne au Soudan, qui nous tient ſous ſa loi :
Je ne connais que lui, ſa gloire, ſa puiſſance :
Vivre ſous Oroſmane èſt ma ſeule eſpérance,
Le reſte èſt un vain ſonge.
Fatime. Avez-vous oublié
Ce généreux Français, dont la tendre amitié
Nous promit ſi ſouvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions ſon audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces triſtes combats
Perdus par les Chrêtiens ſous les murs de Damas !
Oroſmane vainqueur, admirant ſon courage,
Le laiſſa ſur ſa foi partir de ce rivage ;
Nous l'attendons encor ; ſa généroſité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine eſpèrance ?
Zayre. Peut-être ſa promeſſe a paſſé ſa puiſſance.
Depuis plus de deux ans il n'èſt point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à ſon courage
Des ſermens indiſcrets pour ſortir d'eſclavage.
Il devait délivrer dix Chevaliers Chrêtiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les ſiens.
J'admirai trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penſer.
Fatime. Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ſes ſermens,
Ne voudriez vous pas ? . . .
Zayre. Fatime, il n'èſt plus tems.
Tout èſt changé . . .
Fatime. Comment ? que prétendez-vous dire ?
Zayre. Va, c'èſt trop te celer le deſtin de Zayre ;
Le ſécrèt du Soudan doit encor ſe cacher,
Mais mon coeur dans le tien ſe plait à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fut du Jourdain abandonner les rives,
Le Ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puiſſante a choiſi le ſecours.
Ce ſuperbe Oroſmane . . . .
Fatime. Eh bien !

Zayre. Ce Soudan même,
Ce vainqueur des Chrêtiens... chère Fatime... il m'aime...
Tu rougis... je t'entens... garde-toi de penſer
Qu'à briguer ſes ſoupirs je puiſſe m'abaiſſer,
Que d'un Maître abſolu la ſuperbe tendreſſe
M'offre l'honneur honteux du rang de ſa maîtreſſe,
Et que j'eſſuye enfin l'outrage et le danger
Du malheureux éclat d'un amour paſſager.
Cette fierté qu'en nous ſoûtient la modeſtie,
Dans mon coeur à ce point ne s'èſt pas démentie.
Plutôt que juſques-là j'abaiſſe mon orgueil,
Je verrais ſans pâlir les fèrs et le cercueil.
Je m'en vais t'étonner ; ſon ſuperbe courage
A mes foibles apas préſente un pur hommage ;
Parmi tous ces objets à lui plaire empreſſés,
J'ai fixé ſes regards à moi ſeule adreſſés :
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me ſoumettra bientôt ſon coeur et mes rivales.

Fatime. Vos apas, vos vertus, ſont dignes de ce prix ;
Mon coeur en èſt flaté, plus qu'il n'en èſt ſurpris ;
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites,
Je me vois avec joie au rang de vos ſujettes.

Zayre. Sois toujours mon égale, et goûte mon bonheur,
Avec toi partagé je ſens mieux ſa douceur.

Fatime. Hélas ! puiſſe le Ciel ſouffrir cette hymenée !
Puiſſe cette grandeur, qui vous èſt deſtinée,
Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur,
Ne point laiſſer de trouble au fond de votre coeur !
N'èſt-il point en ſécrèt de frein qui vous retienne ?
Ne vous ſouvient-il plus que vous fûtes Chrêtienne ?

Zayre. Ah ! que dis-tu ? Pourquoi rappeller mes ennuis ?
Chère Fatime, hélas ! ſai-je ce que je ſuis ;
Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait naître ?

Fatime. Néreſtan, qui nâquit non loin de ce ſéjour
Vous dit que d'un Chrêtien vous reçutes le jour.

Que

Que dis-je ? Cette croix qui ſur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance avec ſoin conſervée,
Ce ſigne des Chrêtiens que l'art dérobe aux yeux,
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes ſoins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains èſt-elle demeurée,
Comme un gage ſécrèt de la fidelité
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

Zayre. Je n'ai point d'autre preuve ; et mon coeur qui s'ignore,
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhore ?
La coûtume, la loi plia mes premiers ans
A la Religion des heureux Muſulmans.
Je le vois trop : les ſoins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos ſentimens, nos mœurs, notre créance.
J'euſſe été près du Gange eſclave des faux Dieux,
Chrêtienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.
L'inſtruction fait tout ; et la main des nos pères
Grave en nos foibles coeurs ces premiers caractères,
Que l'exemple et le tems nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu ſeul peut effacer.
Priſonnière, en ces lieux, tu n'y fus renfermée,
Que lorſque ta raiſon, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait ſon flambeau ;
Pour moi des Sarrazins eſclave en mon berceau,
La foi de nos Chrêtiens me fut trop tard connue.
Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a ſouvent malgré moi
Saiſi mon coeur ſurpris de reſpect et d'effroi ;
J'ôſais l'invoquer même avant qu'en ma penſée,
D'Oroſmane en ſécrèt l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables Loix,
Dont ici Néreſtan me parla tant de fois ;
Ces Loix qui de la Terre écartant les misères,
Des humains attendris font un peuple de frères ;
Obligés de s'aimer, ſans doute, ils ſont heureux.

Fatime. Pourquoi donc aujourdhui vous déclarer contre eux ?
A la Loi Muſulmane à jamais aſſervie,
Vous allez des Chrêtiens devenir l'ennemie ;
Vous allez épouſer leur ſuperbe vainqueur.

Zayre.

Zayre. Eh ! qui refuſerait le préſent de ſon coeur ?
De toute ma faibleſſe il faut que je convienne ;
Peut-être ſans l'amour j'aurais été Chrêtienne ;
Peut-être qu'à ta Loi j'aurais ſacrifié :
Mais Oroſmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Oroſmane, et mon âme enyvrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux ſa grace, ſes exploits ;
Songe à ce bras puiſſant, vainqueur de tant de Rois,
A cet aimable front que la gloire environne :
Je ne te parle point du Sceptre qu'il me donne :
Non, la reconnaiſſance èſt un faible retour,
Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour.
Mon coeur aime Oroſmane, et non ſon Diadême,
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un panchant ſi flateur ;
Mais ſi le Ciel ſur lui déployant ſa rigueur,
Aux fèrs que j'ai portés eût condamné ſa vie,
Si le Ciel ſous mes loix eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zayre aujourdhui
Pour l'élever à ſoi deſcendrait juſqu'à lui.

Fatime. On marche vers ces lieux ? ſans doute, c'èſt lui-même.

Zayre. Mon coeur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, abſent de ce Palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes ſouhaits.

SCENE II.

Oroſmane, Zayre, Fatime.

Oroſ. VERTUEUSE Zayre, avant que l'hymenée
Joigne à jamais nos coeurs et notre deſtinée,
J'ai cru, ſur mes projets, ſur vous, ſur mon amour,
Devoir en Muſulman vous parler ſans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs uſages, leurs droits, ne ſont point mon exemple ;
Je ſai que notre Loi, favourable aux plaiſirs,
Ouvre un champ ſans limite à nos vaſtes déſirs ;
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendreſſes,
Recevoir

Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtreſſes ;
Et tranquille au Serrail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du ſein des voluptés.
Mais la molleſſe eſt douce, et ſa ſuite eſt cruelle.
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle ;
Je vois de Mahomet ces lâches ſucceſſeurs,
Ces Califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs,
Couchés ſur les débris de l'Autel et du Trône,
Sous un nom ſans pouvoir languir dans Babylone ;
Eux, qui ſeraient encor, ainſi que leurs ayeux,
Maîtres du Monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme et la Syrie ;
Mais bientôt pour punir une Secte ennemie,
Dieu ſuſcita le bras du puiſſant Saladin.
Mon père, après ſa mort, aſſervit le Jourdain ;
Et moi, faible héritier de ſa grandeur nouvelle,
Maître encor incertain d'un Etat qui chancelle,
Je vois ces fiers Chrêtiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;
Et lorſque la trompette, et la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la Terre,
Je n'irai point en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un Serrail abandonner mes jours.
J'atteſte ici la gloire, et Zayre, et ma flamme,
De ne choiſir que vous pour maîtreſſe et pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon coeur entre la guerre et vous.
Ne croyez pas non plus, que mon honneur confie
La vertu d'une épouſe à ces monſtres d'Aſie,
Du Serrail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaiſirs d'un Maître eſclaves odieux.
Je ſai vous eſtimer autant que je vous aime,
Et ſur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaiſſez mon coeur ;
Vous ſentez qu'en vous ſeule il a mis ſon bonheur.
Vous comprenez aſſez quelle amertume affreuſe
Corromprait de mes jours la durée odieuſe,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces ſentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zayre ; et j'attens de votre âme
Un amour qui réponde à ma brulante flamme.

Je l'avoûrai, mon coeur ne veut rien qu'ardemment ;
Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
De tous mes ſentimens tel èſt le caractère.
Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.
Si d'une égale amour votre coeur èſt épris,
Je viens vous épouſer, mais c'èſt a ce ſeul prix ;
Et du noeud de l'hymen l'étreinte dangereuſe
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuſe.

Zayre. Vous, Seigneur, malheureux ! Ah ! ſi votre grand coeur
A ſur mes ſentimens pu fonder ſon bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes ſécrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes !
Ces noms chers et ſacrés, et d'amant et d'époux,
Ces noms nous ſont communs ; et j'ai par deſſus vous
Ce plaiſir ſi flateur à ma tendreſſe extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime ;
De voir que ſes bontés ſont ſeules mes deſtins,
D'être l'ouvrage heureux de ſes auguſtes mains,
De révérer, d'aimer un Héros que j'admire.
Oui, ſi parmi les coeurs ſoumis à votre empire,
Vos yeux ont diſcerné les hommages du mien,
Si votre auguſte choix....

SCENE III.

Oroſmane, Zayre, Fatime, Coraſmin.

Coraſ. CET eſclave Chrêtien,
Qui ſur ſa foi, Seigneur, a paſſé dans la France,
Revient au moment même, et demande audience.

Fatime. O Ciel !

Oroſ. Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas ?

Coraſ. Dans la première enceinte il arrête ſes pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de ſon Maître,
Dans ſes auguſtes lieux un Chrêtien pût paraître.

Oroſ. Qu'il paraiſſe. En tous lieux, ſans manquer de reſpect,

Chacun

Chacun peut desormais jouir de mon aspect,
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de Rois des Tyrans invisibles.

SCENE IV.

Orosmane, Zayre, Fatime, Coraſmin, Nereſtan.

Nereſtan. RESPECTABLE ennemi qu'estiment les Chrêtiens,
Je reviens dégager mes sermens et les tiens.
J'ai satisfait à tout, c'èst à toi d'y souscrire.
Je te fais aporter la rançon de Zayre,
Et celle de Fatime, et de dix Chevaliers,
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers.
Leur liberté par moi trop long tems retardée,
Quand je reparaîtrais leur dût être accordée :
Sultan, tiens ta parole, ils ne sont plus à toi,
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.
Mais graces à mes soins, quand leur chaîne èst brisée,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le céle pas, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble èst tout ce qui me reste.
J'arrache des Chrêtiens à leur prison funeste ;
Je remplis mes sermens, mon honneur, mon devoir,
Il me suffit : Je viens me mettre en ton pouvoir ;
Je me rens prisonnier, et demeure en ôtage.

Oroſ. Chrêtien, je suis content de ton noble courage ;
Mais ton orgueil ici se serait-il flaté
D'effacer Orosmane en générosité ?
Reprens ta liberté, remporte tes richesses,
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses.
Au lieu de dix Chrêtiens, que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu les peux demander.
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie,
Qu'il èst quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent en partant, qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'Empire de ces lieux.

Mais

Mais parmi ces Chrêtiens que ma bonté délivre,
Luſignan ne fut point réſervé pour te ſuivre :
De ceux qu'on peut te rendre il èſt ſeul excepté ;
Son nom ſerait ſuſpect à mon autorité :
Il èſt du ſang Français qui regnait à Solyme ;
On ſait ſon droit au Trône ; et ce droit èſt un crime.
Du deſtin qui fait tout, tel èſt l'arrêt cruel ;
Si j'euſſe été vaincu, je ſerais criminel.
Luſignan dans les fèrs finera ſa carriére,
Et jamais du Soleil ne verra la lumiére.
Je le plains ; mais pardonne à la nèceſſité
Ce reſte de vengeance et de ſévérité.
Pour Zayre, croi-moi, ſans que ton coeur s'offenſe,
Elle n'èſt pas d'un prix qui ſoit en ta puiſſance ;
Tes Chevaliers Français, et tous leurs Souverains,
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

Nereſtan. Qu'entens-je ? Elle naquit Chrêtienne.
J'ai pour la délivrer ta parole et la ſienne ;
Et quant à Luſignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il ? . .

Oroſ. Je t'ai dit, Chrêtien, que je le veux.
J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière,
Se feſant eſtimer, commence à me déplaire.
Sors, et que le Soleil levé ſur mes Etats,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

Néreſtan ſort.

Fatime. O Dieu, ſecourez-nous.

Oroſ. Et vous, allez, Zayre,
Prenez dans le Serrail un ſouverain empire,
Commandez en Sultane, et je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

Oroſmane, Coraſmin.

Oroſ. CORASMIN, que veut donc cet eſclave infidelle ?
Il ſoupirait . . . ſes yeux ſe ſont tournés vers elle :

Les as-tu remarqués ?
Coraſ. Que dites-vous, Seigneur?
De ce ſoupçon jaloux écoutez-vous l'erreur ?
Oroſ. Moi, jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'aviliſſe !
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux ſupplice !
Moi, que je puiſſe aimer comme l'on ſait haïr !
Quiconque èſt ſoupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour ſeul ma maîtreſſe aſſervie,
Cher Coraſmin, je l'aime avec idolâtrie.
Mon amour èſt plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne ſuis point jaloux . . . ſi je l'étais jamais . . .
Si mon coeur ! . . Ah ! chaſſons cette importune idée.
D'un plaiſir pur et doux mon ame èſt poſſédée.
Vas, fais tout préparer pour ces momens heureux,
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes voeux.
Je vai donner une heure aux ſoins de mon Empire,
Et le reſte du jour ſera tout à Zayre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Nereſtan, Chatillon.

Chat. O Brave Néreſtan, Chevalier généreux,
Vous qui briſez les fèrs de tant de malheureux :
Vous, Sauveur des Chrêtiens qu'un Dieu Sauveur envoye,
Paraiſſez, montrez-vous, goutez la douce joye,

De

De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous.
Aux portes du Serrail en foule ils vous demandent ;
Ne privez point leurs yeux du Heros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur....

Nereſt. Illuſtre Châtillon, modérez cet honneur ;
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire ;
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

Chat. Sans doute ; et tout Chrêtien, tout digne Chevalier,
Pour ſa Religion ſe doit ſacrifier ;
Et la félicité des coeurs tels que les nôtres,
Conſiſte à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le Ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un ſi noble devoir !
Pour nous, triſtes jouets du ſort qui nous opprime,
Nous malheureux Français, eſclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fèrs, où longtems ſans ſecours
Le père d'Oroſmane abandonna nos jours :
Jamais nos yeux ſans vous ne reverraient la France.

Nereſt. Dieu s'èſt ſervi de moi, Seigneur. Sa Providence
De ce jeune Oroſmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triſte mêlange altère ce bonheur !
Que de ce fièr Soudan la clémence odieuſe
Répand ſur ſes bienfaits une amertume affreuſe !
Dieu me voit et m'entend ; il ſait ſi dans mon coeur
J'avais d'autres projets que ceux de ſa grandeur.
Je feſais tout pour lui : j'eſpérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit eſclave avec moi,
Lorſque les ennemis de notre auguſte foi,
Baignant de notre ſang la Syrie enyvrée,
Surprirent Luſignan vaincu dans Céſarée ;
Du Serrail des Sultans ſauvé par des Chrêtiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris ſur ma ſeule parole,
Seigneur, je me flatais, eſpérance frivole !
De ramener Zayre à cette heureuſe Cour,
Où Louïs des vertus a fixé le ſéjour.

Déjà même la Reine, à mon zèle propice,
Lui tendait de ſon Trône une main protectrice.
Enfin lorſqu'elle touche au moment ſouhaité,
Qui la tirait du ſein de ſa captivité,
On la retient . . . Que dis-je . . . Ah ! Zayre elle-même,
Oubliant les Chrêtiens, pour ce Soudan qui l'aime . . .,
N'y penſons plus . . . Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaiſir mortel.
Des Chrêtiens malheureux l'eſpérance èſt trahie.

Chat. Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;
Diſpoſez-en, Seigneur, elle vous apartient.

Nereſt. Seigneur, ce Luſignan, qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en Héros ſi féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce Héros malheureux de Bouillon deſcendu,
Aux ſoupirs des Chrêtiens ne ſera point rendu.

Chat. Seigneur, s'il èſt ainſi, votre faveur èſt vaine :
Quel indigne ſoldat voudrait briſer ſa chaîne,
Alors que dans les fèrs ſon Chef eſt retenu ?
Luſignan, comme à moi, ne vous èſt pas connu.
Seigneur, remerciez ce Ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naiſſance
Longtems après ces jours à jamais déteſtés,
Après ces jours de ſang et de calamités,
Où je vis ſous le joug de nos barbares Maîtres,
Tomber ces murs ſacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel ! ſi vous aviez vu ce Temple abandonné,
Du Dieu que nous ſervons le tombeau profané,
Nos pères, nos enfans, nos filles et nos femmes,
Aux pieds de nos Autels expirans dans les flammes,
Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,
Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirans !
Luſignan, le dernier de cette auguſte race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des Temples renverſés,
Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entaſſés,
Terrible, et d'une main reprenant cette épée,
Dans le ſang infidelle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté

De notre ſainte foi le ſigne redouté,
Criant à haute voix, Français, ſoyez fidèles...
Sans doute en ce moment le couvrant de ſes ailes,
La vertu du Très-Haut, qui nous ſauve aujourdhui,
Applaniſſait ſa route, et marchait devant lui ;
Et des triſtes Chrêtiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ſes pas dans Céſarée.
Là, par nos Chevaliers, d'une commune voix,
Luſignan fut choiſi pour nous donner des loix.
O mon cher Néreſtan ! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu ſans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu ;
Vainement pour ſon nom nous avons combattu.
Reſſouvenir affreux, dont l'horreur me dévore !
Jéruſalem en cendre, hélas ! fumait encore,
Lorſque dans notre aſyle attaqués et trahis,
Et livrés par un Grec à nos fièrs ennemis,
La flamme, dont brula Sion déſeſpérée,
S'étendit en fureur aux murs de Céſarée.
Ce fut là le dernier de trente ans de revèrs.
Là je vis Luſignan chargé d'indignes fèrs :
Inſenſible à ſa chûte et grand dans ſes misères,
Il n'était attendri que des maux de ſes frères.
Seigneur, depuis ce tems, ce père des Chrêtiens,
Reſſerré loin de nous, blanchi dans ſes liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Aſie, et de l'Europe entière.
Tel èſt ſon ſort affreux : et qui peut aujourdhui,
Quand il ſouffre pour nous, ſe voir heureux ſans lui ?
Nereſt. Ce bonheur, il èſt vrai, ſerait d'un coeur barbare.
Que je hais le deſtin qui de lui nous ſépare !
Que vers lui vos diſcours m'ont ſans peine entraîné !
Je connais ſes malheurs ; avec eux je ſuis né.
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;
Votre priſon, la ſienne, et Céſarée en cendre,
Sont les premiers objets, ſont les premiers revers
Qui frapèrent mes yeux à peine encor ouverts.
Je ſortais du berceau, ces images ſanglantes
Dans vos triſtes récits me ſont encor préſentes.

Au milieu des Chrêtiens dans un Temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi raſſemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes,
Aux bras enſanglantés de nos meres tremblantes,
Nous fumes tranſportés dans ce Palais des Rois,
Dans ce même Serrail, Seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zayre,
Qui depuis . . . pardonnez ſi mon coeur en ſoupire,
Qui depuis égarée en ce funeſte lieu,
Pour un Maitre Barbare abandonna ſon Dieu.

Chat. Telle eſt des Muſulmans la funeſte prudence.
De leurs Chrêtiens captifs ils ſéduiſent l'enfance ;
Et je bénis le Ciel, propice à nos deſſeins,
Qui dans vos premiers ans vous ſauva de leurs mains.
Mais, Seigneur, après tout, cette Zayre même,
Qui renonce aux Chrêtiens pour le Soudan qui l'aime,
De ſon crédit au moins nous pourrait ſécourir :
Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir ?
M'en croirez-vous ? Le juſte, auſſi-bien que le ſage,
Du crime et du malheur ſait tirer avantage.
Vous pourriez de Zayre employer la faveur
A fléchir Oroſmane, à toucher ſon grand coeur,
A nous rendre un Héros, que lui-même a dû plaindre ;
Que ſans doute il admire, et qui n'eſt plus à craindre.

Nereſt. Mais ce même Héros, pour briſer ſes liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaiſſe à ces honteux moyens ?
Et quand il le voudrait, eſt-il en ma puiſſance
D'obtenir de Zayre un moment d'audience ?
Croyez-vous qu'Oroſmane y daigne conſentir ?
Le Serrail à ma voix pourra-t-il ſe r'ouvrir ?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il eſpérer d'une femme infidelle,
A qui mon ſeul aſpect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira ſa honte écrite ſur mon front ?
Seigneur, il eſt bien dur, pour un coeur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime.
Leurs refus ſont affreux, leurs bien faits font rougir.

Chat. Songez à Luſignan, ſongez à le ſervir.

Nereſt.

Nereſt. Eh bien . . . Mais quels chemins juſqu'à cette infidelle
Pourront . . . On vient à nous. Que vois-je ! ô Ciel ! c'èſt elle.

SCENE II.

Zayre, Chatillon, Nereſtan.

Zayre à Nereſt. C'EST vous, digne Français, à qui je viens parler,
Le Soudan le permèt, ceſſez de vous troubler :
Et raſſurant mon coeur, qui tremble à votre approche,
Chaſſez de vos regards la plainte et le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougiſſons tous deux,
Je ſouhaite et je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naiſſance,
Une affreuſe priſon renferma notre enfance ;
Le ſort nous accabla du poids des mêmes fèrs,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me falut depuis gémir de votre abſence.
Le Ciel porta vos pas aux rives de la France.
Priſonier dans Solyme, enfin je vous revis ;
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Eſclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du Soudan je vivais inconnue.
Vous daignates bientôt, ſoit grandeur, ſoit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux Empire,
Y chercher la rançon de la triſte Zayre :
Vous l'apportez : le Ciel a trompé vos bienfaits :
Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune et d'éclat et de charmes,
Je ne puis vous quitter ſans répandre des larmes.
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre ſouvenir,
Comme vous des humains ſoulager la miſère,
Protéger les Chrêtiens, leur tenir lieu de mère :
Vous me les réndez chers, et ces infortunés . . . .

Nereſt.

Nereſt. Vous, les protéger ! vous, qui les abandonnez !
Vous, qui des Luſignans foulant aux pieds la cendre !
Zayre. Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre
Le dernier de ce ſang, votre amour, votre eſpoir.
Oui, Luſignan eſt libre, et vous l'allez revoir.
Chat. O Ciel ! nous reverrions notre appui, notre père !
Nereſt. Les Chrêtiens vous devraient une tête ſi chère !
Zayre. J'avais ſans eſpérance ôſé la demander :
Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder :
On l'amène en ces lieux.
Nereſt. Que mon ame eſt émue !
Zayre. Mes larmes malgré moi me dérobent ſa vue.
Ainſi que ce vieillard j'ai langui dans les fers ;
Qui ne ſait compâtir aux maux qu'on a ſoufferts ?
Nereſt. Grand Dieu ! que de vertu dans une âme infidelle !

SCENE III.

Zayre, Luſignan, Chatillon, Nereſtan, pluſieurs eſclaves Chrêtiens.

Luſig. DU ſejour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des Chrêtiens ?.. Guidez mes pas tremblans,
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
En s'aſſeyant.
Suis-je libre en effet ?
Zayre. Oui, Seigneur ; oui, vous l'êtes.
Chat. Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos triſtes Chrêtiens ....
Luſig. O jour ! ô douce voix !
Chatillon, c'eſt donc vous ? c'eſt vous que je revois !
Martyr, ainſi que moi, de la foi de nos pères,

Le

Le Dieu que nous ſervons finit-il nos miſères ?
En quels lieux ſommes nous ? Aidez mes faibles yeux.
Chat. C'èſt ici le Palais qu'ont bâti vos ayeux ;
Du fils de Noradin c'èſt le ſéjour profane.
Zayre. Le Maître de ces lieux, le puiſſant Oroſmane,
Sait connaître, Seigneur, et chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous èſt inconnu,
En montrant Nereſtan.
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix Chrêtiens payer la délivrance :
Le Soudan, comme lui gouverné par l'honneur,
Croit en vous délivrant, égaler ſon grand coeur.
Luſig. Des Chevaliers Français tel èſt le caractère ;
Leur nobleſſe en tout tems me fut utile et chère.
Trop digne Chevalier, quoi ! vous paſſez les mers,
Pour ſoulager nos maux, et pour briſer nos fèrs !
Ah ! parlez, à qui dois-je un ſervice ſi rare ?
Nereſt. Mon nom èſt Néreſtan ; le ſort longtems barbare,
Qui dans les fèrs ici me mit preſqu'en naiſſant,
Me fit quitter bientôt l'Empire du Croiſſant.
A la Cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre ſous lui j'ai fait l'apprentiſſage.
Ma fortune et mon rang ſont un don de ce Roi,
Si grand par ſa valeur, et plus grand par ſa foi,
Je le ſuivis, Seigneur, au bord de la Charante,
Lorſque du fièr Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop longtems captivés,
Satisfit en tombant aux Lys qu'ils ont bravés.
Venez, Prince, et montrez au plus grand des Monarques,
De vos fèrs glorieux les vénérables marques.
Paris va révérer le Martyr de la Croix,
Et la Cour de Louis èſt l'azyle des Rois.
Luſig. Hélas ! de cette Cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchainait la victoire,
Je combattais, Seigneur, avec Montmorency,
Melun, Deſtaing, de Neſle, et ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre :

Je

Je vais au Roi des Rois demander aujourdhui
Le prix de tous les maux que j'ai ſoufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en èſt tems, écoutez ma prière,
Néreſtan, Châtillon, et vous . . . de qui les pleurs
Dans ces momens ſi chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
Qui jamais ait du Ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma ſuperbe eſpérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
O mon cher Châtillon, tu dois t'en ſouvenir.

Chat. De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

Luſig. Priſonnier avec moi dans Céſarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

Chat. Mon bras chargé de fèrs ne les put ſècourir.

Luſig. Hélas ! et j'étais père, et je ne pus mourir !
Veillez du haut des Cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réſervés,
Par de barbares mains pour ſervir conſervés,
Loin d'un père accablé, furent portés enſemble
Dans ce même Serrail où le Ciel nous raſſemble.

Chat. Il èſt vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en ſon berceau :
Ne pouvant la ſauver, Seigneur, j'allais moi-même
Répandre ſur ſon front l'eau ſainte du Batême,
Lorſque les Sarazins de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout ſanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les deſtinées
Avaient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déjà ſentir ſon malheur,
Fut dans Jéruſalem conduit avec ſa ſoeur.

Nereſt. De quel reſſouvenir mon ame èſt déchiré !
A cet âge fatal j'étais dans Céſarée ;
Et tout couvert de ſang, et chargé de liens,
Je ſuivis en ces lieux la foule des Chrêtiens.

Luſ

Luſig. Vous... Seigneur!... Ce Serrail éleva votre enfance?...

En les regardant.

Hélas! de mes enfans auriez-vous connaiſſance?
Ils ſeraient de votre âge, et peut-être mes yeux...
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

Zayre. Depuis que je reſpire,
Seigneur... Eh quoi! D'où vient que votre âme ſoupire?

Luſig. Ah! daignez confier à mes tremblantes mains...

Zayre. De quel trouble nouveau tous mes ſens ſont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

Luſig. O Ciel! ô Providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide eſpérance;
Serait-il bien poſſible? Oui, c'èſt elle... Je voi
Ce préſent qu'une épouſe avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête,
Lorſque de leur naiſſance on célébrait la fête.
Je revoi... Je ſuccombe à mon ſaiſiſſement.

Zayre. Qu'entens-je? et quel ſoupçon m'agite en ce moment?
Ah, Seigneur!...

Luſig. Dans l'eſpoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes,
Dieu mort ſur cette croix, et qui revis pour nous:
Parle, achève, ô mon Dieu! ce ſont-là de tes coups.
Quoi? Madame, en vos mains elle était demeurée!
Quoi! tous les deux captifs, et pris dans Céſarée?

Zayre. Oui, Seigneur.

Nereſt. Se peut-il?

Luſig. Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet ſont les vivans portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voye;
Dieu, ranime mes ſens trop faibles pour ma joye.
Madame... Nereſtan... Soutiens-moi, Chatillon..
Nereſtan, ſi je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le ſein la cicatrice heureuſe
Du fèr dont à mes yeux une main furieuſe...

Nereſt.

Nereſt. Oui, Seigneur, il èſt vrai.
Luſig. Dieu juſte ! heureux momens !
Nereſt. ſe jettant à genoux. Ah, Seigneur, ah, Zayre !
Luſig. Approchez, mes enfans.
Nereſt. Moi, votre fils !
Zayre. Seigneur.
Luſig. Heureux jour qui m'éclaire !
Ma fille ! mon cher fils ! embraſſez votre père.
Chat. Que d'un bonheur ſi grand mon coeur ſe ſent toucher !
Luſig. De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triſte famille,
Mon fils, digne héritier . . . Vous . . . hélas ! Vous ? ma fille !
Diſſipez mes ſoupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui ſeul as conduit ſa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu Chrêtienne ?
Tu pleures, malheureuſe, et tu baiſſes les yeux,
Tu te tais ! je t'entends ! ô crime ! ô juſtes Cieux !
Zayre. Je ne puis vous tromper : ſous les loix d'Oroſmane . . .
Puniſſez votre fille . . . Elle était Muſulmane.
Luſig. Que la foudre en éclats ne tombe que ſur moi !
Ah, mon fils ! A ces mots j'euſſe expiré ſans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu ſoixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton Temple, et périr ta mémoire.
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes triſtes enfans :
Et lorſque ma famille èſt par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle èſt ton ennemie !
Je ſuis bien malheureux . . . c'èſt ton père, c'èſt moi,
C'èſt ma ſeule priſon qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines :
C'èſt le ſang de vingt Rois, tous Chrêtiens comme moi ;
C'èſt le ſang des Héros, defenſeurs de ma Loi ;

C'èſt

C'èſt le ſang des Martyrs.... ô fille encor trop chère,
Connais-tu ton deſtin, ſais-tu quelle èſt ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
Ce triſte et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis maſſacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands, à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces Martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras ſanglans tendus du haut des Cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes,
Pour toi, pour l'Univers, èſt mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois,
En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
Voi ces murs, voi ce Temple envahi par tes Maîtres:
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, ſa tombe èſt près de ce Palais;
C'èſt ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'impie;
C'èſt-là que de ſa tombe il rapella ſa vie.
Tu ne ſaurais marcher dans cet auguſte lieu,
Tu n'y peux faire un pas, ſans y trouver ton Dieu:
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras, et pleurer et frémir;
Sur ton front pâliſſant Dieu mèt le repentir:
Je vois la vérité dans ton coeur deſcendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprens ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

Nereſt. Je revois donc ma ſoeur?... Et ſon âme..

Zayre. Ah, mon père,
Cher Auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire?

Luſig. M'ôter, par un ſeul mot, ma honte et mes ennuis,
Dire, Je ſuis Chrêtienne.

Zayre. Oui.... Seigneur.... Je le ſuis.

Luſig. Dieu, reçois ſon aveu du ſein de ton Empire.

SCENE IV.

Zayre, Luſignan, Chatillon, Nereſtan, Coraſmin.

Coraſ. MADAME, le Soudan m'ordonne de vous dire,
Qu'à l'inſtant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils Chrêtiens ſurtout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi ; de vous je dois répondre.
Chat. Où ſommes-nous, grand Dieu ! Quel coup vient nous confondre !
Luſig. Notre courage, amis, doit ici s'animer.
Zayre. Hélas, Seigneur !
Luſig. O vous que je n'ôſe nommer,
Jurez-moi de garder un ſécrèt ſi funeſte.
Zayre. Je vous le jure.
Luſig. Allez, le Ciel fera le reſte.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Oroſmane, Coraſmin.

Oroſ. VOUS étiez, Coraſmin, trompé par vos alarmes ;
Non, Louïs contre moi ne tourne point ſes armes ;
Les Français ſont laſſés de chercher déſormais
Des

Des climats que pour eux le deſtin n'a point faits ;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux deſerts de l'aride Arabie,
Et venir arroſer, de leur ſang odieux,
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaiſſeaux la Mer de la Syrie.
Louis, des bords de Chypre, épouvante l'Aſie.
Mais j'apprens que ce Roi s'éloigne de nos ports ;
De la féconde Egypte il menace les bords ;
J'en reçois à l'inſtant la premiére nouvelle.
Contre les Mamelus ſon courage l'appelle ;
Il cherche Mélédin, nom ſécrèt ennemi ;
Sur leurs diviſions mon Trône èſt affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte, ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puiſſance ;
Et prodigues d'un ſang qu'ils devraient ménager,
Prennent, en s'immolant, le ſoin de me venger.
Relâche ces Chrêtiens ; ami, je les délivre ;
Je veux plaire à leur Maître, et leur permèts de vivre ;
Je veux que ſur la mer on les mène à leur Roi,
Que Louïs me connaiſſe, et reſpecte ma foi.
Méne-lui Luſignan ; di-lui que je lui donne
Celui que la naiſſance allie à ſa Couronne,
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné, tandis qu'il a vécu.

Coraſ. Son nom chèr aux Chrêtiens ....

Oroſ. Son nom n'èſt point à craindre.

Coraſ. Mais, Seigneur, ſi Louïs ....

Oroſ. Il n'èſt plus tems de feindre.

Zayre l'a voulu ; c'èſt aſſez : et mon coeur,
En donnant Luſignan, le donne à mon vainqueur.
Louïs èſt peu pour moi ; je fais tout pour Zayre ;
Nul autre ſur mon coeur n'aurait pris cet empire :
Je viens de l'affliger, c'èſt à moi d'adoucir
Le déplaiſir mortel qu'elle a du reſſentir,
Quand, ſur les faux avis des deſſeins de la France,
J'ai fait à ces Chrêtiens un peu de violence.
Que dis-je ? Ces momens perdus dans mon Conſeil,
Ont de ce grand hymen ſuſpendu l'appareil ;

D'une heure encor, ami, mon bonheur ſe diffère ;
Mais j'emploîrai du moins ce tems à lui complaire.
Zayre ici demande un ſécrèt entretien
Avec ce Néreſtan, ce généreux Chrêtien . . .

Coraſ. Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence ?

Oroſ. Ils ont été tous deux eſclaves dans l'enfance ;
Ils ont porté mes fèrs, ils ne ſe verront plus ;
Zayre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défens point ; je foule aux pieds pour elle,
Des rigueurs du Serrail la contrainte cruelle.
J'ai mépriſé ces Loix dont l'âpre auſtérité
Fait d'une vertu triſte une néceſſité.
Je ne ſuis point formé du ſang Aſiatique ;
Né parmi les rochers, au ſein de la Taurique,
Des Scythes mes ayeux je garde la fierté,
Leurs moeurs, leurs paſſions, leur généroſité :
Je conſens qu'en partant Néreſtan la revoye ;
Je veux que tous les coeurs ſoient heureux de ma joye.
Après ce peu d'inſtans vôlés à mon amour,
Tous ſes momens, ami, ſont à moi ſans retour ;
Va, ce Chrêtien attend, et tu peux l'introduire ;
Preſſe ſon entretien, obéis à Zayre.

SCENE II.

Coraſmin, Nereſtan.

Coraſ. EN ces lieux, un moment, tu peux encor reſter.
Zayre à tes regards viendra ſe préſenter.

SCENE III.

Nereſt. ſeul. EN quel état, ô Ciel ! en quels lieux je la laiſſe !
O ma Religion ! ô mon père ! ô tendreſſe !
Mais je la vois.

SCENE

SCENE IV.

Zayre, Nereſtan.

Nereſt. MA ſoeur, je puis donc vous parler.
Ah ! dans quel tems le Ciel nous voulut raſſembler !
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.
Zayre. Dieu, Luſignan !
Nereſt. Il touche à ſon heure dernière.
Sa joye en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ſes ſens affaiblis a rompu les reſſorts ;
Et cette émotion, dont ſon âme eſt remplie,
A bientôt épuiſé les ſources de la vie.
Mais pour comble d'horreurs, à ces derniers momens,
Il doute de ſa fille, et de ſes ſentimens ;
Il meurt dans l'amertume ; et ſon âme incertaine
Demande en ſoupirant ſi vous êtes Chrêtiène.
Zayre. Quoi, je ſuis votre ſoeur, et vous pouvez penſer,
Qu'à mon ſang, à ma Loi, j'aille ici renoncer ?
Nereſt. Ah, ma ſoeur ! cette Loi n'eſt pas la vôtre encore ;
Le jour qui vous éclaire eſt pour vous à l'aurore ;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, et nous ouvre les Cieux.
Jurez par nos malheurs, et par votre famille,
Par ces Martyrs ſacrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourdhui
Le ſceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.
Zayre. Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par ſa Loi que je cherche, et que mon coeur ignore,
De vivre déſormais ſous cette ſainte Loi ....
Mais, mon cher frère .... Hélas ! que veut-elle de moi ?
Que faut-il ?
Nereſt. Déteſter l'Empire de vos Maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,

Qui né près de ces murs èſt mort ici pour nous,
Qui nous a raſſemblés, qui m'a conduit vers vous.
Eſt-ce à moi d'en parler ? Moins inſtruit que fidèle.
Je ne ſuis qu'un ſoldat, et je n'ai que du zèle.
Un Pontife ſacré viendra juſqu'en ces lieux
Vous apporter la vie, et deſſiller vos yeux.
Songez à vos ſermens ; et que l'eau du Batême
Ne vous apporte point la mort et l'anathême.
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir.
Mais à quel tire, ô Ciel ! faut-il donc l'obtenir ?
A qui le demander dans ce Serrail profane ?...
Vous, le ſang de vingt Rois, eſclave d'Oroſmane ?
Parente de Louïs, fille de Luſignan,
Vous Chrêtiènne, et ma ſoeur, eſclave d'un Soudan ?
Vous m'entendez .... je n'ôſe en dire davantage :
Dieu ! nous reſerviez-vous à ce dernier outrage ?

Zayre. Ah, cruel ! pourſuivez, vous ne connaiſſez pas
Mon ſécrèt, mes toûrmens, mes voeux, mes attentats.
Mon frère, ayez pitié d'une ſoeur égarée,
Qui brule, qui gémit, qui meurt déſeſpérée :
Je ſuis Chrêtiènne, hélas ! ... j'attens avec ardeur
Cette eau ſainte, cette eau, qui peut guérir mon coeur.
Non, je ne ſerai point indigne de mon frère,
De mes ayeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zayre, et ne lui cachez rien,
Dites ... quelle èſt la Loi de l'Empire Chrêtien ?..
Quel èſt le châtiment pour une infortunée,
Qui loin de ſes parens aux fèrs abandonnée,
Trouvant chez un Barbare un généreux appui,
Aurait touché ſon âme, et s'unirait à lui ?

Nereſt. O Ciel ! que dites-vous ! Ah ! la mort la plus prompte
Devrait ....

Zayre. C'en èſt aſſez, frappe, et prévien ta honte.

Nereſt. Qui vous, ma ſoeur ?

Zayre. C'èſt moi que je viens d'accuſer.
Oroſmane m'adore ... et j'allais l'épouſer.

Nereſt. L'épouſer ! èſt-il vrai, ma ſoeur ? Eſt-ce vous-même ?
Vous, la fille des Rois ?

Zayre. Frappe, dis-je ; je l'aime.

Nereſt.

Nereſt. Opprobre malheureux du ſang dont vous ſortez,
Vous demandez la mort, et vous la méritez :
Et ſi je n'écoutais que ta honte et ma gloire,
L'honneur de ma maiſon, mon père, ſa mémoire ;
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même,
Immoler de ce fèr un barbare qui t'aime,
De ſon indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même, et lui rendre ces murs :
Zayre, cependant, ma ſoeur, ſon alliée,
Au tyran d'un ſerrail par l'hymen èſt liée ?
Et je vais donc apprendre à Luſignan trahi,
Qu'un Tartare èſt le Dieu que ſa fille a choiſi ?
Dans ce moment affreux, hélas ! ton père expire
En demandant à Dieu le ſalut de Zayre.

Zayre. Arrête, mon cher frère .... arrête, connai-moi.
Peut-être que Zayre èſt digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage ;
Ton courroux, ton reproche, èſt un plus grand outrage,
Plus ſenſible pour moi, plus dur que ce trépas,
Que je te demandais, et que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage ;
Tu ſouffres, je le vois ; je ſouffre davantage.
Je voudrais que du ciel le barbare ſecours,
De mon ſang, dans mon coeur, eût arrêté le cours ;
Le jour qu'empoiſonné d'une flamme profane,
Ce pur ſang des Chrêtiens brûla pour Oroſmane,
Le jour que de ta ſoeur Oroſmane charmé ...
Pardonnez-moi, Chrêtiens ; qui ne l'auroit aimé ?
Il feſait tout pour moi, ſon coeur m'avait choiſie ;
Je voyais ſa fierté pour moi ſeule adoucie.
C'èſt lui qui des Chrêtiens a ranimé l'eſpoir :
C'èſt à lui que je dois le bonheur de te voir :

Pardonne ;

Pardonne ; ton courroux, mon père, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remors, ma faibleſſe,
Me ſervent de ſupplice, et ta ſoeur en ce jour
Meurt de ſon repentir plus que de ſon amour.

Nereſt. Je te blâme, et te plains ; croi-moi, la providence
Ne te laiſſera point périr ſans innocence :
Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux ;
Dieu ne t'a point prêté ſon bras victorieux :
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roſeau plié par les orages.
Il ne ſouffrira pas qu'à ſon culte engagé,
Entre un barbare et lui ton coeur ſoit partagé.
Le batême éteindra ces feux dont il ſoupire,
Et tu vivras fidèlle, ou périras martyre.
Achève donc ici ton ſerment commencé ;
Achève, et dans l'horreur dont ton coeur eſt preſſé,
Promets au Roi Louïs, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déjà parle à ce coeur ſi ſincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux,
Avant que le Pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma préſence il te faſſe Chrêtienne,
Et que Dieu par ſes mains t'adopte et te ſoutienne.
Le promets-tu, Zayre ?...

Zayre. Oui, je te le promets :
Rends-moi Chrêtienne et libre ; à tout je me ſoumets.
Va, d'un père expirant, va fermer la paupière ;
Va, je voudrais te ſuivre, et mourir la première.

Nereſt. Je pars, adieu, ma ſoeur, adieu ; puiſque mes voeux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt, par un heureux batême,
T'arracher aux enfers, et te rendre à toi-même.

SCENE

SCENE V.

Zayre ſeule.

ME voilà ſeule, ô Dieu ! que vai-je devenir ?
Dieu, commande à mon coeur de ne te point trahir.
Hélas ! ſuis-je en effet ou Françaiſe, ou Sultane ?
Fille de Luſignan, ou femme d'Oroſmane ?
Suis-je amante, ou Chrêtienne ? O ſerments que j'ai faits !
Mon père, mon pays, vous ſerez ſatisfaits.
Fatime ne vient point. Quoi ! dans ce trouble extrême,
L'univers m'abandonne ! on me laiſſe à moi-même ?
Mon coeur peut-il porter ſeul, et privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impoſe aujourd'hui ?
A ta loi, Dieu puiſſant, oui, mon âme èſt rendue ;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant ! ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je duſſe aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi, qui de tant de feux juſtement poſſédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre ſoin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te ſouhaiter, attendre ton retour ?
Hélas ! et je t'adore, et t'aimer èſt un crime !

SCENE VI.

Zayre, Oroſmane.

Oroſ. PARAISSEZ, tout èſt prêt ; le beau feu, qui m'anime,
Ne ſouffre plus, Madame, aucun retardement ;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant ;
Les parfums de l'encens rempliſſent la moſquée ;
Du Dieu de Mahomet la puiſſance invoquée
Confirme mes ſermens, et préſide à mes feux.
Mon peuple proſterné pour vous offre ſes voeux.

Tout

Tout tombe à vos genoux ; vos ſuperbes rivales,
Qui diſputaient mon coeur, et marchaient vos égales,
Heureuſes de vous ſuivre, et de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le trône, les feſtins, et la cérémonie,
Tout èſt prêt ; commencez le bonheur de ma vie.

Zayre. Où ſuis-je ? malheureuſe, ô tendreſſe ! ô douleur ?

Oroſ. Venez.

Zayre. Où me cacher ?

Oroſ. Que dites-vous ?

Zayre. Seigneur,

Oroſ. Donnez-moi votre main, daignez, belle Zayre . . .

Zayre. Dieu de mon père ! hélas ! que pourrai-je lui dire ?

Oroſ. Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flamme, et mon bonheur ! . . .

Zayre. Hélas !

Oroſ. Ce trouble à mes deſirs vous rend encor plus chère ;
D'une vertu modeſte il èſt le caractère,
Digne et charmant objet de ma conſtante foi,
Venez, ne tardez plus.

Zayre. Fatime, ſoutiens-moi . . . Seigneur.

Oroſ. O ciel ! eh quoi !

Zayre. Seigneur, cet hyménée
Etait un bien ſuprême à mon âme étonnée.
Je n'ai point recherché le trône et la grandeur.
Qu'un ſentiment plus juſte occupait tout mon coeur !
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et mépriſant pour vous les trônes de l'Aſie,
Seule, et dans un déſert auprès de mon époux,
J'euſſe pu ſous mes pieds les fouler avec vous.
Mais . . . Seigneur . . . ces Chrêtiens . . .

Oroſ. Ces Chrêtiens . . . Quoi ! Madame !
Qu'auraient donc de commun cette ſecte et ma flamme !

Zayre. Luſignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens ſa vie et ſes malheurs.

Oroſ.

Oroſ. Eh bien ! quel intérêt ſi preſſant et ſi tendre,
A ce vieillard Chrêtien votre coeur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point Chrêtienne ; élevée en ces lieux,
Vous ſuivez dès long-tems la foi de mes aïeux.
Un vieillard qui ſuccombe au poids de ces années,
Peut-il troubler ici vos belles deſtinées ?
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit ſe perdre avec moi dans des momens ſi doux.

Zayre. Seigneur, ſi vous m'aimez, ſi je vous étais chère . . .

Oroſ. Si vous l'êtes, ah Dieu !

Zayre. Souffrez que l'on diffère.
Permettez que ces noeuds par vos mains aſſemblés.

Oroſ. Que dites-vous ? ô ciel ! èſt-ce vous qui parlez, Zayre ?

Zayre. Je ne puis ſoutenir ſa colère.

Oroſ. Zayre !

Zayre. Il m'èſt affreux, Seigneur, de vous déplaire,
Excuſez ma douleur . . . . Non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je ſuis, et tout ce que je dois.
Je ne puis ſoutenir cet aſpect qui me tue.
Je ne puis . . . Ah ! ſouffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes voeux, mon déſeſpoir, et l'horreur où je ſuis.

Elle ſort.

SCENE VII.

Oroſmane, Coraſmin.

Oroſ. JE demeure immobile, et ma langue glacée
Se refuſe aux tranſports de mon âme offenſée.
Eſt-ce à moi que l'on parle ? ai-je bien entendu ?
Eſt-ce moi qu'elle fuit ? ô ciel ! et qu'ai-je vu ?
Coraſmin, quel èſt donc ce changement extrême ?
Je la laiſſe échapper ! je m'ignore moi-même.

Coraſ. Vous ſeul cauſez ſon trouble, et vous vous en plaignez.
Vous accuſez, Seigneur, un coeur où vous régnez.

Oroſ.

Oroſ. Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur ſi ſombre en ſes regards écrite !
Si c'était ce Français ! . . . quel ſoupçon ! quelle horreur !
Quelle lumière affreuſe a paſſé dans mon coeur !
Hélas ! je repouſſais ma juſte défiance :
Un barbare, un eſclave, aurait cette inſolence ?
Cher ami, je verrais un coeur comme le mien,
Réduit à redouter un eſclave Chrêtien ?
Mais parle, tu pouvais obſerver ſon viſage,
Tu pouvais de ces yeux entendre le langage :
Ne me déguiſe rien, mes feux ſont-ils trahis ?
Apprends-moi mon malheur . . . tu trembles . . . tu frémis . . .
C'en eſt aſſez.
Coraſ. Je crains d'irriter vos alarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes ;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien obſervé
Qui doive . . .
Oroſ. A cet affront, je ſerais réſervé ?
Non, non, ſi Zayre, ami, m'avait fait cette offenſe,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaiſir ſecret de ſon coeur agité,
Si ce coeur eſt perfide, aurait-il éclaté ?
Ecoute, garde-toi de ſoupçonner Zayre.
Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, ſoupire,
Que m'importe après tout le ſujet de ſes pleurs ?
Qui ſait ſi l'amour même entre dans ſes douleurs ?
Et qu'ai-je à redouter d'un eſclave infidelle,
Qui demain pour jamais ſe va ſéparer d'elle ?
Coraſ. N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos loix,
Qu'il jouît de ſa vue une ſeconde fois ?
Qu'il revînt en ces lieux ?
Oroſ. Qu'il revînt ? lui, ce traître,
Qu'aux yeux de ma maîtreſſe il oſât reparaître ?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi :
Déchiré devant elle, et ma main dégoûtante
Confondrait dans ſon ſang le ſang de ſon amante . . .

Excuſe

Excuſe les tranſports de ce coeur offenſé ;
Il èſt né violent, il aime, il èſt bleſſé.
Je connais mes fureurs, et je crains ma faibleſſe ;
A des troubles honteux je ſens que je m'abaiſſe.
Non, c'èſt trop ſur Zayre arrêter un ſoupçon ;
Non, ſon coeur n'èſt point fait pour une trahiſon :
Mais ne croi pas non plus que le mien s'aviliſſe,
A ſouffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi ;
Les éclairciſſemens ſont indignes de moi.
Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire ;
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zayre.
Allons, que le Serrail ſoit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du Palais ;
Que tout reſſente ici le frein de l'eſclavage.
Des Rois de l'Orient ſuivons l'antique uſage.
On peut pour ſon eſclave, oubliant ſa fierté,
Laiſſer tomber ſur elle un regard de bonté ;
Mais il èſt trop honteux de craindre une maîtreſſe ;
Aux moeurs de l'Occident laiſſons cette baſſeſſe.
Ce ſexe dangereux, qui veut tout aſſervir,
S'il régne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

Zayre, Fatime.

Fatime. QUE je vous plains, Madame, et que je vous admire ?
C'eſt le Dieu des Chrêtiens, c'eſt Dieu qui vous inſpire ;
Il donnera la force à vos bras languiſſans,
De briſer des liens ſi chers et ſi puiſſans.
Zayre. Eh ! pourrai-je achever ce fatal ſacrifice?
Fatime. Vous demandez ſa grace, il vous doit ſa juſtice :
De votre coeur docile il doit prendre le ſoin.
Zayre. Jamais de ſon appui je n'eus tant de beſoin.
Fatime. Si vous ne voyez plus votre auguſte famille,
Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille ;
Vous êtes dans ces bras, il parle à votre coeur :
Et quand ce ſaint pontife, organe du ſeigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane...
Zayre. Ah ! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane ;
J'ai pu déſeſpérer le coeur de mon amant !
Quel outrage, Fatime, et quel affreux moment ?
Mon Dieu, vous l'ordonnez, j'euſſe été trop heureuſe.
Fatime. Quoi ! vous regretteriez cette chaîne honteuſe,
Hazarder la victoire, ayant tant combatu ?
Zayre. Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non, tu ne connais pas ce que je ſacrifie.
Cet amour ſi puiſſant, ce charme de ma vie,
Dont j'eſpérais, hélas ! tant de félicité,
Dans tout ſon ardeur n'avait point éclaté.

Fatime

Fatime, j'offre à Dieu mes bleſſures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choiſit ſon ſéjour ;
Je lui crie en pleurant, ôte-moi mon amour,
Arrache-moi mes voeux, rempli-moi de toi-même ;
Mais, Fatime, à l'inſtant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmans, que toujours je revoi ;
Se montrent dans mon âme entre le Ciel et moi.
Eh bien, race des Rois, dont le Ciel me fit naître,
Père, mère, Chrêtiens, vous, mon Dieu, vous, mon Maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne ſont plus pour lui :
Que j'expire innocente, et qu'une main ſi chère,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière.
Ah ! que fait Oroſmane ! Il ne s'informe pas,
Si j'attends loin de lui la vie ou le trepas ;
Il me fuit, il me laiſſe, et je n'y peux ſurvivre.

Fatime. Quoi vous ! fille des Rois, que vous prétendez ſuivre,
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui ?..

Zayre. Eh ! pourquoi mon amant n'èſt-il pas né pour lui ?
Oroſmane èſt-il fait pour être ſa victime ?
Dieu pourrait-il haïr un coeur ſi magnanime ?
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de vertus,
S'il était né Chrêtien, que ſerait il de plus ?
Et plût à Dieu du moins que ce ſaint interpréte,
Ce miniſtre ſacré, que mon âme ſouhaite,
Du trouble où tu me vois vint bientôt me tirer !
Je ne ſais ; mais enfin, j'ôſe encor eſpérer,
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance ;
Peut-être de Zayre en ſécrèt adoré,
Il pardonne aux combats de ce coeur déchiré ;
Peut-être en me laiſſant au Trône de Syrie,
Il ſoutiendrait par moi les Chrêtiens de l'Aſie.
Fatime, tu le ſais, ce puiſſant Saladin,
Qui ravit à mon ſang l'empire du Jourdain,

Qui fit comme Oroſmane admirer ſa clémence,
Au ſein d'une Chrêtienne il avait pris naiſſance.

Fatime. Ah! ne voyez-vous pas que pour vous conſoler...

Zayre. Laiſſe-moi; je vois tout; je meurs ſans m'aveugler:
Je vois que mon pays, mon ſang, tout me condamne:
Que je ſuis Luſignan, que j'adore Oroſmane;
Que mes voeux, que mes jours à ſes jours ſont liés.
Je voudrais quelquefois me jetter à ſes pieds,
De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincere.

Fatime. Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expoſe les Chrêtiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu, qui vous rappelle à lui.

Zayre. Ah! ſi tu connaiſſais le grand coeur d'Oroſmane!

Fatime. Il èſt le Protecteur de la Loi Muſulmane;
Et plus il vous adore, et moins il peut ſouffrir
Qu'on vous ôſe annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le Pontife à vos yeux en ſécrèt va ſe rendre,
Et vous avez promis...

Zayre. Eh bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce ſécrèt:
Hélas! qu'à mon amant je le tais à regret!
Et pour comble d'horreur je ne ſuis plus aimée.

SCENE II.

Oroſmane, Zayre.

Oroſ. MADAME, il fut un tems où mon âme charmée,
Ecoutant ſans rougir des ſentimens trop chèrs,
Se fit une vertu de languir dans vos fèrs.
Je croyais être aimé, Madame, et votre Maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être:
Vous ne m'entendrez point, amant faible et jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous;
Cruellement

Cruellement bleſſé, mais trop fièr pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand, pour m'abaiſſer à feindre,
Je viens vous déclarer, que le plus froid mépris
De vos caprices vains ſera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendreſſe,
A chercher des raiſons, dont la flateuſe adreſſe,
A mes yeux ebloüis colorant vos refus,
Vous ramene un amant qui ne vous connaît plus,
Et qui craignant ſurtout qu'à rougir on l'expoſe,
D'un refus outrageant veut ignorer la cauſe.
Madame, c'en eſt fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait préſenter ;
Une autre aura des yeux, et va du moins connaître
De quel prix mon amour et ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter ; mais mon coeur s'y réſout.
Apprenez qu'Oroſmane eſt capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, et loin de votre vûe
Mourir déſepéré de vous avoir perdue,
Que de vous poſſéder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un ſoupir qui ne ſoit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

Zayre. Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes !
Tu veux commander ſeul à mes ſens éperdus . . .
Eh bien, puiſqu'il eſt vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur . . .

Oroſ. Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le déſirez,
Que ſous une autre loi . . . Zayre, vous pleurez ?

Zayre. Ah ! Seigneur ! Ah ! du moins gardez de jamais croire,
Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire :
Je ſais qu'il faut vous perdre, et mon ſort l'a voulu :
Mais, Seigneur, mais mon coeur ne vous eſt pas connu.
Me puniſſe à jamais ce Ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le coeur d'Oroſmane.

Oroſ. Zayre, vous m'aimez !

Zayre. Dieu ! ſi je l'aime, hélas !

Oroſ. Quel caprice étonnant que je ne conçois pas!
Vous m'aimez? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le coeur d'un amant ſi fidelle?
Je me connaiſſais mal; oui, dans mon déſeſpoir,
J'avais cru ſur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon coeur èſt bien d'un pouvoir ſi funeſte,
Zayre, que jamais la vengeance céleſte
Ne donne a ton amant enchaîné ſous ta Loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi!
Qui, moi? Que ſur mon Trône une autre fût placée!
Non, je n'en eus jamais la fatale penſée:
Pardonne à mon corroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés, et ſi bien démentis;
C'èſt le ſeul déplaiſir que jamais dans ta vie,
Le Ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuye.
Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton coeur,
En partageant mes feux, différait mon bonheur?
Parle. Etait-ce un caprice? Eſt-ce crainte d'un Maître,
D'un Soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?
Serait-ce un artifice? Epargne-toi ce ſoin;
L'art n'èſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin:
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint noeud qui nous lie!
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, et mes ſens déchirés,
Pleins d'un amour ſi vrai....

Zayre. Vous me déſeſpérez.
Vous m'êtes cher, ſans doute, et ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce coeur qui vous aime.

Oroſ. O Ciel! expliquez-vous. Quoi? toujours me troubler.
Se peut-il?...

Zayre. Dieu puiſſant, que ne puis-je parler.

Oroſ. Quel étrange ſécrèt me cachez-vous, Zayre?
Eſt-il quelque Chrêtien qui contre moi conſpire?
Me trahit-on? parlez.

Zayre. Eh! peut-on vous trahir?
Seigneur, entr'eux et vous vous me verriez courir:

On

On ne vous trahit point, pour vous rien n'èſt à craindre ;
Mon malheur èſt pour moi, je ſuis la ſeule à plaindre.
Oroſ. Vous, a plaindre, grand Dieu !
Zayre. Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grace de vous.
Oroſ. Une grace ! ordonnez, et demandez ma vie.
Zayre. Plût au Ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !
Oroſmane... Seigneur... permettez qu'aujourdhui,
Seule, loin de vous-même, et toute à mon ennui,
D'un oeil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune.....
Demain tous mes ſécrèts vous ſeront révélés.
Oroſ. De quelle inquiétude, ô Ciel, vous m'accablez !
Pouvez-vous ?
Zayre. Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refuſez pas la grace que j'implore.
Oroſ. Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez :
J'y conſens ; il en coûte à mes ſens déſolés.
Allez, ſouvenez-vous que je vous ſacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chèrs de ma vie.
Zayre. En me parlant ainſi, vous me percez le coeur.
Oroſ. Eh bien, vous me quittez, Zayre ?
Zayre. Hélas, Seigneur.

SCENE III.

Oroſmane, Coraſmin.

Oroſ. AH ! c'èſt trop tôt chercher ce ſolitaire aſyle,
C'èſt trop tôt abuſer de ma bonté facile ;
Et plus j'y penſe, ami, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de deſeſpoir.
Quoi donc ! par ma tendreſſe élevée à l'empire,
Dans le ſein du bonheur, que ſon âme déſire,
Près d'un amant qu'elle aime, et qui brûle à ſes pieds,
Ses yeux remplis d'amour, de larmes ſont noyés.

Je

Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même après tout eus-je moins d'injuſtices?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſés?
Eſt-ce à moi de me plaindre? on m'aime, c'eſt aſſez.
Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe.
Je me rens, je le vois, ſon coeur eſt ſans détours;
La nature naïve anime ſes diſcours.
Elle eſt dans l'âge heureux où règne l'innocence;
A ſa ſincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime ſans doute; oui, j'ai lu devant toi,
Dans ſes yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi;
Et ſon âme éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé ſur ſa bouche.
Qui peut avoir un coeur aſſez traître, aſſez bas,
Pour montrer tant d'amour, et ne le ſentir pas?

SCENE IV.

Oroſmane, Coraſmin, Meledor.

Meled. CETTE lettre, Seigneur, à Zayre adreſſée,
Par vos gardes ſaiſie, et dans mes mains laiſſée...

Oroſ. Donne... qui la portait?... Donne.

Meled. Un de ces Chrêtiens,
Dont vos bontés, Seigneur, ont briſé les liens:
Au ſerrail, en ſécrèt, il allait s'introduire;
On l'a mis dans les fèrs.

Oroſ. Hélas! que vais-je lire?
Laiſſe-nous... je frémis.

SCENE V.

Oroſmane, Coraſmin.

Coraſ. CETTE lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir, et calmer votre coeur.

Oroſ.

Oroſ. Ah ! liſons ; ma main tremble, et mon âme étonnée
Prévot que ce billet contient ma deſtinée.
Liſons . . . " Chère Zayre, il èſt tems de nous voir :
" Il èſt vers la moſquée une ſecrette iſſuë,
" Où vous pouvez ſans bruit, et ſans être apperçûë,
" Tromper vos ſurveillans, et remplir notre eſpoir :
" Il faut tout hazarder, vous connaiſſez mon zèle :
" Je vous attens ; je meurs, ſi vous n'êtes fidèle."
Eh bien, cher Coraſmin, que dis-tu ?
Coraſ. Moi, Seigneur ?
Je ſuis épouvanté de ce comble d'horreur.
Oroſ. Tu vois comme on me traite.
Coraſ. O trahiſon horrible !
Seigneur, à cet affront vous êtes inſenſible ?
Vous, dont le coeur tantôt, ſur un ſimple ſoupçon,
D'une douleur ſi vive a reçû le poiſon ?
Ah ! ſans doute l'horreur d'une action ſi noire
Vous guérit d'un amour qui bleſſait votre gloire.
Oroſ. Cours chez elle à l'inſtant, va, vole, Coraſmin :
Montre lui cet écrit . . . Qu'elle tremble . . . et ſoudain
De cent coups de poignard que l'infidèle meure.
Mais avant de frapper . . . Ah ! cher ami, demeure,
Demeure, il n'èſt pas tems. Je veux que ce Chrêtien
Devant elle amené . . non . . . je ne veux plus rien . . .
Je me meurs . . . Je ſuccombe à l'excès de ma rage.
Coraſ. On ne reçut jamais un ſi ſanglant outrage.
Oroſ. Le voilà donc connu, ce ſécrèt plein d'horreur !
Ce ſécrèt qui peſait à ſon infame coeur !
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénuë,
Elle veut quelque tems ſe ſouſtraire à ma vuë.
Je me fais cet effort, je la laiſſe ſortir ;
Elle part en pleurant . . . et c'èſt pour me trahir.
Quoi, Zayre !
Coraſ. Tout ſert à redoubler ſon crime.
Seigneur, n'en ſoyez pas l'innocente victime,
Et de vos ſentimens rapellant la grandeur . . .
Oroſ. C'èſt là ce Néreſtan, ce héros plein d'honneur,
Ce Chrêtien ſi vanté, qui rempliſſait Solyme
De ce faſte impoſant de ſa vertu ſublime !

Je

Je l'admirais moi-même, et mon coeur combattu
S'indignait qu'un Chrêtien m'égalât en vertu.
Ah ! qu'il va me payer ſa fourbe abominable !
Mais Zayre, Zayre eſt cent fois plus coupable.
Une eſclave Chrêtienne, et que j'ai pu laiſſer
Dans les plus vils emplois languir ſans l'abaiſſer !
Une eſclave ! Elle ſait ce que j'ai fait pour elle.
Ah malheureux !

Coraſ. Seigneur, ſi vous ſouffrez mon zèle,
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez....

Oroſ. Oui, je veux la voir et lui parler,
Allez, volez, eſclave, et m'amenez Zayre.

Coraſ. Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ?

Oroſ. Je ne ſai, cher ami, mais je pretens la voir.

Coraſ. Ah ! Seigneur, vous allez, dans votre deſeſpoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ſes larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes ;
Et votre coeur ſéduit, malgré tous vos ſoupçons,
Pour la juſtifier cherchera des raiſons.
M'en croirez-vous ? cachez cette lettre à ſa vuë.
Prenez pour la lui rendre une main inconnuë.
Par là, malgré la fraude et les déguiſemens,
Vos yeux démêleront ſes ſécrèts ſentimens,
Et des plis de ſon coeur verront tout l'artifice.

Oroſ. Penſes-tu qu'en effet Zayre me trahiſſe ?...
Allons, quoi qu'il en ſoit, je vais tenter mon ſort,
Et pouſſer la vertu juſqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de ſon côté pouſſer la perfidie.

Coraſ. Seigneur, je crains pour vous ce funeſte entretien ;
Un coeur tel que le vôtre....

Oroſ. Ah ! n'en redoute rien.
A ſon exemple, hélas ! ce coeur ne ſauroit feindre.
Mais j'ai la fermeté de ſavoir me contraindre :
Oui, puiſqu'elle m'abaiſſe à connaître un rival....
Tien, reçoi ce billet à tous trois ſi fatal :
Va, choiſis pour la rendre un eſclave fidelle,
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle ;

Va,

Va, cours... Je ferai plus, j'éviterai ſes yeux ;
Qu'elle n'approche pas... C'eſt elle, juſtes cieux !

SCENE VI.

Oroſmane, Zayre, Coraſmin.

Zayre. SEIGNEUR, vous m'étonnez ; quelle raiſon ſoudaine,
Quel ordre ſi preſſant près de vous me ramène ?
Oroſ. Eh bien, Madame, il faut que vous m'éclairciſſiez :
Cet ordre eſt important plus que vous ne croyez ;
Je me ſuis conſulté.... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot et mon ſort et le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon ſceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon reſpect, mes ſoins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaiſſance.
Votre coeur par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre âme, avec vous, il eſt tems que je liſe ;
Il faut que ſes replis s'ouvrent à ma franchiſe,
Jugez vous : Répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma ſincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puiſſance
L'emporte ſur mes ſoins, où même les balance,
Il faut me l'avouer, et dans ce même inſtant,
Ta grace eſt dans mon coeur ; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'inſolent qui t'adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra ſe détourner,
Que c'eſt le ſeul moment où je peux pardonner.
Zayre. Vous, Seigneur ! vous ôſez me tenir ce langage ?
Vous, cruel !... Apprenez que ce coeur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le Ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, eſt né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeſte flamme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,

N'imputez

N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je deſcens de me juſtifier.
J'ignore ſi le Ciel, qui m'a toujours trahie,
A deſtiné pour vous ma malheureuſe vie.
Quoi qu'il puiſſe arriver, je jure par l'honneur,
Qui non moins que l'amour eſt gravé dans mon coeur,
Je jure que Zayre à ſoi-même rendue,
Des Rois les plus puiſſans déteſterait la vue,
Que tout autre, après vous, me ſerait odieux.
Voulez-vous plus ſavoir, et me connaître mieux ?
Voulez-vous que ce coeur à l'amertume en proye,
Ce coeur deſeſpéré devant vous ſe déploye ?
Sachez donc qu'en ſécrèt il penſait malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
Qu'il ſoupirait pour vous avant que vos tendreſſes
Vinſſent juſtifier mes naiſſantes faibleſſes ;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin, lorſque vous m'ignoriez ;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
J'en atteſte le Ciel, que j'offenſe peut-être ;
Et ſi j'ai mérité ſon éternel courroux,
Si mon coeur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

Oroſ. Quoi ? des plus tendres feux ſa bouche encor m'aſſure !
Quel excès de noirceur ! Zayre ! . . . ah la parjure !
Quand de ſa trahiſon j'ai la preuve en ma main !

Zayre. Que ditez-vous ? Quel trouble agite votre ſein ?

Oroſ. Je ne ſuis point troublé. Vous m'aimez ?

Zayre. Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,
D'un feu ſi tendrement déclaré chaque jour ?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

Oroſ. Vous m'aimez ?

Zayre. Vous pouvez douter de ma tendreſſe !
Mais encor une fois quelle fureur vous preſſe ?
Quels regards effrayans vous me lancez ! hélas !
Vous doutez de mon coeur ?

Oroſ. Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

SCENE

SCENE VII.

Oroſmane, Coraſmin.

Oroſ. AMI, ſa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'eſt pas démentie ;
Tranquille dans le crime, et fauſſe avec douceur,
Elle a juſques au bout ſoutenu ſa noirceur.
As-tu trouvé l'eſclave ? as tu ſervi ma rage ?
Connaîtrai-je à la fois ſon crime et mon outrage ?

Coraſ. Oui, je viens d'obéir ; mais vous ne pouvez pas
Soupirer déſormais pour ſes traîtres apas :
Vous la verrez ſans doute avec indifférence,
Sans que le repentir ſuccède à la vengeance,
Sans que l'amour ſur vous en repouſſe les traits.

Oroſ. Coraſmin, je l'adore encor plus que jamais.

Coraſ. Vous ? ô Ciel ! vous ?

Oroſ. Je vois un rayon d'eſpérance.
Cet odieux Chrêtien, l'éleve de la France,
Eſt jeune, impatient, léger, préſomptueux,
Il peut croire aiſément ſes téméraires vœux :
Son amour indiſcret, et plein de confiance,
Aura de ſes ſoupirs hazardé l'inſolence :
Un regard de Zayre aura pu l'aveugler :
Sans doute il eſt aiſé de s'en laiſſer troubler :
Il croit qu'il eſt aimé ; c'eſt lui ſeul qui m'offenſe ;
Peut être ils ne ſont point tous deux d'intelligence :
Zayre n'a point vû ce billet criminel,
Et je n'en croyais trop tôt mon déplaiſir mortel.
Coraſmin, écoutez ... Dès que la nuit plus ſombre
Aux crimes des mortels viendra prêter ſon ombre,
Si-tôt que ce Chrêtien, chargé de mes bienfaits,
Néreſtan, paraitra ſous les murs du palais,
Ayez ſoin qu'à l'inſtant la garde le ſaiſiſſe,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux ſupplice,
Et que chargé de fers il me ſoit préſenté.
Laiſſez, ſurtout, laiſſez Zayre en liberté.

Tu vois mon coeur, tu vois à quel excès je l'aime.
Ma fureur èſt plus grande, et j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me ſuis plongé ;
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé !

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Oroſmane, Coraſmin, un Eſclave.

Oroſ. ON l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains èſt le ſort de ton maître ;
Donne-lui le billet de ce traître Chrêtien ;
Rends-moi compte de tout, examine-la bien.
Porte-moi ſa réponſe. On aproche.... c'eſt elle.
à Coraſmin.
Viens, d'un malheureux Prince ami tendre et fidelle,
Viens m'aider à cacher ma rage et mes ennuis.

SCENE II.

Zayre, Fatime, l'Eſclave.

Zayre. HEH, qui peut me parler dans l'état où je ſuis ?
A tant d'horreurs, hélas ! qui pourra me ſouſtraire ?
Le ſerrail èſt fermé ! Dieu ! ſi c'etait mon frere !
Si la main de ce Dieu, pour ſoutenir ma foi,
Par des chemins cachés, le conduiſait vers moi !

Que

Quel eſclave inconnu ſe préſente à ma vue ?
L'Eſcl. Cette lettre en ſecrèt à mes mains parvenue,
Pourra vous aſſurer de ma fidélité.
Zayre. Donne.
Elle lit.
Fatime à part pendant que Zayre lit.
Dieu tout puiſſant, eclate en ta bonté,
Fais deſcendre ta grace en ce ſéjour profane,
Arrache ma Princeſſe au barbare Oroſmane.
Zayre à Fatime. Je voudrais te parler.
Fatime à L'Eſcl. Allez, retirez-vous ;
On vous rappellera, ſoyez prêt, laiſſez-nous.

SCENE III.

Zayre, Fatime.

Zayre. LIS ce billet : Hélas ! dis-moi ce qu'il faut faire ;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.
Fatime. Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ſes autels.
Ce n'eſt point Néreſtan, c'eſt Dieu qui vous appelle.
Zayre. Je le ſais, à ſa voix je ne ſuis point rebelle,
J'en ai fait le ſerment : Mais puis-je m'engager,
Moi, les Chrêtiens, mon frère, en un ſi grand danger ?
Fatime. Ce n'eſt point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle ſeul à votre âme ébranlée.
Je connais votre coeur ; il penſerait comme eux,
Il hazarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah ! connaiſſez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenſer l'amant qui vous outrage.
Quoi ! ne voyez-vous pas toutes ſes cruautés,
Et l'âme d'un Tartare, à travers ſes bontés ?
Ce tigre encor farouche au ſein de ſa tendreſſe,
Même en vous adorant menaçait ſa maîtreſſe...
Et votre coeur encor ne s'en peut détacher ?
Vous ſoupirez pour lui ?
Zayre. Qu'ai-je à lui reprocher ?

C'èſt moi qui l'offenſais, moi qu'en cette journée
Il a vû ſouhaiter ce fatal hyménée ;
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait, et j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſes ſentimens bravé la violence ;
J'ai ſoumis ſon amour, il fait ce que je veux,
Il m'a ſacrifié ſes tranſports amoureux.

Fatime. Ce malheureux amour, dont votre âme èſt bleſſée,
Peut-il en ce moment remplir votre penſée ?

Zayre. Ah ! Fatime, tout ſert à me déſeſpérer ;
Je ſais que du ſerrail rien ne peut me tirer :
Je voudrais des Chrêtiens voir l'heureuſe contrée,
Quitter ce lieu funeſte à mon âme égarée ;
Et je ſens qu'à l'inſtant, prompte à me démentir,
Je fais des voeux ſécrèts pour n'en jamais ſortir.
Quel état ! quel tourment ! Non, mon âme inquiète
Ne fait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle ſouhaite ;
Une terreur affreuſe èſt tout ce que je ſens.
Dieu, détourne de moi ces noirs preſſentimens ;
Prens ſoin de nos Chrêtiens, et veille ſur mon frère ;
Prens ſoin, du haut des cieux, d'une tête ſi chère.
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir :
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par ſon abſence alors à parler enhardie,
J'apprens à mon amant le ſécrèt de ma vie :
Je lui dirai le culte où mon coeur èſt lié ;
Il lira dans ce coeur, il en aura pitié.
Mais duſſai-je au ſupplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le ſang dont je ſuis née.
Va, tu peux amener mon cher frère en ces lieux.
Rappelle cet eſclave.

SCENE

SCENE IV.

Zayre ſeule.

O Dieu de mes ayeux,
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père,
Que ta main me conduiſe, et que ton oeil m'éclaire !

SCENE V.

Zayre, L'Eſclave.

Zayre. ALLEZ dire au Chrêtien, qui marche ſur vos pas,
Que mon coeur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
à part.
Allons, raſſure-toi, malheureuſe Zayre !

SCENE VI.

Oroſmane, Coraſmin, L'Eſclave.

Oroſ. QUE ces momens, grand Dieu, ſont lents pour ma fureur !
à L'Eſclave.
Eh bien ! que t'a-t-on dit ? Répons, Parle.
L'Eſcl. Seigneur,
On n'a jamais ſenti de ſi vives allarmes.
Elle a pâli, tremblé, ſes yeux verſaient des larmes ;
Elle m'a fait ſortir, elle m'a rappellé,
Et d'une voix tremblante, et d'un coeur tout troublé ;
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ſes yeux doit ſe rendre.
Oroſ. à L'Eſclave. à Coraſmin.
Allez, il me ſuffit. Ote-toi de mes yeux.
Laiſſez-moi : Tout mortel me devient odieux.

Laiſſe moi ſeul, te dis-je, à ma fureur extrême.
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

Oroſmane ſeul.

OU ſuis-je ? ô Ciel ! où ſuis je ? où portai-je mes voeux ?
Zayre, Nereſtan . . . couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je reſpire,
Ce jour ſouillé par vous . . . Miſérable Zayre,
Tu ne jouiras pas . . . Coralmin, revenez.

SCENE VIII.

Oroſmane, Coraſmin.

Oroſ. AH ! trop cruel ami, quoi ! vous m'abandonnez !
Venez ; a-t-il paru, ce rival, ce coupable ?
Coraſ. Rien ne paraît encor.
Oroſ. O nuit ! nuit effroyable !
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits ?
Zayre ! . . . l'infidelle . . . après tant de bienfaits !
J'aurais d'un oeil ſerein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chûte épouvantable :
J'aurais ſu, dans l'horreur de la captivité,
Conſerver mon courage et ma tranquillité ;
Mais me voir à ce point trompé parce que j'aime ! . . .
Coraſ. Eh ! que prétendez-vous dans cette horreur extrême ?
Quel eſt votre deſſein ?
Oroſ. N'entends-tu pas des cris ?
Coraſ. Seigneur . . . .
Oroſ. Un bruit affreux a frappé mes eſprits.
On vient.
Coraſ. Non, juſqu'ici nul mortel ne s'avance ;
Le ſerrail eſt plongé dans un profond ſilence ;
Tout dort ; tout eſt tranquille, et l'ombre de la nuit . . .

Oroſ.

Oroſ. Hélas ! le crime veille, et ſon horreur me ſuit.
A ce coupable excès porter ſa hardieſſe !
Tu ne connaiſſais pas mon coeur et ma tendreſſe,
Combien je t'adorais ! quels feux ! Ah, Coraſmin !
Un ſeul de ces regards aurait fait mon deſtin.
Je ne puis être heureux, ni ſouffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours.... Ah, la cruelle !

Coraſ. Eſt-ce vous qui pleurez, vous, Oroſmane ? ô cieux !

Oroſ. Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre :
Mais ces pleurs ſont cruels, et la mort va les ſuivre :
Plains Zayre, plains moi ; l'heure approche, ces pleurs,
Du ſang qui va couler ſont les avant-coureurs.

Coraſ. Ah ! je tremble pour vous.

Oroſ. Frémis de mes ſouffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
Approche, viens, j'entens... je ne me trompe pas.

Coraſ. Sous les murs du palais quelqu'un porte ſes pas.

Oroſ. Va ſaiſir Néreſtan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne ;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraine.

SCENE IX.

Oroſmane, Zayre et Fatime, marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.

Zayre. VIENS, Fatime.

Oroſ. Qu'entends-je ! eſt-ce là cette voix,
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois ?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime ?
Cette voix infidelle, et l'organe du crime ?
Perfide !... vengeons-nous.... quoi ! c'eſt elle ? ô deſtin !
Il tire ſon poignard.
Zayre ! ah Dieu !... ce fer échappe de ma main.

Zayre à Fatime. C'eſt ici le chemin, viens, ſoutiens mon courage.

Fatime.

Fatime. Il va venir.
Oroſ. Ce mot me rend toute ma rage.
Zayre. Je marche en friſſonnant, mon coeur eſt éperdu . . .
Eſt-ce vous, Néreſtan, que j'ai attendu ?
Oroſmane courant à Zayre.
C'eſt moi que tu trahis ; tombe à mes pieds, parjure.
Zayre tombant dans la couliſſe.
Je me meurs, ô mon Dieu ?
Oroſ. J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis . . . Qu'ai-je fait !
Rien que de juſte . . . Allons, j'ai puni ſon forfait.
Ah ! voici ſon amant que mon deſtin m'envoie,
Pour remplir ma vengeance et ma cruelle joie.

SCENE X. *et dernière.*

Oroſmane, Zayre, Nereſtan, Coraſmin, Fatime, Eſclaves.

Oroſ. APPROCHE, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut ſi cher ;
Mépriſable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'âme d'un traître ;
Tu m'impoſais ici pour me déſhonorer.
Va, le prix en eſt prêt ; tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'expoſes,
Et ton ingratitude, et l'horreur que tu cauſes.
Avez-vous ordonné ſon ſupplice ?
Coraſ. Oui, Seigneur.
Oroſ. Il commence déjà dans le fond de ton coeur.
Tes yeux cherchent partout, et demandent encore,
La perfide qui t'aime, et qui me déſhonore.
Regarde, elle eſt ici.
Nereſt. Que dis-tu ? Quelle erreur . . .
Oroſ. Regarde-la, te dis-je.
Nereſt. Ah ! que vois-je ? Ah, ma ſoeur !
Zayre ! . . . Elle n'eſt plus ! Ah, monſtre ! Ah, jour horrible !

Oroſ.

Oroſ. Sa ſoeur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu, ſerait-il poſſible ?

Nereſt. Barbare, il eſt trop vrai : viens épuiſer mon flanc.
Du reſte infortuné de cet auguſte ſang.
Luſignan, ce vieillard, fut ſon malheureux père,
Il venait dans mes bras d'achever ſa miſère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière, et les derniers adieux ;
Je venais, dans un coeur trop faible et trop ſenſible,
Rappeller des Chrêtiens le culte incorruptible.
Hélas ! elle offenſait notre Dieu, notre loi ;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

Oroſ. Zayre ! . . . Elle m'aimat ? Eſt-il bien vrai, Fatime ?
Sa ſoeur ? . . . J'étais aimé ?

Fatime. Cruel ! voilà ſon crime.
Tigre altéré de ſang, tu viens de maſſacrer
Celle qui malgré ſoi conſtante à t'adorer,
Se flatait, eſpérait, que le Dieu de ſes pères
Recevrait le tribut de ſes larmes ſincères ;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès ſon coeur l'avait trompée ;
De cet eſpoir trop tendre elle était occupée ;
Tu balançais ſon Dieu dans ſon coeur alarmé.

Oroſ. Tu m'en as dit aſſez. O ciel ! j'étais aimé !
Va, je n'ai pas beſoin d'en ſavoir davantage . . .

Nereſt. Cruel ! qu'attends-tu donc pour aſſouvir ta rage ?
Il ne reſte que moi de ſe ſang glorieux,
Dont ton père et ton bras ont inondé ces lieux !
Rejoins un malheureux à ſa triſte famille,
Au héros dont tu viens d'aſſaſſiner la fille.
Tes tourmens ſont-ils prêts ? Je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la ſoif de mon ſang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, ſouviens-toi des Chrêtiens,
Dont tu m'avais juré de briſer les liens ;

Dans

Dans ſa férocité ton coeur impitoyable,
De ce trait généreux ſerait il bien capable ?
Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.
Oroſmane allant vers le corps de Zayre. Zayre !
Coraſ. Hélas ! Seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez, trop de douleur de votre âme s'empare,
Souffrez que Néreſtan . . .
Nereſt. Qu'ordonnes-tu, barbare ?
Oroſmane après une longue pauſe.
Qu'on détache ſes fers. Ecoutez, Coraſmin,
Que tous ſes compagnons ſoient délivrés ſoudain,
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes largeſſes ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes,
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.
Coraſ. Mais, Seigneur . . .
Oroſ. Obéis, et ne replique pas ;
Vole, et ne trahis point la volonté ſuprême
D'un Soudan qui commande, et d'un ami qui t'aime ;
Va, ne perds point de tems, ſors, obéis . . .
à Néreſtan. Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglans, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton Roi, tous tes Chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs.
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dut m'être ſacré ;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe,
Dont le ciel ait formé les innocens appas ;
Dis-leur qu'a ſes genoux j'avais mis mes états ;
Dis-leur que dans ſon ſang cette main s'eſt plongée !
Dis que je l'adorais, et que je l'ai vengée. *Il ſe tue.*
Aux ſiens.
Reſpectez ce héros, et conduiſez ſes pas.
Nereſt. Guidez-moi, Dieu puiſſant, je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce ſoit moi qui te plaigne ?

Fin du cinquiéme et dernier Acte.

IPHIGENIE.

ACTEURS.

AGAMEMNON.
ACHILLE.
ULYSSE.
CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon,
IPHIGENIE, fille d'Agamemnon.
ERIPHILE, fille d'Hélene et de Théſée.
ARCAS et EURYBATE, Domeſtiques d'Agamemnon.
ÆGINE, femme de la ſuite de Clytemneſtre.
DORIS, confidente d'Eriphile.
GARDES.

La Scéne èſt en Aulide, dans la tente d'Agamemnon.

IPHIGENIE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Agamemnon, Arcas.

Agam. OUI, c'eſt Agamemnon, c'eſt ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.
Arcas. C'eſt vous-même, Seigneur ! quel important beſoin
Vous a fait devancer l'aurore de ſi loin ?
A peine un foible jour vous éclaire et me guide.
Vos yeux ſeuls et les miens ſont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous, dans les airs, entendu quelque bruit ?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit ?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.
Agam. Heureux ! qui, ſatisfait de ſon humble fortune,
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l'état obſcur où les dieux l'ont caché !
Arcas. Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage ?
Comblé de tant d'honneurs, par quel ſécrèt outrage

Les

Les Dieux à vos desirs toujours si complaisans,
Vous font-ils méconnoître et haïr leurs présens ?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez.
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le ciel promèt tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut, dans Troie embrasée, allumer le flambeau.
Quelle gloire Seigneur, quels triomphes égalent
Les spectacles pompeux que ces bords vous étalent,
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt Rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos loix ?
Ce long calme, il èst vrai, retarde vos conquêtes,
Ces vents, depuis trois mois, enchaînés sur nos têtes,
D'Ilion, trop long-temps, vous ferment le chemin.
Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin.
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt . . . Mais quels malheurs, dans ce billet tracés,
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez ?
Votre Oreste, au berceau, va-t-il finir sa vie ?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie ?
Qu'èst-ce qu'on vous écrit ? Daignez m'en avertir.

Agam. Non, tu ne mourais point, je n'y puis consentir.

Arcas. Seigneur . . . .

Agam. Tu vois mon trouble, apprends ce qui le cause ;

Et juge, s'il èst temps, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos vaisseaux, par les vents, sembloient être appellés.
Nous partions. Et déjà, par mille cris de joie,
Nous menacions, de loin, les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport.
Le vent, qui nous flattoit, nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatigua, vainement, une mer immobile.
Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux.

Suivi de Ménélas, de Neſtor, et d'Ulyſſe,
J'offris ſur ſes autels un ſécrèt ſacrifice.
Quelle fut ſa réponſe ! et que devins-je, Arcas,
Quand j'entendis ces mots, prononcés par Calchas ?
Vous armez contre Troie une puiſſance vaine,
Si, dans un ſacrifice auguſte et ſolemnel,
Une fille, du ſang d'Hélène,
De Diane, en ces lieux, n'enſanglante l'autel.
Pour obtenir les vents, que le ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

Arcas. Votre fille !

Agam. Surpris, comme tu peux penſer,
Je ſentis, dans mon corps, tout mon ſang ſe glacer.
Je demeurai ſans voix, et n'en repris l'uſage,
Que par mille ſanglots qui ſe firent paſſage.
Je condamnai les Dieux ; et, ſans plus rien ouir,
Fis voeu, ſur leurs autels, de leur déſobéïr.
Que n'en croyois-je alors ma tendreſſe allarmée ?
Je voulois ſur le champ congédier l'armée.
Ulyſſe, en apparence, approuvant mes diſcours,
De ce premier torrent laiſſa paſſer le cours.
Mais bientôt rappellant ſa cruelle induſtrie,
Il me repréſenta l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces Rois, à mes ordres ſoumis,
Et l'Empire d'Aſie à la Grèce promis :
De quel front immolant tout l'état à ma fille,
Roi, ſans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.
Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur,
Ces noms de *Roi* des *Rois*, et de *Chèf* de la *Grèce*,
Chatouilloient de mon coeur l'orgueilleuſe foibleſſe.
Pour comble de malheur, les Dieux, toutes les nuits,
Dès qu'un leger ſommeil ſuſpendoit mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le ſanglant privilège,
Me venoient reprocher ma pitié ſacrilège ;
Et préſentant la foudre à mon eſprit confus,
Le bras déjà levé, menaçoient mes refus.
Je me rendis, Arcas, et, vaincu par Ulyſſe,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le ſupplice.
Mais des bras d'une mère il falloit l'arracher.
Quel funeſte artifice il me fallut chercher !

D'Achille,

D'Achille, qui l'aimoit j'empruntai le langage.
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier, preſſé de partir avec nous,
Vouloit revoir ma fille, et partir ſon époux.

Argas. Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?
Avez-vous prétendu que muet et tranquille,
Ce héros, qu'armera l'amour et la raiſon,
Vous laiſſe pour ce meurtre abuſer de ſon nom ?
Verra-t-il à ſes yeux ſon amante immolée ?

Agam. Achille étoit abſent, et ſon père Pelée,
D'un voiſin ennemi redoutant les efforts,
L'avoit, tu t'en ſouviens, rappellé de ces bords ;
Et cette guerre, Arcas, ſelon toute apparence,
Auroit dû plus long-temps prolonger ſon abſence.
Mais qui peut dans ſa courſe arrêter ce torrent ?
Achille va combattre, et triomphe en courant ?
Et ce vainqueur, ſuivant de près ſa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
Mais des noeuds plus puiſſans me retiènnent le bras.
Ma fille qui s'approche, et court à ſon trépas,
Qui, loin de ſoupçonner un arrêt ſi ſévère,
Peut-être s'applaudit des bontés de ſon père ;
Ma fille . . . Ce nom ſeul dont les droits ſont ſi ſaints,
Sa jeuneſſe, mon ſang, n'èſt pas ce que je plains.
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendreſſe pour elle,
Un reſpect, qu'en ſon coeur rien ne peut balancer,
Et que j'avois promis de mieux récompenſer.
Non, je ne croirai point, ô ciel ! que ta juſtice
Approuve la fureur de ce noir ſacrifice.
Tes oracles, ſans doute, ont voulu m'éprouver ;
Et tu me punirois ſi j'ôſois l'achever.
Arcas, je t'ai choiſi pour cette confidence.
Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.
La Reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
Prens cette lettre. Cours au devant de la Reine ;
Et ſuis, ſans t'arreter, le chemin de Mycene.
Dès que tu la verras, défends lui d'avancer ;
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.

Mais ne t'écarte point. Prens un fidelle guide.
Si ma fille une fois mèt le pied dans l'Aulide,
Elle èſt morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux ;
Et la Religion contre nous irritée,
Par les timides Grecs ſera ſeule écoutée.
Ceux même, dont ma gloire aigrit l'ambition,
Réveilleront leur brigue et leur prétention ;
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les bleſſe . . .
Va, dis-je, ſauve-la de ma propre foibleſſe.
Mais, ſur-tout, ne va point, par un zele indiſcrèt,
Découvrir à ſes yeux mon funeſte ſécrèt.
Que, s'il ſe peut, ma fille à jamais abuſée,
Ignore à quel péril je l'avois expoſée.
D'une mère en fureur épargne moi les cris ;
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
Pour renvoyer la fille, et la mère offenſée,
Je leur écris qu'Achille à changé de penſée ;
Et qu'il veut déſormais, juſques à ſon retour,
Différer cet hymen que preſſoit ſon amour.
Ajoûte, tu le peux, que des froideurs d'Achille,
On accuſe en ſécrèt cette jeune Eriphile,
Que lui-même captive amena de Leſbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'èſt leur en dire aſſez. Le reſte, il le faut taire.
Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire.
Déjà même l'on entre, et j'entends quelque bruit.
C'èſt Achille. Va, parts. Dieux ! Ulyſſe le ſuit.

SCENE II.

Agamemnon, Achille, Ulyſſe.

Agam. QUOI, Seigneur, ſe peut-il que d'un cours ſi rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?
D'un courage naiſſant ſont ce-là les eſſais ?
Quels triomphes ſuivront de ſi nobles ſuccès !
La Theſſalie entière, ou vaincue ou calmée,
Leſbos même conquiſe en attendant l'armée,

De

De toute autre valeur éternels monumens,
Ne ſont d'Achille oiſif que les amuſemens.
Achille. Seigneur, honorez moins une foible conquête.
Et que puiſſe bientôt le Ciel, qui nous arrête,
Ouvrir un champ plus noble à ce coeur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.
Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me ſurprend, et me comble de joie ?
Daignez-vous avancer le ſuccès de mes voeux ?
Et bientôt des mortels ſuis-je le plus heureux ?
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à ſon ſort unir ma deſtinée.
Agam. Ma fille ! qui vous dit qu'on la doit amener ?
Achille. Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner ?
Agam. à Ulyſſe. Juſte Ciel ! ſçauroit-il mon funeſte artifice ?
Ulyſſe. Seigneur, Agamemnon s'étonne avec juſtice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?
O Ciel ! pour un hymen quel temps choiſiſſez-vous ?
Tandis qu'à nos vaiſſeaux la mer toujours fermée,
Trouble toute la Grèce, et conſume l'armée ;
Tandis que, pour flechir l'inclémence des Dieux,
Il faut du ſang peut-être, et du plus précieux,
Achille ſeul, Achille à ſon amour s'applique ?
Voudroit-il inſulter à la crainte publique ?
Et que le chef des Grècs, irritant les deſtins,
Préparât d'un hymen la pompe et les feſtins ?
Ah ! Seigneur, eſt-ce ainſi que votre âme attendrie
Plaint le malheur des Grècs, et chérit la patrie ?
Achille. Dans les champs Phrygiens les effets feront foi,
Qui la chérit le plus ou d'Ulyſſe ou de moi.
Juſques-là je vous laiſſe étaler votre zèle,
Vous pouvez à loiſir faire des voeux pour elle.
Rempliſſez les autels d'offrandes et de ſang.
Des victimes vous-mêmes interrogez le flanc.
Du ſilence des vents demandez-leur la cauſe.
Mais moi, qui de ce ſoin ſur Calchas me repoſe,

Souffrez, Seigneur, ſouffrez que je coure hâter
Un hymen, dont les Dieux ne ſçauroient s'irriter.
Tranſporté d'une ardeur, qui ne peut-être oiſive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs ſur cette rive.
J'aurois trop de regret ſi quelqu'autre guerrier,
Au rivage Troyen deſcendoit le premier.

Agam. O Ciel ! pourquoi faut-il que ta ſécrète envie
Ferme à de tels héros le chemin de l'Aſie ?
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur,
Que pour m'en retourner avec plus de douleur ?

Ulyſſe. Dieu ! qu'eſt-ce que j'entends ?

Achille. Seigneur, qu'ôſez-vous dire ?

Agam. Qu'il faut, Princes, qu'il faut que chacun ſe retire ;
Que d'un crédule eſpoir, trop long-tems abuſés,
Nous attendons les vents, qui nous ſont refuſés.
Le Ciel protege Troie ; et, par trop de préſages,
Son courroux nous défend d'en chercher les paſſages.

Achille. Quels préſages affreux nous marquent ſon courroux ?

Agam. Vous-même conſultez ce qu'il prédit de vous.
Que ſert de ſe flatter ? On ſçait qu'à votre tête
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête.
Mais on ſçait que, pour prix d'un triomphe ſi beau,
Ils ont aux champs Troyens marqué votre tombeau ;
Que votre vie ailleurs et longue, et fortunée,
Devant Troie en ſa fleur doit être moiſſonnée.

Achille. Ainſi, pour vous venger, tant de Rois aſſemblés,
D'un opprobre éternel retourneront comblés ;
Et Paris, courronnant ſon inſolente flamme,
Retiendra ſans péril la ſoeur de votre femme.

Agam. Hé quoi ! votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris ſoin de nous venger aſſez ?
Les malheurs de Leſbos par vos mains ravagée,
Epouvantent encore toute la mer Egée :
Troie en a vû la flamme ; et juſques dans ſes ports,
Les flots en ont pouſſé les débris et les morts.
Que dis-je ? Les Troyens pleurent une autre Hélène,
Que vous avez captive envoyée à Mycene.

Car

Car je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un ſécrèt que trahit ſa fierté ;
Et ſon ſilence même, accuſant ſa nobleſſe,
Nous dit qu'elle nous cache une illuſtre Princeſſe.
Achille. Non, non, tous ces détours ſont trop ingénieux.
Vous liſez de trop loin dans les ſécrèts des Dieux.
Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces !
Et je fuirois l'honneur qui m'attend ſur vos traces !
Les Parques à ma mère, il èſt vrai, l'ont prédit,
Lorſqu'un époux mortel fut reçu dans ſon lit.
Je puis choiſir, dit-on, ou beaucoup d'ans ſans gloire,
Ou peu de jours ſuivis d'une longue mémoire.
Mais, puiſqu'il fau enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un ſang reçu d'une Déeſſe,
Attendre chez mon père une obſcure vieilleſſe ;
Et, toujours de la gloire évitant le ſentier,
Ne laiſſer aucun nom, et mourir tout entier ?
Ah ! ne nous formons point ces indignes obſtacles.
L'honneur parle, il ſuffit, ce ſont-là nos oracles.
Les Dieux ſont de nos jours les maîtres ſouverains.
Mais, Seigneur, notre gloire èſt dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres ſuprêmes ?
Ne ſongeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes,
Et, laiſſant faire au ſort, courons où la valeur
Nous promet un deſtin auſſi grand que le leur.
C'èſt à Troie, et j'y cours ; et quoiqu'on me prédiſe,
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduiſe ;
Et quand moi ſeul enfin il faudroit l'aſſiéger,
Patrocle et moi, Seigneur, nous irons vous venger.
Mais non, c'èſt en vos mains que le deſtin la livre.
Je n'aſpire, en effet, qu'à l'honneur de vous ſuivre.
Je ne vous preſſe plus d'approuver les tranſports
D'un amour qui m'alloit éloigner de ſes bords ;
Ce même amour, ſoigneux de votre rénommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée ;
Et me défend, ſur-tout, de vous abandonner,
Aux timides conſeils qu'on ôſe vous donner.

SCENE

SCENE III.

Agamemnon, Ulyſſe.

Ulyſſ. SEIGNEUR, vous entendez. Quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troie, et pourſuivre ſa route.
Nous craignions ſon amour ; et lui-même, aujourd'hui,
Par une heureuſe erreur, nous arme contre lui.
Agam. Hélas !
Ulyſſe. De ce ſoupir que faut-il que j'augure ?
Du ſang qui ſe révolte eſt-ce quelque murmure ?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?
Eſt-ce donc votre coeur qui vient de nous parler ?
Songez-y : Vous devez votre fille à la Grèce,
Vous nous l'avez promiſe ; et, ſur cette promeſſe,
Calchas, par tous les Grècs conſulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infallible retour.
A ſes prédictions ſi l'effet eſt contraire,
Penſez-vous que Calchas continue à ſe taire ?
Que ſes plaintes, qu'en vain vous voudrez appaiſer,
Laiſſent mentir les Dieux ſans vous en accuſer ?
Et qui ſçait ce qu'aux Grècs, fruſtrés de leur victime,
Peut permettre un courroux, qu'ils croiront légitime ;
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les Dieux.
N'eſt-ce pas vous enfin, de qui la voix preſſante
Nous a tous appellés aux campagnes du Xante ?
Et qui, de Ville en Ville, atteſtiez les ſermens,
Que d'Hélène, autrefois, firent tous les amans,
Quand preſque tous les Grècs, rivaux de votre frère,
La demandoient, en foule, à Tyndare ſon père ?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurames, dès lors, de défendre ſes droits ;
Et, ſi quelque inſolent lui vôloit ſa conquête,
Nos mains du raviſſeur lui promirent la tête.
Mais, ſans vous, ce ſerment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous reſpecté ?
Vous ſeul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laiſſer nos enfans et nos femmes.

Et

Et quand, de toutes parts, assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux ;
Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,
Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage ;
Que ses Rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,
Sont prêts, pour vous servir, de verser tout leur sang :
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ôse, d'un peu de sang, acheter tant de gloire ?
Et dès le premier pas, se laissant effrayer,
Ne commande les Grècs, que pour les renvoyer ?

Agam. Ah ! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre coeur aisément se montre magnanime !
Mais que, si vous voyez, ceint du bandeau mortel,
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bien-tôt en pleurs ce superbe langage,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jetter entre Calchas et lui.
Seigneur, vous le sçavez, j'ai donné ma parole ;
Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.
Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin ;
Souffrez que sans presser ce barbare spectacle ;
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle ;
Que j'ôse pour ma fille accepter le secours,
De quelque Dieu plus doux qui vieille sur ses jours.
Vos conseils, sur mon coeur, n'ont eu que trop d'empire ;
Et je rougis...

SCENE IV.

Agamemnon, Ulysse, Eurybate.

Eury. SEIGNEUR...
Agam. Ah ! que vient-on me dire ?
Eury. La Reine, dont ma course a dévance les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras ;

Elle

Elle approche. Elle s'ès quelque temps égarée
Dans ces bois, qui du camp ſemblent cacher l'entrée :
A peine nous avons, dans leur obſcurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

Agam. Ciel !

Eury. Elle amène auſſi cette jeune Eriphile,
Que Leſbos a livrée entre les mains d'Achille ;
Et qui, de ſon deſtin, qu'elle ne connoit pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas,
Déjà de leur abord la nouvelle ès ſemée ;
Et déjà, de ſoldats une foule charmée,
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pouſſe au Ciel mille voeux pour ſa félicité.
Les uns, avec reſpect, environnoient la Reine ;
D'autres me demandoient le ſujet qui l'amène.
Mais tous ils confeſſoient, que, ſi jamais les Dieux
Ne mirent ſur le trône un Roi plus glorieux,
Egalement comblé de leurs faveurs ſécrèttes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

Agam. Eurybate, il ſuffit. Vous pouvez nous laiſſer.
Le reſte me regarde, et je vais y penſer.

SCENE V.

Agamemnon, Ulyſſe.

Agam. JUSTE Ciel, c'ès ainſi qu'aſſurant ta vengeance,
Tu romps tous les reſſorts de ma vaine prudence !
Encore, ſi je pouvois, libre, dans mon malheur,
Par des larmes, au moins, ſoulager ma douleur !
Triſte deſtin des Rois ! Eſclaves que nous ſommes,
Et des rigueurs du ſort, et des diſcours des hommes,
Nous nous voyons ſans ceſſe, aſſiégés de témoins,
Et les plus malheureux ôſent pleurer le moins.

Ulyſſe. Je ſuis père, Seigneur, et foible comme un autre,
Mon coeur ſe mèt ſans peine en la place du votre ;
Et frémiſſant du coup qui vous fait ſoupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je ſuis prêt à pleurer.

Mais

Mais votre amour n'a plus d'excuſe légitime.
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime :
Il le ſçait, il l'attend ; et s'il la voit tarder,
Lui-même, à haute voix, viendra la demander.
Nous ſommes ſeuls encore. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt ſi tendre.
Pleurez ce ſang, pleurez. Ou plutôt, ſans pâlir,
Conſidérez l'honneur qui doit en réjaillir.
Voyez tout l'Helleſpont blanchiſſant ſous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fèrs, Priam à vos genoux,
Hélène, par vos mains, rendue à ſon epoux.
Voyez de vos vaiſſeaux les poupes couronnées
Dans cette même Aulide, avec vous retournée ;
Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir
L'eternel entretien des ſiecles à venir.

Agam. Seigneur, de mes efforts je connois l'impuiſſance.
Je cede, et laiſſe aux Dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera ſur vos pas,
Allez. Mais cependant faites taire Calchas ;
Et, m'aidant à cacher ce funeſte myſtère,
Laiſſez-moi de l'autel écarter une mère.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Eriphile, Doris.

Erip. NE les contraignons point, Doris, retirons-nous.
Laiſſons-les dans les bras d'un père et d'un epoux.
Et tandis qu'à l'envi leur amour ſe déploie,
Mettons en liberté ma triſteſſe et leur joie.
Doris. Quoi, Madame, toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des ſujets de pleurs?
Je ſçais que tout déplait aux yeux d'une captive,
Qu'il n'èſt point, dans les fèrs, de plaiſir qui la ſuive.
Mais dans le temps fatal que, repaſſant les flots,
Nous ſuivons, malgré nous, le vainqueur de Leſbos;
Lorſque, dans ſon vaiſſeau, priſonnière timide,
Vous voyez devant vous ce vainqueur homicide,
Le dirai-je? Vos yeux de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
Maintenant tout vous rit. L'aimable Iphigénie
D'une amitié ſincère avec vous èſt unie;
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de ſoeur,
Et vous ſeriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous voulez voir l'Aulide, où ſon père l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.
Cependant, par un ſort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble, et croît à chaque pas.
Erip. Hé quoi! te ſemble-t-il que la triſte Eriphile
Doive être de leur joie un témoin ſi tranquille?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aſpect d'un bonheur, dont je ne puis jouir?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père,
Elle fait tout l'orgueil d'une ſuperbe mère;
Et moi, toujours en but à de nouveaux dangers,
Remiſe dès l'enfance en des bras étrangers,

Je

Je reçus, et je vois le jour que je reſpire,
Sans que mère ni père ait daigné me ſourire.
J'ignore qui je ſuis ; et pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur ;
Et quand je veux chercher le ſang qui m'a fait naître,
Me dit que, ſans périr, je ne me puis connoître.

Doris. Non, non, juſques au bout vous devez le chercher.
Un oracle toujours ſe plait à ſe cacher ;
Toujours, avec un ſens, il en préſente un autre.
En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre.
C'èſt-là tout le danger que vous pouvez courir ;
Et c'èſt peut-être ainſi que vous devez périr.
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

Erip. Je n'ai de tout mon ſort que cette connoiſſance ;
Et ton père, du reſte infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
Hélas ! dans cette Troie, où j'étois attendue,
Ma gloire, diſoit-il, m'alloit être rendue !
J'allois, en reprenant et mon nom et mon rang,
Des plus grands Rois, en moi, reconnoître le ſang,
Déjà je découvrois cette fameuſe ville.
Le Ciel mène à Leſbos l'impitoyable Achille ;
Tout cède, tout reſſent ſes funeſtes efforts.
Ton père, enſéveli dans la foule des morts,
Me laiſſe dans les fers à moi-même inconnue ;
Et, de tant de grandeurs, dont j'étois prévenue,
Vile eſclave des Grecs, je n'ai pu conſerver
Que la fierté d'un ſang que je ne puis prouver.

Doris. Ah ! que perdant, Madame, un témoin ſi fidelle,
La main qui vous l'ôta vous doit ſembler cruelle ?
Mais Calchas èſt ici, Calchas ſi renommé,
Qui des ſecrets des Dieux fut toujours informé.
Le Ciel ſouvent lui parle. Inſtruit par un tel maître,
Il ſçait tout ce qui fut, et tout ce qui doit être.
Pourroit-il de vos jours ignorer les auteurs,
Ce camp même èſt pour vous tout plein de protecteurs.
Bientôt Iphigénie, en épouſant Achille,
Vous va, ſous ſon appui, préſenter un aſyle ;

Elle vous l'a promis, et juré devant moi.
Ce gage èſt le premier qu'elle attend de ſa foi.
Erip. Que dirois-tu, Doris, ſi, paſſant tout le reſte,
Cet hymen, de mes maux, étoit le plus funeſte ?
Doris. Quoi, Madame ?
Erip. Tu vois, avec étonnement,
Que ma douleur ne ſouffre aucun ſoulagement.
Ecoute, et tu te vas étonner que je vive.
C'èſt peu d'être étrangère, inconnue et captive.
Ce deſtructeur fatal des triſtes Leſbiens,
Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
Dont la ſanglante main m'enleva priſonnière,
Qui m'arracha, d'un coup, ma naiſſance et ton père,
De qui, juſques au nom, tout doit m'être odieux,
Eſt de tous les mortels le plus cher à mes yeux.
Doris. Ah ! que me dites-vous ?
Erip. Je me flattois, ſans ceſſe,
Qu'un ſilence éternel cacheroit ma foibleſſe.
Mais mon coeur, trop preſſé, m'arrache ce diſcours,
Et te parle une fois, pour ce taire toujours.
Ne me demande point, ſur quel eſpoir fondée,
De ce fatal amour je me vis poſſedée.
Je n'en accuſe point quelques feintes douleurs,
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.
Le Ciel s'èſt fait, ſans doute, une joie inhumaine
A raſſembler ſur moi tous les traits de ſa haine.
Rappellerai-je encore le ſouvenir affreux
Du jour, qui dans les fèrs nous jetta toutes deux ?
Dans les cruelles mains, par qui je fus ravie,
Je demeurai, long-tems, ſans lumière et ſans vie.
Enfin, mes foibles yeux cherchèrent la clarté ;
Et me voyant preſſer d'un bras enſanglanté,
Je frémiſſois, Doris, et d'un vainqueur ſauvage
Craignois de rencontrer l'effroyable viſage.
J'entrai dans ſon vaiſſeau, déteſtant ſa fureur,
Et toujours détournant ma vûe avec horreur.
Je le vis. Son aſpect n'avoit rien de farouche.
Je ſentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je ſentis contre moi mon coeur ſe déclarer ;
J'oubliai ma colère, et ne ſçus que pleurer.

Je

Je me laiſſai conduire à cet aimable guide.
Je l'aimois à Leſbos, et je l'aime en Aulide.
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
Et me rend une main prompte à me ſoulager.
Triſte effet des fureurs dont je ſuis tourmentée !
Je n'accepte la main qu'elle m'a préſentée,
Que pour m'armer contre elle, et, ſans me découvrir,
Traverſer ſon bonheur, que je ne puis ſouffrir.

Doris. Et que pourroit contre elle une impuiſſante haine ?
Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycene,
Eviter les tourmens que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de ſe cacher ?

Eriph. Je le voulois, Doris. Mais quelque triſte image
Que ſa gloire à mes yeux montrât ſur ce rivage,
Au ſort qui me traînoit il fallut conſentir.
Une ſécrette voix m'ordonna de partir ;
Me dit qu'offrant ici ma préſence importune,
Peut-être j'y pourrois porter mon infortune ;
Que peut-être approchant ces amans trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs ſe répandroit ſur eux.
Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triſte naiſſance :
Ou plutôt leur hymen me ſervira de loi ;
S'il s'acheve, il ſuffit, tout eſt fini pour moi.
Je périrai, Doris, et, par une mort prompte,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parens ſi long-temps ignorés,
Et que ma folle amour a trop déſhonorés.

Doris. Que je vous plains, Madame ! et que pour votre vie . . .

Eriph. Tu vois Agamemnon avec Iphigénie ?

SCENE II.

Agamemnon, Iphigenie, Eriphile, Doris.

Iph. SEIGNEUR, où courez-vous ? Et quels empreſſemens
Vous dérobent ſi-tôt à nos embraſſemens ?
A qui dois-je imputer cette fuite ſoudaine ?
Mon reſpect a fait place au tranſport de la Reine ;
Un moment, à mon tour, ne vous puis-je arrêter ?
Et ma joie à vos yeux n'ôſe-t-elle éclater ?
Ne puis-je....

Agam. Hé bien, ma fille, embraſſez votre père ;
Il vous aime toujours.

Iph. Que cette amour m'eſt chère !
Quel plaiſir de vous voir, et de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !
Quels honneurs ! quel pouvoir ! déjà la rénommée
Par d'étonnans récits m'en avoit informée.
Mais que voyant de près ce ſpectacle charmant,
Je ſens croître ma joie et mon étonnement.
Dieux, avec quel amour la Grèce vous révère !
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

Agam. Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

Iph. Quelle félicité peut manquer à vos voeux ?
A de plus grands honneurs un Roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

Agam. à part. Grands Dieux ! à ſon malheur dois-je la préparer ?

Iph. Vous vous cachez, Seigneur, et ſemblez ſoupirer.
Tous vos regards ſur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons nous ſans votre ordre abandonné Mycene ?

Agam. Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux,
Mais les temps ſont changés auſſi-bien que les lieux.
D'un ſoin cruel ma joie eſt ici combattue.

Iph. Hé ! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'oſez-vous, ſans rougir, être père un moment ?

Vous

Vous n'avez devant vous qu'une jeune princèſſe,
A qui j'avois pour moi vanté votre tendrèſſe.
Cent fois lui promettant mes ſoins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ſes yeux de ma félicité.
Que va-t-elle penſer de votre indifférence ?
Ai-je flatté ſes voeux d'une fauſſe eſpérance ?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

Agam. Ah, ma fille !

Iph. Seigneur, pourſuivez.

Agam. Je ne puis.

Iph. Périſſe le Troyen auteur de nos alarmes.

Agam. Sa perte à ſes vainqueurs coûtera bien des larmes.

Iph. Les Dieux daignent ſur-tout prendre ſoin de vos jours !

Agam. Les Dieux, depuis un temps, me ſont cruels et ſourds.

Iph. Calchas, dit-on, prépare un pompeux ſacrifice.

Agam. Puiſſai-je auparavant fléchir leur injuſtice !

Iph. L'offrira-t-on bientôt ?

Agam. Plutôt que je ne veux ?

Iph. Me ſera-t-il permis de me joindre à vos voeux ?
Verra-t-on à l'autel votre heureuſe famille ?

Agam. Hélas !

Iph. Vous vous taiſez ?

Agam. Vous y ſerez, ma fille.
Adieu.

SCENE III.

Iphigenie, Eriphile, Doris.

Iph. DE cet accueil que dois-je ſoupçonner ?
D'une ſecrète horreur je me ſens friſſonner.
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore,
Juſtes Dieux, vous ſçavez pour qui je vous implore !

Eriph. Quoi ! parmi tous les ſoins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur ſuffit pour vous faire trembler ?

Hélas ! à quels ſoupirs ſuis-je donc condamnée,
Moi, qui de mes parens toujours abandonnée,
Etrangère par-tout, n'ai pas même en naiſſant,
Peut-être reçu d'eux un regard careſſant.
Du moins, ſi vos reſpects ſont rejettés d'un père,
Vous en pouvez gémir dans le ſein d'une mère ;
Et de quelque diſgrace enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne ſont point eſſuyés ?

Iph. Je ne m'en défends point. Mes pleurs, belle Eriphile,
Ne tiendront pas long-temps contre les ſoins d'Achille.
Sa gloire, ſon amour, mon père, mon devoir,
Lui donnent ſur mon âme un trop juſte pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je penſe ?
Cet amant, pour me voir, brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un père, de ſi loin, m'ordonne de chercher,
S'empreſſe-t-il aſſez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de tranſports je croyois attendue ?
Pour moi, depuis deux jours, qu'approchant de ces lieux,
Leur aſpect ſouhaité ſe découvre à nos yeux,
Je l'attendois par-tout ; et d'un regard timide
Sans ceſſe parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon coeur, pour le chercher, voloit loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin, ſans qu'il m'ait prévenue.
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue,
Lui ſeul ne paroit point. Le triſte Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer ſon nom.
Que fait-il ? Qui pourra m'expliquer ce myſtère ?
Trouverai-je l'amant glacé comme le père ?
Et les ſoins de la guerre auront-ils, en un jour,
Etouffé dans tous les coeurs la tendreſſe et l'amour ?
Mais non. C'eſt l'offenſer par d'injuſtes alarmes.
C'eſt à moi que l'on doit le ſecours de ſes armes.
Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amans,
Dont le père d'Hélene a reçu les ſermens.
Lui ſeul de tous les Grecs, maître de ſa parole,
S'il part contre Ilion, c'eſt pour moi qu'il y vole ;

Et ſatisfait d'un prix qui lui ſemble ſi doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux.

SCENE IV.

Clytemneſtre, Iphigenie, Eriphile, Doris.

Clyt. MA fille, il faut partir ſans que rien nous retienne,
Et ſauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit et diſtrait
Votre père ait paru vous revoir à regret.
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre.
Arcas s'eſt vû trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons, encore un coup, notre gloire offenſée.
Pour votre hymen Achille a changé de penſée ;
Et refuſant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Juſques à ſon retour il veut de retarder.

Eriph. Qu'entends je ?

Clyt. Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même de l'ingrat approuvant le deſſein,
Je vous l'ai dans Argos préſenté de ma main ;
Et mon choix que flattoit le bruit de ſa nobleſſe,
Vous donnoit avec joie au fils d'une Déeſſe.
Mais puiſque déſormais ſon lâche repentir
Dément le ſang des Dieux dont on le fait ſortir,
Ma fille, c'eſt à nous de montrer qui nous ſommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons nous penſer, par un plus long ſejour,
Que vos voeux de ſon coeur attendent le retour ?
Rompons avec plaiſir un hymen qu'il diffère.
J'ai fait de mon deſſein avertir votre père ;
Je ne l'attends ici que pour m'en ſéparer ;
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.
(à Eriphile.)
Je ne vous preſſe point, Madame, de nous ſuivre.
En de plus chères mains ma retraite vous livre.

De

De vos déſſeins ſécrèts on èſt trop éclairici ;
Et ce n'èſt pas Calchas que vous cherchez ici.

SCENE V.

Iphigenie, Eriphile, Doris.

Iph. EN quel funeſte état, ces mots m'ont-ils laiſſée!
Pour mon hymen Achille a changé de penſée ;
Il me faut ſans honneur retourner ſur mes pas ;
Et vous cherchez ici quelqu'autre que Calchas ?

Eriph. Madame, à ce diſcours je ne puis rien comprendre.

Iph. Vous m'entendez aſſez, ſi vous voulez m'entendre.
Le ſort injurieux me ravit un époux.
Madame, à mon malheur m'abandonnez-vous !
Vous ne pouviez ſans moi demeurer à Mycene.
Me verra-t-on ſans vous partir avec la Reine !

Eriph. Je voulois voir Calchas avant que de partir.

Iph. Que tardez-vous, Madame, à le faire avertir ?

Eriph. D'Argos dans un moment vous reprenez la route.

Iph. Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, Madame, je vois que c'èſt trop vous preſſer.
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penſer.
Achille .... Vous brûlez que je ne ſois partie.

Eriph. Moi ! Vous me ſoupçonnez de cette perfidie ?
Moi, j'aimerois, Madame, un veinqueur furieux,
Qui toujours tout ſanglant ſe préſente à mes yeux ;
Qui, la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Leſbos....

Iph. Oui, vous l'aimez, perfide.
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez ;
Ses bras que dans le ſang vous avez vu baignés ;
Ces morts, cette Leſbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame ;

Et

Et loin d'en déteſter le cruel ſouvenir,
Vous vous plaiſez encore à m'en entretenir.
Déjà plus d'une fois, dans vos plaintes forcées,
J'ai dû voir, et j'ai vu le fond de vos penſées ;
Mais toujours ſur mes yeux ma facile bonté,
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimez. Que feſois-je ! Et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale ?
Crédule, je l'aimois. Mon coeur, même aujourd'hui,
De ſon parjure amant lui promettoit l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étois amenée.
Moi-même à votre char je me ſuis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas ! des voeux intéreſſés,
Et la perte d'un coeur, que vous me raviſſez.
Mais que ſans m'avertir du piège, qu'on me dreſſe,
Vous me laiſſiez chercher juſqu'au fond de la Grèce
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide, cet affront ſe peut-il pardonner ?

Eriph. Vous me donnez des noms qui doivent me ſurprendre,
Madame. On ne m'a pas inſtruite à les entendre ;
Et les Dieux, contre moi, dès long-tems indignés,
A mon oreille encore les avoient épargnés.
Mais il faut des amans excuſer l'injuſtice,
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertiſſe ?
Avez-vous pu penſer qu'au ſang d'Agamemnon
Achille préférât une fille ſans nom,
Qui de tout ſon deſtin ce qu'elle a pu comprendre,
C'eſt qu'elle ſort d'un ſang qu'il brûle de repandre ?

Iph. Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
Je n'avois pas encore ſenti tout mon malheur ;
Et vous ne comparez votre exil et ma gloire,
Que pour mieux relever votre injuſte victoire.
Toutefois vos tranſports ſont trop précipités.
Ce même Agamemnon à qui vous inſultez,
Il commande à la Grèce, il eſt mon père, il m'aime ;
Il reſſent mes douleurs beaucoup plus que moi-même,
Mes larmes par avance avoient ſçu le toucher.
J'ai ſurpris ſes ſoupirs qu'il me vouloit cacher.
Hélas ! de ſon accueil condamnant la triſteſſe,
J'ôſois me plaindre à lui de ſon peu de tendreſſe !

SCENE

SCENE VI.

Achille, Iphigenie, Eriphile, Doris.

Achille. IL èſt donc vrai, Madame, et c'èſt vous que je vois !
Je ſoupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en l'Aulide ? Vous ? Hé, qu'y venez vous faire ?
D'où vient qu'Agamemnon m'aſſuroit le contraire ?
Iph. Seigneur, raſſurez-vous. Vos voeux ſeront contens.
Iphigénie encor n'y ſera pas long-tems.

SCENE VII.

Achille, Eriphile, Doris.

Achille. ELLE me fuit ! veillai-je ? ou n'èſt-ce point un ſonge ?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge ?
Madame, je ne ſçais ſi, ſans vous irriter,
Achille devant vous pourra ſe préſenter.
Mais, ſi d'un ennemi vous ſouffrez la prière,
Si lui-même ſouvent a plaint ſa priſonnière,
Vous ſçavez quel ſujet conduit ici leurs pas.
Vous ſçavez . . .
Eriph. Quoi, Seigneur ? Ne le ſçavez-vous pas ?
Vous, qui depuis un mois, brulant ſur ce rivage,
Avez conclu vous-même, et hâté leur voyage ?
Achille. De ce même rivage abſent depuis un mois,
Je le revis hier pour la première fois.
Eriph. Quoi ! lorſqu'Agamemnon écrivoit à Mycène,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la ſienne ?
Quoi ? Vous, qui de ſa fille adoriez les attraits . . .
Achille. Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,

Madame.

Madame. Et ſi l'effèt eût ſuivi ma penſée,
Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis ?
Mais je ne vois par-tout que des yeux ennemis.
Que dis-je ? En ce moment Calchas, Neſtor, Ulyſſe,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattoient mon amour, et ſembloient m'annoncer,
Que ſi j'en crois ma gloire il y faut renoncer.
Quelle enterpriſe ici pourroit être formée ?
Suis-je, ſans le ſçavoir, la fable de l'armée ?
Entrons. C'èſt un ſécrèt qu'il leur faut arracher.

SCENE VIII.

Eriphile, Doris.

Eriph. DIEUX, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher ?
Orgueilleuſe rivale, on t'aime, et tu murmures ?
Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures ?
Ah ! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou ſur eux quelque orage èſt tout prêt d'éclater.
J'ai des yeux. Leur bonheur n'èſt pas encore tranquille.
On trompe Iphigénie. On ſe cache d'Achille.
Agamemnon gémit. Ne déſéſperons point.
Et ſi le ſort contre elle à ma haine ſe joint,
Je ſçaurai profiter de cette intelligence,
Pour ne pas pleurer ſeule, et mourir ſans vengeance.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Clytemneſtre, Agamemnon.

Clyt. OUI, Seigneur, nous partions ; et mon juſte courroux
Laiſſoit bientôt Achille et le camp loin de nous.
Ma fille dans Argos couroit pleurer ſa honte.
Mais, lui-même étonné d'une fuite ſi prompte,
Par combien de ſermens, dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre, et de nous arrêter ?
Il preſſe cet hymen, qu'on prétend qu'il diffère,
Et vous cherche, brulant d'amour et de colère.
Prêt d'impoſer ſilence à ce bruit impoſteur,
Achille en veut connoître et confondre l'auteur.
Banniſſez ces ſoupçons qui troubloient notre joie.
Agam. Madame, c'eſt aſſez. Je conſens qu'on le croie.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit ſéduits,
Et reſſens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'uniſſe à ma famille ;
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille ;
Je l'attends. Mais avant que de paſſer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment ſans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée.
Tout y reſſent la guerre, et non point l'hymenée.
Le tumulte d'un camp, ſoldats et matelots,
Un autel hériſſé de dards, de javelots,
Tout ce ſpectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'eſt point aſſez tranquille ;
Et les Grècs y verroient l'épouſe de leur Roi
Dans un état indigne et de vous et de moi.
M'en croirez vous ? Laiſſez, de vos femmes ſuivie,
A cet hymen, ſans vous, marcher Iphigénie.

Clyt.

Clyt. Qui, moi ? Que remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé je ne l'acheve pas ?
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'autel de lui ſervir de guide ?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
Et qui préſentera ma fille à ſon époux ?
Quelle autre ordonnera cette pompe ſacrée ?
Agam. Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée.
Vous êtes dans un camp ....
Clyt. Où tout vous eſt ſoumis,
Où le ſort de l'Aſie en vos mains eſt remis,
Où je vois ſous vos loix marcher la Grèce entière,
Où le fils de Thétis va m'appeller ſa mère.
Dans quel palais ſuperbe, et plein de ma grandeur,
Puis-je jamais paroître avec plus de ſplendeur ?
Agam. Madame, au nom des Dieux, auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grace.
J'ai mes raiſons.
Clyt. Seigneur, au nom des mêmes Dieux,
D'un ſpectacle ſi doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point rougir ici de ma préſence.
Agam. J'avois plus eſpéré de votre complaiſance.
Mais puiſque la raiſon ne vous peut émouvoir,
Puiſqu'enfin ma prière a ſi peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame. Je le veux, et je vous le commande.
Obéiſſez.

SCENE II.

Clytemneſtre ſeule.

D'OU vient que d'un ſoin ſi cruel
L'injuſte Agamemnon m'écarte de l'autel ?
Fier de ſon nouveau rang m'ôſe-t-il méconnoître ?
Me croit-il a ſa ſuite indigne de paroître ?
Ou, de l'empire encore timide poſſeſſeur,
N'ôſeroit-il d'Hélene ici montrer la ſoeur ?

Et pourquoi me cacher ? Et, par quelle injuſtice,
Faut-il que ſur mon front ſa honte réjailliſſe ?
Mais n'importe, il le veut, et mon coeur s'y réſout.
Ma fille, ton bonheur me conſole de tout.
Le Ciel te donne Achille, et ma joie eſt extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

SCENE III.

Achille, Clytemneſtre.

Achille. TOUT ſuccède, Madame, à mon empreſſement.
Le Roi n'a point voulu d'autre éclairciſſement ;
Il en croit mes tranſports ; et, ſans preſque m'entendre,
Il vient, en m'embraſſant, de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté ?
Les Dieux vont s'appaiſer. Du moins Calchas publie
Qu'avec eux dans une heure, il nous reconcilie ;
Que Neptune et les vents prêts à nous exaucer,
N'attendent que le ſang que ſa main va verſer.
Déjà dans les vaiſſeaux la voile ſe déploie,
Déjà, ſur ſa parole, ils ſe tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le Ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte, à regret la rive fortunée,
Où je vais allumer les flambeaux d'hymenée,
Puis-je ne point chérir l'heureuſe occaſion
D'aller du ſang Troyen ſceller nôtre union,
Et de laiſſer bientôt ſous Troie enſevelie,
Le déſhonneur d'un nom à qui le mien s'allie.

SCENE IV.

Achille, Clytemneſtre, Iphigénie, Eriphile, Doris, Ægine.

Achille. PRINCESSE, mon bonheur ne dépend que de vous.
Votre père à l'autel vous deſtine un époux.

Venez-y

Venez-y recevoir un coeur qui vous adore.
Iph. Seigneur, il n'èſt pas temps que nous partions encore.
La Reine permettra que j'ôſe demander
Un gage à votre amour qu'il me doit accorder.
Je viens vous préſenter une jeune princeſſe ;
Le Ciel a ſur ſon front imprimé ſa nobleſſe ;
De larmes, tous les jours, ſes yeux ſont arroſés ;
Vous ſçavez ſes malheurs, vous les avez cauſés.
Moi-même, où m'emportoit une aveugle colère,
J'ai tantôt, ſans reſpect, affligé ſa miſere.
Que ne puis-je auſſi-bien, par d'utiles ſecours,
Réparer promptement mes injuſtes diſcours !
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
Vous ſeul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.
Elle èſt votre captive, et ſes fèrs que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ſes mains.
Commencez donc par-là cette heureuſe journée.
Qu'elle puiſſe à nous voir n'être plus condamnée.
Montrez, que je vais ſuivre au piéd de nos autels
Un Roi, qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embraſſemens ne borne point ſa gloire,
Laiſſe aux pleurs d'une épouſe attendrir ſa victoire ;
Et par les malheureux quelquefois déſarmé,
Sçait imiter, en tout, les Dieux qui l'ont formé.
Eriph. Oui, Seigneur, des douleurs ſoulagez la plus vive.
La guerre dans Leſbos me fit votre captive.
Mais c'èſt pouſſer trop loin ſes droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je ſouffre en ces lieux.
Achille. Vous, Madame ?
Eriph. Oui, Seigneur ; et ſans conter le reſte,
Pouvez-vous m'impoſer une loi plus funeſte,
Que de rendre mes yeux les triſtes ſpectateurs
De la félicité de mes perſécuteurs ?
J'entends, de toutes parts, menacer ma patrie.
Je vois marcher contre elle une armée en furie.
Je vois déja l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que loin du camp, et loin de votre vue,
Toujours infortunée, et toujours inconnue,

J'aille cacher un ſort ſi digne de pitié,
Et dont mes pleurs encore vous taiſent la moitié.
Achille. C'eſt trop, belle Princeſſe. Il ne faut que nous ſuivre ;
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre ;
Et que le doux moment de ma félicité,
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCENE V.

Achille, Clytemneſtre, Iphigénie, Eriphile, Arcas, Ægine, Doris.

Arcas. MADAME, tout eſt prêt pour la cérémonie.
Le Roi près de l'autel attend Iphigénie ;
Je viens la demander. Ou plutôt, contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.
Achille. Arcas, que dites-vous ?
Clyt. Dieux ! que vient-il m'apprendre ?
Arcas à Achille. Je ne vois plus que vous qui puiſſiez la défendre.
Achille. Contre qui ?
Arcas. Je le nomme et l'accuſe à regret.
Autant que je l'ai pu j'ai gardé ſon ſecrèt.
Mais le fer, le bandeau, la flamme eſt toute prête.
Dût tout cet appareil retomber ſur ma tête,
Il faut parler.
Clyt. Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.
Achille. Qui que ce ſoit, parlez, et ne le craignez pas.
Arcas. Vous êtes ſon amant, et vous êtes ſa mère ;
Gardez-vous d'envoyer la Princeſſe à ſon père.
Clyt. Pourquoi le craindrons-nous ?
Achille. Pourquoi m'en défier ?
Arcas. Il l'attend à l'autel pour la ſacrifier.
Achille. Lui !
Clyt. Sa fille !
Iph. Mon père !
Eriph. O Ciel ! quelle nouvelle !
Achille. Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle ?

Ce

Ce diſcours, ſans horreur, ſe peut-il écouter ?

Arcas. Ah, Seigneur ! Plût au Ciel que je puſſe en douter.

Par la voix de Calchas l'oracle la demande ;
De toute autre victime il refuſe l'offrande ;
Et les Dieux, juſques-là protecteurs de Paris,
Ne nous promettent Troye et les vents qu'à ce prix.

Clyt. Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable ?

Iph. Ciel ! pour tant de rigueur, de quoi ſuis-je coupable ?

Clyt. Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

Iph. à Achille. Et voilà donc l'hymen où j'étois deſtinée !

Arcas. Le Roi pour vous tromper feignoit cet hymenée.
Tout le camp même encore eſt trompé comme vous.

Clyt. Seigneur, c'eſt donc à moi d'embraſſer vos genoux.

Achille la relevant. Ah, Madame !

Clyt. Oubliez une gloire importune.
Ce triſte abaiſſement convient à ma fortune.
Heureuſe ſi mes pleurs peuvent vous attendrir !
Une mère à vos pieds peut tomber ſans rougir.
C'eſt votre épouſe, hélas ! qui vous eſt enlevée !
Dans cet heureux eſpoir je l'avois élevée.
C'eſt vous que nous cherchions ſur ce funeſte bord ;
Et votre nom, Seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle, des Dieux implorant la juſtice,
Embraſſer leurs autels parés pour ſon ſupplice ?
Elle n'a que vous ſeul. Vous êtes en ces lieux
Son père, ſon époux, ſon aſyle, ſes Dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous preſſe.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laiſſe.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide epoux je cours me préſenter.
Il ne ſoutiendra point la fureur qui m'anime.
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.
Ou, ſi je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourroient bien m'immoler avant vous.

SCENE VI.

Achille, Iphigenie.

Achille. MADAME, je me tais, et demeure immobile.
Eſt-ce à moi que l'on parle, et connoît-on Achille ?
Une mère, pour vous, croit devoir me prier.
Une Reine, à mes pieds, ſe vient humilier.
Et, me déſhonorant par d'injuſtes alarmes,
Pour attendrir mon coeur, on a recours aux larmes.
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! ſans doute on s'en peut repoſer ſur ma foi.
L'outrage me regarde ; et, quoiqu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie, où j'attache la mienne.
Mais ma juſte douleur va plus loin m'engager.
C'èſt peu de vous défendre ; et je cours vous venger ;
Et punir à la fois le cruel ſtratagême
Qui s'oſe de mon nom armer contre vous même.

Iph. Ah ! demeurez, Seigneur, et daignez m'écouter.

Achille. Quoi, Madame, un barbare ôſera m'inſulter ?
Il voit que de ſa ſoeur je cours venger l'outrage.
Il ſçait que, le premier lui donnant mon ſuffrage,
Je le fis nommer Chèf de vingt Rois ſes rivaux ;
Et, pour fruit de mes ſoins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illuſtre victoire,
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous.
Cependant, aujourd'hui ſanguinaire, parjure,
C'èſt peu de violer l'amitié, la nature ;
C'èſt peu que de vouloir, ſous un couteau mortel,
Me montrer votre coeur fumant ſur un autel ?
D'un appareil d'hymen couvrant ce ſacrifice,
Il veut que ce ſoit moi qui vous mène au ſupplice ?
Que ma crédule main conduiſe le couteau ?
Qu'au lieu de votre époux, je ſois votre bourreau ?
Et quel étoit pour vous ce ſanglant hymenée,
Si je fuſſe arrivé plus tard d'une journée ?

Quoi

Quoi donc, à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement ;
Et d'un fèrs imprévu vous tomberiez frappée,
En accuſant mon nom qui vous auroit trompée ?
Il faut de ce péril, de cette trahiſon,
Aux yeux de tous les Grècs lui demander raiſon.
A l'honneur d'un époux vous-même intereſſée,
Madame, vous devez approuver ma penſée.
Il faut que le cruel, qui m'a pu mépriſer,
Apprenne de quel nom il ôſoit abuſer.

Iph. Hélas ! ſi vous m'aimez, ſi, pour grace dernière,
Vous daignez d'une amante écouter la prière,
C'èſt maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver.
Car enfin ce cruel, que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuſte, ſanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, ſongez qu'il èſt mon père.

Achille. Lui, votre père ? Après ſon horrible deſſein,
Je ne le connois plus que pour votre aſſaſſin.

Iph. C'èſt mon père, Seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont, juſqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon coeur, dans ce reſpect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offenſe ;
Et loin d'ôſer ici, par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes diſcours je l'attiſe moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pu ſouffrir tous les noms odieux,
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain, et barbare,
Il ne gémiſſe pas d'un coup qu'on me prépare ?
Quel père de ſon ſang ſe plaît à ſe priver ?
Pourquoi me perdroit-il, s'il pouvoit me ſauver ?
J'ai vu, n'en doutez point, ſes larmes ſe répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?
Hélas ! de tant d'horreur ſon coeur déjà troublé,
Doit-il de votre haine être encore accablé ?

Achille. Quoi, Madame, parmi tant de ſujets de crainte,
Ce ſont-là les frayeurs, dont vous êtes atteinte ?

Un

Un cruel (comment puis-je autrement l'appeller ?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;
Et lorſqu'à ſa fureur j'oppoſe ma tendreſſe,
Le ſoin de ſon repos eſt le ſeul qui vous preſſe ?
On me ferme la bouche ! On l'excuſe ! On le plaint !
C'eſt pour lui que l'on tremble, et c'eſt moi que l'on craint !
Triſte effet de mes ſoins ! Eſt-ce donc là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre âme ?
Iph. Ah, cruel ! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu ſi tard pour le faire éclater ?
Vous voyez de quel oeil, et comme indifférente
J'ai reçu de ma mort la nouvelle ſanglante.
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt alloit mon deſeſpoir,
Quand, preſqu'en arrivant, un récit peu fidelle,
M'a de votre inconſtance annoncé la nouvelle ?
Quel trouble ! quel torrent de mots injurieux
Accuſoit à la fois les hommes et les Dieux !
Ah ! que vous auriez vu, ſans que je vous le die,
De combien votre amour m'eſt plus cher que ma vie !
Qui ſçait même, qui ſçait ſi le Ciel irrité
A pu ſouffrir l'excès de ma félicité ?
Hélas ! il me ſembloit qu'une flamme ſi belle
M'élevoit au-deſſus du ſort d'une mortelle.
Achille. Ah ! ſi je vous ſuis cher, ma princeſſe, vivez.

SCENE VII.

Clytemneſtre, Iphigenie, Achille, Ægine.

Clyt. TOUT eſt perdu, Seigneur, ſi vous ne nous ſauvez.
Agamemnon m'évite, et, craignant mon viſage,
Il me fait de l'autel refuſer le paſſage.
Des gardes que lui-même a pris ſoin de placer,
Nous ont de toutes parts défendus de paſſer.
Il me fuit. Ma douleur étonne ſon audace.
Achille. Hé bien, c'eſt donc à moi de prendre votre place.

Il.

Il me verra, Madame, et je vais lui parler.

Iph. Ah ! Madame .... Ah, Seigneur ! où voulez-vous aller ?

Achille. Et que prétend de moi votre injuſte prière ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première ?

Clyt. Quel èſt votre deſſein, ma fille ?

Iph. Au nom des Dieux,
Madame, retenez un amant furieux.
De ce triſte entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.
Je ſçai juſqu'où s'emporte un amant irrité.
Et mon père èſt jaloux de ſon autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides.
Laiſſez parler, Seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement.
Lui-même il me viendra chercher dans un moment.
Il entendra gémir une mère oppreſſée :
Et que ne pourra point m'inſpirer la penſée
De prévenir les pleurs que vous verſeriez tous,
D'arrêter vos tranſports, et de vivre pour vous !

Achille. Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'une et l'autre un conſeil ſalutaire.
Rappellez ſa raiſon, perſuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, et ſur-tout pour le ſien.
Je perds trop de momens en des diſcours frivoles.
Il faut des actions, et non pas des paroles.
(à Clytemneſtre.)
Madame, à vous ſervir je vais tout diſpoſer.
Dans votre appartement allez vous repoſer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que tant que je reſpire,
Les Dieux auront en vain ordonné ſon trépas.
Cet oracle èſt plus ſûr que celui de Calchas.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Eriphile, Doris.

Doris. AH! que me dites-vous? Quelle étrange manie
Vous peut faire envier le ſort d'Iphigénie?
Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
Vos yeux de ſon bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, Madame? Et quel coeur ſi farouche...

Eriph. Jamais rien de plus vrai n'eſt ſorti de ma bouche.
Jamais de tant de ſoins mon eſprit agité
Ne porta plus d'envie à ſa félicité.
Favorables périls! eſpérance inutile!
N'as-tu vu ſa gloire, et le trouble d'Achille?
J'en ai vu, j'en ai fui les ſignes trop certains.
Ce héros ſi terrible au reſte des humains,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,
Et qui, ſi l'on nous fait un fidelle diſcours,
Suça même le ſang des lions et des ours,
Pour elle de la crainte a fait l'apprentiſſage;
Elle l'a vu pleurer et changer de viſage.
Et tu la plains, Doris? Par combien de malheurs
Ne lui voudrois-je point diſputer de tels pleurs?
Quand je devrois comme elle expirer dans une heure...
Mais que dis-je, expirer? Ne crois pas qu'elle meure.
Dans une lâche ſommeil crois-tu qu'enſéveli
Achille aura pour elle impunément pâli?
Achille à ſon malheur ſçaura bien mettre obſtacle.
Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet oracle,
Que pour croître à la fois ſa gloire et mon tourment,
Et la rendre plus belle aux yeux de ſon amant.
Hé quoi! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle?
On ſupprime des Dieux la ſentence mortelle;

Et,

Et, quoique le bucher ſoit déjà préparé,
Le nom de la victime eſt encore ignoré.
Tout le camp n'en ſçait rien. Doris, à ce ſilence,
Ne reconnois-tu pas un père qui balance ?
Et que fera-t-il donc ? Quel courage endurci
Soutiendroit les aſſauts qu'on lui prépare ici ?
Une mère en fureur, les larmes d'une fille,
Les cris, le déſeſpoir de toute une famille,
Le ſang à ces objets facile à s'ébranler,
Achille menaçant tout prêt à l'accabler :
Non, te dis-je, les Dieux l'ont en vain condamnée ;
Je ſuis, et je ſerai la ſeule infortunée.
Ah ! ſi je m'en croyois !

Doris. Quoi ! que méditez-vous ?

Eriph. Je ne ſçai qui m'arrête et retient mon courroux,
Que par un prompt avis de tout ce qui ſe paſſe
Je ne coure des Dieux divulguer la menace ;
Et publier par-tout les complots criminels,
Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

Doris. Ah ! quel deſſein, Madame !

Eriph. Ah ! Doris, quelle joie !
Que d'encens bruleroit dans les temples de Troie !
Si troublant tous les Grècs, et vengeant ma priſon,
Je pouvois contre Achille armer Agamemnon !
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
Tournoit contr'eux le fer qu'ils aiguiſent contr'elle ;
Et ſi de tout le camp mes avis dangereux
Feſoient à ma patrie un ſacrifice heureux.

Doris. J'entends du bruit. On vient. Clytemneſtre s'avance.
Remettez-vous, Madame, ou fuyez ſa préſence.

Eriph. Rentrons. Et, pour troubler un hymen odieux,
Conſultons des fureurs qu'autoriſent les Dieux.

SCENE

SCENE II.

Clytemneſtre, Ægine.

Clyt. ÆGINE, tu le vois, il faut que je la fuie.
Loin que ma fille pleure, et tremble pour ſa vie,
Elle excuſe ſon père, et veut que ma doleur
Reſpecte encore la main qui lui perce le coeur.
O conſtance ! ô reſpect ! pour prix de ſa tendreſſe,
Le barbare, à l'autel ſe plaint de ſa pareſſe.
Je l'attends. Il viendra m'en demander raiſon ;
Et croit pouvoir encore cacher ſa trahiſon.
Il vient. Sans éclater contre ſon injuſtice,
Voyons s'il ſoutiendra ſon indigne artifice.

SCENE III.

Agamemnon, Clytemneſtre, Ægine.

Agam. QUE faites-vous, Madame ? Et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux ?
Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée ;
Qu'attend-elle ? Eſt-ce vous qui l'avez retardée ?
A mes juſtes deſirs ne vous rendez vous pas ?
Ne peut-elle à l'autel marcher que ſur vos pas ?
Parlez.

Clyt. S'il faut partir, ma fille eſt toute prête.
Mais vous, n'avez vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?

Agam. Moi, Madame ?

Clyt. Vos ſoins ont-ils tout préparé ?

Agam. Calchas eſt prêt, Madame, et l'autel eſt paré.
Je fais ce que m'ordonne un devoir légitime.

Clyt. Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

Agam. Que me voulez-vous dire ? Et de quel ſoin jaloux . . .

SCENE

SCENE IV.

Agamemnon, Clytemneſtre, Iphigenie, Ægine.

Clyt. VENEZ, venez, ma fille, on n'attend plus que vous.
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.
Agam. Que vois-je ? Quel diſcours ? Ma fille, vous pleurez,
Et baiſſez devant moi vos yeux mal aſſurés.
Quel trouble ! mais tout pleure, et la fille, et la mère.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi.
Iph. Mon père,
Ceſſez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous ſerez obéi.
Ma vie eſt votre bien. Vous voulez le reprendre.
Vos ordres ſans détour pouvoient ſe faire entendre.
D'un oeil auſſi content, d'un coeur auſſi ſoumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je ſçaurai, s'il le faut, victime obéïſſante,
Tendre au fèr de Calchas une tête innocente ;
Et reſpectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le ſang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce reſpect, ſi cette obéïſſance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompenſe ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ôſe vous dire ici qu'en l'état où je ſuis,
Peut-être aſſez d'honneurs environnoient ma vie,
Pour ne pas ſouhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un ſévère deſtin,
Si près de ma naiſſance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'eſt moi qui la première,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de père.
C'eſt moi, qui, ſi long-temps le plaiſir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux ;
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos careſſes,
Vous n'avez point du ſang dédaigné les foibleſſes.
Hélas ! avec plaiſir je me feſois compter
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;

Et déjà d'Ilion préſageant la conquête,
D'un triomphe ſi beau préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon ſang fût le premier que vous duſſiez verſer.
Non que la peur du coup, dont je ſuis ménacée,
Me faſſe rappeller votre bonté paſſée.
Ne craignez rien. Mon coeur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et ſi je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois ſçu renfermer un ſouvenir ſi tendre.
Mais à mon triſte ſort, vous le ſçavez, Seigneur,
Une mère, un amant attachoient leur bonheur.
Un Roi digne de vous a cru voir la journée,
Qui devoit éclairer notre illuſtre hymenée.
Déjà ſûr de mon coeur à ſa flamme promis,
Il s'èſtimoit heureux, vous me l'aviez promis.
Il ſçait votre deſſein, jugez de ſes alarmes.
Ma mère èſt devant vous, et vous voyez ſes larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais couter.
Agam. Ma fille, il èſt trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des Dieux demande une victime.
Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruèl
Veut qu'ici votre ſang coule ſur un autèl.
Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrières,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai réſiſté.
Croyez en cet amour, par vous-même atteſté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit ſouſcrire.
Sur l'intérêt des Grècs vous l'aviez emporté.
Je vous ſacrifiois mon rang, ma ſûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.
Ils ont trompé les ſoins d'un père infortuné,
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamnée.
Ne vous aſſurez point ſur ma foible puiſſance.
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,

Quand

Quand les Dieux nous livrant à ſon zele indiſcrèt,
L'affranchiſſent d'un joug qu'il portoit à régrèt ?
Ma fille, il faut céder. Votre heure èſt arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conſeil, qu'à peine je reçoi.
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez en expirant de qui vous êtes née.
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.
Allez. Et que les Grècs, qui vont vous immoler,
Reconnoiſſent mon ſang en le voyant couler.

Clyt. Vous ne démentez point une race funeſte.
Oui, vous êtes le ſang d'Atrée et de Thyeſte.
Bourreau de votre fille, il ne vous reſte enfin,
Que d'en faire à ſa mère un horrible feſtin.
Barbare ! c'èſt donc là cet heureux ſacrifice
Que vos ſoins préparoient avec tant d'artifice ?
Quoi ! l'horreur de ſouſcrire à cet ordre inhumain,
N'a pas en le traçant arrêté votre main ?
Pourquoi feindre à nos yeux une fauſſe triſteſſe ?
Penſez-vous par des pleurs prouver votre tendreſſe ?
Où ſont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de ſang pour elle avez-vous répandus !
Quel débris parle ici de votre réſiſtance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au ſilence ?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la ſauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il ſemble dire ?
Le Cièl, le juſte Cièl, par le meurtre honoré,
Du ſang de l'innocence èſt-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on punit ſa famille,
Faites chercher à Sparte Hermionne ſa fille.
Laiſſez à Ménelas racheter d'un tel prix,
Sa coupable moitié dont il èſt trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent ſa victime ?
Pourquoi vous impoſer la peine de ſon crime ?
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer ſa folle amour du plus pur de mon ſang ?
Que dis-je ? cet objet de tant de jalouſie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Aſie,

Vous ſemble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?
Avant qu'un noeud fatal l'unît à votre frère,
Théſée avoit ôſé l'enlever à ſon père.
Vous ſçavez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandeſtin mit ce Prince en ſon lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princeſſe,
Que ſa mère a cachée au reſte de la Grèce.
Mais non, l'amour d'un frère, et ſon honneur bleſſé
Sont les moindres des ſoins dont vous êtes preſſé.
Cette ſoif de regner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous ſervir et vous craindre.
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
Cruel, c'eſt à ces Dieux que vous ſacrifiez ;
Et loin de repouſſer le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare,
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre ſang vous courez le payer ;
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut diſputer votre place.
Eſt-ce donc être père ? Ah ! toute ma raiſon
Céde à la cruauté de cette trahiſon.
Un Prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera ſur ma fille une main criminelle !
Déchirera ſon ſein ! Et, d'un oeil curieux,
Dans ſon coeur palpitant conſultera les Dieux !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai ſeule, et déſeſpérée !
Je vérrai les chemins encore tout parfumés
Des fleurs, dont ſous ſes pas on les avoit ſemés !
Non, je ne l'aurai point amenée au ſupplice,
Ou vous ferez aux Grècs un double ſacrifice.
Ni crainte, ni reſpect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout ſanglans il faudra l'arracher.
Auſſi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, ſi vous l'ôſez, la ravir à ſa mère.
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes loix
Obeïſſez encore pour la dernière fois.

SCENE

SCENE V

Agamemnon ſeul.

A De moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà des cris que je craignois d'entendre.
Heureux, ſi dans le trouble où flottent mes eſprits,
Je n'avois toutefois à craindre que ſes cris !
Hélas ! en m'impoſant une loi ſi ſévère,
Grands Dieux, me deviez-vous laiſſer un coeur de père ?

SCENE VI.

Achille, Agamemnon.

Achille. UN bruit aſſez étrange èſt venu juſqu'à moi,
Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et ſans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourdhui par votre ordre Iphigénie expire ;
Que vous-même, étouffant tout ſentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que ſous mon nom à l'autel appellée,
Je ne l'y conduiſois que pour être immolée ;
Et que d'un faux hymen nous abuſant tous deux,
Vous voulez me charger d'un emploi ſi honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur ? Que faut-il que j'y penſe ?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offenſe ?

Agam. Seigneur, je ne rends point compte de mes deſſeins.
Ma fille ignore encore mes ordres ſouverains ;
Et quand il ſera temps qu'elle en ſoit informée,
Vous apprendrez ſon ſort, j'en inſtruirai l'armée.

Achille. Ah ! je ſçais trop le ſort que vous lui réſervez.

Agam. Pourquoi le demander, puiſque vous le ſçavez ?

Achille. Pourquoi je le demande ? O Ciel ! le puis-je croire
Qu'on ôſe des fureurs avouer la plus noire ?
Vous croyez qu'approuvant vos deſſeins odieux,
Je vous laiſſe immoler votre fille à mes yeux ?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y conſente ?
Agam. Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?
Achille. Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez ?
Agam. Et qui vous a chargé du ſoin de ma famille ?
Ne pourrois-je ſans vous diſpoſer de ma fille ?
Ne ſuis-je plus ſon père ? Etes-vous ſon époux ?
Et ne peut-elle ....
Achille. Non, elle n'eſt plus à vous.
On ne m'abuſe point par des promeſſes vaines.
Tant qu'un reſte de ſang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon ſort unir tous ſes momens,
Je défendrai mes droits fondés ſur vos ſermens.
Et n'eſt-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?
Agam. Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée.
Accuſez et Calchas, et le camp tout entier,
Ulyſſe, Ménélas, et vous tout le premier.
Achille. Moi !
Agam. Vous, qui de l'Aſie embraſſant la conquête,
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête ;
Vous qui vous offenſant de mes juſtes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon coeur pour la ſauver vous ouvroit une voie.
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermois le champ, où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez, ſa mort va vous l'ouvrir.
Achille. Juſte Ciel ! puis-je entendre, et ſouffrir ce langage ?
Eſt-ce ainſi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulois partir aux dépens de ſes jours ?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?

Au pieds de ſes remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, ſourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaiſſeaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Theſſaliens osèrent-ils deſcendre ?
Et jamais dans Lariſſe un lâche raviſſeur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma ſoeur ?
Qu'ai-je à me plaindre ! où ſont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;
Pour vous, à qui des Grècs moi ſeul je ne dois rien ;
Vous, que j'ai fait nommer et leur Chèf et le mien ;
Vous, que mon bras vengeoit dans Leſbos enflammée,
Avant que vous euſſiez aſſemblé votre Armée.
Et quel fut le deſſein qui nous aſſembla tous ?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à ſon époux ?
Depuis quand penſe-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laiſſe ravir une épouſe que j'aime ?
Seul d'un honteux affront votre frère bleſſé,
A-t-il droit de venger ſon amour offenſé ?
Votre fille me plût, je prétendis lui plaire.
Elle èſt de mes ſermens ſeule dépoſitaire.
Content de ſon hymen, vaiſſeaux, armes, ſoldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il pourſuive, s'il veut, ſon épouſe enlevée ;
Qu'il cherche une victoire à mon ſang réſervée.
Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris.
Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

Agam. Fuyez donc. Retournez dans votre Theſſalie.

Moi-même je vous rends le ſerment qui vous lie.
Aſſez d'autres viéndront, à mes ordres ſoumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis ;
Et par d'heureux exploits forçant la deſtinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge à vos diſcours,
Combien j'acheterois vos ſuperbes ſécours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre ;
Ses Rois, à vous oüir, m'ont parlé d'un vain titre.

Fièr

Fièr de votre valeur, tout, ſi je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler ſous vos loix
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offenſe.
Je veux moins de valeur, et plus d'obéiſſance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuiſſant courroux;
Et je romps tous les noeuds qui m'attachent à vous.
Achille. Rendez grace au ſeul noeud qui retient ma colère.
D'Iphigénie encore je reſpecte le père.
Peut-être, ſans ce nom, le Chèf de tant de Rois
M'auroit ôſé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'eſt à vous de m'entendre.
J'ai votre fille enſemble, et ma gloire à defendre.
Pour aller juſqu'au coeur, que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent paſſer.

SCENE VII.

Agamemnon ſeul.

ET voilà ce qui rend ſa perte inévitable.
Ma fille toute ſeul étoit plus redoutable.
Ton inſolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons ſa violence.
Ma gloire intereſſée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon coeur.
Ma pitié ſembleroit un effet de ma peur.
Hola, Gardes, à moi.

SCENE VIII.

Agamemnon, Eurybate, Gardes.

Eury. SEIGNEUR.
Agam. Que vais-je faire !
Puis-je leur prononcer cet ordre ſanguinaire ?
Cruel, à quel combat faut-il te préparer ?
Quel eſt cet ennemi que tu leur vas livrer !

Une

Une mère m'attend, une mère intrépide,
Qui défendra ſon ſang contre un père homicide.
Je verrai mes ſoldats, moins barbares que moi,
Reſpecter dans ſes bras la fille de leur Roi.
Achille nous menace, Achille nous mépriſe.
Mais ma fille en eſt-elle à mes loix moins ſoumiſe ?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?
Que dis-je ! que prétend mon ſacrilége zele ?
Quels voeux en l'immolant formerai-je ſur elle ?
Quelques prix glorieux qui me ſoient propoſés,
Quels lauriers me plairont de ſon ſang arroſés ?
Je veux fléchir des Dieux la puiſſance ſuprême ?
Ah, quels Dieux me ſeroient plus cruels que moi-même!
Non, je ne puis. Cédons au ſang, à l'amitié,
Et ne rougiſſons plus d'une juſte pitié,
Qu'elle vive. Mais quoi ? Peu jaloux de ma gloire
Dois-je au ſuperbe Achille accorder la victoire ?
Son téméraire orgueil que je vais redoubler,
Croira que je lui cede, et qu'il m'a fait trembler.
De quel frivole ſoin mon eſprit s'embarraſſe ?
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
Que ma fille à ſes yeux ſoit un ſujet d'ennui ;
Il l'aime. Elle vivra pour un autre que lui.
Eurybate, appellez la Princeſſe, la Reine,
Qu'elles ne craignent point.

SCENE IX.

Agamemnon, Gardes.

Agam. GRANDS Dieux, ſi votre haine
Perſévère à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains !
Loin de la ſecourir, mon amitié l'opprime ;
Je le ſçai. Mais, grands Dieux, une telle victime
Vaut bien que confirmant vos rigoreuſes loix,
Vous me la demandiez une ſeconde fois.

SCENE

SCENE X.

Agamemnon, Clytemneſtre, Iphigenie, Eriphile, Eurybate, Doris, Gardes.

Agam. ALLEZ, Madame, allez, prenez ſoin de ſa vie,
Je vous rends votre fille, et je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez ſes pas.
Mes Gardes vous ſuivront commandés par Arcas.
Je veux bien excuſer ſon heureuſe imprudence.
Tout dépend du ſécrèt et de la diligence.
Ulyſſe ni Calchas n'ont point encore parlé ;
Gardez que ce départ ne leur ſoit révélé.
Cachez bien votre fille, et que tout le camp croie
Que je la retiens ſeule, et que je vous renvoie.
Fuyez. Puiſſent les Dieux, de mes larmes contens,
A mes triſtes regards ne l'offrir de long-temps.
Gardes, ſuivez la Reine.
Clyt. Ah, Seigneur !
Iph. Ah, mon père !
Agam. Prévenez de Calchas l'empreſſement ſévère.
Fuyez, vous dis-je. Et moi pour vous favoriſer,
Par de feintes raiſons, je m'en vais l'abuſer ;
Je vais faire ſuſpendre une pompe funeſte,
Et de ce jour au moins lui demander le reſte.

SCENE XI.

Eriphile, Doris.

Eriph. SUIS-MOI. Ce n'eſt pas là, Doris, notre chemin.
Doris. Vous ne les ſuivez pas ?
Eriph. Ah ! je ſuccombe enfin.
Je reconnois l'effet des tendreſſes d' chille.
Je n'emporterai point une rage inutile.

Plus

Plus de raiſon. Il faut, ou la perdre, ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Iphigenie, Ægine.

Iph. CESSE de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,
Ægine, il faut des Dieux appaiſer la colère.
Pour ce ſang malheureux qu'on veut leur dérober,
Regarde quel orage eſt tout prêt à tomber.
Conſidère l'état où la Reine eſt réduite.
Voi comme tout le camp s'oppoſe à notre fuite ;
Avec quelle inſolence, ils ont de toutes parts,
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.
Nos gardes repouſſés, la Reine évanouie . . .
Ah, c'eſt trop l'expoſer, ſouffre que je la fuie !
Et ſans attendre ici ſes ſécours impuiſſans,
Laiſſe-moi profiter du trouble de ſes ſens.
Mon père même, hélas ! puiſqu'il faut te le dire,
Mon père, en me ſauvant, ordonne que j'expire.

Ægine. Lui, Madame ! Quoi donc ? Qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé ?

Iph. Achille trop ardent l'a peut-être offenſé.
Mais le Roi le hait, veut que je le haiſſe.
Il ordonne à mon coeur cet affreux ſacrifice.
Il m'a fait par Arcas expliquer ſes ſouhaits,
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

Ægine. Ah, Madame !

Iph.

Iph. Ah, ſentence ! ah, rigueur inouie !
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie !
Mourons, obéïſſons. Mais qu'èſt-ce que je vois ?
Dieux, Achille !

SCENE II.

Achille, Iphigenie.

Achille. VENEZ, Madame, ſuivez-moi.
Ne craignez ni les cris ni la foule impuiſſante
D'un peuple qui ſe preſſe autour de cette tente.
Paroiſſez ; et bientôt, ſans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle, et quelques Chèfs qui marchent à ma ſuite,
De mes Theſſaliens vous amènent l'élite.
Tout le reſte, aſſemblé près de mon étendart,
Vous offre de ſes rangs l'invincible rempart.
A vos perſécuteurs oppoſons cet aſyle.
Qu'ils viennent vous chercher ſous les tentes d'Achille.
Quoi, Madame, èſt-ce ainſi que vous me ſécondez ?
Ce n'èſt que par des pleurs que vous me répondez.
Vous fiez-vous encore à de ſi foibles armes ?
Hâtons-nous. Votre père a déjà vu vos larmes.

Iph. Je le ſçai bien, Seigneur. Auſſi tout mon eſpoir
N'èſt plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

Achille. Vous mourir ? Ah ! ceſſez de tenir ce langage.
Songez-vous quel ſerment vous et moi nous engage ?
Songez-vous, pour trancher d'inutiles diſcours,
Que le bonheur d'Achille èſt fondé ſur vos jours ?

Iph. Le Ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre deſtinée.
Notre amour nous trompoit. Et les arrêts du ſort
Veulent que ce bonheur ſoit un fruit de ma mort.
Songez, Seigneur, ſongez à ces moiſſons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains préſente la victoire.
Ce champ ſi glorieux, où vous aſpirez tous,
Si mon ſang ne l'arrôſe, èſt ſtérile pour vous.

Telle

Telle eſt la loi des Dieux à mon père dictée.
En vain, ſourd à Calchas, il l'avoit rejettée.
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,
Leurs ordres éternels ſe ſont trop déclarés.
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obſtacles.
Vous-même dégagez la foi de vos oracles.
Signalez ce Héros à la Grèce promis,
Tournez votre douleur contre ſes ennemis.
Déjà Priam pâlit. Déjà Troie en alarmes,
Redoute mon bucher, et frémit de vos larmes.
Allez ; et, dans ſes murs vuides de Citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet eſpoir ſatisfaite et tranquille !
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'eſpère que du moins un heureux avenir,
A vos faits immortels joindra mon ſouvenir ;
Et qu'un jour mon trépas, ſource de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une ſi belle hiſtoire.
Adieu, Prince, vivez digne race des Dieux.

Achille. Non, je ne reçois point vos funeſtes adieux.
En vain, par ce diſcours, votre cruelle addreſſe
Veut ſervir votre père, et tromper ma tendreſſe.
En vain vous prétendez, obſtinée à mourir,
Intereſſer ma gloire à vous laiſſer perir.
Ces moiſſons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous ſervant, les trouve toutes prêtes.
Et qui de ma faveur ſe voudroit honorer,
Si mon hymen prochain ne peut vous aſſurer ?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre.
Venez, Madame, il faut les en croire et me ſuivre.

Iph. Qui, moi ? Que contre un père ôſant me révolter,
Je mérite la mort, que j'irois éviter ?
Où ſeroit le reſpect, et ce devoir ſuprême . . .

Achille. Vous ſuivrez un époux avoué par lui-même.
C'eſt un titre qu'en vain il prétend me vôler.
Ne fait-il des ſermens que pour les violer ?
Vous-même que retient un devoir ſi ſévère,
Quand il vous donne à moi, n'eſt-il point votre père ?
Suivez-vous ſeulement ſes ordres abſolus,
Quand il ceſſe de l'être, et ne vous connoit plus ?

Enfin c'èſt trop tarder, ma Princeſſe ; et ma crainte...
Iph. Quoi, Seigneur, vous iriez juſques à la contrainte ?
D'un coupable tranſport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajoûter ce comble à mon malheur ?
Ma gloire vous ſeroit moins chère que ma vie ?
Ah ! Seigneur, épargnez la triſte Iphigénie.
Aſſervie à des loix que j'ai dû reſpecter,
C'èſt déjà trop pour moi que de vous écouter.
Ne portez pas plus loin votre injuſte victoire,
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je ſçaurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du ſécours dangereux que vous me préſentez.
Achille. Hé bien, n'en parlons plus. Obéiſſez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous ſemble ſi belle.
Portez à votre père un coeur, où j'entrevoi
Moins de reſpect pour lui, que de haine pour moi.
Une juſte fureur s'empare de mon âme.
Vous allez à l'autel, et moi j'y cours, Madame.
Si de ſang et de morts le Ciel èſt affamé,
Jamais de plus de ſang ſes autels n'ont fumé.
A mon aveugle amour tout ſera légitime.
Le Prêtre deviendra la première victime.
Le bucher, par mes mains détruit et renverſé,
Dans le ſang des bourreaux nagera diſperſé.
Et ſi dans les horreurs de ce déſordre extrême
Votre père frappé tombe, et périt lui-même,
Alors de vos reſpects voyant les triſtes fruits,
Reconnoiſſez les coups que vous aurez conduits.
Iph. Ah, Seigneur ! ah, cruel ! ... Mais il fuit, il m'échappe.
O, toi, qui veux me mort, ma voilà ſeule, frappe,
Termine, juſte Ciel, ma vie, et mon effroi ;
Et lance ici des traits, qui n'accablent que moi.

SCENE III.

Clytemneſtre, Iphigenie, Ægine, Eurybate, Gardes.

Clyt. OUI je la défendrai contre toute l'Armée.
Lâches, vous trahiſſez votre Reine opprimée !
Eury.

Eury. Non, Madame, il ſuffit que vous nous commandiez.
Vous nous verrez combattre, et mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre ?
Contre tant d'ennemis qui pourra vous défendre ?
Ce n'eſt plus un vain peuple en déſordre aſſemblé.
C'eſt d'un zele fatal tout le Camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas ſeul regne, ſeul commande.
La piété ſévère exige ſon offrande.
Le Roi de ſon pouvoir ſe voit dépoſſéder ;
Et lui-même au torrent nous contraint de ceder.
Achille à qui tout cède, Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain oppoſer ſon courage.
Que fera-t-il, Madame ? Et qui peut diſſiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

Clyt. Qu'ils viennent donc ſur moi prouver leur zele impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reſte de vie.
La mort ſeule, la mort pourra rompre les noeuds
Dont mes bras nous vont joindre, et lier toutes deux.
Mon corps ſera plutôt ſéparé de mon âme,
Que je ſouffre jamais . . . Ah, ma fille !

Iph. Ah, Madame !
Sous quel aſtre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une ſi tendre amour ?
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous ſommes ?
Vous avez à combattre et les Dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous expoſerez-vous ?
N'allez point dans un camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obſtinée,
Par des ſoldats peut-être indignement trainée,
Préſenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un ſpectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez. Laiſſez aux Grècs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage.
Du bucher, qui m'attend, trop voiſin de ces lieux,
La flamme de trop près viendroit frapper vos yeux.
Sur tout ſi vous m'aimez, par cet amour de mere,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

Clyt. Lui, par qui votre coeur à Calchas préſenté ! . . .

Iph. Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté ?

Clyt. Par quelle trahiſon le cruel m'a deçue !

Iph. Il me cedoit aux Dieux, dont il m'avoit reçue;
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux.
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres noeuds,
Vos yeux me reverront dans Oreſte mon frère,
Puiſſe-t-il être, hélas ! moins funeſte à ſa mère !
D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame ; et rappellant votre vertu ſublime . . .
Eurybate, à l'autel conduiſez la victime.

SCENE IV.

Clytemneſtre, Ægine, Gardes.

Clyt. AH ! vous n'irez pas ſeule, et je ne prétends pas . . .
Mais on ſe jette en foule au devant de mes pas.
Perfides, contentez votre ſoif ſanguinaire.

Ægine. Où courez-vous, Madame ? Et que voulez-vous faire ?

Clyt. Hélas ! Je me conſume en impuiſſans efforts,
Et rentre au trouble affreux, dont à peine je ſors.
Mourrai-je tant de fois ſans ſortir de la vie ?

Ægine. Ah ! ſçavez-vous le crime, et qui vous a trahie,
Madame ? Sçavez-vous quel ſerpent inhumain
Iphigénie avoit retiré dans ſon ſein ?
Eriphile en ces lieux par vous-même conduite,
A ſeule à tous les Grècs révélé votre fuite.

Clyt. O monſtre, que Mégère en ſes flancs a porté !
Monſtre que dans nos bras les enfers ont jetté !
Quoi, tu ne mourras point ? Quoi, pour punir ſon crime . . .
Mais où va ma douleur chercher une victime ?
Quoi, pour noyer les Grècs, et leurs mille Vaiſſeaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?
Quoi, lorſque les chaſſant du port qui les récèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle ;

Les

Les vents, les mêmes vents ſi long-tems accuſés,
Ne te couvriront pas de ſes vaiſſeaux briſés ?
Et toi, Soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier, et le vrai fils d'Atrée ;
Toi, qui n'ôſas du père éclairer le feſtin,
Recule, ils t'ont appris ce funeſte chemin.
Mais cependant, ô Ciel ! ô mère infortunée !
De feſtons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par ſon père apprêtés ;
Calchas va dans ſon ſang . . . Barbare, arrêtez ;
C'èſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre, et ſens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ſes coups.

SCENE V.

Clytemneſtre, Ægine, Arcas, Gardes.

Arcas. N'EN doutez point, Madame, un Dieu combat pour vous.
Achille en ce moment exauce vos prières ;
Il a briſé des Grecs les trop foibles barrières.
Achille èſt à l'autel. Calchas èſt éperdu.
Le fatal ſacrifice èſt encore ſuſpendu.
On ſe menace, on court, l'air gémit, le fèr brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ſes amis, pour lui prêts à ſe dévouer.
Le triſte Agamemnon, qui n'ôſe l'avouer,
Pour détourner ſes yeux des meurtres qu'il préſage,
Ou pour cacher ſes pleurs, s'èſt voilé le viſage.
Venez, puiſqu'il ſe tait, venez par vos diſcours
De votre défenſeur appuyer le ſécours.
Lui-même de ſa main, de ſang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre ſon amante.
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.
Ne craignez rien.
Clyt. Moi, craindre ! Ah ! courons, cher Arcas.
Le plus affreux pèril n'a rien dont je pâliſſe.
J'irai par tout. Mais, Dieux ! ne vois-je pas Ulyſſe ?
C'èſt lui. Ma fille èſt morte, Arcas, il n'èſt plus temps.

SCENE DERNIERE.

Ulyſſe, Clytemneſtre, Arcas, Ægine, Gardes.

Ulyſſe. NON, Madame, elle vit, et les Dieux ſont contens.
Raſſurez-vous. Le Ciel a voulu vous la rendre.
Clyt. Elle vit ! et c'èſt vous qui venez me l'apprendre !
Ulyſſe. Oui, c'èſt moi, qui long-temps contr'elle, et contre vous
Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux.
Moi, qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'auſtères conſeils ai fait couler vos larmes ;
Et qui viens, puiſqu'enfin le Cièl èſt appaiſé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai cauſé.
Clyt. Ma fille ! Ah Prince ! O Cièl ! Je demeure éperdue.
Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue ?
Ulyſſe. Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saiſi d'horreur, de joie et de raviſſement.
Jamais jour n'a paru ſi mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la diſcorde maîtreſſe
Avoit ſur tous les yeux mis ſon bandeau fatal,
Et donné du combat le funeſte ſignal.
De ce ſpectacle affreux votre fille alarmée,
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée.
Mais, quoique ſeul pour elle, Achille furieux
Epouvantoit l'armée, et partageoit les Dieux.
Déjà de traits en l'air s'elevoit un nuage.
Déjà couloit le ſang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'èſt avancé,
L'oeil farouche, l'air ſombre, et le poil hériſſé,
Terrible, et plein du Dieu qui l'agitoit ſans doute :
Vous, Achille, a-t-il dit, *et vous Grècs qu'on m'écoute,*
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique ſon oracle, et m'inſtruit de ſon choix.
Un autre ſang d'Hélène, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolée, y doit laiſſer ſa vie.

Theſée

Theſée avec Hélène uni ſécrettement
Fit ſuccéder l'Hymen à ſon enlevement.
Une fille en ſortit, que ſa mère a celée.
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours.
D'un ſiniſtre avenir je minaçai ſes jours.
Sous un nom emprunté ſa noir deſtinée,
Et ſes propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle èſt devant vos yeux ;
Et c'èſt elle, en un mot, que demandent les Dieux.
Ainſi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.
Elle étoit à l'autel ; et peut-être en ſon coeur
Du fatal ſacrifice accuſoit la lenteur.
Elle-même tantôt d'une courſe ſubite
Etoit venue aux Grècs annoncer votre fuite.
On admire en ſécrèt ſa naiſſance, et ſon ſort.
Mais puiſque Troie enfin èſt le prix de ſa mort,
L'armée à haute voix ſe déclare contre elle,
Et prononce à Calchas ſa ſentence mortelle.
Déjà pour la ſaiſir Calchas leve le bras.
Arrête, a-t-elle dit, *et ne m'approche pas.*
Le ſang de ces héros dont tu me fais deſcendre,
Sans tes profanes mains ſçaura bien ſe répandre.
Furieuſe elle vole, et ſur l'autel prochain
Prend le ſacré couteau, le plonge dans ſon ſein.
A peine ſon ſang coule, et fait rougir la terre,
Les Dieux font ſur l'autel entendre le tonnère,
Les vents agitent l'air d'heureux frémiſſemens,
Et la mèr leur répond par ſes mugiſſemens.
La rive au loin gémit blanchiſſante d'écume.
La flamme du bucher d'elle-même s'allume.
Le Cièl brille d'éclairs, s'entrouvre, et parmi nous
Jette une ſainte horreur, qui nous raſſure tous.
Le ſoldat étonné dit que dans une nue
Juſques ſur le bucher Diane èſt deſcendue ;
Et croit que s'élevant au travers de ſes feux,
Elle portoit au Cièl notre encens et nos voeux.
Tout s'empreſſe, tout part. La ſeule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure ſon ennemie.

Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.
Venez. Achille et lui brûlent de vous revoir,
Madame, et déformais, tous deux d'intelligence
Sont prêts à confirmer leur auguſte alliance.
Clyt. Par quel prix, quel encens, ô Ciel, puis-je jamais
Récompenſer Achille, et payer tes bienfaits?

FIN.

MITHRIDATE.

MITHRIDATE.

ACTEURS.

MITHRIDATE, Roi de Pont, et de quantité d'autres Royaumes.
MONIME, accordée avec Mithridate, et déjà déclarée Reine.
PHARNACE et XIPHARES, fils de Mithridate, mais de différentes mères.
ARBATE, confident de Mithridate, et Gouverneur de la place de Nymphée.
PHŒDIME, Confidente de Monime.
ARCAS, Domeſtique de Mithridate.
GARDES.

La Scène eſt à Nymphée, port de mer ſur le Boſphore Cimmérien, dans la Taurique Cherſonnèſe.

MITHRIDATE,

MITHRIDATE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Xiphares, Arbate.

Xiph. ON nous feſoit, Arbate, un fidèle rapport,
Rome, en effet, triomphe, et Mithridate
èſt mort ;
Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon père,
Et trompé dans la nuit ſa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout ſon camp diſperſé,
Dans la foule des morts, en fuyant, l'a laiſſé ;
Et j'ai ſu qu'un ſoldat, dans les mains de Pompée,
Avec ſon diadême, a remis ſon épée.
Ainſi ce Roi, qui ſeul a durant quarante ans
Laſſé tout ce que Rome eut de Chefs importans,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt, et laiſſe après lui, pour venger ſon trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

Arb. Vous, Seigneur ! quoi, l'ardeur de régner en
ſa place,
Rend déjà Xipharès ennemi de Pharnace ?

Xiph. Non, je ne prétends point, cher Arbate, à
ce prix,
D'un malheureux Empire acheter le débris.

Je

Je ſais en lui des ans reſpecter l'avantage,
Et content des Etats marqués pour mon partage,
Je verrai ſans regret tomber entre ſes mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

Arb. L'amitié des Romains, le fils de Mithridate
Seigneur, èſt-il bien vrai ?

Xiph. N'en doutez point, Arbate.
Pharnace dès long-temps tout Romain dans le coeur,
Attend tout maintenant de Rome et du vainqueur.
Et moi, plus que jamais à mon père fidèle,
Je conſerve aux Romains une haine immortelle.
Cependant et ma haine et ſes prétentions
Sont les moindres ſujets de nos diviſions.

Arb. Et quel autre intérêt contre lui vous anime ?

Xiph. Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime,
Qui du Roi notre père attira tous les voeux,
Dont Pharnace, après lui, ſe déclare amoureux...

Arb. Hé bien, Seigneur !

Xiph. Je l'aime, et ne veux plus m'en taire,
Puiſqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon frère.
Tu ne t'attendois pas, ſans doute, à ce diſcours ;
Mais ce n'èſt point, Arbate, un ſécrèt de deux jours :
Cet amour s'èſt long-temps accru dans le ſilence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers ſoupirs, et mes derniers ennuis !
Mais en l'état funeſte où nous ſommes réduits,
Ce n'èſt guere le temps d'occuper ma mémoire
A rappeller le cours d'une amoureuſe hiſtoire.
Qu'il te ſuffiſe donc, pour me juſtifier,
Que je vis, que j'aimai la Reine le premier ;
Que mon père ignoroit juſqu'au nom de Monime
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit. Mais au lieu d'offrir à ſes beautés
Un hymen et des voeux dignes d'être écoutés,
Il crut que, ſans prétendre une plus haute gloire,
Elle lui céderoit une indigne victoire.
Tu ſais par quels efforts il tenta ſa vertu,
Et que, laſſé d'avoir vainement combattu,
Abſent, mais toujours plein de ſon amour extrême,
Il lui fit par tes mains porter ſon diadême.

Juge

Juge de mes douleurs quand des bruits trop certains
M'annoncerent du Roi l'amour et les deſſeins ;
Quand je fûs qu'à ſon lit Monime réſervée
Avoit pris avec toi le chemin de Nymphée.
Hélas ! ce fut encor dans ce temps odieux
Qu'aux offres des Romains ma mère ouvrit les yeux,
Ou pour venger ſa foi par cet hymen trompée,
Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon père, et rendit aux Romains
La place et les tréſors confiés en ſes mains.
Que devins-je au récit du crime de ma mère !
Je ne regardai plus mon rival dans mon père ;
J'oubliai mon amour par le ſien traverſé,
Je n'eus devant les yeux que mon père offenſé.
J'attaquai les Romains, et ma mère éperdue
Me vit, en reprenant cette place rendue,
A mille coups mortels contr'eux me dévouer,
Et chercher en mourant à la déſavouer.
L'Euxin depuis ce temps fut libre, et l'eſt encore,
Et des rives de Pont aux rives du Boſphore,
Tout reconnut mon père, et ſes heureux vaiſſeaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.
Je voulois faire plus. Je prétendois, Arbate,
Moi-même à ſon ſecours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus ſoudain frappé du bruit de ſon trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cele pas,
Monime, qu'en tes mains mon père avoit laiſſée,
Avec tous ſes attraits revint en ma penſée.
Que dis-je ? En ce malheur je tremblai pour ſes jours.
Je redoutai du Roi les cruelles amours.
Tu ſais combien de fois ſes jalouſes tendreſſes
Ont pris ſoin d'aſſurer la mort de ſes maîtreſſes.
Je volai vers Nymphée ; et mes triſtes regards
Rencontrerent Pharnace au pied de ſes remparts.
J'en conçus, je l'avoue, un préſage funeſte :
Tu nous reçus tous deux, et tu ſais tout le reſte.
Pharnace, en ſes deſſeins toujours impétueux,
Ne diſſimula point ſes voeux préſomptueux ;
De mon père à la Reine il conta la diſgrace,
L'aſſura de ſa mort, et s'offrit en ſa place.

Comme

Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter ;
Mais enfin, à mon tour, je prétends éclater.
Autant que mon amour reſpecta la puiſſance
D'un père à qui je fus dévoué dès l'enfance,
Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire ;
Ou bien, quelque malheur qu'il en puiſſe avenir,
Ce n'eſt que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les ſécrets que je voulois t'apprendre ;
C'eſt à toi de choiſir quel parti tu dois prendre,
Qui des Deux te paroît plus digne de ta foi,
L'eſclave des Romains, ou le fils de ton Roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, et me parler en maître ;
Mais ici mon pouvoir ne connoît point le ſien.
Le Pont eſt ſon partage, et Colchos eſt le mien ;
Et l'on ſait que toujours la Colchide et ſes Princes
Ont compté ce Boſphore au rang de leurs Provinces.

Arb. Commandez-moi, Seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,
Mon choix eſt déjà fait, je ferai mon devoir.
Avec le même zele, avec la même audace
Que je ſervois le père et gardois cette place,
Et contre votre frère et même contre vous,
Après la mort du Roi, je vous ſers contre tous,
Sans vous, ne ſais-je pas que ma mort aſſurée
De Pharnace en ces lieux alloit ſuivre l'entrée ?
Sais-je pas que mon ſang par ſes mains répandu
Eût ſouillé ce rempart contre lui défendu ?
Aſſurez-vous du cœur et du choix de la Reine.
Du reſte, ou mon crédit n'eſt plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace laiſſant le Boſphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

Xiph. Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême ?
Mais on vient. Cours, ami ; c'eſt la Reine elle-même.

SCENE II.

Monime, Xiphares.

Mon. SEIGNEUR, je viens à vous. Car enfin aujourd'hui,
Si vous m'abandonnez, quel ſera mon appui !
Sans parents, ſans amis, déſolée et craintive,
Reine long-temps de nom, mais en effet captive ;
Et veuve maintenant, ſans avoir eu d'époux.
Seigneur, de mes malheurs ce ſont là les plus doux.
Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime.
J'eſpere toutefois qu'un coeur ſi magnanime
Ne ſacrifiera point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du ſang qui vous unit tous deux.
Vous devez à ces mots reconnoître Pharnace.
C'eſt lui, Seigneur, c'eſt lui dont la coupable audace
Veut, la force à la main, m'attacher à ſon ſort
Par un hymen pour moi plus cruel que la mort.
Sous quel aſtre ennemi faut-il que je ſois née ?
Au joug d'un autre hymen ſans amour deſtinée,
A peine je ſuis libre et goûte quelque paix,
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
Peut-être je devrois, plus humble en ma misère,
Me ſouvenir du moins que je parle à ſon frère.
Mais ſoit raiſon, deſtin, ſoit que ma haine en lui
Confonde les Romains dont il cherche l'appui,
Jamais hymen formé ſous le plus noir auſpice,
De l'hymen que je crains n'égala le ſupplice ;
Et ſi Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ai plus pour moi que mon ſeul déſeſpoir,
Au pied du même autel où je ſuis attendue,
Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
Percer ce triſte coeur qu'on veut tyranniſer,
Et dont jamais encore je n'ai pu diſpoſer.

Xiph. Madame, aſſurez-vous de mon obeïſſance.
Vous avez dans ces lieux une entière puiſſance.
Pharnace ira, s'il veut, ſe faire craindre ailleurs ;
Mais vous ne ſavez pas encor tous vos malheurs.

Mon.

Mon. Hé ! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur ?
Xiph. Si vous aimer, c'èſt faire un ſi grand crime,
Pharnace n'en èſt pas ſeul coupable aujourd'hui ;
Et je ſuis mille fois plus criminel que lui.
Mon. Vous ?
Xiph. Mettez ce malheur au rang des plus funeſtes.
Atteſtez, s'il le faut, les Puiſſances Céleſtes
Contre un ſang malheureux, né pour vous tourmenter,
Père, enfants animés à vous perſécuter ;
Mais, avec quelque ennui que vous puiſſiez apprendre
Cet amour criminel qui vient de vous ſurprendre,
Jamais tous vos malheurs ne ſauroient approcher
Des maux que j'ai ſoufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que, ſemblable à Pharnace,
Je vous ſerve aujourd'hui pour me mettre en ſa place.
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi,
Et vous ne dépendrez ni de lui, ni de moi.
Mais, quand je vous aurai pleinement ſatisfaite,
En quels lieux avez-vous choiſi votre retraite ?
Sera-ce loin, Madame, ou près de mes Etats ?
Me ſera-t-il permis d'y conduire vos pas ?
Verrez-vous d'un même oeil le crime et l'innocence ?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma préſence ?
Pour prix d'avoir ſi bien ſecondé vos ſouhaits,
Faudra-t-il me réſoudre à ne vous voir jamais ?
Mon. Ah ! que m'apprenez-vous ?
Xiph. Hé quoi ! belle Monime,
Si le temps peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que le premier de tous
Je vous vis, je formai le deſſein d'être à vous,
Quand vos charmes naiſſants, inconnus à mon père,
N'avoient encor paru qu'aux yeux de votre mère ?
Ah ! ſi par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater,
Ne vous ſouvient-il plus, ſans compter tout le reſte,
Combien je me plaignis de ce devoir funeſte ?
Ne vous ſouvient-il plus en quittant vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux !

Je m'en ſouviens tout ſeul. Avouez-le, Madame,
Je vous rappelle un ſonge effacé de votre âme.
Tandis que, loin de vous, ſans eſpoir de retour,
Je nourriſſois encore un malheureux amour,
Contente et réſolue à l'hymen de mon père,
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guère.

Mon. Hélas !

Xiph. Avez-vous plaint un moment mes ennuis?

Mon. Prince ... n'abuſez point de l'état où je ſuis.

Xiph. En abuſer ! ô Ciel ! quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, ſans ôſer rien prétendre,
Que vous dirai-je enfin ? lorſque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais ?

Mon. C'eſt me promettre plus que vous ne ſauriez faire.

Xiph. Quoi ! malgré mes ſerments vous croyez le contraire ?
Vous croyez qu'abuſant de mon autorité,
Je prétends attenter à votre liberté ?
On vient, Madame, on vient .... Expliquez-vous, de grace.
Un mot.

Mon. Défendez-moi des fureurs de Pharnace.
Pour me faire, Seigneur, conſentir à vous voir,
Vous n'aurez pas beſoin d'un injuſte pouvoir.

Xiph. Ah ! Madame ...

Mon. Seigneur, vous voyez votre frère.

SCENE III.

Monime, Pharnace, Xiphares.

Phar. JUSQUES à quand, Madame, attendrez-vous mon père ?
Des témoins de ſa mort viennent à tous moments
Condamner votre doute et vos retardements.
Venez, fuyez l'aſpect de ce climat ſauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triſte eſclavage ;

Un

Un peuple obéïſſant vous attend à genoux
Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous.
Le Pont vous reconnoît, dès long-temps, pour ſa Reine:
Vous en portez encor la marque ſouveraine ;
Et ce bandeau royal fut mis ſur votre front
Comme un gage aſſuré de l'Empire de Pont.
Maître de cet Etat que mon père me laiſſe,
Madame, c'eſt à moi d'accomplir ſa promeſſe.
Mais il faut, croyez-moi, ſans attendre plus tard,
Ainſi que notre hymen, preſſer notre départ ;
Nos intérêts communs et mon coeur le demandent.
Prêts à vous recevoir, mes vaiſſeaux vous attendent ;
Et du pied de l'autel vous y pouvez monter
Souveraine des mèrs qui vous doivent porter.

Mon. Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais puiſque le temps preſſe, et qu'il faut vous répondre,
Puis-je, laiſſant la feinte et les déguiſements,
Vous découvrir ici mes ſécrèts ſentiments ?

Phar. Vous pouvez tout.

Mon. Je crois que je vous ſuis connue.
Ephèſe eſt mon pays. Mais je ſuis deſcendue
D'Aïeux, ou Rois, Seigneur, ou Héros, qu'autrefois
Leur vertu chez les Grecs mit au-deſſus des Rois.
Mithridate me vit. Ephèſe et l'Ionie
A ſon heureux Empire étoit alors unie.
Il daigna m'envoyer ce gage de ſa foi :
Ce fut pour ma famille une ſuprême loi.
Il fallut obéir. Eſclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où j'étois deſtinée.
Le Roi qui m'attendoit au ſein de ſes Etats,
Vit emporter ailleurs ſes deſſeins et ſes pas ;
Et, tandis que la guerre occupoit ſon courage,
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
J'y vins. J'y ſuis encor. Mais cependant, Seigneur,
Mon père paya cher ce dangereux honneur,
Et les Romains vainqueurs, pour premiere victime,
Prirent Philopoemen le père de Monime.
Sous ce titre funeſte il ſe vit immoler,
Et c'eſt de quoi, Seigneur, j'ai voulu vous parler.

Quelque juſte fureur dont je ſois animée,
Je ne puis point à Rome oppoſer une armée.
Inutile témoin de tous ſes attentats,
Je n'ai, pour me venger, ni ſceptre, ni ſoldats.
Enfin, je n'ai qu'un coeur. Tout ce que je puis faire,
C'eſt de garder la foi que je dois à mon père,
De ne point dans ſon ſang aller tremper mes mains
En épouſant en vous l'Allié des Romains.

Phar. Que parlez-vous de Rome et de ſon alliance?
Pourquoi tout ce diſcours et cette défiance?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier?

Mon. Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous le nier?
Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne
D'un pays que par-tout leur armée environne,
Si le traité ſécret qui vous lie aux Romains
Ne vous en aſſuroit l'Empire et les chemins?

Phar. De mes intentions je pourrois vous inſtruire,
Et je ſais les raiſons que j'aurois à vous dire,
Si, laiſſant en effet les vains déguiſements,
Vous m'aviez expliqué vos ſécrets ſentiments.
Mais enfin je commence, après tant de traverſes,
Madame, à raſſembler vos excuſes diverſes.
Je crois voir l'intérêt que vous voulez celer,
Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler.

Xiph. Quel que ſoit l'intérêt qui fait parler la Reine,
La réponſe, Seigneur, doit-elle être incertaine?
Et contre les Romains votre reſſentiment
Doit-il, pour éclater, balancer un moment?
Quoi! nous aurons d'un père entendu la diſgrace,
Et, lents à le venger, prompts à remplir ſa place,
Nous mettrons notre honneur et ſon ſang en oubli!
Il eſt mort. Savons-nous s'il eſt enſeveli?
Qui ſait ſi, dans le tems que votre âme empreſſée
Forme d'un doux hymen l'agréable penſée,
Ce Roi que l'Orient, tout plein de ſes exploits,
Peut nommer juſtement le dernier de ſes Rois,
Dans ſes propres Etats privé de ſépulture,
Ou couché ſans honneur dans un foule obſcure,
N'accuſe point le Ciel qui le laiſſe outrager,
Et des indignes fils qui n'ôſent le venger?

Ah!

Ah ! ne languiſſons plus dans un coin du Boſphore.
Si, dans tout l'Univers, quelque Roi libre encore,
Parthe, Scythe, où Sarmate, aime ſa liberté,
Voilà nos alliés. Marchons de ce côté.
Vivons, ou périſſons dignes de Mithridate ;
Et ſongeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
A défendre du joug et nous et nos Etats,
Qu'à contraindre des coeurs qui ne ſe donnent pas.
Phar. Il ſait vos ſentiments. Me trompois-je, Madame ?
Voilà cet intérêt ſi puiſſant ſur votre âme.
Ce père, ces Romains que vous me reprochez.
Xiph. J'ignore de ſon coeur les ſentiments cachés.
Mais je m'y ſoumetrois ſans vouloir rien prétendre,
Si, comme vous, Seigneur, je croyois les entendre.
Phar. Vous feriez bien, et moi je fais ce que je doi ;
Votre exemple n'eſt pas une regle pour moi.
Xiph. Toutefois en ces lieux je ne connois perſonne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.
Phar. Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainſi.
Xiph. Je le puis à Colchos, et je le puis ici.
Phar. Ici ! Vous y pourriez rencontrer votre perte...

SCENE IV.

Monime, Pharnace, Xiphares, Phoedime.

Phoed. PRINCES, toute la mer eſt de vaiſſeaux couverte,
Et bientôt, dementant le faux bruit de ſa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le Port.
Mon. Mithridate !
Xiph. Mon père !
Phar. Ah ! que viens-je d'entendre !
Phoed. Quelques vaiſſeaux legers ſont venus nous l'apprendre ;
C'eſt lui-même ; et déjà preſſé de ſon devoir,
Arbate loin du bord l'eſt allé recevoir.
Xiph. à Monime. Qu'avons-nous fait !
Mon. à Xiphares. Adieu, Prince. Quelle nouvelle !

SCENE

SCENE V.

Pharnace, Xiphares.

Pharnace à part.

MITHRIDATE revient ! ah ! fortune cruelle !
Ma vie et mon amour tous deux courent hazard.
Les Romains que j'attends arriveront trop tard.
(à Xipharès.)
Comment faire ? J'entends que votre coeur ſoupire,
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince. Mais ce diſcours demande un autre temps.
Nous avons aujourd'hui des ſoins plus importants :
Mithridate revient peut-être inexorable ;
Plus il eſt malheureux, plus il eſt redoutable.
Le péril eſt preſſant plus que vous ne penſez.
Nous ſommes criminels, et vous le connoiſſez ;
Rarement l'amitié déſarme ſa colère.
Ses propres fils n'ont point de juge plus ſévère ;
Et nous l'avons vu même à ſes cruels ſoupçons
Sacrifier deux fils pour de moindres raiſons.
Craignons pour vous, pour moi, pour la Reine elle-même ;
Je la plains, d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec tranſport, mais jaloux ſans retour,
Sa haine va toujours plus loin que ſon amour.
Ne vous aſſurez point ſur l'amour qu'il vous porte,
Sa jalouſe fureur n'en ſera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des ſoldats,
Et j'aurai des ſecours que je n'explique pas.
M'en croirez-vous ? Courons aſſurer notre grace.
Rendons-nous, vous et moi, maîtres de cette place,
Et feſons qu'à ſes fils il ne puiſſe dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

Xiph. Je ſais quel eſt mon crime, et je connois mon père,
Et j'ai par-deſſus vous le crime de ma mère.
Mais, quelque amour encor qui me pût éblouir,
Quand mon père paroît, je ne ſais qu'obéir.

Phar.

Phar. Soyons-nous donc au moins fidèles l'un à l'autre.
Vous ſavez mon ſécrèt, j'ai pénétré le vôtre.
Le Roi, toujours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres diſcours.
Vous ſavez ſa coutume, et ſous quelles tendreſſes
Sa haine ſait cacher ſes trompeuſes adreſſes.
Allons. Puiſqu'il le faut, je marche ſur vos pas,
Mais en obéiſſant ne nous trahiſſons pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Monime, Phoedime.

Phoed. QUOI, vous êtes ici quand Mithridate arrive,
Quand, pour le recevoir, chacun court ſur la rive!
Que faites-vous, Madame, et quel reſſouvenir
Tout-à-coup vous arrête, et vous fait revenir?
N'offenſerez-vous point un Roi qui vous adore,
Qui, preſque votre époux....
Mon. Il ne l'èſt pas encore,
Phoedime, et juſques-là je crois que mon devoir
Eſt de l'attendre ici, ſans l'aller recevoir.
Phoed. Mais ce n'èſt point, Madame, un amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand Roi promiſe par un père,
Vous avez de ſes feux un gage ſolemnel,
Qu'il peut, quaud il voudra, confirmer à l'autel.
Croyez-moi, montrez-vous, venez à ſa rencontre.

Mon.

Mon. Regarde en quel état tu veux que je me montre,
Vois ce viſage en pleurs, et, loin de le chercher,
Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aille cacher.
Phoed. Que dites-vous ? O Dieux !
Mon. Ah ! retour qui me tue !
Malheureuſe ! comment paroîtrai-je à ſa vue,
Son diadême au front, et, dans le fond du coeur,
Phoedime.... Tu m'entends et tu vois ma rougeur.
Phoed. Ainſi vous retombez dans les mêmes alarmes
Qui vous ont dans la Grèce arraché tant de larmes !
Et toujours Xipharès revient vous traverſer !
Mon. Mon malheur eſt plus grand que tu ne peux penſer.
Xipharès ne s'offroit alors à ma mémoire
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire,
Et je ne ſavois pas que, pour moi plein de feux,
Xipharès des mortels fût le plus amoureux.
Phoed. Il vous aime, Madame ! et ce héros aimable....
Mon. Eſt auſſi malheureux que je ſuis miſérable.
Il m'adore, Phoedime, et les mêmes douleurs
Qui m'affligeoient ici, le tourmentoient ailleurs.
Phoed. Sait-il en ſa faveur juſqu'où va vôtre eſtime ?
Sait-il que vous l'aimez ?
Mon. Il l'ignore, Phoedime.
Les Dieux m'ont ſecourue, et mon coeur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.
Hélas ! ſi tu ſavois, pour garder le ſilence,
Combien ce triſte coeur s'eſt fait de violence,
Quels aſſauts, quels combats j'ai tantôt ſoutenus !
Phoedime, ſi je puis, je ne le verrai plus.
Malgré tous les efforts que je pourrois me faire,
Je verrois ſes douleurs, je ne pourrois me taire.
Il viendra, malgré moi, m'arracher cet aveu.
Mais n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu.
Je lui vendrai ſi cher ce bonheur qu'il ignore,
Qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.
Phoed. On vient. Que faites-vous, Madame ?
Mon. Je ne puis.
Je ne paroîtrai point dans le trouble où je ſuis.

SCENE

SCENE II.

Mithridate, Pharnace, Xiphares, Arbate, Gardes.

Mith. PRINCES, quelques raiſons que vous me puiſſiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
Ni vous faire quitter en de ſi grands beſoins,
Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos ſoins.
Mais vous avez pour juge un père qui vous aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai ſemés moi-même.
Je vous crois innocents, puiſque vous le voulez,
Et je rends grace au Ciel qui nous a raſſemblés.
Tout vaincu que je ſuis, et voiſin du naufrage,
Je médite un deſſein digne de mon courage.
Vous en ſerez tantôt inſtruit plus amplement.
Allez, et laiſſez-moi repoſer un moment.

SCENE III.

Mithridate, Arbate.

Mith. ENFIN, après un an, tu me revois, Arbate,
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate,
Qui de Rome toujours balançant le deſtin,
Tenois entr'elle et moi l'Univers incertain.
Je ſuis vaincu. Pompée a ſaiſi l'avantage
D'une nuit qui laiſſoit peu de place au courage.
Mes ſoldats preſque nuds, dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le déſordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux :
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeſte ?
Les uns ſont morts, la fuite a ſauvé tout le reſte,
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laiſſe après moi.

Quelque

Quelque temps inconnu j'ai traverſé le Phaſe,
Et de là pénétrant juſqu'au pied du Caucaſe,
Bientôt dans les vaiſſeaux ſur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les reſtes ſéparés.
Voilà par quels malheurs pouſſé dans le Boſphore,
J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.
Toujours du même amour tu me vois enflammé ;
Ce coeur nourri de ſang et de guerre affamé,
Malgré le faix des ans et du ſort qui m'opprime,
Traine par-tout l'amour qui l'attache à Monime ;
Et n'a point d'ennemis qui lui ſoient odieux
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

Arb. Deux fils, Seigneur ?

Mith. Ecoute. A travers ma colère
Je veux bien diſtinguer Xipharès de ſon frère.
Je ſais que de tout temps à mes ordres ſoumis,
Il hait autant que moi nos communs ennemis,
Et j'ai vu ſa valeur à me plaire attachée ;
Juſtifier pour lui ma tendreſſe cachée ;
Je ſais même, je ſais avec quel déſeſpoir,
A tout autre intérêt préférant ſon devoir,
Il courut démentir une mère infidelle,
Et tira de ſon crime une gloire nouvelle ;
Et je ne puis encor, ni n'ôſerois penſer
Que ce fils ſi fidelle ait voulu m'offenſer.
Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils attendre ?
L'un et l'autre à la Reine ont-ils ôſé prétendre ?
Avec qui ſemble-t-elle en ſecrèt s'accorder ?
Moi-même de quel oeil dois-je ici l'aborder ?
Parle. Quelque deſir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leur coeur rendre un compte fidelle.
Qu'èſt-ce qui s'èſt paſſé ? Qu'as-tu vu ? Que ſais-tu ?
Depuis quel temps ? pourquoi ? comment t'ès-tu rendu ?

Arb. Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pied de cette place,
Et de votre trépas autoriſant le bruit,
Dans ces murs auſſi-tôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire,
Et je n'écoutois rien, ſi le Prince ſon frère,

Bien

Bien moins par ſes diſcours, Seigneur, que par ſes pleurs,
Ne m'eût, en arrivant, confirmé vos malheurs.
Mith. Enfin que firent-ils ?
Arb. Pharnace entroit à peine,
Qu'il courut de ſes feux entretenir la Reine,
Et s'offrit d'aſſurer par un hymen prochain
Le bandeau qu'elle avoit reçu de votre main.
Mith. Traître ! ſans lui donner le loiſir de répandre
Les pleurs que ſon amour auroit dus à ma cendre !
Et ſon frère ?
Arb. Son frère, au moins juſqu'à ce jour,
Seigneur, dans ſes deſſeins n'a point marqué d'amour ;
Et toujours avec vous ſon coeur d'intelligence,
N'a ſemblé reſpirer que guerre et que vengeance.
Mith. Mais encor quel deſſein le conduiſoit ici ?
Arb. Seigneur, vous en ſerez tôt ou tard éclairci.
Mith. Parle, je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.
Arb. Seigneur, juſqu'à ce jour ce que j'ai pu comprendre,
Ce Prince a cru pouvoir après votre trépas
Compter cette province au rang de ſes États ;
Et, ſans connoître ici de loix que ſon courage,
Il venoit par la force appuyer ſon partage.
Mith. Ah ! c'eſt le moindre prix qu'il ſe doit propoſer,
Si le Ciel de mon ſort me laiſſe diſpoſer.
Oui, je reſpire, Arbate, et ma joie eſt extrême.
Je tremblois, je l'avoue, et pour un fils que j'aime,
Et pour moi, qui craignois de perdre un tel appui,
Et d'avoir à combattre un rival tel que lui.
Que Pharnace m'offenſe, il offre à ma colere
Un rival dès long-temps ſoigneux de me déplaire !
Qui, toujours des Romains admirateur ſécret,
Ne s'eſt jamais contr'eux déclaré qu'à régret ;
Et s'il faut que pour lui Monime prévenue
Ait pu porter ailleurs une amour qui m'eſt due,
Malheur au criminel qui vient me la ravir,
Et qui m'ôſe offenſer, et n'ôſe me ſervir.
L'aime-t-elle ?

Arb. Seigneur, je vois venir la Reine.
Mith. Dieux, qui voyez ici mon amour et ma haine,
Epargnez mes malheurs, et daignez empêcher
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher.
Arbate, c'èſt aſſez, qu'on me laiſſe avec elle.

SCENE IV.

Mithridate, Monime.

Mith. MADAME, enfin le Cièl près de vous me rappelle ;
Et ſécondant du moins mes plus tendres ſouhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
Je ne m'attendois pas que de nôtre hyménée
Je duſſe voir ſi tard arriver la journée,
Ni qu'en vous retrouvant, mon funeſte retour
Fit voir mon infortune et non pas mon amour.
C'èſt pourtant cet amour qui, de tant de retraites,
Ne me laiſſe choiſir que les lieux où vous êtes ;
Et les plus grands malheurs pourront me ſembler doux,
Si ma préſence ici n'en èſt point un pour vous.
C'èſt vous en dire aſſez, ſi vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour dès long-temps vous attendre ;
Et vous portez, Madame, un gage de ma foi
Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc aſſurer cette foi mutuelle.
Ma gloire loin d'ici vous et moi nous appelle,
Et, ſans perdre un moment pour ce noble deſſein,
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.
Mon. Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je reſpire
Vous ont cédé ſur moi leur ſouverain empire,
Et, quand vous uſerez de ce droit tout-puiſſant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéiſſant.
Mith. Ainſi, prête à ſubir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime ;
Et moi, tyran d'un coeur qui ſe refuſe au mien,
Même en vous poſſédant, je ne vous devrai rien.

Ah!

Ah ! Madame, èſt-ce là de quoi me ſatisfaire ?
Faut-il que déſormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniſer ?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriſer ?
Ah ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes ;
Quand le ſort ennemi m'auroit jetté plus bas,
Vaincu, perſécuté, ſans ſecours, ſans états,
Errant de mèrs en mèrs, et moins Roi que pirate,
Conſervant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que, ſuivi d'un nom ſi glorieux,
Par-tout de l'Univers j'attacherois les yeux,
Et qu'il n'èſt point de Rois, s'ils ſont dignes de l'être,
Qui ſur le trône aſſis n'enviaſſent peut-être
Au-deſſus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.
Vous-même d'un autre oeil me verriez-vous, Madame,
Si ces Grècs vos aïeux revivoient dans votre âme ;
Et puiſqu'il faut enfin que je ſois votre époux,
N'étoit-il pas plus noble et plus digne de vous
De joindre à ce devoir votre propre ſuffrage,
D'oppoſer votre eſtime au deſtin qui m'outrage,
Et de me raſſurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur ?
Hé quoi ! n'avez-vous rien, Madame, à me répondre ?
Tout mon empreſſement ne ſert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette, et, loin de me parler,
Je vois malgré vos ſoins vos pleurs prêts à couler.

Mon. Moi, Seigneur ? Je n'ai point de larmes à répandre.

J'obéis. N'èſt-ce pas aſſez me faire entendre ?
Et ne ſuffit-il pas.....

Mith. Non, ce n'èſt pas aſſez.
Je vous entends ici mieux que vous ne penſez.
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juſte jalouſie
Par vos propres diſcours èſt trop bien éclaircie.
Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez.
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles ;
Mais il jouira peu de vos pleurs infideles,

Madame, et déformais tout èſt ſourd à mes loix,
Ou bien vous l'avez vu pour la derniere fois.
Appellez Xipharès.
Mon. Ah ! que voulez-vous faire ?
Xipharès....
Mith. Xipharès n'a point trahi ſon père.
Vous vous preſſez en vain de le déſavouer ;
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en ſeroit moindre, ainſi que votre crime,
Si ce fils, en effet digne de votre eſtime,
A quelque amour encore avoit pu vous forcer.
Mais qu'un traître, qui n'èſt hardi qu'à m'offenſer,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace,
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place ;
Qu'il ſoit aimé, Madame, et que je ſois haï !

SCÉNE V.

Mithridate, Monime, Xipharès.

Mith. VENEZ, mon fils, venez, votre père èſt trahi.
Un fils audacieux inſulte à ma ruine,
Traverſe mes deſſeins, m'outrage, m'aſſaſſine,
Aime la Reine, enfin lui plaît, et me ravit
Un coeur que ſon devoir à moi ſeul aſſervit.
Heureux pourtant, heureux, que dans cette diſgrace
Je ne puiſſe accuſer que la main de Pharnace ;
Qu'une mère infidelle, un frère audacieux,
Vous préſentent en vain leur exemple odieux.
Oui, mon fils, c'èſt vous ſeul ſur qui je me repoſe,
Vous ſeul qu'aux grands deſſeins que mon coeur ſe propoſe,
J'ai choiſi dès long-temps pour digne compagnon,
L'hériter de mon ſceptre, et ſur-tout de mon nom.
Pharnace en ce moment, et ma flamme offenſée,
Ne peuvent pas tout ſeuls occuper ma penſée.
D'un voyage important les ſoins et les apprêts,
Mes vaiſſeaux qu'à partir il faut tenir tout prêts ;

Mes

Mes ſoldats dont je veux tenter la complaiſance,
Dans ce même moment demandent ma préſence.
Vous, cependant ici veillez pour mon repos.
D'un rival inſolent arrêtez les complots.
Ne quittez point la Reine, et, s'il ſe peut, vous-même
Rendez-la moins contraire aux voeux d'un Roi qui l'aime.
Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux.
Juge ſans intérêt, vous la convaincrez mieux.
En un mot, c'eſt aſſez éprouver ma foibleſſe :
Qu'elle ne pouſſe point cette même tendreſſe,
Que ſais-je ? à des fureurs, dont mon coeur outragé
Ne ſe repentiroit qu'après s'être vengé.

SCENE V.

Monime, Xipharés.

Xiph. QUE dirai-je, Madame ; et comment dois-je entendre
Cet ordre, ce diſcours que je ne puis comprendre !
Seroit-il vrai, grands Dieux ! que trop aimé de vous
Pharnace eût en effet mérité ce courroux ?
Pharnace auroit-il part à ce déſordre extrême ?
Mon. Pharnace ? O Ciel ! Pharnace ! Ah ! qu'entends-je moi-même ?
Ce n'eſt donc pas aſſez que ce funeſte jour
A tout ce que j'aimois m'arrache ſans retour,
Et que de mon devoir eſclave infortunée,
A d'éternels ennuis je me voie enchaînée ?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs.
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs.
Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'ait ſu plaire,
Je le pardonne au Roi, qu'aveugle ſa colère,
Et qui de mes ſécrèts ne peut être éclairci.
Mais vous, Seigneur, mais vous, me traitez-vous ainſi ?
Xiph. Ah ! Madame, excuſez un amant qui s'égare
Qui lui-même lié par un devoir barbare,
Se voit prêt de tout perdre, et n'ôſe ſe venger !
Mais des fureurs du Roi que puis-je enfin juger ?

Il ſe plaint qu'à ſes voeux un autre amour s'oppoſe.
Quel heureux criminel en peut être la cauſe ?
Qui ? Parlez.
Mon. Vous cherchez, Prince, à vous tourmenter.
Plaignez votre malheur, ſans vouloir l'augmenter.
Xiph. Je ſais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
C'eſt peu de voir un père épouſer ce que j'aime ;
Voir encor un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute, c'eſt pour moi le comble des malheurs.
Mais dans mon déſpoir, je cherche à les accroître.
Madame, par pitié faites-le moi connoître :
Quel eſt-il cet amant ? Qui dois-je ſoupçonner ?
Mon. Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?
Tantôt, quand je fuyois une injuſte contrainte,
A qui, contre Pharnace, ai-je adreſſé ma plainte ?
Sous quel appui tantôt mon coeur s'eſt-il jetté ?
Quel amour ai-je enfin ſans colère écouté ?
Xiph. O Ciel ! quoi ! je ſerois ce bienheureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable ?
Vos pleurs pour Xipharès auroient daigné couler ?
Mon. Oui, Prince, il n'eſt plus tems de le diſſimuler :
Ma douleur, pour ſe taire, a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au ſilence ;
Mais il faut bien enfin, malgré ſes dures loix,
Parler pour la première et la dernière fois.
Vous m'aimez dès long-tems. Une égale tendreſſe
Pour vous depuis long-temps m'afflige et m'intéreſſe.
Songez depuis quel jour ces funeſtes appas
Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas.
Rappellez un eſpoir, qui ne vous dura guère,
Le trouble où vous jetta l'amour de votre père,
Le tourment de me perdre et de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos voeux :
Vous n'en ſauriez, Seigneur, retracer la mémoire,
Ni conter vos malheurs, ſans conter mon hiſtoire.
Et lorſque ce matin j'en écoutois le cours,
Mon coeur vous répondoit tous vos mêmes diſcours.

Inutile,

Inutile, ou plutôt funeſte ſympathie,
Trop parfaite union par le ſort démentie !
Ah ! par quel ſoin cruel le Ciel avoit-il joint
Deux coeurs que l'un pour l'autre il ne deſtinoit point !
Car, quelque ſoit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle, et m'entraîne à l'autel,
Où je vais vous jurer un ſilence éternel.
J'entends, vous gémiſſez. Mais telle eſt ma misère ;
Je ne ſuis point a vous, je ſuis à votre père.
Dans ce deſſein vous-même il faut me ſoutenir,
Et de mon foible coeur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaiſance,
Que déſormais par-tout vous fuirez ma préſence.
J'en viens de dire aſſez pour vous perſuader
Que j'ai trop de raiſons de vous le commander.
Mais, après ce moment, ſi ce coeur magnanime
D'un veritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnois plus la foi de vos diſcours,
Qu'au ſoin que vous prendrez de m'éviter toujours.

Xiph. Quelle marque, grands Dieux ! d'un amour déplorable !
Combien en un moment heureux et miſérable !
De quel comble de gloire et de félicités,
Dans quel abyme affreux vous me precipitez ?
Quoi ! j'aurai pu toucher un coeur comme le vôtre ?
Vous aurez pu m'aimer ? Et cependant un autre
Poſſédera ce coeur dont j'attirois les voeux ?
Père injuſte, cruel ; mais d'ailleurs malheureux !
Vous voulez que je fuie, et que je vous évite ?
Et cependant le Roi m'attache à votre ſuite.
Que dira-t-il ?

Mon. N'importe, il me faut obéir.
Inventez des raiſons qui puiſſent l'éblouir.
D'un héros tel que vous c'eſt-là l'effort ſuprême :
Cherchez, Prince, cherchez pour vous trahir vous-même,
Tout ce que pour jouir de leurs contentements
L'amour fait inventer aux vulgaires amants.
Enfin, je me connois, il y va de ma vie.
De mes foibles efforts ma vertu ſe défie.

Je

Je ſais qu'en vous voyant un tendre ſouvenir
Peut m'arracher du coeur quelque indigne ſoupir ;
Que je verrai mon âme en ſécrèt déchirée
Revoler vers le bien dont elle èſt ſéparée.
Mais je ſais bien auſſi que s'il dépend de vous
De me faire chérir un ſouvenir ſi doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offenſée
N'en puniſſe auſſi-tôt la coupable penſée ;
Que ma main dans mon coeur ne vous aille chercher
Pour y laver ma honte, et vous en arracher.
Que dis-je ? En ce moment, le dernier qui nous reſte,
Je me ſens arrêter par un plaiſir funeſte.
Plus je vous parle, et plus, trop foible que je ſuis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut ſe faire violence ;
Et, ſans perdre en adieux un reſte de conſtance,
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter,
Et mérites les pleurs que vous m'allez coûter.

Xiph. Ah ! Madame .... Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.
Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre ?
On t'aime, on te bannit, toi-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le ſien.
Cours, par un prompt trépas abréger ton ſupplice.
Toutefois attendons que ſon ſort s'éclairciſſe ;
Et s'il faut qu'un rival la raviſſe à ma foi,
Du moins, en expirant, ne la cédons qu'au Roi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mithridate, Pharnace, Xipharès.

Mith. APPROCHEZ, mes enfants. Enfin l'heure
èſt venue
Qu'il faut que mon ſécrèt éclate à votre vue.
A mes nobles projèts je vois tout conſpirer ;
Il ne me reſte plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainſi le veut la fortune ennemie.
Mais vous ſavez trop bien l'hiſtoire de ma vie
Pour croire que, long-temps ſoigneux de me cacher,
J'attende en ces déſerts qu'on me vienne chercher.
La guèrre a ſes faveurs ainſi que ſes diſgraces.
Déjà plus d'une fois retournant ſur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après ſon char un vain peuple occupé,
Et gravant en airain ſes frêles avantages,
De mes Etats conquis enchaînoit les images ;
Le Boſphore m'a vu par de nouveaux apprêts
Ramener la terreur du fond de ſes marais ;
Et, chaſſant les Romains de l'Aſie étonnée,
Renverſer en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres tems, d'autres ſoins : l'Orient accablé
Ne peut plus ſoutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ſes campagnes couvertes
De Romains que la guèrre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations raviſſeurs altérés ;
Le bruit de nos tréſors les a tous attirés ;
Ils y courent en foule ; et jaloux l'un de l'autre,
Déſertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi ſeul je leur reſiſte. Ou laſſés, ou ſoumis,
Ma funeſte amitié peſe à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober ſa tête.
Le grand nom de Pompée aſſure ſa conquête.

C'èſt

C'èſt l'effroi de l'Aſie. Et, loin de l'y chercher,
C'èſt à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce deſſein vous ſurprend, et vous croyez peut-être
Que le ſeul déſeſpoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuſe votre erreur. Et pour être approuvés,
De ſemblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome ſoit ſéparée.
Je ſais tous les chémins par où je dois paſſer ;
Et ſi la mort bientôt ne me vient traverſer,
Sans reculer plus loin l'effét de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir ſon cours ?
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?
Recueilli dans leurs ports, accrû de leurs ſoldats,
Nous verrons notre camp groſſir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chèf contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Eſpagne, et ſur-tout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, et juſques dans la Grèce
Par des Ambaſſadeurs accuſer ma parèſſe.
Ils ſavent que ſur eux prêt à ſe déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder ;
Et vous les vérrez tous, prévenant ſon ravage,
Guider dans l'Italie et ſuivre mon paſſage.
C'èſt là qu'en arrivant plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez par-tout l'horreur du nom Romain ;
Et la triſte Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés ſa liberté mourante.
Non, Princes, ce n'èſt point au bout de l'univèrs
Que Rome fait ſentir tout le poids de ſes fèrs ;
Et de près inſpirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, ſont à tes portes.
Ah ! s'ils ont pu choiſir pour leur libérateur
Spartacus, un eſclave, un vil gladiateur ;
S'ils ſuivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur penſez-vous qu'ils ſe rangent

Sous

Sous les drapeaux d'un Roi long-temps victorieux,
Qui voit juſqu'à Cyrus remonter ſes aïeux ?
Que dis-je ? En quel état croyez-vous la ſurprendre ?
Vuide de légions qui la puiſſent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me perſécuter,
Leurs femmes, leurs enfants pourront-ils m'arrêter ?
Marchons, et dans ſon ſein rejettons cette guèrre
Que ſa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants ſi fiers :
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans ſon ſang juſtement répandu.
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu.
Détruiſons ſes honneurs, et feſons diſparoître
La honte de cent Rois, et la mienne peut-être :
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y conſacroit à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon âme eſt ſaiſie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Aſie,
J'en laiſſe les Romains tranquilles poſſeſſeurs.
Je ſais où je lui dois trouver des défenſeurs.
Je veux que d'ennimis par-tout enveloppée,
Rome rappelle en vain le ſécours de Pompée.
Le Parthe, des Romains, comme moi, la terreur,
Conſent de ſucceder à ma juſte fureur.
Prêt d'unir avec moi ſa haine et ſa famille,
Il me demande un fils pour époux à ſa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace. Allez, ſoyez ce bienheureux époux.
Demain, ſans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaiſſeaux déjà loin du Boſphore.
Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empreſſement.
Achevez cet hymen. Et, repaſſant l'Euphrate,
Faites voir à l'Aſie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâliſſent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne juſqu'à moi.

Phar. Seigneur, je ne vous puis déguiſer ma ſurpriſe.

J'écoute

J'écoute avec tranſport cette grande entrepriſe ;
Je l'admire. Et jamais un plus hardi deſſein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Sur-tout j'admire en vous ce coeur infatigable
Qui ſemble s'affermir ſous le faix qui l'accable.
Mais, ſi j'ôſe parler avec ſincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrêmité ?
Pourquoi tenter ſi loin des courſes inutiles,
Quand vos Etats encor vous offrent tant d'aſyles ?
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un Chèf de malheureux bannis,
Que d'un Roi qui n'a guére avec quelque apparence
De l'aurore au couchant portoit ſon eſpérance ;
Fondoit ſur trente Etats ſon trône floriſſant,
Dont le débris èſt même un Empire puiſſant ?
Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les deſtinées.
Implacable ennemi de Rome et du repos,
Comptez-vous vos ſoldats pour autant de Héros ?
Penſez-vous que ces coeurs, tremblants de leur défaite,
Fatigués d'une longue et pénible retraite,
Cherchent avidement, ſous un ciel étranger,
La mort et le travail, pire que le danger ?
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie ?
Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux
Dans le ſein de ſa Ville, à l'aſpect de ſes Dieux ?
Le Parthe vous recherche, et vous demande un gendre ;
Mais ce Parthe, Seigneur, ardent à nous défendre
Lorſque tout l'univers ſembloit nous protéger,
D'un gendre ſans appui voudra-t-il ſe charger ?
M'en irai-je, moi ſeul, rebut de la fortune,
Eſſuyer l'inconſtance au Parthe ſi commune,
Et peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Expoſer votre nom au mépris de ſa Cour ?
Du moins, s'il faut céder, ſi contre notre uſage
Il faut d'un ſuppliant emprunter le viſage,
Sans m'envoyer du Parthe embraſſer les génoux,
Sans vous-même implorer des Rois moindres que vous,

Ne

Ne pourrions-nous pas prendre une plus ſûre voie ?
Jettons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie.
Rome, en votre faveur facile à s'appaiſer . . .

Xiph. Rome, mon frère ! ô Ciel ! qu'ôſez-vous propoſer ?
Voulez-vous que le Roi s'abaiſſe et s'humilie ?
Qu'il démente en un jour tout le cours de ſa vie ?
Qu'il ſe fie aux Romains, et ſubiſſe des loix
Dont il a, quarante ans, défendu tous les Rois ?
Continuez, Seigneur Tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls ſont vos ſeules retraites.
Rome pourſuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de ſon ſang, quoique vous puiſſiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix ſanguinaire,
Telle qu'en un ſeul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Aſie à cent mille Romains.
Toutefois, épargnez votre tête ſacrée.
Vous-même n'allez point, de contrée en contrée,
Montrer aux nations Mithridate détruit,
Et de votre grand nom diminuer le bruit.
Votre vengeance eſt juſte, il la faut entreprendre.
Brulez le Capitole, et mettez Rome en cendre.
Mais c'eſt aſſez pour vous d'en ouvrir les chemins.
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains ;
Et tandis que l'Aſie occupera Pharnace,
De cette autre entrepriſe honorez mon audace.
Commandez. Laiſſez-nous, de votre nom ſuivis,
Juſtifier par-tout que nous ſommes vos fils.
Embraſez, par nos mains, le couchant et l'aurore.
Rempliſſez l'univers, ſans ſortir du Boſphore.
Que les Romains, preſſés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous ſerez, et vous trouvent par-tout.
Dès ce même moment ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient, et moi, tout m'en écarte ;
Et ſi ce grand deſſein ſurpaſſe ma valeur,
Du moins ce déſeſpoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
J'irai . . . J'effacerai le crime de ma mère.

(ſe jettant aux pieds de Mithridate.)

Seigneur, vous m'en voyez rougir à vos genoux.
J'ai honte de me voir ſi peu digne de vous.
Tout mon ſang doit laver une tache ſi noire.
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire ;
Et Rome, unique objet d'un déſeſpoir ſi beau,
Du fils de Mithridate èſt le digne tombeau.
Mith. ſe levant. Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidelle.
Votre père èſt content, il connoît votre zèle,
Et ne vous verra point affronter le danger
Qu'avec vous ſon amour ne veuille partager.
Vous me ſuivrez, je veux que rien ne nous ſépare.
Et vous, à m'obéir, Prince, qu'on ſe prépare.
Les vaiſſeaux ſont tout prêts. J'ai moi-même ordonné
La ſuite et l'appareil qui vous èſt deſtiné.
Arbate à cet hymen chargé de vous conduire,
De votre obéiſſance aura ſoin de m'inſtruire.
Allez ; et ſoutenant l'honneur de vos aïeux,
Dans cet embraſſement recevez mes adieux.
Phar. Seigneur....
Mith. Ma volonté, Prince, vous doit ſuffire.
Obéiſſez. C'èſt trop vous le faire redire.
Phar. Seigneur, ſi, pour vous plaire, il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.
Combattant à vos yeux permettez que je meure.
Mith. Je vous ai commandé de partir tout à l'heure ;
Mais, après ce moment... Prince, vous m'entendez ;
Et vous êtes perdu ſi vous me répondez.
Phar. Duſſiez-vous préſenter mille morts à ma vue,
Je ne ſaurois chercher une fille inconnue.
Ma vie èſt en vos mains.
Mith. Ah ! c'èſt où je t'attends.
Tu ne ſaurois partir, perfide, et je t'entends.
Je ſais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie.
Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proie ;
Monime te retient. Ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont tu ſais que je l'ai recherchée,
Ni déjà ſur ſon front ma couronne attachée,

Ni cet aſyle même où je la fais garder,
Ni mon juſte courroux n'ont pu t'intimider.
Traître, pour les Romains tes lâches complaiſances
N'étoient pas à mes yeux d'aſſez noires offenſes.
Il te manquoit encor ces perfides amours,
Pour être le ſupplice et l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois ſur ton viſage
Que ta confuſion ne part que de ta rage.
Il te tarde déjà qu'échappé de mes mains,
Tu ne coures me perdre, et me vendre aux Romains.
Mais avant que partir je me ferai juſtice.
Je te l'ai dit. Holà, Gardes.

SCENE II.

Mithridate, Pharnace, Xipharès, Gardes.

Mith. QU'ON le ſaiſiſſe.
Oui, lui-même, Pharnace. Allez, et de ce pas,
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas.
Phar. Hé bien! ſans me parer d'une innocence vaine,
Il èſt vrai, mon amour mérite votre haine.
J'aime. L'on vous a fait un fidelle récit.
Mais Xipharès, Seigneur, ne vous a pas tout dit.
C'èſt le moindre ſécrèt qu'il pouvoit vous apprendre.
Et ce fils ſi fidelle a dû vous faire entendre,
Que des mêmes ardeurs dès long-temps enflammé,
Il aime auſſi la Reine, et même en èſt aimé.

SCENE III.

Mithridate, Xipharès.

Xiph. SEIGNEUR, le croirez-vous qu'un deſſein ſi coupable...
Mith. Mon fils, je ſais de quoi votre frère èſt capable!

Me préſerve le Ciel de ſoupçonner jamais
Que d'un prix ſi cruel vous payez mes bienfaits ;
Qu'un fils qui fut toujours le bonheur de ma vie,
Ait pu percer ce coeur qu'un père lui confie.
Je ne le croirai point. Allez, loin d'y ſonger,
Je ne vais déſormais penſer qu'à nous venger.

SCENE IV.

Mithridate ſeul.

JE ne le croirai point ? Vain eſpoir qui me flatte !
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate !
Xipharès mon rival ! Et d'accord avec lui,
La Reine auroit ôſé me tromper aujourd'hui !
Quoi ! de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les coeurs èſt pour moi diſparue !
Tout m'abandonne ailleurs ! Tout me trahit ici !
Pharnace, amis, maîtreſſe ! Et toi, mon fils, auſſi !
Toi, de qui la vertu conſolant ma diſgrace ....
Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace ?
Quelle foibleſſe à moi d'en croire un furieux,
Qu'arme contre ſon frère un deſſein envieux,
Ou dont le déſeſpoir me troublant par des fables,
Groſſit, pour ſe ſauver, le nombre des coupables !
Non, ne l'en croyons point ; et ſans trop nous preſſer,
Voyons, examinons. Mais par où commencer ?
Qui m'en éclaircira ? Quels témoins ? Quel indice ?
Le Ciel en ce moment m'inſpire un artifice.
Qu'on appelle la Reine. Oui, ſans aller plus loin,
Je veux l'ouir. Mon choix s'arrête à ce témoin.
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de ſon vainqueur mieux parler que l'ingrate ?
Voyons qui ſon amour accuſera des deux.
S'il n'èſt digne de moi, le piège èſt digne d'eux.
Trompons qui nous trahit. Et pour connoître un traître,
Il n'èſt point de moyens ..... Mais je la vois paroître.
Feignons. Et de ſon coeur, d'un vain eſpoir flatté,
Par un menſonge adroit tirons la vérité.

SCENE

SCENE V.

Mithridate, Monime.

Mith. ENFIN j'ouvre les yeux, et je me fais juſtice.
C'èſt faire à vos beautés un triſte ſacrifice,
Que de vous préſenter, Madame, avec ma foi.
Tout l'âge et le malheur que je traîne avec moi.
Juſqu'ici la fortune, et les victoires mêmes
Cachoient mes cheveux blancs ſous trente diadêmes.
Mais ce temps-là n'èſt plus. Je régnois et je fuis.
Mes ans ſe ſont accrus. Mes honneurs ſont détruits ;
Et mon front dépouillé d'un ſi noble avantage,
Du temps qui l'a flétri laiſſe voir tout l'outrage.
D'ailleurs, mille deſſeins partagent mes eſprits.
D'un camp prêt à partir vous entendez les cris.
Sortant de mes vaiſſeaux, il faut que j'y remonte,
Quel tems pour un hymen qu'une fuite ſi prompte,
Madame ! et de quel front vous unir à mon ſort,
Quand je ne cherche plus que la guèrre et la mort ?
Ceſſez pourtant, ceſſez de prétendre à Pharnace ;
Quand je me fais juſtice, il faut qu'on ſe la faſſe.
Je ne ſouffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Poſſédant une amour qui me fut dénice,
Vous faſſe des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous eſt dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place même avant que de partir,
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'èſt chère,
Un fils, le digne objet de l'amour de ſon père,
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace, et m'acquitte envers vous.
Mon. Xipharès ! lui, Seigneur ?
Mith. Oui, lui-même, Madame.
D'où peut naître, à ce nom, le trouble de votre âme ?
Contre un ſi juſte choix qui peut vous révolter ?
Eſt-ce quelque mépris qu'on ne puiſſe dompter ?

Je le répete encor. C'èſt un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime ;
L'ennemi des Romains, l'héritier et l'appui
D'un Empire et d'un nom qui va renaître en lui ;
Et, quoique votre amour ait ôſé ſe promettre,
Ce n'eſt qu'entre ſes mains que je puis vous remettre.

Mon. Que dites-vous ? O Ciel ! pourriez-vous approuver....

Pourquoi, Seigneur, pourquoi voulez-vous m'eprouver ?
Ceſſez de tourmenter une âme infortunée.
Je ſais que c'èſt à vous que je fus deſtinée.
Je ſais qu'en ce moment pour ce noeud ſolemnel
La victime, Seigneur, nous attend à l'autel.
Venez.

Mith. Je le vois bien, quelque effort que je faſſe,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnois toujours vos injuſtes mépris ;
Ils ont même paſſé ſur mon malheureux fils.

Mon. Je le mépriſe !

Mith. Hé bien ! n'en parlons plus, Madame.
Continuez. Brulez d'une honteuſe flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais loin de vos yeux
Chercher au bout du monde un trépas glorieux,
Vous cependant ici ſervez avec ſon frère,
Et vendez aux Romains le ſang de votre père.
Venez. Je ne ſaurois mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ſes ſerviles mains ;
Et ſans plus me charger du ſoin de votre gloire,
Je veux laiſſer de vous juſqu'à votre mémoire.
Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

Mon. Plutôt de mille morts duſſiez-vous me punir.

Mith. Vous réſiſtez en vain, et j'entends votre fuite.

Mon. En quelle extrêmité, Seigneur, ſuis-je réduite ?
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penſer
Qu'à feindre ſi long-temps vous puiſſiez vous forcer.
Les Dieux me ſont témoins qu'à vous plaire bornée,
Mon âme à tout ſon ſort s'étoit abandonnée.
Mais ſi quelque foibleſſe avoit pu m'alarmer,
Si de tous ſes efforts mon coeur a dû s'armer,

Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes alarmes,
Pharnace m'ait jamais couté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome et cet autre vous-même,
Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime.....

Mith. Vous l'aimez ?

Mon. Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendoit de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoye ce gage,
Nous nous aimions.... Seigneur, vous changez de visage ?

Mith. Non, Madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.
Allez. Le temps èst cher, il le faut employer.
Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée.
Je suis content.

Mon. en s'en allant. O Ciel ! me serois-je abusée ?

SCENE VI.

Mithridate seul.

ILS s'aiment. C'èst ainsi qu'on se jouoit de nous.
Ah ! fils ingrat ! tu vas me répondre pour tous ;
Tu périras. Je sais combien ta renommée
Et tes fausses vertus ont séduit mon armée.
Perfide, je te veux porter des coups certains.
Il faut pour te mieux perdre écarter les mutins,
Et fesant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder près de moi que des troupes fidelles.
Allons. Mais sans montrer un visage offensé,
Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

Fin du troisième Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Monime, Phoedime.

Mon. PHOEDIME, au nom des Dieux, fais ce que je desire.
Va voir ce qui se passe, et reviens me le dire.
Je ne sais. Mais mon coeur ne se peut rassurer.
Mille soupçons affreux viennent me déchirer.
Que tarde Xipharès ? Et d'où vient qu'il diffère
A seconder des voeux qu'autorise son père ?
Son père en me quittant me l'alloit envoyer.
Mais il feignoit peut-être ; il falloit tout nier.
Le Roi feignoit ? Et moi, découvrant ma pensée....
O Dieux ! en ce péril m'auriez-vous délaissée ?
Et se pourroit-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eût livré mon amant ?
Quoi ! Prince, quand tout plein de ton amour extrême,
Pour savoir mon secret tu me pressois toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché,
Je t'ai même puni de l'avoir arraché,
Et quand de toi peut-être un père se défie ;
Que dis-je ? quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle, et trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le coeur où sa main doit frapper.

Phoed. Ah ! traitez-le, Madame, avec plus de justice :
Un grand Roi descend-il jusqu'à cet artifice ?
A prendre ce detour qui l'auroit pu forcer ?
Sans murmure à l'autel vous l'alliez devancer.
Vouloit-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse ?
Jusqu'ici les effets secondent sa promesse.
Madame, il vous disoit qu'un important dessein,
Malgré lui, le forçoit à vous quitter demain.

Ce

Ce ſeul deſſein l'occupe, et hâtant ſon voyage,
Lui-même ordonne tout, préſent ſur le rivage.
Ses vaiſſeaux en tous lieux ſe chargent de ſoldats,
Et par-tout Xipharès accompagne ſes pas.
D'un rival en fureur èſt-ce là la conduite?
Et voit-on ſes diſcours démentis par la ſuite?
Mon. Pharnace cependant par ſon ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phoedime, à Xipharès fera-t-il plus de grace?
Phoed. C'èſt l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace:
L'amour a peu de part à ſes juſtes ſoupçons.
Mon. Autant que je le puis je cede à tes raiſons;
Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.
Mais pourtant Xipharès ne paroît point encore.
Phoed. Vaine erreur des Amans, qui, pleins de leurs deſirs,
Voudroient que tout cédât au ſoin de leurs plaiſirs!
Qui, prêts à s'irriter contre le moindre obſtacle.....
Mon. Ma Phoedime, eh! qui peut concevoir ce miracle?
Après deux ans d'ennuis, dont tu ſais tout le poids,
Quoi! je puis reſpirer pour la première fois!
Quoi! cher Prince, avec toi je me verrois unie?
Et loin que ma tendreſſe eût expoſé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
Approuver un amour ſi long-temps combattu!
Je pourrois tous les jours t'aſſurer que je t'aime!
Que ne viens-tu?

SCENE II.

Monime, Xipharès, Phoedime.

Mon. SEIGNEUR, je parlois de vous-même.
Mon âme ſouhaitoit de vous voir en ce lieu,
Pour vous....
Xiph. C'èſt maintenant qu'il faut vous dire adieu.
Mon. Adieu! vous?

Xiph.

Xiph. Oui, Madame, et pour toute ma vie.
Mon. Qu'entends-je ? On me diſoit... Hélas ! ils m'ont trahie.
Xiph. Madame, je ne ſais quel ennemi couvert,
Révélant nos ſécrèts, vous trahit et me perd.
Mais le Roi, qui tantôt n'en croyoit point Pharnace,
Maintenant dans nos coeurs ſait tout ce qui ſe paſſe.
Il feint ; il me careſſe, et cache ſon deſſein.
Mais moi, qui, dès l'enfance élevé dans ſon ſein,
De tous ces mouvements ai trop d'intelligence,
J'ai lû dans ſes regards ſa prochaine vengeance.
Il preſſe, il fait partir tous ceux dont mon malheur
Pourroit à la révolte exciter la douleur.
De ces fauſſes bontés j'ai connu la contrainte.
Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte :
Il a ſu m'aborder, et, les larmes aux yeux,
On ſait tout, m'a-t-il dit, ſauvez-vous de ces lieux.
Ce mot m'a fait frémir du peril de ma Reine ;
Et ce cher intérêt èſt le ſeul qui m'amene.
Je vous crains pour vous-même, et je viens à genoux
Vous prier, ma Princeſſe, et vous fléchir pour vous.
Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le ſang le plus cher rarement épouvante ;
Et je n'ôſe vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'èſt ſouvent emporté.
Peut-être c'èſt moi ſeul que ſa fureur menace.
Peut-être en me perdant, il veut vous faire grace.
Daignez, au nom des Dieux, daignez en profiter.
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire.
Feignez. Efforcez-vous. Songez qu'il èſt mon père.
Vivez, et permettez que, dans tous mes malheurs,
Je puiſſe à votre amour ne couter que des pleurs.
Mon. Ah ! je vous ai perdu.
Xiph. Généreuſe Monime,
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Votre ſeule bonté n'èſt point ce qui me nuit.
Je ſuis un malheureux que le deſtin pourſuit.
C'èſt lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère,

Et

Et vient de ſuſciter, dans ce moment affreux,
Un ſécrèt ennemi pour nous trahir tous deux.
Mon. Hé quoi ! cet ennemi, vous l'ignorez encore ?
Xiph. Pour ſurcroît de douleur, Madame, je l'ignore.
Heureux, ſi je pouvois, avant que m'immoler,
Percer le traître coeur qui m'a pû déceler.
Mon. Hé bien, Seigneur, il faut vous le faire connoître.
Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître,
Frappez ; aucun reſpect ne vous doit retenir.
J'ai tout fait ; et c'èſt moi que vous devez punir.
Xiph. Vous !
Mon. Ah ! ſi vous ſaviez, Prince, avec quelle adreſſe
Le cruel èſt venu ſurprendre ma tendreſſe ?
Quelle amitié ſincère il affectoit pour vous !
Content, s'il vous voyoit devenir mon époux.
Qui n'auroit cru ?.... Mais non, mon amour plus timide
Devoit moins vous livrer à ſa bonté perfide.
Les Dieux qui m'inſpiroient, et que j'ai mal ſuivis,
M'ont fait taire trois fois par de ſécrèts avis.
J'ai dû continuer. J'ai dû dans tout le reſte....
Que ſais-je enfin ? J'ai dû vous être moins funeſte.
J'ai dû craindre du Roi les dons empoiſonnés,
Et je m'en punirai ſi vous me pardonnez.
Xiph. Quoi ! Madame ? C'èſt vous, c'èſt l'amour qui m'expoſe ?
Mon malheur èſt parti d'une ſi belle cauſe ?
Trop d'amour a trahi nos ſécrèts amoureux ?
Et vous vous excuſez de m'avoir fait heureux !
Que voudrois-je de plus ? Glorieux et fidelle,
Je meurs. Un autre ſort au trône vous appelle :
Conſentez-y, Madame ; et ſans plus réſiſter
Achevez un hymen qui vous y fait monter.
Mon. Quoi ! vous me demandez que j'épouſe un barbare
Dont l'odieux amour pour jamais nous ſépare ?
Xiph. Songez que, ce matin, ſoumiſe à ſes ſouhaits,
Vous deviez l'épouſer et ne me voir jamais.

Mon.

Mon. Et connoiſſois-je alors toute ſa barbarie ?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant ſa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ſes coups,
Je ſuiviſſe à l'autel un tyrannique époux ;
Et que dans une main de votre ſang fumante
J'allaſſe mettre, hélas ! la main de votre amante ?
Allez, de ſes fureurs ſongez à vous garder,
Sans perdre ici le temps à me perſuader.
Le Ciel m'inſpirera quel parti je dois prendre.
Que ſeroit-ce, grands Dieux ! s'il venoit vous ſurprendre ?
Que dis-je ? On vient. Allez. Courez. Vivez enfin ;
Et du moins attendez quel ſera mon deſtin.

SCENE III.

Monime, Phoedime.

Phoed. MADAME, à quels périls il expoſoit ſa vie !
C'eſt le Roi.
Mon. Cours l'aider à cacher ſa ſortie.
Va, ne le quitte point ; et qu'il ſe garde bien
D'ordonner de ſon ſort ſans être inſtruit du mien.

SCENE IV.

Mithridate, Monime.

Mith. ALLONS, Madame, allons. Une raiſon ſécrète
Me fait quitter ces lieux et hâter ma retraite.
Tandis que mes ſoldats, prêts à ſuivre leur Roi,
Rentrent dans mes vaiſſeaux pour partir avec moi,
Venez, et qu'à l'autel ma promeſſe accomplie
Par des noeuds éternels l'un et l'autre nous lie.
Mon. Nous, Seigneur ?
Mith. Quoi ! Madame, ôſez-vous balancer ?
Mon. Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penſer ?

Mith.

Mith. J'eus mes raiſons alors. Oublions-les, Madame.
Ne ſongez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
Songez que votre coeur èſt un bien qui m'èſt dû.
Mon. Hé ! pourquoi donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu ?
Mith. Quoi ! pour un fils ingrat toujours préoccupée,
Vous croiriez . . . . .
Mon. Quoi ! Seigneur, vous m'auriez donc trompée ?
Mith. Perfide, il vous ſied bien de tenir ce diſcours,
Vous, qui gardant au coeur d'infidèlles amours,
Quand je vous élevois au comble de la gloire,
M'avez des trahiſons préparé la plus noire.
Ne vous ſouvient-il plus, coeur ingrat et ſans foi,
Plus que tous les Romains conjuré contre moi,
De quel rang glorieux j'ai bien voulu deſcendre,
Pour vous porter au trône où vous n'ôſiez prétendre ?
Ne me regardez point vaincu, perſecuté.
Revoyez-moi vainqueur, et par-tout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Ephèſe adorée,
Aux filles de cent Rois je vous ai préferée ;
Et négligeant pour vous tant d'heureux alliés ;
Quelle foule d'Etats je mettois à vos pieds.
Ah ! ſi d'un autre amour le penchant invincible,
Dès-lors à mes bontés vous rendoit inſenſible,
Pourquoi chercher ſi loin un odieux époux ?
Avant que de partir pourquoi vous taiſiez-vous ?
Attendiez-vous, pour faire un aveu ſi funeſte,
Que le ſort ennemi m'eût ravi tout le reſte ;
Et que de toutes parts me voyant accabler,
J'euſſe en vous le ſeul bien qui me put conſoler ?
Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon coeur cette funeſte image,
Vous ôſez à mes yeux rappeller le paſſé ;
Vous m'accuſez encor quand je ſuis offenſé.
Je vois que pour un traître un fol eſpoir vous flatte.
A quelle épreuve, ô Ciel ! réduis-tu Mithridate ?
Par quel charme ſécret laiſſai-je retenir
Ce courroux ſi ſevère et ſi prompt à punir ?

Profitez du moment que mon amour vous donne.
Pour la dernière fois venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point ſur vous des périls ſuperflus,
Pour un fils inſolent que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'èſt due,
Perdez-en la mémoire, auſſi bien que la vue ;
Et déſormais, ſenſible à ma ſeule bonté,
Méritez le pardon qui vous èſt préſenté.

Mon. Je n'ai point oublié quelle reconnoiſſance,
Seigneur, m'a dû ranger ſous votre obéiſſance.
Quelque rang où jadis ſoient montés mes ayeux,
Leur gloire de ſi loin n'éblouit point mes yeux.
Je ſonge avec reſpect de combien je ſuis née
Au-deſſous des grandeurs d'un ſi noble hyménée :
Et malgré mon penchant et mes premiers deſſeins
Pour un fils, après vous, le plus grand des humains ;
Du jour que ſur mon front on mit ce diadême,
Je renonçai, Seigneur, à ce Prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous ſacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du ſécrèt ce feu s'alloit éteindre ;
Et même de mon ſort je ne pouvois me plaindre,
Puiſqu'enfin aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je feſois le bonheur d'un héros tel que vous.
Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, vous m'avez arrachée
A cette obéiſſance où j'étois attachée ;
Et ce fatal amour, dont j'avois triomphé,
Ce feu que, dans l'oubli, je croyois étouffé,
Dont la cauſe à jamais s'éloignoit de ma vue,
Vos détours l'ont ſurpris, et m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confeſſé, je le dois ſoutenir.
En vain vous en pourriez perdre le ſouvenir :
Et cet aveu honteux où vous m'avez forcée,
Demeurera toujours préſent à ma penſée.
Toujours je vous croirois incertain de ma foi ;
Et le tombeau, Seigneur, èſt moins triſte pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'èſt acquis ſur moi ce cruèl avantage ;
Et qui me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

Mith. C'èſt donc votre réponſe ? Et ſans plus me complaire,
Vous refuſez l'honneur que je voulois vous faire ?
Penſez-y bien. J'attends pour me déterminer.
Mon. Non, Seigneur, vainement vous croyez m'étonner.
Je vous connois. Je ſais tout ce que je m'apprête ;
Et je vois quels malheurs j'aſſemble ſur ma tête.
Mais le deſſein èſt pris. Rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puiſqu'ainſi je vous ôſe parler,
Et m'emporte au-delà de cette modeſtie
Dont juſqu'à ce moment je n'étois point ſortie.
Vous vous êtes ſervi de ma funeſte main
Pour mettre à votre fils un poignard dans le ſein.
De ſes feux innocents j'ai trahi le myſtère ;
Et quand il n'en perdroit que l'amour de ſon père,
Il en mourra, Seigneur. Ma foi, ni mon amour
Ne ſeront point le prix d'un ſi cruèl détour.
Après cela jugez. Perdez une rebelle.
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna ſur elle.
J'attendrai mon arrêt, vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ôſe vous demander,
Croyez (a la vertu je dois cette juſtice)
Que je vous trahis ſeule, et n'ai point de complice ;
Et que d'un plein ſuccès vos voeux ſeroient ſuivis
Si j'en croyois, Seigneur, les voeux de votre fils.

SCENE V.

Mithridate ſeul.

ELLE me quitte ! Et moi dans un lâche ſilence
Je ſemble de ſa fuite approuver l'inſolence !
Peu s'en faut que mon coeur, penchant de ſon côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté !
Qui ſuis-je ? Eſt-ce Monime ? Et ſuis-je Mithridate ?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colère revient, et je me reconnois.
Immolons en partant trois ingrats à la fois.

Je vais à Rome ; et c'ès par de tels ſacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices.
Je le dois, je le puis ; ils n'ont plus de ſupport.
Les plus ſéditieux ſont déja loin du bord.
Sans diſtinguer entr'eux qui je hais, ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle èſt ma fureur ? Et qu'èſt-ce que je dis ?
Tu vas ſacrifier : qui, malheureux ? ton fils !
Un fils que Rome craint ! qui peut venger ſon père !
Pourquoi répandre un ſang qui m'èſt ſi néceſſaire ?
Ah ! dans l'état funeſte où ma chûte m'a mis,
Eſt-ce que mon malheur m'a laiſſé trop d'amis ?
Songeons plutôt, ſongeons à gagner ſa tendreſſe.
J'ai beſoin d'un vengeur, et non d'une maîtreſſe.
Quoi ! ne vaut il pas mieux, puiſqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conſerver ?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne ſont que m'inſtruire
Des foibleſſes d'un cœur qui cherche à ſe ſéduire !
Je brûle, je l'adore ; et loin de la bannir....
Ah ! c'èſt un crime encor dont je la veux punir :
Mon amour trop long-temps tient ma gloire captive.
Qu'elle périſſe ſeule, et que mon fils me ſuive.
Un peu de fermeté puniſſant ſes refus,
Me va mettre en état de ne la craindre plus.
Quelle pitié retient mes ſentiments timides !
N'en ai-je pas déja puni de moins perfides ?
O Monime ! ô mon fils ! inutile courroux !
Et vous, heureux Romains ! quel triomphe pour vous,
Si vous ſaviez ma honte, et qu'un avis fidèlle
De mes lâches combats vous portât la nouvèlle !
Quoi ! des plus chères mains craignant les trahiſons,
J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons.
J'ai ſu par une longue et pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie :
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus ſage et plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je ſortir ?

SCENE

SCENE VI.

Mithridate, Arbate.

Arb. SEIGNEUR, tous vos ſoldats ne veulent plus partir ;
Pharnace les retient, Pharnace leur révèle
Que vous cherchez à Rome une guèrre nouvèlle.
Mith. Pharnace ?
Arb. Il a ſéduit ſes Gardes les premiers,
Et le ſeul nom de Rome étonne les plus fiers.
De mille affreux périls ils ſe forment l'image.
Les uns avec tranſport embraſſent le rivage ;
Les autres qui partoient s'élancent dans les flots,
Ou préſentent leurs dards aux yeux des matelots.
Le déſordre èſt par-tout ; et loin de nous entendre,
Ils demandent la paix, et parlent de ſe rendre.
Pharnace èſt à leur tête, et flattant leurs ſouhaits,
De la part des Romains il leur promet la paix.
Mith. Ah ! le traître ! courez ; qu'on appelle ſon frère ;
Qu'il me ſuive, qu'il vièmne au ſecours de ſon père.
Arb. J'ignore ſon deſſein ; mais un ſoudain tranſport
L'a déjà fait deſcendre et courir vers le Port ;
Et l'on dit que, ſuivi d'un gros d'amis fidèlles,
On l'a vu ſe mêler au milieu des rebèlles.
C'èſt tout ce que j'en ſais.
Mith. Ah ! qu'èſt-ce que j'entends ?
Perfides, ma vengeance a tardé trop long-temps.
Mais je ne vous crains point. Malgré leur inſolence
Les mutins n'ôſeroient ſoutenir ma préſence.
Je ne veux que les voir ; je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux.

SCENE VII.

Mithridate, Arbate, Arcas.

Arcas. SEIGNEUR, tout èſt perdu. Les rebèlles, Pharnace,
Les Romains ſont en foule autour de cette Place.

Mith. Les Romains !
Arcas. De Romains le rivage èſt chargè,
Et bientôt dans ces murs vous êtes aſſiegé.
Mith. Cièl ! courons !
(A Arcas.) Ecoutez. Du malheur qui me prèſſe
Tu ne jouiras pas, infidèlle Princèſſe.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Monime, Phœdime.

Phoed. MADAME, où courez-vous ? Quels aveugles tranſports
Vous font tenter ſur vous de criminèls efforts ?
Hé quoi ! vous avez pu, trop cruèlle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un ſacré diadême ?
Ah ! ne voyez-vous pas que les Dieux plus humains
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains ?
Mon. Hé, par quelle fureur obſtinée à me ſuivre,
Toi-même, malgré moi, veux-tu me faire vivre ?
Xipharès ne vit plus. Le Roi déſeſpéré
Lui-même n'attend plus qu'un trépas aſſuré.
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace ?
Perfide, prétends-tu me livrer à Pharnace ?
Phoed. Ah ! du moins attendez qu'un fidèlle rapport
De ſon malheureux frère ait confirmé la mort.
Dans la confuſion que nous venons d'entendre,
Les yeux peuvent-ils pas aiſément ſe méprendre ?

D'abord,

D'abord, vous le ſavez, un bruit injurieux
Le rangeoit du parti d'un camp ſéditieux ;
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebèlles
Ont tourné contre lui leurs armes criminèlles.
Jugez de l'un par l'autre, et daignez écouter ....
Mon. Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter.
L'événement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvèlle ſanglante,
Il èſt mort ; et j'en ai pour garants trop certains
Son courage et ſon nom trop ſuſpects aux Romains.
Ah ! que d'un ſi beau ſang dès long-temps altérée,
Rome tient maintenant ſa victoire aſſurée !
Quel ennemi ſon bras leur alloit oppoſer !
Mais ſur qui, malheureuſe, ôſes-tu t'excuſer ?
Quoi ! tu ne veux pas voir que c'èſt toi qui l'opprimes,
Et dans tous ſes malheurs reconnoître tes crimes ?
De combien d'aſſaſſins l'avois-je enveloppé ?
Comment à tant de coups ſeroit-il échappé ?
Il évitoit en vain les Romains et ſon frère,
Ne le livrois-je pas aux fureurs de ſon père ?
C'èſt moi qui les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les émbrâſe tous !
Tiſon de la diſcorde, et fatale furie,
Que le Démon de Rome a formée et nourrie.
Et je vis ! Et j'attends que de leur ſang baigné,
Pharnace des Romains revièmne accompagné !
Qu'il étale à mes yeux ſa parricide joie !
La mort au déſeſpoir ouvre plus d'une voie.
Oui, cruelle, en vain vos injuſtes ſécours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts.
Je trouverai la mort juſques dans vos bras même.
Et toi, fatal tiſſu, malheureux diadême,
Inſtrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins en terminant ma vie et mon ſupplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeſte ſervice ?
A mes triſtes regards, va, cèſſe de t'offrir.
D'autres armes, ſans toi, ſauront me ſécourir,
Et periſſe le jour et la main meurtrière
Qui jadis ſur mon front t'attacha la première !

Phoed.

Phoed. On vient, Madame, on vient ; et j'eſpère qu'Arcas,
Pour bannir vos frayeurs, porte vers vous ſes pas.

SCENE II.

Monime, Phoedime, Arcas.

Mon. EN èſt-ce fait, Arcas, et le cruèl Pharnace.....

Arcas. Ne me demandez rien de tout ce qui ſe paſſe, Madame. On m'a chargé d'un plus funeſte emploi, Et ce poiſon vous dit les volontés du Roi.

Phoed. Malheureuſe Princeſſe !

Mon. Ah ! quel comble de joie ! Donnez. Dites, Arcas, au Roi qui me l'envoie, Que de tous les préſents que m'a faits ſa bonté, Je reçois le plus cher et le plus ſouhaité. A la fin je reſpire ; et le Cièl me délivre Des ſecours importuns qui me forçoient de vivre. Maîtreſſe de moi-même, il veut bien qu'une fois Je puiſſe de mon ſort diſpoſer à mon choix.

Phoed. Hélas !

Mon. Retiens tes cris, et par d'indignes larmes De cet heureux moment ne troubles point les charmes. Si tu m'aimois, Phoedime, il falloit me pleurer Quand d'un titre funeſte on me vint honorer ; Et lorſque m'arrachant du doux ſein de la Grèce, Dans ce climat barbare on traîna ta maîtreſſe. Retourne maintenant chez ces peuples heureux ; Et, ſi mon nom encor s'èſt conſervé chez eux, Dis-leur ce que tu vois, et de toute ma gloire, Phoedime, conte-leur la malheureuſe hiſtoire. Et toi qui, de ce coeur dont tu fus adoré, Par un jaloux deſtin fus toujours ſéparé, Héros, avec qui même, en terminant ma vie, Je n'ôſe en un tombeau demander d'être unie, Reçois ce ſacrifice, et puiſſe en ce moment Ce poiſon expier le ſang de mon amant !

SCENE

SCENE III.

Monime, Arbate, Phoedime, Arcas.

Arb. ARRETEZ, arrêtez.
Arcas. Que faites-vous, Arbate ?
Arb. Arrêtez. J'accomplis l'ordre de Mithridate.
Mon. Ah ! laiſſez-moi....
Arb. jettant le poiſon. Ceſſez, vous dis-je, et laiſſez-moi,
Madame, exécuter les volontés du Roi.
Vivez. Et vous, Arcas, du ſuccès de mon zèle
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

SCENE IV.

Monime, Arbate, Phoedime.

Mon. AH ! trop cruel Arbate, à quoi m'expoſez-vous ?
Eſt-ce qu'on croit encor mon ſupplice trop doux ?
Et le Roi m'enviant une mort ſi ſoudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter ſa haine ?
Arb. Vous l'allez voir paroître, et j'ôſe m'aſſurer
Que vous-même, avec moi, vous allez le pleurer.
Mon. Quoi ! le Roi !....
Arb. Le Roi touche à ſon heure dernière,
Madame, et ne voit plus qu'un reſte de lumière.
Je l'ai laiſſé ſanglant, porté par des ſoldats,
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.
Mon. Xipharès ! Ah ! grands Dieux ! je doute ſi je veille,
Et n'ôſe qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharès vit encor ? Xipharès, que mes pleurs...
Arb. Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.
De ſa mort en ces lieux la nouvelle ſemée
Ne vous a pas vous ſeule et ſans cauſe alarmée.
Les Romains qui par-tout l'appuyoient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les eſprits.

Le

Le Roi, trompé lui-même, en a verſé des larmes.
Et déſormais certain du malheur de ſes armes,
Par un rebelle fils de toutes parts preſſé,
Sans eſpoir de ſecours, tout prêt d'être forcé,
Et voyant, pour ſurcroît de douleur et de haine,
Parmi ſes étendarts porter l'aigle Romaine,
Il n'a plus aſpiré qu'à s'ouvrir des chemins
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortèlles
Des poiſons que lui-même a cru les plus fidèlles;
Il les a trouvés tous ſans force et ſans vertu.
Vains ſecours, a-t-il dit, *que j'ai trop combattu!*
Contre tous les poiſons ſoigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.
Eſſayons maintenant des ſecours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeſte aux Romains.
Il parle, et défiant leurs nombreuſes cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.
A l'aſpect de ce front dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les euſſiez vus tous, retournant en arriere,
Laiſſer entr'eux et nous une large carriere,
Et déja quelques-uns couroient épouvantés
Juſques dans les vaiſſeaux qui les ont apportés.
Mais le dirai-je, ô Ciel! raſſurés par Pharnace,
Et la honte en leurs coeurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le Roi,
Qu'un reſte de ſoldats défendoit avec moi.
Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables,
Quel coups accompagnés de regards effroyables,
Son bras, ſe ſignalant pour la dernière fois,
A de ce grand Héros terminé les exploits?
Enfin las et couvert de ſang et de pouſſière,
Il s'étoit fait de morts une noble barrière.
Un autre bataillon s'eſt avancé vers nous.
Les Romains pour le joindre ont ſuſpendu leurs coups.
Ils vouloient tous enſemble accabler Mithridate.
Mais lui: *C'en eſt aſſez*, m'a-t-il dit, *chèr Arbate.*
Le ſang et ma fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas ſur-tout Mithridate vivant.

Auſſi-

Auſſi-tôt dans ſon ſein il plonge ſon épée.
Mais la mort fuit encor ſa grande âme trompée.
Ce Héros dans mes bras eſt tombé tout ſanglant,
Foible, et qui s'irritoit contre un trépas ſi lent ;
Et ſe plaignant à moi de ce reſte de vie,
Il ſoulevoit encor ſa main appeſantie,
Et marquant à mon bras la place de ſon coeur,
Sembloit d'un coup plus ſûr implorer la faveur.
Tandis que, poſſédé de ma douleur extrême,
Je ſonge bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont ſoudain attiré mes regards.
J'ai vu, qui l'auroit cru ? j'ai vu de toutes parts,
Vaincus et renverſés les Romains, et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaiſſeaux, abandonner la place ;
Et le vainqueur vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux eperdus a montré Xipharès.

Mon. Juſte Ciel !

Arb. Xipharès, toujours reſté fidèle,
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de ſon frère, avoit enveloppé ;
Mais qui d'entre leurs bras à la fin échappé,
Forçant les plus mutins, et regagnant le reſte,
Heureux et plein de joie en ce moment funeſte,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'étoit fait vers ſon père un chemin glorieux.
Jugez de quelle horreur cette joie eſt ſuivie.
Son bras aux pieds du Roi l'alloit jetter ſans vie.
Mais on court, on s'oppoſe à ſon emportement.
Le Roi m'a regardé dans ce triſte moment,
Et m'a dit d'une voix qu'il pouſſoit avec peine :
S'il en eſt temps encor, cours, et ſauve la Reine.
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès.
J'ai craint, j'ai ſoupçonné quelques ordres ſécrets.
Tout laſſé que j'étois, ma frayeur et mon zele,
M'ont donné pour courir une force nouvelle.
Et malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux.

Mon. Ah ! que de tant d'horreurs juſtement etonnée,
Je plains de ce grand Roi la triſte deſtinée !
Hélas ! et plût aux Dieux qu'à ſon ſort inhumain
Moi-même j'euſſe pu ne point prêter la main ;

Et

Et que ſimple témoin du malheur qui l'accable,
Je le puſſe pleurer ſans en être coupable !
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes eſprits
Le ſang du père, ô Ciel ! et les larmes du fils !

SCENE DERNIERE.

Mithridate, Monime, Xipharès, Arbate, Arcas, Gardes qui ſoutiennent Mithridate.

Mon. AH ! que vois-je, Seigneur, et quel ſort eſt le vôtre !

Mith. Ceſſez, et retenez vos larmes l'un et l'autre. *(montrant Xipharès.)*
Mon ſort de ſa tendreſſe et de votre amitié
Veut d'autres ſentiments que ceux de la pitié ;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'Univers autant que je l'ai pu.
La mort dans ce projet m'a ſeule interrompu.
Ennemi des Romains et de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug ſubi l'ignominie,
Et j'oſe me flatter qu'entre ces noms fameux
Qu'une pareille haine a ſignalés contr'eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur hiſtoire.
Le Ciel n'a pas voulu qu'achevant mon deſſein,
Rome en cendre me vît expirer dans ſon ſein.
Mais au moins quelque joie en mourant me conſole.
J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
Dans leur ſang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
A mon fils Xipharès je dois cette fortune :
Il épargne à ma mort leur préſence importune.
Que ne puis-je payer ce ſervice important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant !
Mais vous me tenez lieu d'empire et de couronne,
Vous ſeule me reſtez. Souffrez que je vous donne,
Madame ; et tous ces voeux que j'exigeois de vous,
Mon coeur pour Xipharès vous les demande tous.

Mon.

Mon. Vivez, Seigneur, vivez pour nous voir l'un et l'autre
Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre.
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger....
Mith. C'en èſt fait, Madame, et j'ai vécu.
Mon fils, ſongez à vous. Gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puiſſiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
Viendront ici, ſur vous, fondre de tous côtés.
Ne perdez point le tems que vous laiſſe leur fuite
A rendre à mon tombeau des ſoins dont je vous quitte;
Tant de Romains ſans vie en cent lieux diſperſés
Suffiſent à ma cendre, et l'honorent aſſez.
Cachez-leur pour un tems vos noms et votre vie.
Allez, réſervez-vous....
Xiph. Moi, Seigneur, que je fuie!
Que Pharnace impuni, les Romains triomphans
N'éprouvent pas bientôt....
Mith. Non, je vous le défends.
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périſſe;
Fiez-vous aux Romains du ſoin de ſon ſupplice.
Mais je ſens affoiblir ma force et mes eſprits.
Je ſens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils.
Dans cet embraſſement, dont la douceur me flatte,
Venez, et recevez l'âme de Mithridate.
Mon. Il expire.
Xiph. Ah! Madame, uniſſons nos douleurs,
Et par tout l'Univers cherchons-lui des vengeurs.

FIN.

LA MORT DE POMPEE.

ACTEURS.

JULES CESAR.
MARC ANTOINE.
LEPIDE.
CORNELIE, femme de Pompée.
PTOLOMEE, Roi d'Egypte.
CLEOPATRE, ſoeur de Ptolomée.
PHOTIN, chef du conſeil d'Egypte.
ACHILLAS, lieutenant général des armées du Roi d'Egypte.
SEPTIME, tribun Romain, à la ſolde du Roi d'Egypte.
CHARMION, dame d'honneur de Cléopatre.
ACHOREE, écuyer de Cléopatre.
PHILIPPE, affranchi de Pompée.
TROUPE DE ROMAINS.
TROUPE D'EGYPTIENS.

La Scène èſt en Alexandrie, dans le Palais de Ptolomée.

LA

LA MORT DE POMPEE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Ptolomée, Photin, Achillas, Septime.

Ptol. LE deſtin ſe déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a réſolu du beau-père et du gendre.
Quand les Dieux étonnés ſembloient ſe partager,
Pharſale a décidé ce qu'ils n'ôſoient juger.
Ses fleuves teints de ſang, et rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empeſtés confuſément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs ſuprêmes,
Que la nature force à ſe venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
Dequoi faire la guerre au reſte des vivans,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,
Juſtifiant Céſar, a condamné Pompée.
Ce déplorable Chef du parti le meilleur,
Que ſa fortune laſſe abandonne au malheur,
Devient un grand exemple ; et laiſſe à la mémoire
Des changemens du ſort une éclatante hiſtoire.
Il fuit, lui, qui toujours triomphant et vainqueur,
Vit ſa proſpérité égaler ſon grand coeur ;

Il fuit, et dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes,
Et contre ſon beau-père ayant beſoin d'aſyles,
Sa déroute orgueilleuſe en cherche aux mêmes lieux,
Où contre les Titans en trouvèrent les Dieux.
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant ſauvé le Ciel, ſauvera bien la terre ;
Et, dans ſon déſeſpoir à la fin ſe mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
Oui, Pompée avec lui porte le ſort du monde,
Et veut que notre Egypte en miracles féconde
Serve à ſa liberté de ſepulchre, ou d'appui ;
Et relève ſa chûte, ou trêbuche ſous lui.
C'eſt de quoi, mes amis, nous avons à réſoudre,
Il apporte en ces lieux les palmes, ou la foudre,
S'il couronna le père, il hazarde le fils ;
Et nous l'ayant donnée il expoſe Memphis.
Il faut le recevoir, ou hâter ſon ſupplice,
Le ſuivre, ou le pouſſer dedans le précipice ;
L'un me ſemble peu ſûr, l'autre peu généreux,
Et je crains d'être injuſte, et d'être malheureux ;
Quoi que je faſſe enfin, la fortune ennemie
M'offre bien des périls, ou beaucoup d'infamie.
C'eſt à moi de choiſir, c'eſt à vous d'aviſer
A quel choix vos conſeils me doivent diſpoſer ;
Il s'agit de Pompée, et nous aurons la gloire
D'achever de Céſar, ou troubler la victoire ;
Et je puis dire enfin que jamais potentat
N'eut à délibérer d'un ſi grand coup d'état.
Photin. Seigneur, quand par le fer les choſes ſont vuidées,
La juſtice et le droit ſont de vaines idées ;
Et qui veut être juſte en de telles ſaiſons,
Balance le pouvoir, et non pas les raiſons.
Voyez donc votre force, et regardez Pompée,
Sa fortune abattue, et ſa valeur trompée.
Céſar n'eſt pas le ſeul qu'il fuie en cet état,
Il fuit et le reproche, et les yeux du ſénat,
Dont plus de la moitié piteuſement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharſale.

Il

Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains,
A qui par ſa défaite il mèt les fèrs aux mains ;
Il fuit le déſèſpoir des peuples et des Princes,
Qui vengeroient ſur lui le ſang de leurs provinces,
Leurs états et d'argent et d'hommes épuiſés,
Leurs trônes mis en cendre, et leurs ſcèptres briſés ;
Auteur des maux de tous, il èſt à tous en butte ;
Et fuit le monde entier écraſé ſous ſa chûte.
Le défendrez-vous ſeul contre tant d'ennemis ?
L'eſpoir de ſon ſalut en lui ſeul étoit mis,
Lui ſeul pouvoit pour ſoi, cédez alors qu'il tombe,
Soutiendrez-vous un faix ſous qui Rome ſuccumbe,
Sous qui tout l'univers ſe trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé ;
Quand on veut ſoutenir ceux que le ſort accable,
A force d'être juſte on èſt ſouvent coupable ;
Et la fidélité qu'on garde imprudemment,
Après un peu d'éclat, traîne un long châtiment,
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
Pour être glorieux, ne ſont pas moins ſenſibles.
Seigneur, n'attirez point le tonnèrre en ces lieux,
Rangez-vous du parti des deſtins, et des Dieux,
Et, ſans les accuſer d'injuſtice, ou d'outrage,
Puiſqu'ils ſont les heureux, adorez leur ouvrage,
Quels que ſoient leurs décrèts, dèclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéir, perdez le malheureux.
Preſſé de toutes parts des coléres céleſtes
Il en vient deſſus vous faire fondre les reſtes ;
Et ſa tête qu'à peine il a pu dérober,
Toute prête de choir, cherche avec qui tomber.
Sa retraite chez vous en effet n'èſt qu'un crime,
Elle marque ſa haine, et non pas ſon eſtime,
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port ;
Et vous pouvez douter s'il èſt digne de mort !
Il devoit mieux remplir nos voeux, et notre attente,
Faire voir ſur ſes nèfs la victoire flottante ;
Il n'eût ici trouvé que joie, et que feſtins ;
Mais, puiſqu'il èſt vaincu, qu'il s'en prenne aux deſtins.
J'en veux à ſa diſgrace, et non à ſa perſonne,
J'exécute à règret ce que le Ciel ordonne ;

Et du même poignard pour Céſar deſtiné
Je perce en ſoupirant ſon coeur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de ſa tête
Mettre à l'abri la vôtre, et parer la tempête.
Laiſſez nommer ſa mort un injuſte attentat,
La juſtice n'eſt pas une vertu d'état,
Le choix des actions, ou mauvaiſes, ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes ;
Le droit des Rois conſiſte à ne rien épargner,
La timide équité détruit l'art de régner ;
Quand on craint d'être injuſte, on a toujours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir, doit ôſer tout enfraindre,
Fuit comme un déſhonneur la vertu qui le perd ;
Et voler ſans ſcrupule au crime qui le ſert.
C'eſt-là mon ſentiment. Achillas et Septime
S'attacheront peut-être à quelque autre maxime,
Chacun a ſon avis ; mais, quel que ſoit le leur,
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

Ach. Seigneur, Photin dit vrai ; mais, quoique de Pompée
Je voie et la fortune, et la valeur trompée,
Je regarde ſon ſang comme un ſang précieux,
Qu'au milieu de Pharſale ont reſpecté les Dieux.
Non, qu'en un coup d'état je n'approuve le crime ;
Mais, s'il n'eſt néceſſaire, il n'eſt point légitime.
Et quel beſoin ici d'une extrême rigueur ?
Qui n'eſt point au vaincu, ne craint point le vainqueur.
Neutre juſqu'à préſent, vous pouvez l'être encore,
Vous pouvez adorer Céſar, ſi l'on l'adore ;
Mais, quoique vos encens le traitent d'immortel,
Cette grand victime eſt trop pour ſon autel ;
Et ſa tête immolée au Dieu de la victoire
Imprime à votre nom une tache trop noire ;
Ne le pas ſecourir ſuffit ſans l'opprimer,
En uſant de la ſorte on ne vous peut blâmer.
Vous lui devez beaucoup, par lui Rome animée
A fait rendre le ſceptre au feu Roi Ptolemée ;
Mais la reconnoiſſance et l'hoſpitalité
Sur les âmes des Rois n'ont qu'un droit limité.
Quoi que doive un monarque, et dût il ſa couronne,
Il doit à ſes ſujets encore plus qu'à perſonne.

Et

Et ceſſe de devoir, quand la dette èſt d'un rang
A ne point s'acquiter qu'aux dépens de leur ſang.
S'il èſt juſte d'ailleurs que tout ſe conſidère,
Que hazardoit Pompée en ſervant votre père ?
Il ſe voulut par-là faire voir tout puiſſant ;
Et vit croître ſa gloire en le rétabliſſant.
Il le ſervit enfin, mais ce fut de la langue,
La bourſe de Céſar fit plus que ſa harangue ;
Sans ſes mille talens, Pompée et ſes diſcours
Pour rentrer en Egypte étoient un froid ſécours.
Qu'il ne vante donc plus ſes mérites frivoles,
Les effèts de Céſar valent bien ſes paroles ;
Et ſi c'èſt un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
Ainſi vous le pouvez, et devez reconnoître,
Le recevoir chez vous, c'èſt recevoir un maître,
Qui, tout vaincu qu'il èſt, bravant le nom de Roi,
Dans vos propres états vous donneroit la loi.
Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez ſa tête.
S'il le faut toutefois, ma main èſt toute prête,
J'obéis avec joie, et je ſerois jaloux
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

Sept. Seigneur, je ſuis Romain, je connois l'un et l'autre,
Pompée a beſoin d'aide, il vient chercher la votre ;
Vous pouvez, comme maître abſolu de ſon ſort,
Le ſervir, le chaſſer, le livrer, vif, ou mort.
Des quatre le premier vous ſeroit trop funeſte ;
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reſte.
Le chaſſer, c'èſt vous faire un puiſſant ennemi,
Sans obliger par là le vainqueur qu'à demi,
Puiſque c'èſt lui laiſſer, et ſur mèr, et ſur tèrre,
La ſuite d'une longue et difficile guèrre,
Dont peut-être tous deux également laſſés
Se vengeroient ſur vous de tous les maux paſſés.
Le livrer à Céſar n'èſt que la même choſe,
Il lui pardonnera s'il faut qu'il en diſpoſe ;
Et, s'armant à regret de généroſité,
D'une fauſſe clémence il fera vanité ;
Heureux de l'aſſervir en lui donnant la vie,
Et de plaire par là, même à Rome aſſervie,

Cependant

Cependant que forcé d'épargner ſon rival,
Auſſi-bien que Pompée, il vous voudra du mal.
Il faut le délivrer du péril, et du crime,
Aſſurer ſa puiſſance, et ſauver ſon eſtime ;
Et du parti contraire en ce grand Chèf détruit,
Prendre ſur vous la honte, et lui laiſſer le fruit.
C'èſt-là mon ſentiment, ce doit être le vôtre,
Par-là vous gagnez l'un, et ne craignez plus l'autre ;
Mais, ſuivant d'Achillas le conſeil hazardeux,
Vous n'en gagnez aucun, et les perdez tous deux.
Ptol. N'examinons donc plus la juſtice des cauſes ;
Et cédons au torrent qui roule toutes choſes.
Je pâſſe au plus de voix ; et, de mon ſentiment,
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Aſſez et trop long-tems l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'étoit-être plus qu'homme,
Abattons ſa ſuperbe avec ſa liberté,
Dans le ſang de Pompée éteignons ſa fièrté,
Tranchons l'unique eſpoir où tant d'orgueil ſe fonde ;
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde ;
Secondons le deſtin qui les veut mettre aux fèrs ;
Et prêtons-lui la main pour venger l'univèrs.
Rome, tu ſerviras, et ces Rois que tu braves,
Et que ton inſolence ôſe traiter d'eſclaves,
Adoreront Céſar avec moins de douleur,
Puiſqu'il ſera ton maître, auſſi bien que le leur.
Allez donc, Achillas, allez avec Septime,
Nous immortaliſer par cet illuſtre crime ;
Qu'il plaiſe au Cièl, ou non, laiſſez-m'en le ſouci,
Je croi qu'il veut ſa mort, puiſqu'il l'amène ici.
Ach. Seigneur, je crois tout juſte alors qu'un Roi l'ordonne.
Ptol. Allez, et hâtez-vous d'aſſurer ma couronne ;
Et vous reſſouvenez que je mets en vos mains
Le deſtin de l'Egypte, et celui des Romains.

SCENE

SCENE II.

Ptolomée, Photin.

Ptol. PHOTIN, ou je me trompe, ou ma ſoeur èſt déçue,
De l'abord de Pompée elle eſpère autre iſſue ;
Sachant que de mon père il a le teſtament,
Elle ne doute point de ſon couronnement ;
Elle ſe croit déja ſouveraine maîtreſſe
D'un ſcèptre partagé que ſa bonté lui laiſſe ;
Et, ſe promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trône en ſon ame elle prend la moitié,
Où de ſon vain orgueil les cendres rallumés
Pouſſent déjà dans l'air de nouvelles fumées.
Photin. Seigneur, c'èſt un motif que je ne diſois pas,
Qui devoit de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugeroit de la ſoeur, et du frère,
Suivant le teſtament du feu Roi votre père,
Son hôte et ſon ami, qui l'en daigna ſaiſir ;
Jugez après cela de votre déplaiſir.
Ce n'èſt pas que je veuille, en vous parlant contre elle,
Rompre les ſacrés noeuds d'une amour fraternelle ;
Du trône, et non du coeur, je la veux éloigner ;
Car c'èſt ne régner pas qu'être deux a régner.
Un Roi qui s'y réſout èſt mauvais politique,
Il détruit ſon pouvoir quand il le communique ;
Et les raiſons d'état .... Mais, Seigneur, la voici.

SCENE III.

Ptolomée, Cleopatre, Photin.

Cleop. SEIGNEUR, Pompée arrive, et vous êtes ici !
Ptol. J'attens dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas et Septime.
Cleop. Quoi ! Septime à Pompée ! A Pompée Achillas !

Ptol.

Ptol. Si ce n'èſt aſſez d'eux, allez, ſuivez leurs pas.
Cleop. Donc, pour le recevoir c'èſt trop que de vous-même ?
Ptol. Ma ſoeur, je dois garder l'honneur du diadême.
Cleop. Si vous en portez un, ne vous en ſouvenez
Que pour baiſer la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux piéds d'un ſi grand homme.
Ptol. Au ſortir de Pharſale èſt-ce ainſi qu'on le nomme ?
Cleop. Fût-il dans ſon malheur de tous abandonné,
Il èſt toujours Pompée, et vous a couronné.
Ptol. Il n'en èſt plus que l'ombre, et couronna mon père,
Dont l'ombre, et non pas moi, lui doit ce qu'il eſpère.
Il peut aller, s'il veut, deſſus ſon monument
Recevoir ſes devoirs, et ſon remerciment.
Cleop. Après un tel bienfait, c'èſt ainſi qu'on le traite!
Ptol. Je m'en ſouviens, ma ſoeur, et je ſa defaite.
Cleop. Vous la voyez de vrai, mais d'un oeil de mépris.
Ptol. Le tems de chaque choſe ordonne et fait le prix ;
Vous qui l'eſtimez tant, allez lui rendre hommage.
Mais ſongez qu'au port même il peut faire naufrage.
Cleop. Il peut faire naufrage, et même dans le port !
Quoi ? Vous auriez ôſé lui préparer la mort ?
Ptol. J'ai fait ce que les Dieux m'ont inſpiré de faire;
Et que pour mon état j'ai jugé néceſſaire.
Cleop. Je ne le vois que trop, Photin et ſes pareils
Vous ont empoiſonné de leurs lâches conſeils ;
Ces âmes que le Ciël ne forma que de boue . . .
Photin. Ce ſont de nos conſeils, oui, Madame, et j'avoue . . .
Cleop. Photin, je parle au Roi, vous répondrez pour tous
Quand je m'abaiſſerai juſqu'à parler à vous.
Ptol. à Photin. Il faut un peu ſouffrir de cette humeur hautaine,
Je ſai votre innocence, et je connois ſa haine ;
Ecoutez, c'èſt ma ſoeur, ſans lui repartir.

Cleop.

Cleop. Ah! S'il èſt encore tems de vous en repentir,
Affranchiſſez-vous d'eux, et de leur tyrannie,
Rappellez la vertu par leurs conſeils bannie,
Cette haute vertu, dont le Ciel et le ſang
Enflent toujours les coeurs de ceux de notre rang.
Ptol. Quoi! D'un frivole eſpoir déjà préoccupée,
Vous me parlez en Reine en parlant de Pompée;
Et d'un faux zèle ainſi votre orgueil revêtu
Fait agir l'intérêt ſous le nom de vertu!
Confeſſez-le, ma ſoeur, vous ſauriez vous en taire,
N'étoit le teſtament du feu Roi notre père,
Vous ſavez qu'il le garde.
Cleop. Et vous ſaurez auſſi
Que la ſeule vertu me fait parler ainſi;
Et que ſi l'intérêt m'avoit préoecupée,
J'agirois pour Céſar, et non pas pour Pompée.
Apprenez un ſécrèt que je voulois câcher,
Et ceſſez déformais de me rien reprocher.
Quand ce peuple inſolent qu'enferme Aléxandrie
Fit quitter au feu Roi ſon trône et ſa patrie,
Et que juſque dans Rome il alla du ſénat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
Il nous mena tous deux pour toucher ſon courage,
Vous, aſſez jeune encore, moi, déjà dans un âge,
Où ce peu de beauté que m'ont donné les Cieux
D'un aſſez vif éclat feſoit briller mes yeux.
Céſar en fut épris, et du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais voyant contre lui le ſénat irrité,
Il fit agir Pompée, et ſon autorité.
Ce dernier nous ſervit à ſa ſeule prière,
Qui de leur amitié fût la preuve dernière,
Vous en ſavez l'effet, et vous en jouiſſez;
Mais pour un tel amant ce ne fut pas aſſez.
Après avoir pour nous employé ce grand homme,
Qui nous gagna ſoudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut féconder les efforts;
Et nous ouvrant ſon coeur, nous ouvrit ſes tréſors.
Nous eûmes de ſes feux, encore en leur naiſſance,
Et les nerfs de la guerre, et ceux de la puiſſance;

Et

Et les mille talens qui lui ſont encore dus,
Remirent en nos mains tous nos états perdus.
Le Roi qui s'en ſouvint à ſon heure fatale,
Me laiſſa, comme à vous, la Dignité Royale ;
Et par ſon teſtament il vous fit cette loi,
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.
C'èſt ainſi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
Vous appellez faveur ce qui n'èſt que juſtice ;
Et l'ôſez accuſer d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit, il me rend la moitié.

Ptol. Certes, ma ſoeur, le conte èſt fait avec adreſſe.

Cleop. Céſar viendra bien-tôt, et j'en ai lettre expreſſe ;
Et peut-être aujourd'hui vos yeux ſeront témoins
De ce que votre eſprit s'imagine le moins.
Ce n'èſt pas ſans ſujet que je parlois en Reine,
Je n'ai reçu de vous que mépris et que haine,
Et de ma part du ſcèptre indigne raviſſeur,
Vous m'avez plus traitée en eſclave, qu'en ſoeur ;
Même pour éviter des effets plus ſiniſtres,
Il m'a fallu flatter vos inſolens miniſtres,
Dont j'ai craint juſqu'ici le fèr, ou le poiſon ;
Mais Pompée, ou Céſar m'en va faire raiſon ;
Et, quoiqu'avec Photin, Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne :
Cependant mon orgueil vous laiſſe à démêler
Quel étoit l'intérêt qui me feſoit parler.

SCENE IV.

Ptolomée, Photin.

Ptol. QUE dites-vous, ami, de cette âme orgueilleuſe ?

Photin. Seigneur, cette ſurpriſe èſt pour moi merveilleuſe,
Je n'en ſai que penſer, et mon coeur étonné
D'un ſécrèt que jamais il n'auroit ſoupçonné,
Inconſtant et confus dans ſon incertitude,
Ne ſe réſout à rien qu'avec inquiétude.

Ptol.

Ptol. Sauverons-nous Pompée ?
Photin. Il faudroit faire effort,
Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.
Cléopatre vous hait, elle èst fière, elle èst belle,
Et, si l'heureux Césaar a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée èst l'unique présent
Qui vous fasse contre elle un rempart suffisant.
Ptol. Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.
Photin. Son artifice èst peu contre un si grand service.
Ptol. Mais, si tout grand qu'il èst, il céde à ses appas ?
Photin. Il la faudra flatter, mais ne m'en croyez pas ;
Et, pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
Consultez-en encore Achillas et Septime.
Ptol. Allons donc les voir faire, et montons à la tour ;
Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Cléopatre, Charmion.

Cleop. JE l'aime, mais l'éclat d'une si belle flamme,
Quelque brillant qu'il soit, n'éblouit point mon âme ;
Et toujours ma vertu retrace dans mon coeur
Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.
Aussi qui l'ôse aimer porte une âme trop haute,
Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute ;

Et je le traiterois avec indignité,
Si j'aſpirois à lui par une lâcheté.
Char. Quoi ! Vous aimez Céſar ; et ſi vous étiez crue,
L'Egypte pour Pompée armeroit à ſa vûe,
En prendroit la défenſe ; et, par un prompt ſecours,
Du deſtin de Pharſale arrêteroit le cours !
L'amour certes ſur vous a bien peu de puiſſance.
Cleop. Les princes ont cela de leur haute naiſſance.
Leur âme dans leur ſang prend des impreſſions
Qui deſſous leur vertu rangent leurs paſſions,
Leur généroſité ſoumet tout à leur gloire,
Tout eſt illuſtre en eux, quand ils daignent ſe croire ;
Et ſi le peuple y voit quelques déréglemens,
C'eſt quand l'avis d'autrui corrompt leur ſentimens.
Ce malheur, de Pompée achève la ruine,
Le Roi l'eût ſecouru, mais Photin l'aſſaſſine ;
Il croit cette âme baſſe, et ſe montre ſans foi ;
Mais s'il croyoit la ſienne, il agiroit en Roi.
Char. Ainſi donc de Céſar l'amante, et l'ennemie...
Cleop. Je lui garde ma flamme exempte d'infamie,
Un coeur digne de lui.
Char. Vous poſſédez le ſien ?
Cleop. Je crois le poſſéder.
Char. Mais le ſavez-vous bien ?
Cleop. Apprens qu'une Princeſſe, aimant ſa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, eſt ſûre d'être aimée,
Et que les plus beaux feux dont ſon coeur ſoit épris,
N'ôſeroient l'expoſer aux hontes d'un mépris.
Notre ſéjour à Rome enflamma ſon courage,
Là j'eus de ſon amour le premier témoignage ;
Et depuis, juſqu'ici chaque jour ſes couriers
M'apportent en tribut ſes voeux et ſes lauriers.
Par tout, en Italie, aux Gaules, en Eſpagne,
La fortune le ſuit, et l'amour l'accompagne ;
Son bras ne dompte point de peuples, ni de lieux,
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux ;
Et de la même main dont il quitte l'épée,
Fumante encore du ſang des amis de Pompée,

Il trace des ſoupirs, et d'un ſtile plaintif
Dans ſon champ de victoire il ſe dit mon captif.
Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharſale ;
Et ſi ſa diligence à ſes feux èſt égale,
Ou plutôt ſi la mèr ne s'oppoſe à ſes feux,
L'Egypte le va voir me préſenter ſes voeux.
Il vient, ma Charmion, juſques dans nos murailles
Chercher auprès de moi le prix de ſes batailles,
M'offrir toute ſa gloire, et ſoumettre à mes loix
Ce coeur, et cette main qui commandent aux Rois ;
Et ma rigueur mêlée aux faveurs de la guèrre
Feroit un malheureux du maître de la terre.

Char. J'ôſerois bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas,
Et que le grand Céſar n'a rien qui l'importune,
Si vos ſeules rigueurs ont droit ſur ſa fortune.
Mais quelle èſt votre attente, et que prétendez-vous,
Puiſque d'une autre femme il èſt déjà l'époux,
Et qu'avec Calphurnie un paiſible hyménée
Par des liens ſacrés tient ſon âme enchaînée ?

Cleop. Le divorce aujourd'hui ſi commun aux Romains
Peut rendre en ma faveur tous ces obſtacles vains ;
Céſar en fait l'uſage et la cérémonie,
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

Char. Par cette même voie il pourra vous quitter.

Cleop. Peut-être mon bonheur ſaura mieux l'arrêter,
Peut-être mon amour aura quelque avantage,
Qui ſaura mieux que moi ménager ſon courage.
Mais laiſſons au hazard ce qui peut arriver,
Achevons cet hymen, s'il ſe peut achever,
Ne durât-il qu'un jour, ma gloire èſt ſans ſeconde
D'être du moins un jour la maitreſſe du monde.
J'ai de l'ambition, et ſoit vice, ou vertu,
Mon coeur ſous ſon fardeau veut bien être abattu,
J'en aime la chaleur, et la nomme ſans ceſſe
La ſeule paſſion digne d'une Princèſſe.
Mais je veux que la gloire anime ſes ardeurs,
Qu'elle mène ſans honte au faîte des grandeurs ;
Et je la déſavoue, alors que ſa manie
Nous préſente le trône avec ignominie.

Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encore Pompée, et ſuivre mon devoir.
Ne pouvant rien de plus pour ſa vertu ſéduite,
Dans mon âme en ſécrèt je l'exhorte à la fuite ;
Et voudrois qu'un orage écartant ſes vaiſſeaux
Malgré lui l'enlevât aux mains de ſes bourreaux.
Mais voici de retour le fidèle Achorée,
Par qui j'en apprendrai la nouvelle aſſurée.

SCENE II.

Cléopatre, Achorée, Charmion.

Cleop. EN èſt-ce déjà fait, et nos bords malheureux
Sont-ils déjà ſouillés d'un ſang ſi généreux ?
Ach. Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage,
J'ai vû la trahiſon, j'ai vû toute ſa rage,
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le ſort,
J'ai vu dans ſon malheur la gloire de ſa mort ;
Et, puiſque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez, et plaignez ſon trépas.
Ses trois vaiſſeaux en rade avoient mis voiles bas,
Et, voyant dans le port, préparer nos galères,
Il croyoit que le Roi touché de ſes miſères,
Par un beau ſentiment d'honneur et de devoir,
Avec toute ſa cour le venoit recevoir.
Mais voyant que ce Prince, ingrat à ſes mérites,
N'envoyoit qu'un eſquif rempli de ſatellites,
Il ſoupçonne auſſi-tôt ſon manquement de foi,
Et ſe laiſſe ſurprendre à quelque peu d'effroi.
Enfin voyant nos bords et notre flotte en armes,
Il condamne en ſon coeur ces indignes alarmes,
Et réduit tous les ſoins d'un ſi preſſant ennui
A ne hazarder pas Cornélie avec lui.
N'expoſons, lui dit-il, *que cette ſeule tête,*
A la reception que l'Egypte m'apprête ;
Et, tandis que moi ſeul j'en courrai le danger,
Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Le Roi Juba nous garde une foi plus ſincère,
Chez lui tu trouveras, et mes fils, et ton père ;

Mais

Mais quand tu les verrois descendre chez Pluton,
Ne désespère point du vivant de Caton.
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste,
Septime se présente, et, lui tendant la main,
Le salue Empereur en langage Romain ;
Et, comme député de ce jeune monarque,
Passez, Seigneur, dit-il, *passez dans cette barque,*
Les sables et les bancs cachés dessous les eaux
Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux.
Ce héros voit la fourbe, et s'en moque dans l'âme,
Il reçoit les adieux des siens, et de sa femme,
Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit les états.
La même Majesté sur son visage empreinte,
Entre ces assassins montre un esprit sans crainte,
Sa vertu toute entière à la mort le conduit ;
Son affranchi Philippe est le seul qui le suit,
C'est de lui que j'ai su ce que je viens de dire ;
Mes yeux ont vu le reste, et mon coeur en soupire ;
Et croit que César même à de si grands malheurs
Ne pourra refuser des soupirs, et des pleurs.

Cleop. N'épargnez pas les miens, achevez, Achorée,
L'histoire d'une mort que j'ai déja pleurée.

Ach. On l'amène, et du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Si-tôt qu'on a pris terre, on l'invite à descendre,
Il se lève, et soudain, pour signal Achillas
Derriére ce héros tirant son coutelas,
Septime et trois des siens, lâches enfans de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme ;
Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,
De ces quatre enragés admire la fureur.

Cleop. Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,
Si vous vengez sa mort, Dieux, épargnez nos villes,
N'imputez rien aux lieux, reconnoissez les mains,
Le crime de l'Egypte est fait par des Romains.
Mais que fait et que dit ce généreux courage ?

Ach. D'un des pans de sa robe il couvre son visage,

A ſon mauvais deſtin en aveugle obéit ;
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'oeil contre une telle offenſe,
Il ne ſemble implorer ſon aide ou ſa vengeance.
Aucun gémiſſement à ſon coeur échappé
Ne le montre en mourant digne d'être frappé,
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau ſa vie, et ce qu'on dira d'elle ;
Et tient la trahiſon que le Roi leur preſcrit
Trop au-deſſous de lui pour y prêter l'eſprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainſi ſon luſtre ;
Et ſon dernier ſoupir eſt un ſoupir illuſtre,
Qui, de cette grande âme achevant les deſtins,
Etale tout Pompée aux yeux des aſſaſſins.
Sur les bords de l'eſquif ſa tête enfin panchée,
Par le traître Septime indignement tranchée,
Paſſe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainſi qu'un grand trophée après de grands combats.
On deſcend, et pour comble à ſa noire avanture,
On donne à ce héros la mer pour ſépulture ;
Et le tronc ſous les flots roule dorénavant,
Au gré de la fortune, et de l'onde, et du vent.
La triſte Cornélie, à cet affreux ſpectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obſtacle,
Défend ce chèr époux de la voix et des yeux,
Puis, n'eſpérant plus rien, lève les mains aux cieux ;
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans ſa galère évanouie, ou morte.
Les ſiens en ce déſaſtre, à force de ramer,
L'éloignent de la rive, et regagnent la mer ;
Mais ſa fuite eſt mal ſûre, et l'infame Septime
Qui ſe voit dérober la moitié de ſon crime,
Afin de l'achever prend ſix vaiſſeaux au port,
Et pourſuit ſur les eaux Pompée après ſa mort.
Cependant Achillas porte au Roi ſa conquête,
Tout le peuple tremblant en détourne la tête,
Un effroi général offre à l'un ſous ſes pas
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas,
L'autre entend le tonnèrre, et chacun ſe figure
Un déſordre ſoudain de toute la nature,

Tant

Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugemens,
Préſente à leur terreur l'excès des châtimens.
Philippe d'autre part, montrant ſur le rivage
Dans une âme ſervile un généreux courage,
Examine d'un oeil et d'un ſoin curieux
Où les vagues rendront ce depôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre,
Et d'un peu de pouſſière élever un tombeau
A celui qui du monde eut le ſort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on pourſuit Cornélie,
On voit d'ailleurs Céſar venir de Theſſalie,
Une flotte paroît qu'on a peine à compter...
Cleop. C'eſt lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchans, voici venir la foudre,
Cléopatre a dequoi vous mettre tous en poudre;
Céſar vient, elle eſt Reine, et Pompée eſt vengé,
La tyrannie eſt bas, et le ſort a changé.
Admirons cependant le deſtin des grands hommes,
Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous ſommes.
Ce Prince d'un ſénat maître de l'univers,
Dont le bonheur ſembloit au-deſſus du revers,
Lui que ſa Rome a vu plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la terre;
Et qui voyoit encore en ces derniers hazards
L'un et l'autre conſul ſuivre ſes étendards,
Si-tôt que d'un malheur ſa fortune eſt ſuivie,
Les monſtres de l'Egypte ordonnent de ſa vie;
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres ſouverains d'un ſi noble deſtin;
Un Roi qui de ſes mains a reçu la couronne,
A ces peſtes de cour lâchement l'abandonne:
Ainſi finit Pompée, et peut-être qu'un jour
Céſar éprouvera même ſort à ſon tour.
Rendez l'augure faux, Dieux, qui voyez mes larmes,
Et ſecondez par tout, et mes voeux, et ſes armes.
Char. Madame, le Roi vient qui pourra vous ouir.

SCENE

SCENE III.

Ptolomée, Cléopatre, Charmion.

Ptol. SAVEZ-VOUS le bonheur dont nous allons jouir,
Ma ſoeur ?
Cleop. Oui, je le ſai, le grand Céſar arrive,
Sous les loix de Photin je ne ſuis plus captive.
Ptol. Vous haïſſez toujours ce fidèle ſujet.
Cleop. Non, mais en liberté je ris de ſon projet.
Ptol. Quel projet feſoit-il dont vous puſſiez vous plaindre ?
Cleop. J'en ai ſouffert beaucoup ; et j'avois plus à craindre.
Un ſi grand politique eſt capable de tout,
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il réſout.
Ptol Si je ſuis ſes conſeils, j'en connois la prudence.
Cleop. Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.
Ptol. Pour le bien de l'état tout eſt juſte en un Roi.
Cleop. Ce genre de juſtice eſt à craindre pour moi ;
Après ma part du ſcéptre à ce titre uſurpée,
Il en coûte la vie, et la tête à Pompée.
Ptol. Jamais un coup d'état ne fut mieux entrepris,
Le voulant ſecourir, Céſar nous eût ſurpris,
Vous voyez ſa viteſſe, et l'Egypte troublée,
Avant qu'être en défenſe, en ſeroit accablée.
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Offrir en ſureté mon trône, et votre coeur.
Cleop. Je ferai mes préſens, n'ayez ſoin que des vôtres ;
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.
Ptol. Les vôtres ſont les miens, étant de même ſang.
Cleop. Vous pouvez dire encore étant de même rang,
Etant Rois l'un et l'autre ; et toutefois je penſe
Que nos deux intérêts ont quelque différence.
Ptol. Oui, ma ſoeur, car l'état dont mon coeur eſt content,
Sur quelques bords du Nil à grand peine s'étend ;

Mais

Mais Céſar à vos loix ſoumettant ſon courage,
Vous va faire régner ſur le Gange et le Tage.
Cleop. J'ai de l'ambition, mais je la ſai régler,
Elle peut m'éblouir, et non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange,
Je connois ma portée, et ne prens point le change.
Ptol. L'occaſion vous rit, et vous en uſurez.
Cleop. Si je n'en uſe bien, vous m'en accuſerez.
Ptol. J'en eſpère beaucoup, vû l'amour qui l'engage.
Cleop. Vous la craignez peut-être encore davantage ;
Mais quelque occaſion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui,
Je ne garde pour vous ni haine, ni colère,
Et je ſuis bonne ſoeur, ſi vous n'êtes bon frère.
Ptol. Vous montrez cependant un peu bien du mépris.
Cleop. Le tems de chaque choſe ordonne et fait le prix.
Ptol. Votre façon d'agir le fait aſſez connoître.
Cleop. Le grand Céſar arrive, et vous avez un maître.
Ptol. Il l'èſt de tout le monde, et je l'ai fait le mien.
Cleop. Allez lui rendre hommage, et j'attendrai le ſien,
Allez, ce n'èſt pas trop pour lui que de vous-même,
Je garderai pour vous l'honneur du diadême.
Photin vous vient aider à le bien recevoir,
Conſultez avec lui quel èſt votre devoir.

SCENE IV.

Ptolomée, Photin.

Ptol. J'AI ſuivi tes conſeils, mais plus je l'ai flattée,
Et plus dans l'inſolence elle s'èſt emportée,
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignités,
Je m'allois emporter dans les extrêmités ;
Mon bras dont ſes mépris forçoient la retenue
N'eût plus conſidéré Céſar, ni ſa venue,

Et

Et l'eût miſe en état, malgré tout ſon appui,
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.
L'arrogante ! A l'ouir, elle èſt déjà ma Reine ;
Et ſi Céſar en croit ſon orgueil et ſa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle èſt ſon chèr objèt,
De ſon frère et ſon Roi je deviens ſon ſujèt.
Non, non, prévenons-la, c'èſt foibleſſe d'attendre
Le mal qu'on voit venir, ſans vouloir s'en défendre,
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner,
Otons-lui les moyens de plaire, et de regner ;
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades
Mon ſcèptre ſoit le prix d'une de ſes oeillades.

Photin. Seigneur, ne donnez point de prétexte à Céſar
Pour attacher l'Egypte aux pompes de ſon char.
Ce coeur ambitieux qui, par toute la tèrre,
Ne cherche qu'a porter l'eſclavage et la guèrre,
Enflé de ſa victoire, et des reſſentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amans,
Quoique vous ne rendiez que juſtice à vous-même,
Prendroit l'occaſion de venger ce qu'il aime,
Et pour s'aſſujettir, et vos états, et vous,
Imputeroit à crime un ſi juſte courroux.

Ptol. Si Cléopatre vit, s'il la voit, elle èſt Reine.

Photin. Si Cléopatre meurt, votre perte èſt certaine.

Ptol. Je perdrai qui me perd, ne pouvant me ſauver.

Photin. Pour la perdre avec joie il faut vous conſerver.

Ptol. Quoi ? Pour voir ſur ſa tête éclater ma couronne ?
Scèptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Paſſe, paſſe plutôt en celle du vainqueur.

Photin. Vous l'arracherez mieux de celle d'une ſoeur.
Quelques feux que d'abord il lui faſſe paroître,
Il partira bientôt, et vous ſerez le maître.
L'amour à ſes pareils ne donne point d'ardeur
Que ne cède aiſément aux ſoins de leur grandeur :
Il voit encore l'Afrique et l'Eſpagne occupées
Par Juba, Scipion, et les jeunes Pompées ;
Et le monde à ſes loix n'èſt point aſſujetti,
Tant qu'il verra durer ces reſtes du parti.

Au

Au ſortir de Pharſale un ſi grand Capitaine
Sauroit mal ſon métier, s'il laiſſoit prendre haleine ;
Et s'il donnoit loiſir à des coeurs ſi hardis
De relever du coup dont ils ſont étourdis.
S'il les vainct, s'il parvient où ſon déſir aſpire,
Il faut qu'il aille à Rome établir ſon Empire,
Jouir de ſa fortune, et de ſon attentat,
Et changer à ſon gré la forme de l'état :
Jugez durant ce tems ce que vous pourrez faire.
Seigneur, voyez Céſar, forcez-vous à lui plaire,
En lui déférant tout, veuillez vous ſouvenir
Que les événemens regleront l'avenir.
Remettez en ſes mains, trône, ſceptre, couronne ;
Et, ſans en murmurer, ſouffrez qu'il en ordonne.
Il en croira ſans doute ordonner juſtement
En ſuivant du feu Roi l'ordre et le teſtament ;
L'importance d'ailleurs de ce dernier ſervice
Ne permet pas d'en craindre une entière injuſtice :
Quoiqu'il en faſſe enfin, feignez d'y conſentir,
Louez ſon jugement, et laiſſez-le partir.
Après, quand nous vérrons le tems propre aux vengeances,
Nous aurons et la force, et les intelligences :
Juſques-là réprimez ces tranſports violens
Qu'excitent d'une ſoeur les mépris inſolens ;
Les bravades enfin ſont des diſcours frivoles,
Et qui ſonge aux effets néglige les paroles.

Ptol. Ah ! Tu me rens la vie, et le ſcèptre à la fois ;
Un ſage conſeiller èſt le bonheur des Rois.
Cher appui de mon trône, allons, ſans plus attendre,
Offrir tout à Céſar, afin de tout reprendre,
Avec toute ma flotte allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs ſéduire ſon pouvoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Charmion, Achorée.

Char. OUI, tandis que le Roi va lui-même en perſonne
Juſqu'aux piéds de Céſar proſterner ſa couronne,
Cléopatre s'enferme en ſon apartement ;
Et, ſans s'en émouvoir, attend ſon compliment.
Comment nommerez-vous une humeur ſi hautaine ?
Ach. Un orgueil noble et juſte, et digne d'une Reine,
Qui ſoutient avec coeur et magnanimité
L'honneur de ſa naiſſance et de ſa dignité.
Lui pourrai-je parler ?
Char. Non, mais elle m'envoie
Savoir à cet abord ce qu'on a vu de joie,
Ce qu'à ce beau préſent Céſar a témoigné,
S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné,
S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire,
Ce qu'à nos aſſaſſins enfin il a pu dire.
Ach. La tête de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas ſujèt d'être fort ſatisfaits.
Je ne ſai ſi Céſar prendroit plaiſir à feindre,
Mais pour eux juſqu'ici je trouve lieu de craindre ;
S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal ſervi.
Vous l'avez vû partir, et moi je l'ai ſuivi.
Ses vaiſſeaux en bon ordre ont éloigné la ville,
Et pour joindre Céſar n'ont avancé qu'un mile,
Il venoit, pleine voile, et ſi dans les hazards
Il éprouva toujours pleine faveur de Mars,
Sa flotte qu'à l'envi favoriſoit Neptune
Avoit le vent en poupe ainſi que ſa fortune.
Dès le premier abord notre prince étonné
Ne s'eſt plus ſouvenu de ſon front couronné,

Sa

Sa frayeur a paru ſous ſa fauſſe allégrèſſe,
Toutes ſes actions ont ſenti la baſſeſſe,
J'en ai rougi moi-même, et me ſuis plaint à moi
De voir là Ptolomée, et n'y voir point de Roi ;
Et Céſar, qui liſoit ſa peur ſur ſon viſage,
Le flattoit par pitié pour lui donner courage.
Lui d'une voix tombante offrant ce don fatal,
Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, *de rival* ;
Ce que n'ont pu les Dieux dans votre Theſſalie.
Je vais mettre en vos mains Pompée, et Cornelie,
En voici déja l'un, et pour l'autre, elle fuit,
Mais avec ſix vaiſſeaux un des miens la pourſuit.
A ces mots Achillas découvre cette tête,
Il ſemble qu'à parler encore elle s'apprête,
Qu'à ce nouvel affront un reſte de chaleur
En ſanglots mal formés éxhale ſa douleur.
Sa bouche encore ouverte et ſa vue égarée
Rappellent ſa grande âme à peine ſéparée ;
Et ſon courroux mourant fait un dernier effort
Pour reprocher aux Dieux ſa défaite et ſa mort.
Céſar à cet aſpect, comme frappé du foudre,
Et comme ne ſachant que croire, ou que réſoudre,
Immobile, et les yeux ſur l'objet attachés,
Nous tient aſſez long-tems ſes ſentimens cachés ;
Et je dirai, ſi j'ôſe en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la nature,
Quelque maligne joie en ſon coeur s'élevoit,
Dont ſa gloire indignée à peine le ſauvoit.
L'aiſe de voir la terre à ſon pouvoir ſoumiſe
Chatouilloit malgré lui ſon âme avec ſurpriſe ;
Et de cette douceur ſon eſprit combattu
Avec un peu d'effort raſſuroit ſa vertu.
S'il aime ſa grandeur, il hait la perfidie,
Il ſe juge en autrui, ſe tâte, s'étudie,
Examine en ſécrèt ſa joie, et ſes douleurs,
Les balance, choiſit, laiſſe couler des pleurs ;
Et forçant ſa vertu d'être encore la maitreſſe,
Se montre généreux par un trait de foibleſſe.
Enſuite il fait ôter ce préſent de ſes yeux,
Leve les mains enſemble et les regards aux Dieux,

Lâche deux ou trois mots contre cette inſolence,
Puis tout triſte et penſif il s'obſtine au ſilence ;
Et même à ſes Romains ne daigne repartir
Que d'un regard farouche, et d'un profond ſoupir.
Enfin ayant pris tèrre avec trente cohortes,
Il ſe ſaiſit du port, il ſe ſaiſit des portes,
Mèt des gardes par tout, et des ordres ſécrèts,
Fait voir ſa défiance ainſi que ſes regrèts,
Parle d'Egypte en maitre ; et de ſon adverſaire,
Non plus comme ennemi, mais comme ſon beau père.
Voilà ce que j'ai vu.

Char. Voilà ce qu'attendoit,
Ce qu'au juſte Oſiris la Reine demandoit.
Je vais bien la ravir avec cette nouvèlle,
Vous, continuez-lui ce ſervice fidèlle.

Ach. Qu'elle n'en doute point. Mais Céſar vient ; allez,
Peignez lui bien nos gens pâles et déſolés ;
Et, moi, ſoit que l'iſſue en ſoit douce, ou funeſte,
J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reſte.

SCENE II.

Céſar, Ptolomée, Lépide, Photin, Achorée, ſoldats Romains, ſoldats Egyptiens.

Ptol. SEIGNEUR, montez au trône, et commandez ici.

Céſar. Connoiſſez-vous Céſar de lui parler ainſi ?
Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le trône égal à l'infamie !
Certes Rome à ce coup pourroit bien ſe vanter
D'avoir eu juſte lieu de me pérſecuter,
Elle qui d'un même oeil les donne, et les dédaigne,
Qui ne voit rien aux Rois qu'elle aime, ou qu'elle craigne ;
Et qui verſe en nos coeurs avec l'âme, et le ſang,
Et la haine du nom, et le mépris du rang.
C'èſt ce que de Pompée il vous falloit apprendre,
S'il en eût aimé l'offre, il eût ſu s'en défendre ;

Et

Et le trône et le Roi ſe ſeroient ennoblis,
A ſoutenir la main qui les a rétablis.
Vous euſſiez pu tomber, mais tout couvert de gloire,
Votre chûte eût valu la plus haute victoire ;
Et ſi votre deſtin n'eût pu vous en ſauver,
Céſar eût pris plaiſir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une ſi noble envie ;
Mais quel droit aviez-vous ſur cette illuſtre vie ?
Que vous devoit ſon ſang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez reſpect au moindre des Romains.
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharſale ?
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis ſur eux, en ce dernier effort,
La puiſſance abſolue, et de vie, et de mort ?
Moi, qui n'ai jamais pu la ſouffrir à Pompée,
La ſouffrirai-je en vous ſur lui-même uſurpée ;
Et que de mon bonheur vous ayez abuſé,
Juſqu'à plus attenter que je n'aurois ôſé ?
De quel nom, après tout, penſez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du Souverain de Rome ;
Et qui ſur un ſeul chèf lui fait bien plus d'affront,
Que ſur tant de milliers ne fit le Roi de Pont ?
Penſez-vous que j'ignore, ou que je diſſimule,
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de ſcrupule ;
Et que, s'il m'eût vaincu, votre eſprit complaiſant
Lui feſoit de ma tête un ſemblable préſent ?
Graces à ma victoire, on me rend des hommages,
Où ma fuite eût reçu toutes ſortes d'outrages ;
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur,
Si Céſar en jouit, ce n'èſt que par bonheur.
Amitié dangereuſe, et redoutable zèle,
Que régle la fortune, et qui tourne avec elle !
Mais parlez, c'èſt trop être interdit et confus.

Ptol. Je le ſuis, il èſt vrai, ſi jamais je le fus,
Et vous-même avouerez que j'ai ſujèt de l'être.
Etant né ſouverain, je vois ici mon maître,
Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,
Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,
Je vois une autre cour ſons une autre puiſſance ;
Et ne puis plus agir qu'avec obéïſſance.

De votre ſeul aſpect je me ſuis vu ſurpris,
Jugez ſi vos diſcours raſſurent mes eſprits,
Jugez par quels moyens je puis ſortir d'un trouble
Que forme le reſpect, que la crainte redouble ;
Et ce que vous peut dire un Prince épouvanté
De voir tant de colère, et tant de majeſté.
Dans ces étonnemens dont mon âme eſt frappée
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me ſouvient pourtant que s'il fut notre appui,
Nous vous dumes dès-lors autant et plus qu'a lui.
Votre faveur pour nous éclata la première,
Tout ce qu'il fit après fut à votre prière :
Il émut le ſenat pour des Rois outragés,
Que ſans cette prière il auroit négligés.
Mais de ce grand ſénat les ſaintes ordonnances
Euſſent peu fait pour nous, Seigneur, ſans vos finances,
Par-là de nos mutins le feu Roi vint à bout ;
Et, pour en bien parler, nous vous devons le tout.
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
Juſqu'à ce qu'à vous même il ait ôſé ſe prendre ;
Mais de voyant ſon pouvoir de vos ſuccès jaloux
Paſſer en tyrannie, et s'armer contre vous...

Céſar. Tout beau, que votre haine en ſon ſang aſſouvie
N'aille point à ſa gloire, il ſuffit de ſa vie.
N'avancez rien ici que Rome ôſe nier ;
Et juſtifiez-vous ſans le calomnier.

Ptol. Je laiſſe donc aux Dieux à juger ſes penſées,
Et dirai ſeulement qu'en vos guèrres paſſées,
Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,
Tous nos voeux ont été pour vos proſpérités :
Que comme il vous traitoit en mortel adverſaire,
J'ai cru ſa mort pour vous un malheur néceſſaire,
Et que ſa haine injuſte augmentant tous les jours,
Juſque dans les enfers chercheroit du ſecours,
Ou qu'enfin, s'il tomboit deſſous votre puiſſance,
Il nous falloit pour vous craindre votre clemence ;
Et que le ſentiment d'un coeur trop généreux,
Uſant mal de vos droits vous rendit malheureux.
J'ai donc conſidéré qu'en ce péril extrême

Nous

Nous vous devions, Seigneur, ſervir malgré vous-même ;
Rt ſans attendre d'ordre en cette occaſion,
Mon zèle ardent l'a priſe à ma confuſion.
Vous m'en déſavouez, vous l'imputez à crime ;
Mais pour ſervir Céſar rien n'èſt illégitime.
J'en ai ſouillé mes mains pour vous en préſerver,
Vous pouvez en jouir, et le déſaprouver,
Et plus j'ai fait pour vous, plus l'action èſt noire,
Puiſque c'èſt d'autant plus vous immoler ma gloire ;
Et que ce ſacrifice offert par mon devoir
Vous aſſure la vôtre avec votre pouvoir.

Céſar. Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruſes
De mauvaiſes couleurs, et de froides excuſes.
Votre zèle étoit faux, ſi ſeul il redoutoit
Ce que le monde entier à pleins voeux ſouhaitoit,
Et s'il vous a donné ces craintes trop ſubtiles,
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guèrres civiles,
Où l'honneur ſeul m'engage, et que pour terminer,
Je ne veux que celui de vaincre, et pardonner ;
Où mes plus dangereux et plus grands adverſaires,
Si-tôt qu'ils ſont vaincus, ne ſont plus que mes frères ;
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre, et m'embraſſer.
O combien d'allégreſſe une ſi triſte guèrre
Auroit-elle laiſſé deſſus toute la tèrre,
Si Rome avoit pu voir marcher en même char,
Vainqueurs de leur diſcorde, et Pompée, et Céſar !
Voilà ces grands malheurs que craignoit votre zèle.
O crainte ridicule autant que criminèlle !
Vous craigniez ma clémence ! Ah ! N'ayez plus ce ſoin,
Souhaitez-la plutôt, vous en avez beſoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la juſtice,
Je m'apaiſerois Rome avec votre ſupplice,
Sans que ni vos reſpects, ni votre repentir,
Ni votre dignité vous pouſſent garantir,
Votre trône lui-même en ſeroit le théâtre :
Mais, voulant épargner le ſang de Cléopatre,

J'impute à vos flatteurs toute la trahiſon,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raiſon ;
Suivant les ſentimens dont vous ſerez capable,
Je ſerai vous tenir innocent ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des autels,
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels,
Par un prompt ſacrifice expiez tous vos crimes ;
Et, ſur-tout, penſez bien au choix de vos victimes.
Allez-y donner ordre ; et me laiſſez ici
Entretenir les miens ſur quelqu'autre ſouci.

SCENE III.

Céſar, Antoine, Lépide.

Céſar. ANTOINE, avez-vous vue cette Reine adorable ?

Ant. Oui, Seigneur, je l'ai vu, elle èſt incomparable,
Le Ciel n'a point encore par de ſi doux accords
Uni tant de vertus aux graces d'un beau corps,
Une majeſté douce épand ſur ſon viſage
De quoi s'aſſujettir le plus noble courage,
Ses yeux ſavent ravir, ſon diſcours ſait charmer ;
Et, ſi j'étois Céſar, je le voudrois aimer.

Céſar. Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

Ant. Comme n'ôſant la croire, et la croyant dans l'âme ;
Par un refus modeſte, et fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, et croit la mériter.

Céſar. En pourrai je être aimé ?

Ant. Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous ſeul attend ſon diadême,
Qui n'eſpére qu'en vous ! Douter de ſes ardeurs,
Vous qui pouvez la mettre au faîte des grandeurs !
Que votre amour ſans crainte à ſon amour prétende,
Au vainqueur de Pompée il faut que tout ſe rende ;
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des Rois,

Et,

Et, ſur tout, elle craint l'amour de Calphurnie ;
Mais l'une et l'autre crainte à votre aſpect bannie,
Vous ferez ſucceder un eſpoir aſſez doux,
Lorſque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

Céſar. Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon coeur les ſenſibles atteintes,
Allons, ne tardons plus.

Ant. Avant que de la voir,
Sachez que Cornelie eſt en votre pouvoir,
Septime vous l'amène orgueilleux de ſon crime ;
Et penſe auprès de vous ſe mettre en haute eſtime.
Dès qu'ils ont abordé, vos Chefs par vous inſtruits,
Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

Céſar. Qu'elle entre. Ah, l'importune et fâcheuſe nouvelle !
Qu'à mon impatience elle ſemble cruelle !
O Ciel ! et ne pourrai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reſte du jour ?

SCENE IV.

Céſar, Antoine, Lépide, Septime.

Sept. SEIGNEUR....

Céſar. Allez, Septime, allez vers votre maître,
Céſar ne peut ſouffrir la préſence d'un traître,
D'un Romain lâche aſſez pour ſervir ſous un Roi,
Après avoir ſervi ſous Pompée, et ſous moi.

SCENE V.

Cornélie, Céſar, Antoine, Lépide.

Cor. CESAR, car le deſtin que dans tes fers je brave,
Me fait ta priſonnière, et non pas ton eſclave ;

Et

Et tu ne prétens pas qu'il m'abatte le coeur,
Juſqu'à te rendre hommage, et te nommer Seigneur.
De quelque rude trait qu'il m'ôſe avoir frappée,
Veuve du jeune Craſſe, et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et, pour dire encore plus,
Romaine, mon courage èſt encore audeſſus ;
Et de tous les aſſauts que ſa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vu mourir Pompée, et ne l'ai pas ſuivi,
Et bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'ait ôté le ſecours, et du fèr, et des ondes,
Je dois rougir pourtant après un tel malheur
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire, et le deſtin m'en prive,
Pour croître mes malheurs, et me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre graces aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Céſar y commande, et non pas Ptolomée.
Hélas ! Et ſous quel aſtre, ô Cièl, m'as-tu formée,
Si je leur dois des voeux de ce qu'ils ont permi
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis ;
Et tombe entre leurs mains, plutôt qu'aux mains d'un Prince
Qui doit à mon époux ſon trône et ſa province ?
Céſar, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'èſt que l'effet du malheur qui me ſuit.
Je l'ai porté pour dot chèz Pompée et chèz Craſſe,
Deux fois du monde entier j'ai cauſé la diſgrace,
Deux fois de mon hymen le noeud mal aſſorti
A chaſſé tous les Dieux du plus juſte parti.
Heureuſe en mes malheurs, ſi ce triſte hyménée
Pour le bonheur de Rome à Céſar m'eût donnée ;
Et ſi j'euſſe avec moi porté dans ta maiſon
D'un aſtre envenimé l'invincible poiſon.
Car enfin n'attens pas que j'abaiſſe ma haine,
Je te l'ai déjà dit, Céſar, je ſuis Romaine ;
Et, quoique ta captive, un coeur comme le mien
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, et ſans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi ſeulement que je ſuis Cornélie.

Céſar. O d'un illuſtre époux noble et digne moitié,
Dont le courage étonne, et le ſort fait pitié !
Certes vos ſentimens ſont aſſez reconnoître
Qui vous donna la main, et qui vous donna l'être ;
Et l'on juge aiſément au coeur qui vous portez
Où vous êtes entrée, et de qui vous ſortez.
L'ame du jeune Craſſe, et celle de Pompée,
L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,
Le ſang des Scipions protecteur de nos Dieux,
Parlent par votre bouche, et brillent dans vos yeux ;
Et Rome dans ſes murs ne voit point de famille,
Qui ſoit plus honorée, ou de femme, ou de fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes Dieux,
Qu'Annibal eût bravés jadis ſans vos ayeux,
Que ce héros ſi chèr dont le Ciel vous ſépare
N'eût pas ſi mal connu la Cour d'un Roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi,
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi ;
Qu'il eût voulu ſouffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ſes ſoupçons, diſſipé ſes alarmes ;
Et qu'enfin m'attendant, ſans plus ſe défier,
Il m'eût donné moyen de me juſtifier.
Alors, foulant aux piéds la diſcorde, et l'envie,
Je l'euſſe conjuré de ſe donner la vie,
D'oublier ma victoire, et d'aimer un rival
Heureux d'avoir vaincu pour vivre ſon égal.
J'euſſe alors regagné ſon âme ſatisfaite,
Juſqu'à lui faire aux Dieux pardonner ſa défaite,
Il eût fait à ſon tour, en me rendant ſon coeur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puiſque par ſa perte à jamais ſans ſeconde
Le ſort a dérobé cette allégreſſe au monde,
Céſar s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cet illuſtre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté tout entière,
Seulement pour deux jours ſoyez ma priſonnière,
Afin d'être temoin comme après nos débats
Je chéris ſa memoire, et venge ſon trépas ;
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Theſſalie.

Je

Je vous laiſſe à vous-même, et vous quitte un moment.
Choiſiſſez-lui, Lépide, un digne apartement ;
Et qu'on l'honore ici, mais en Dame Romaine,
C'èſt-à-dire un peu plus qu'on n'honore la Reine.
Commandez, et chacun aura ſoin d'obéir.
Cor. O Cièl ! Que de vertus vous me faites haïr.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Ptolomée, Achillas, Photin.

Ptol. QUOI ! De la même main et de la même épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,
Septime, par Céſar indignement chaſſé,
Dans un tel déſèſpoir à vos yeux a paſſé ?
Ach. Oui, Seigneur, et ſa mort a dequoi vous apprendre
La honte qu'il prévient, et qu'il vous faut attendre.
Jugez quel èſt Céſar à ce courroux ſi lent.
Un moment pouſſe et rompt un tranſport violent,
Mais l'indignation qu'on prend avec étude
Augmente avec le tems, et porte un coup plus rude.
Ainſi n'eſpérez pas de le voir modéré,
Par adreſſe il ſe fâche après s'être aſſuré,
Sa puiſſance établie, il a ſoin de ſa gloire,
Il pourſuivoit Pompée, et chérit ſa mémoire ;
Et veut tirer à ſoi, par un courroux accort,
L'honneur de ſa vengeance, et le fruit de ſa mort.

Ptol.

Ptol. Ah ! Si je t'avois crû, je n'aurois pas de maître,
Je ſerois dans le trône où le Ciel m'a fait naître ;
Mais c'eſt une imprudence aſſez commune aux Rois,
D'écouter trop d'avis, et ſe tromper au choix.
Le deſtin les aveugle au bord du précipice,
Ou ſi quelque lumière en leur âme ſe gliſſe,
Cette fauſſe clarté, dont il les éblouit,
Les plonge dans un gouffre, et puis s'évanouit.
Photin. J'ai mal connu Céſar ; mais, puiſqu'en ſon eſtime
Un ſi rare ſervice eſt un énorme crime,
Il porte dans ſon flanc dequoi nous en laver,
C'eſt-là qu'eſt notre grace il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de ſouffrir ſans murmure,
D'attendre ſon départ pour venger cette injure,
Je ſai mieux conformer les remédes au mal ;
Juſtifions ſur lui la mort de ſon rival,
Et notre main alors également trempée,
Et du ſang de Céſar, et du ſang de Pompée,
Rome, ſans leur donner de titres différens,
Se croira par vous ſeul libre de deux tyrans.
Ptol. Oui, par-là ſeulement ma perte eſt évitable,
C'eſt trop craindre un tyranique j'ai fait redoutable,
Montrons que ſa fortune eſt l'oeuvre de nos mains,
Deux fois en même jour diſpoſons des Romains,
Faiſons leur liberté comme leur eſclavage.
Céſar, que tes exploits n'enflent plus ton courage,
Conſidére les miens, tes yeux en ſont témoins,
Pompée étoit mortel, et tu ne l'es pas moins,
Il pouvoit plus que toi, tu lui portois envie,
Tu n'as, non plus que lui, qu'une âme, et qu'une vie,
Et ſon ſort que tu plains te doit faire penſer
Que ton coeur eſt ſenſible, et qu'on peut le percer.
Tonne, tonne à ton gre, fais peur de ta juſtice,
C'eſt à moi d'apaiſer Rome par ton ſupplice,
C'eſt à moi de punir ta cruelle douceur,
Qui n'épargne en un Roi que le ſang de ſa ſoeur.
Je n'abandonne plus ma vie, et ma puiſſance
Au hazard de ſa haine, ou de ton inconſtance ;
Ne croi pas que jamais tu puiſſes à ce prix
Récompenſer ſa flamme, ou punir ſes mépris.

J'emploierai

J'emploierai contre toi de plus nobles maximes,
Tu m'as preſcrit tantôt de choiſir des victimes,
De bien penſer au choix, j'obéis, et je voi
Que je n'en puis choiſir de plus digne que toi,
Ni dont le ſang offert, la fumé, et la cendre,
Puiſſent mieux ſatisfaire aux mânes de ton gendre.
Mais ce n'èſt pas aſſez, amis, de s'irriter,
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter,
Toute cette chaleur èſt peut-être inutile,
Les ſoldats du tyran ſont maîtres de la ville,
Que pouvons-nous contre eux ; et, pour les prévenir,
Quel tems devons-nous prendre, et quel ordre tenir ?
Ach. Nous pouvons tout, Seigneur, en l'état où nous ſommes.
A deux milles d'ici vous avez ſix mille hommes,
Que depuis quelque jours, craignant des remuemens,
Je faiſois tenir prêts à tous événemens.
Quelques ſoins qu'ait Céſar, ſa prudence èſt déçûe,
Cette ville a ſous terre une ſécrète iſſue,
Par où fort aiſément on les peut cette nuit
Juſque dans le palais introduire ſans bruit :
Car contre ſa fortune aller à force ouverte,
Ce ſeroit trop courir vous-même à votre perte ;
Il nous le faut ſurprendre au milieu du feſtin,
Enyvré des douceurs de l'amour et du vin.
Tout le peuple èſt pour nous, tantôt à ſon entrée
J'ai remarqué l'horreur que ce peuple à montrée,
Lors qu'avec tant de faſte il a vu ſes faiſceaux
Marcher arrogamment, et braver nos drapeaux.
Au ſpectacle inſolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étinceloient de rage,
Je voyois ſa fureur à peine ſe dompter ;
Et, pour peu qu'on le pouſſe, il èſt prêt d'éclater.
Mais ſur tout, les Romains que commandoit Septime,
Preſſés de la terreur que ſa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux,
Le mépris qu'en leur chef ce ſuperbe a fait d'eux.
Ptol. Mais qui pourra de nous approcher ſa perſonne,
Si durant le feſtin ſa garde l'environne ?
Photin. Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains
Ont déjà reconnu des frères, des Germains,

Dont

Dont l'âpre déplaiſir leur a laiſſé paroître
Une ſoif d'immoler leur tyran à leur maître.
Ils ont donné parole, et peuvent mieux que nous
Dans les flancs de Céſar porter les premiers coups.
Son faux art de clémence, ou plutôt ſa folie,
Qui penſe gagner Rome en flattant Cornélie,
Leur donnera ſans doute un aſſez libre accès,
Pour de ce grand déſſein aſſurer le ſuccès.
Mais voici Cléopatre, agiſſez avec feinte,
Seigneur, et ne montrez que foibleſſe et que crainte.
Nous allons vous quitter, comme objèts odieux,
Dont l'aſpect importun offenſeroit ſes yeux.
Ptol. Allez, je vous rejoins.

SCENE II.

Ptolomée, Cléopatre, Achorée, Charmion.

Cleop. J'AI vu Céſar, mon frère,
Et de tout mon pouvoir combattu ſa colère.
Ptol. Vous êtes généreuſe, et j'avois attendu
Cet office de ſoeur que vous m'avez rendu.
Mais cet illuſtre amant vous a bien-tôt quittée.
Cleop. Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu lui-même appaiſer les débats,
Qu'avec nos citoyens ont eu quelque ſoldats ;
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre Empire ;
Et que le grand Céſar blâme votre action
Avec moins de courroux, que de compaſſion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques,
Qui n'inſpirent aux Rois que des moeurs tyranniques ;
Ainſi que la naiſſance ils ont les eſprits bas ;
En vain on les éleve à régir des états,
Un coeur né pour ſervir fait mal comme on commande,
Sa puiſſance l'accable alors quelle èſt trop grande ;
Et ſa main que le crime en vain fait redouter,
Laiſſe choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

Ptol. Vous dites vrai, ma ſoeur, et ces effèts ſiniſtres
Me font bien voir ma faute au choix de mes miniſtres.
Si j'avois écouté de plus nobles conſeils,
Je vivrois dans la gloire où vivent mes pareils,
Je mériterois mieux cette amitié ſi pure
Que pour un frère ingrat vous donne la nature,
Céſar embraſſeroit Pompée en ce palais,
Notre Egypte à la terre auroit rendu la paix ;
Et vérroit ſon Monarque encore à juſte titre,
Ami de tous les deux, et peut-être l'arbitre.
Mais puiſque le paſſé ne peut ſe révoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon coeur s'ôſe expliquer.
Je vous ai maltraitée, et vous êtes ſi bonne
Que vous me conſervez la vie et la couronne,
Vainquez-vous tout-à-fait ; et, par un digne effort,
Arrachez Achillas et Photin à la mort.
Elle leur èſt bien due, ils vous ont offenſée ;
Mais ma gloire en leur perte èſt trop intéreſſée :
Si Céſar les punit des crimes de leur Roi,
Toute l'ignominie en réjaillit ſur moi,
Il me punit en eux, leur ſupplice èſt ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juſte haine,
Dequoi peut ſatisfaire un coeur ſi généreux
Le ſang abject et vil de ces deux malheureux ?
Que je vous doive tout, Céſar cherche à vous plaire ;
Et vous pouvez d'un mot déſarmer ſa colere.
Cleop. Si j'avois en mes mains leur vie, et leur trépas,
Je les mépriſe aſſez pour ne m'en venger pas ;
Mais ſur le grand Céſar je puis fort peu de choſe,
Quand le ſang de Pompée à mes déſirs s'oppoſe.
Je ne me vante pas de pouvoir le flechir,
J'en ai déjà parlé, mais il a ſu gauchir ;
Et tournant le diſcours ſur une autre matière,
Il n'a ni refuſé, ni ſouffert ma prière.
Je veux bien toutefois encore m'y hazarder,
Mes efforts redoublés pourront mieux ſuccéder,
Et j'ôſe croire....
Ptol. Il vient ; ſouffrez que je l'évite,
Je crains que ma préſence à vos yeux ne l'irrite,
Que ſon courroux ému ne s'aigriſſe à me voir ;
Et vous agirez ſeule avec plus de pouvoir.

SCENE

SCENE III.

César, Cléopatre, Antoine, Lépide, Charmion, Achorée, Romains.

César. REINE, tout èſt paiſible, et la ville calmée,
Qu'un trouble aſſez léger avoit trop alarmée,
N'a plus à redouter le divorce inteſtin
Du ſoldat inſolent, et du peuple mutin.
Mais, ô Dieux ! Ce moment que je vous ai quittée
D'un trouble bien plus grand a mon âme agitée ;
Et ces ſoins importuns que m'arrachoient de vous
Contre ma grandeur même allumoient mon courroux.
Je lui voulois du mal de m'être ſi contraire,
De rendre ma préſence ailleurs ſi néceſſaire ;
Mais je lui pardonnois au ſimple ſouvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'èſt elle dont je tiens cette haute eſpérance
Qui flatte mes déſirs d'une illuſtre apparence,
Et fait croire à Céſar qu'il peut former des voeux,
Qu'il n'èſt pas tout-à-fait indigne de vos feux,
Et qu'il peut en prétendre une juſte conquête,
N'ayant plus que les Dieux au-deſſus de ſa tête.
Oui, Reine, ſi quelqu'un dans ce vaſte univers
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fèrs ;
S'il étoit quelque trône où vous pûſſiez paroître
Plus dignement aſſiſe en captivant ſon maître ;
J'irois, j'irois à lui, moins pour le lui ravir,
Que pour lui diſputer le droit de vous ſervir ;
Et je n'aſpirerois au bonheur de vous plaire,
Qu'après avoir mis bas un ſi grand adverſaire.
C'étoit pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattoit par tout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver, que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, Princeſſe, et le Dieu des combats
M'y favoriſoit moins que vos divins appas ;
Ils conduiſoient ma main, ils enfloient mon courage,
Cette pleine victoire èſt leur dernier ouvrage,

C'èſt l'effèt des ardeurs qu'ils daignoient m'inſpirer ;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait ſoupirer,
Pour faire que votre âme avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier, et de Rome, et du monde.
C'èſt ce glorieux titre, à préſent effectif,
Que je viens annoblir par celui de captif,
Heureux, ſi mon eſprit gagne tant ſur le vôtre,
Qu'il en eſtime l'un, et me permette l'autre.

Cleop. Je ſai ce que je dois au ſouverain bonheur
Dont me comble et m'accable un tel excès d'honneur ;
Je ne vous tiendrai plus mes paſſions ſécrèttes,
Je ſai ce que je ſuis, je ſai ce que vous étes ;
Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans,
Le ſcéptre que je porte èſt un de vos préſens,
Vous m'avez par deux fois rendu le diadême,
J'avoue après cela, Seigneur, que je vous aime ;
Et que mon coeur n'èſt point à l'épreuve des traits,
Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits.
Mais, hélas ! Ce haut rang, cette illuſtre naiſſance,
Cet état de nouveau rangé ſous ma puiſſance,
Ce ſcéptre par vos mains dans les miennes remis,
A mes voeux innocens ſont autant d'ennemis,
Ils allument contre eux une implacable haine,
Ils me font mépriſables alors qu'ils me font Reine,
Et ſi Rome èſt encore telle qu'auparavant,
Le trône où je me ſiéds m'abaiſſe en m'élevant ;
Et ces marques d'honneur, comme titres infames,
Me rendent à jamais indigne de vos flammes.
J'ôſe encore toutefois, voyant votre pouvoir,
Permettre à mes déſirs un généreux eſpoir.
Après tant de combats, je ſai qu'un ſi grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuſte horreur qu'elle eut toujours des Rois
Peut céder par votre ordre à de plus juſtes loix.
Je ſai que vous pouvez forcer d'autres obſtacles,
Vous me l'avez promis, et j'attens ces miracles ;
Votre bras dans Pharſale a fait de plus grands coups ;
Et je ne les demande à d'autres Dieux qu'à vous.

Céſar. Tout miracle èſt facile où mon amour s'applique,
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,

Qu'à

Qu'à montrer mes drapeaux au reſte épouvanté
Du parti malheureux qui m'a perſécuté.
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuiſſance enfin prendra ſoin de me plaire ;
Et vos yeux la verront par un ſuperbe accueil
Immoler à vos piéds ſa haine et ſon orgueil.
Encore une défaite, et dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie ;
Et qu'un juſte reſpect conduiſant ſes regards,
A votre chaſte amour demande des Céſars.
C'eſt l'unique bonheur où mes déſirs prétendent,
C'eſt le fruit que j'attens des lauriers qui m'attendent,
Heureux, ſi mon deſtin encore un peu plus doux
Me les feſoit cueiller ſans m'éloigner de vous.
Mais, las ! Contre mon feu mon feu me ſollicite,
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte ;
En quelques lieux qu'on fuie, il me faut y courir,
Pour achever de vaincre, et de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces
Je prenne un nouveau coeur, et de nouvelles forces,
Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi,
Que venir, voir, et vaincre, eſt même choſe en moi.

Cleop. C'eſt trop, c'eſt trop, Seigneur, ſouffrez que j'en abuſe ;
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuſe.
Vous me rendez le ſceptre, et peut-être le jour :
Mais ſi j'ôſe abuſer de cet excès d'amour,
Je vous conjure encore par ſes plus puiſſans charmes,
Par ce juſte bonheur qui ſuit toujours vos armes,
Par tout ce que j'eſpère, et que vous attendez,
De n'enſanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace, Seigneur, ou ſouffrez que j'en faſſe ;
Et montre à tous par-là que j'ai repris ma place :
Achillas et Photin ſont gens à dédaigner,
Ils ſont aſſez punis en me voyant régner,
Et leur crime . . .

Céſar. Ah ! Prenez d'autres marques de Reine,
Deſſus mes volontés vous êtes ſouveraine ;
Mais ſi mes ſentimens peuvent être écoutés,
Choiſiſſez des ſujets dignes de vos bontés,

Ne vous donnez ſur moi qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'eſt beaucoup que pour vous j'ôſe épargner le Roi,
Et ſi mes feux n'étoient . . .

SCENE IV.

Céſar, Cornélie, Cléopatre, Achorée, Antoine, Lépide, Charmion, Romains.

Cor. CESAR, prens garde à toi.
Ta mort eſt réſolue, on la jure, on l'apprête,
A celle de Pompée on veut joindre ta tête ;
Prens-y garde, Céſar, ou ton ſang répandu
Bien-tôt parmi le ſien ſe verra confondu.
Mes eſclaves en ſont, apprend de leurs indices,
L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices ;
Je te les abandonne.
Céſar. O coeur vraiment Romain,
Et digne du héros qui vous donna la main !
Ses mânes, qui du Ciel ont vu de quel courage
Je préparois la mienne à venger ſon outrage,
Mettant leur haine bas, me ſauvent aujourd'hui
Par la moitié qu'en terre il nous laiſſe de lui.
Il vit, il vit encore en l'objet de ſa flamme,
Il parle par ſa bouche, il agit dans ſon âme,
Il la pouſſe, et l'oppoſe à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en généroſité.
Cor. Tu te flattes, Céſar, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnoiſſance ;
Ne le préſume plus, le ſang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attens la liberté qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entière à ta perte ;
Et je te chercherai par tout des ennemis,
Si tu m'ôſes tenir ce que tu m'as promis.
Mais avec cette ſoif que j'ai de ta ruine,
Je me jette au-devant du coup qui t'aſſaſſine,
Et forme des déſirs avec trop de raiſon,

Pour

Pour en aimer l'effèt par une trahiſon.
Qui la fait et la ſouffre a part à l'infamie,
Si je veux ton trépas, c'eſt en juſte ennemie ;
Mon époux a des fils, il aura des neveux,
Quand ils te combattront, c'eſt-là que je le veux ;
Et qu'une digne main par moi-même animée,
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
T'immole noblement et par un digne effort
Aux mânes du héros dont tu venges la mort.
Tous mes ſoins, tous mes voeux hâtent cette vengeance,
Ta perte la recule, et ton ſalut l'avance ;
Quelque eſpoir qui d'ailleurs me l'ôſe puiſſe offrir,
Ma juſte impatience auroit trop à ſouffrir.
La vengeance éloignée èſt à demi perdue ;
Et, quand il faut l'attendre, elle èſt trop cher vendue.
Je n'irai point chercher ſur les bords Afriquains
Le foudre ſouhaité que je vois en tes mains,
Le tête qu'il menace en doit être frappée.
J'ai pu donner la tienne au lieu d'elle à Pompée,
Ma haine avoit le choix, mais cette haine enfin
Sépare ſon vainqueur d'avec ſon aſſaſſin ;
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire,
Qu'après le châtiment d'une action ſi noire.
Rome le veut ainſi, ſon adorable front
Auroit de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour après tant de conquêtes
Sous un indigne fer ſes deux plus nobles têtes.
Son grand coeur qu'à tes loix en vain tu crois ſoumis
En veut aux criminels plus qu'à ſes ennemis ;
Et tiendroit à malheur le bien de ſe voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchiſſoit le Tybre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'aſſujetter,
Autre auſſi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberois ici ſans être ſa victime,
Au lieu d'un châtiment ta mort ſeroit un crime ;
Et ſans que tes pareils en conçuſſent d'effroi,
L'exemple que tu dois périroit avec toi.
Venge-la de l'Egypte à ſon appui fatale ;
Et je la vengerai, ſi je puis, de Pharſale.
Va, ne perds point de tems, il preſſe. Adieu. Tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des voeux.

SCENE

SCENE V.

Céſar, Cléopatre, Antoine, Lépide, Achorée, Charmion.

Céſar. SON courage m'étonne autant que leur audace,
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace.
Cleop. Je n'ai rien à vous dire, allez, Seigneur, allez
Venger ſur ces méchans tant de droits violés.
On m'en veut plus qu'à vous, c'eſt ma mort qu'ils reſpirent,
C'eſt contre mon pouvoir que les traîtres conſpirent,
Leur rage pour l'abattre attaque mon ſoutien,
Et par votre trépas cherche un paſſage au mien.
Mais, parmi ces tranſports d'une juſte colère,
Je ne puis oublier que leur Chef eſt mon frère,
Le ſaurez-vous, Seigneur, et pourrai-je obtenir
Que ce coeur irrité daigne s'en ſouvenir?
Céſar. Oui, je me ſouviendrai que ce coeur magnanime
Au bonheur de ſon ſang veut pardonner ſon crime.
Adieu. Ne craignez rien. Achillas et Photin
Ne ſon pas gens à vaincre un ſi puiſſant deſtin.
Pour les mettre en déroute, eux et tous les leurs complices,
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des ſupplices,
Et pour ſoldats choiſis envoyer des bourreaux,
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.
(Céſar rentre avec les Romains.)
Cleop. Ne quittez pas Céſar, allez chèr Achorée,
Repouſſer avec lui ma mort qu'on a jurée,
Et quand il punira nos lâches ennemis,
Faites-le ſouvenir de ce qu'il m'a promis,
Ayes l'oeil ſur le Roi dans la chaleur des armes,
Et conſerves ſon ſang pour épargner mes larmes.
Ach. Madame, aſſurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zèle et mes ſoins peuvent le ſécourir.

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Cornélie tenant une petite urne en ſa main, Philippe.

Cor. MES yeux, puis-je vous croire, et n'èſt-ce point un ſonge
Qui ſur mes triſtes voeux a formé ce menſonge ?
Te revoi-je, Philippe, et cet époux ſi chèr
A-t-il reçu de toi les honneurs du bucher !
Cette urne que je tiens contient-elle ſa cendre ?
O vous, à ma douleur objèt terrible et tendre,
Eternel entretien de haine et de pitié,
Reſte du grand Pompée, écoutez ſa moitié.
N'attendez point de moi de régrèts ni de larmes,
Un grand coeur à ſes maux applique d'autres charmes.
Les foibles déplaiſirs s'amuſent à parler ;
Et quiconque ſe plaint cherche à ſe conſoler.
Moi, je jure des Dieux la puiſſance ſuprême ;
Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même,
Car vous pouvez bien plus ſur ce coeur affligé
Que le reſpéct des Dieux qui l'ont mal protégé :
Je jure donc par vous, ô pitoyable rèſte,
Ma divinité ſeule après ce coup funèſte,
Par vous, qui ſeule ici pouvez me ſoulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger,
Ptolomée à Céſar par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un ſacrifice ;
Et je n'entrerai point dans tes murs déſolés,
Que le Prêtre et le Dieu ne lui ſoient immolés.
Faites-m'en ſouvenir, et ſoutenez ma haine,
O cendres, mon eſpoir auſſi-bien que ma peine ;
Et, pour m'aider un jour à perdre ſon vainqueur,
Verſez dans tous les coeurs ce que reſſent mon coeur.
Toi, qui l'as honoré ſur cette infâme rive
D'une flamme pieuſe auſſi-bien que chétive,

Dis-

Dis-moi quel bon Démon a mis en ton pouvoir,
De rendre à ce héros ce funebre devoir.
Phil. Tout couvèrt de ſon ſang, et plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadême,
Madame, j'ai porté mes pas et mes ſanglots
Du côté que le vent pouſſoit encore les flots.
Je cours long-tems en vain ; mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un ſable aſſez proche,
Où la vague en courroux ſembloit prendre plaiſir
A feindre de la rendre, et puis s'en reſaiſir.
Je m'y jette et l'embraſſe, et le pouſſe au rivage ;
Et, ramaſſant ſous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dreſſe un bucher à la hâte, et ſans art,
Tel que je pus ſur l'heure, et qu'il plut au hazard.
A peine brûloit-il, que le Cièl plus propice
M'envoie un compagnon en ce pieux office,
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville y détourne les yeux ;
Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête èſt coupée,
A cette triſte marque il reconnoit Pompée.
Soudain la larme à l'oeil ; *O toi, qui que tu ſois,*
A qui le Cièl permet de ſi dignes emplois,
Ton ſort èſt bien, dit-il, *autre que tu ne penſes,*
Tu crains des châtimens, attens des récompenſes,
Céſar èſt en Egypte, et venge hautement
Celui pour qui ton zèle a tant de ſentiment.
Tu peux faire éclater les ſoins qu'on t'en voit prendre,
Tu peux même à ſa veuve en rapporter la cendre ;
Son vainqueur l'a reçue avec tout le reſpect
Qu'un Dieu pourroit ici trouver à ſon aſpect.
Achève, je reviens. Il part et m'abandonne ;
Et rapporte auſſi-tôt ce vaſe qu'il me donne,
Où ſa main et la mienne enfin ont renfermé
Ces reſtes d'un héros par le feu conſumé.
Cor. O que ſa piété mérite de louanges !
Phil. En entrant j'ai trouvé des déſordres étranges.
J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port,
Où le Roi, diſoit-on, s'étoit fait le plus fort.
Les Romains pourſuivoient, et Céſar dans la place
Ruiſſelante du ſang ce cette populace,

Montroit

Montroit de ſa juſtice un exemple aſſez beau,
Feſant paſſer Photin par les mains d'un bourreau.
Auſſi-tôt qu'il me voit, il daigne me connoître ;
Et prenant de ma main les cendres de mon maître,
Reſtes d'un Demi-Dieu dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis,
De vos traîtres, dit-il, *voyez punir les crimes,*
Attendant des autels recevez ces victimes,
Bien d'autres vont les ſuivre ; et toi, cours au palais
Porter à ſa moitié ce don que je lui fais,
Porte à ſes deplaiſirs cette foible allégeance,
Et dis-lui que je cours achever ſa vengeance.
Ce grand homme à ces mots me quitte en ſoupirant ;
Et baiſe avec reſpect ce vaſe qu'il me rend.
Cor. O ſoupirs ! O reſpect ! O qu'il èſt doux de plaindre
Le ſort d'un ennemi, quand il n'èſt plus à craindre !
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,
Lorſqu'on s'y voit forcé par ſon propre danger ;
Et quand cet intérêt qu'on prend pour ſa mémoire
Fait notre ſûreté comme il croît notre gloire !
Céſar èſt généreux, j'en veux être d'accord ;
Mais le Roi le veut perdre, et ſon rival èſt mort.
Sa vertu laiſſe lieu de douter à l'envie
De ce qu'elle feroit, s'il le voyoit en vie,
Pour grand qu'en ſoit le prix, ſon péril en rabat,
Cette ombre qui la couvre en affoiblit l'éclat,
L'amour même s'y mêle ; et le force à combattre,
Quand il venge Pompée il défend Cléopatre.
Tant d'intérêts ſont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,
Si comme par ſoi-même un grand coeur juge un autre,
Je n'aimois mieux juger ſa vertu par la nôtre ;
Et croire que nous ſeuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il èſt j'en voudrois faire autant.

SCENE

SCENE II.

Cléopatre, Cornélie, Philippe, Charmion.

Cleop. JE ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop juſte à la douleur dont vous êtes atteinte,
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un héros
Qu'un fidèle affranchi vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, et vous jurer, Madame,
Que j'aurois conſervé ce maître de votre âme,
Si le Ciel, qui vous traite avec trop de rigueur,
M'en eût donné la force auſſi-bien que le coeur.
Si pourtant à l'aſpect de ce qu'il vous renvoie,
Vos douleurs laiſſoient place à quelque peu de joie,
Si la vengeance avoit de quoi vous ſoulager,
Je vous dirois auſſi qu'on vient de vous venger.
Que le traître Photin ... Vous ne ſavez peut-être ?

Cor. Oui, Princeſſe, je ſai qu'on a puni ce traître.

Cleop. Un ſi-prompt châtiment vous doit être bien doux.

Cor. S'il a quelque douceur, elle n'eſt que pour vous.

Cleop. Tous les coeurs trouvent doux le ſuccès qu'ils eſpérent.

Cor. Comme nos intérêts nos ſentimens différent.
Si Céſar à ſa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes ſatisfaite, et je ne le ſuis pas.
Aux mânes de Pompée il faut une autre offrande,
La victime eſt trop baſſe, et l'injure trop grande ;
Et ce n'eſt pas un ſang que, pour la réparer,
Son ombre et ma douleur daignent conſidérer.
L'ardeur de le venger dans mon âme alluinée,
En attendant Céſar demande Ptolomée.
Tout indigne qu'il eſt de vivre et de régner,
Je ſai bien que Céſar ſe force à l'épargner ;
Mais, quoique ſon amour ait ôſé vous promettre,
Le Ciel plus juſte enfin n'ôſera le permettre ;
Et s'il peut une fois écouter tous mes voeux,
Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.

Mon

Mon âme à ce bonheur, ſi le Ciel me l'envoie,
Oubliera ſes douleurs pour s'ouvrir à la joie ;
Mais, ſi ce grand ſouhait demande trop pour moi,
Si vous n'en perdez qu'un, ô Ciel, perdez le Roi.
Cleop. Le Ciel ſur nos ſouhaits ne règle pas les choſes.
Cor. Le Ciel règle ſouvent les effets ſur les cauſes ;
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.
Cleop. Comme de la juſtice, il a de la bonté.
Cor. Oui, mais il fait juger, à voir comme il commence,
Que ſa juſtice agit, et non pas ſa clémence.
Cleop. Souvent de la juſtice il paſſe à la douceur.
Cor. Reine, je parle en veuve, et vous parlez en ſoeur,
Chacun a ſon ſujet d'aigreur, ou de tendreſſe,
Qui dans le ſort du Roi juſtement l'intéreſſe.
Apprenons par le ſang qu'on aura répandu,
A quels ſouhaits le Ciel a le mieux répondu ;
Voici votre Achorée.

SCENE III.

Cornélie, Cléopatre, Achorée, Philippe. Charmion.

Cleop. HELAS ! Sur ſon viſage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais préſage.
Ne nous déguiſez rien, parlez ſans me flatter,
Qu'ai-je à craindre, Achoree, ou qu'ai-je à regrètter ;
Ach. Auſſi-tôt que Céſar eut ſu la perfidie . . .
Cleop. Ce ne ſont pas ces ſoins que je veux qu'on me die.
Je ſai qu'il fit trancher et clore ce conduit
Par où ce grand ſécours devoit être introduit ;
Qu'il manda tous les ſiens pour s'aſſurer la place
Où Photin a reçu le prix de ſon audace,
Que d'un ſi prompt ſupplice Achillas étonné
S'eſt aiſément ſaiſi du port abandonné,
Que le Roi l'a ſuivi, qu'Antoine a mis à tèrre
Ce qui dans ſes vaiſſeaux reſtoit de gens de guèrre,

Que Céſar l'a rejoint ; et je ne doute pas
Qu'il n'ait ſu vaincre encore, et punir Achillas.
Ach. Oui, Madame, on a vu ſon bonheur ordinaire . . .
Cleop. Dites-moi ſeulement s'il a ſauvé mon frère,
S'il m'a tenu promeſſe.
Ach. Oui, de tout ſon pouvoir.
Cleop. C'eſt-là l'unique point que je voulois ſavoir.
Madame, vous voyez, les Dieux m'ont écoutée,
Cor. Ils n'ont que différé la peine méritée.
Cleop. Vous la vouliez ſur l'heure, ils l'en ont garanti.
Ach. Il faudroit qu'à nos voeux il eût mieux conſenti.
Cleop. Que diſiez-vous n'aguère, et que viens-je d'entendre ?
Accordez ces diſcours que j'ai peine à comprendre.
Ach. Aucuns ordres ni ſoins n'ont pu le ſécourer,
Malgré Céſar et nous il a voulu périr ;
Mais il eſt mort, Madame, avec toutes les marques
Que puiſſent laiſſer d'eux les plus dignes monarques,
Sa vertu rappellée a ſoutenu ſon rang ;
Et ſa perte aux Romains a couté bien du ſang.
Il combattoit Antoine avec tant de courage,
Qu'il emportoit déjà ſur lui quelque avantage ;
Mais l'abord de Céſar a changé le deſtin.
Auſſi-tôt Achillas ſuit le ſort de Photin,
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
Les armes à la main en défendant ſon maître.
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le Roi,
Ces mots au lieu d'eſpoir lui donnent de l'effroi ;
Son eſprit alarmé les croit un artifice
Pour réſerver ſa tête à l'affront d'un ſupplice.
Il pouſſe dans nos rangs, il les perce, et fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le déſeſpoir ;
Et ſon coeur emporté par l'erreur qui l'abuſe
Cherche par tout la mort que chacun lui refuſe.
Enfin, perdant haleine après ces grands efforts,
Prêt d'être environné, ſes meilleurs ſoldats morts,
Il voit quelques fuyards ſauter dans une barque,
Il s'y jette, et les ſiens qui ſuivent leur monarque

D'un

D'un ſi grand nombre en foule accablent ce vaiſſeau,
Que la mer l'engloutit avec tout ſon fardeau.
C'eſt ainſi que ſa mort lui rend toute ſa gloire,
A vous toute l'Egypte, à Céſar la victoire,
Il vous proclame Reine ; et bien qu'aucun Romain
Du ſang que vous pleurez n'ait vu rougir ſa main,
Il nous fait voir à tous un déplaiſir extrême,
Il ſoupire, il gémit ; mais le voici lui-même,
Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur
Que lui donne du Roi l'invincible malheur.

SCENE IV.

Céſar, Cornélie, Cléopatre, Antoine, Lépide, Achorée, Charmion, Philippe.

Cor. CESAR, tiens-moi parole, et me rends mès galères,
Achillas et Photin ont reçu leurs ſalaires,
Leur Roi n'a pu jouir de ton coeur adouci ;
Et Pompée eſt vengé ce qu'il peut l'être ici,
Je n'y ſaurois plus voir qu'un funeſte rivage
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant
Qu'au changement de Roi pouſſe un peuple inconſtant ;
Et parmi ces objets ce qui le plus m'afflige,
C'eſt d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.
Laiſſe-moi m'affranchir de cette indignité ;
Et ſouffre que ma haine agiſſe en liberté.
A cet empreſſement j'ajoute une requête.
Vois l'urne de Pompée, il y manque ſa tête,
Ne me la retiens plus, c'eſt l'unique faveur
Dont je te puis encore prier avec honneur.
Céſar. Il eſt juſte, et Céſar eſt tout prêt de vous rendre
Ce reſte où vous avez tant de droit de prétendre ;
Mais il eſt juſte auſſi qu'après tant de ſanglots
A ſes mânes errans nous rendions le repos,
Qu'un bucher allumé par ma main et la vôtre
Le venge pleinement de la honte de l'autre,

Que ſon ombre s'appaiſe en voyant notre ennui ;
Et qu'une urne plus digne et de vous et de lui,
Après la flamme éteinte et les pompes finies,
Renferme avec éclat ſes cendres réunies.
De cette même main dont il fut combattu
Il vérra des autels dreſſés à ſa vertu,
Il recevra des voeux, de l'encens, des victimes,
Sans recevoir par-là d'honneurs que légitimes.
Pour ces juſtes devoirs je ne veux que demain,
Ne me refuſez pas ce bonheur ſouverain,
Faites un peu de force à votre impatience,
Vous êtes libre après, partez en diligence,
Portes à notre Rome un ſi digne tréſor,
Portez . . .

Cor. Non pas Céſar, non pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite et que tes funérailles
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;
Et, quoiqu'elle la tienne auſſi chère que moi,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.
Je la porte en Afrique, et c'èſt-là que j'eſpère
Que les fils de Pompée, et Caton, et mon père,
Secondés par l'effort d'un Roi plus généreux,
Ainſi que la juſtice auront le ſort pour eux.
C'èſt-là que tu vérras ſur la tèrre et ſur l'onde
Le débris de Pharſale armer un autre monde ;
Et c'èſt-là que j'irai pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres et mes pleurs.
Je veux que de ma haine ils reçoivent des règles,
Qu'ils ſuivent au combat des urnes au lieu d'aigles ;
Et que ce triſte objèt porte en leur ſouvenir
Les ſoins de le venger, et ceux de te punir.
Tu veux à ce Héros rendre un devoir ſuprême,
L'honneur que tu lui rends réjaillit ſur toi-même ;
Tu m'en veux pour témoin, j'obéis au vainqueur,
Mais ne préſume pas toucher par-là mon coeur.
La perte que j'ai faite èſt trop irréparable.
La ſource de ma haine èſt trop inépuiſable,
A l'égal de mes jours je la ferai durer,
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
Je t'avouerai pourtant comme vraiment Romaine,
Que pour toi mon eſtime èſt égale à ma haine,

Que l'une et l'autre èſt juſte, et montre le pouvoir,
L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir ;
Que l'une èſt généreuſe, et l'autre intéreſſée,
Et que dans mon eſprit l'une et l'autre èſt forcée.
Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir,
Me force de priſer ce que je dois haïr,
Juge ainſi de la haine où mon devoir me lie,
La veuve de Pompée y force Cornelie.
J'irai, n'en doute point, au ſortir de ces lieux,
Soulever contre toi les hommes et les Dieux,
Ces Dieux qui t'ont flatté, ces Dieux qui m'ont trompée,
Ces Dieux qui dans Pharſale ont mal ſervi Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pu voir égorger,
Ils connoîtront leur faute, et le voudront venger.
Mon zèle à leur refus, aidé de ſa mémoire,
Te ſaura bien ſans eux arracher la victoire ;
Et quand tout mon effort ſe trouvera rompu,
Cléopatre fera ce que je n'aurai pu.
Je ſai quelle èſt ta flamme, et quelles ſont ſes forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, et que pour l'épouſer
Rome n'a point de loix que tu n'ôſes briſer :
Mais ſache auſſi qu'alors la jeuneſſe Romaine
Se croira tout permis ſur l'époux d'une Reine ;
Et que de cet hymen tes amis indignés
Vengeront ſur ton ſang leurs avis dédaignés.
J'empêche ta ruine empêchant tes careſſes.
Adieu. J'attens demain l'effet de tes promeſſes.

SCENE V.

Céſar, Cléopatre, Antoine, Lépide, Charmion.

Cleop. PLUTOT qu'à ces périls je vous puiſſe expoſer,
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut cauſer,
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre,
Le mien ſera trop grand, et je n'en veux point d'autre,
Indigne que je ſuis d'un Céſar pour époux,
Que de vivre en votre âme étant morte pour vous.

Céſar. Reine, ces vains projèts ſont le ſeul avantage
Qu'un grand coeur impuiſſant a du Ciel en partage :
Comme il a peu de force il a beaucoup de ſoins ;
Et, s'il pouvoit plus faire, il ſouhaiteroit moins.
Les Dieux empêcheront l'effèt de ces augures ;
Et mes félicités n'en ſeront pas moins pures,
Pourvu que votre amour gagne ſur vos douleurs
Qu'en faveur de Céſar vous tariſſiez vos pleurs ;
Et que votre bonté ſenſible à ma prière,
Pour un fidèle amant oublie un mauvais frère.
On aura pu vous dire avec quel déplaiſir
J'ai vu le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir,
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avoient pu ſurprendre :
Il s'eſt de mes bontés juſqu'au bout défendu,
Et de peur de ſe perdre, il s'eſt enfin perdu.
O honte pour Céſar, qu'avec tant de puiſſance,
Tant de ſoins de vous rendre entière obéïſſance,
Il n'ait pu toutefois en ces événemens
Obéir au premier de vos commandemens !
Prenez-vous-en au Ciel, dont les ordres ſublimes,
Malgré tous nos efforts, ſavent punir les crimes ;
Sa rigueur envèrs lui vous ouvre un ſort plus doux,
Puiſque par cette mort l'Egypte eſt toute à vous.
Cleop. Je ſai que j'en reçois un nouveau diadême,
Qu'on n'en peut accuſer que les Dieux, et lui-même ;
Mais comme il eſt, Seigneur, de la fatalité,
Que l'aigreur ſoit mêlée à la félicité,
Ne vous offenſez pas ſi cet heur de vos armes
Qui me rend tant de biens, me coute un peu de larmes ;
Et ſi, voyant ſa mort due à ſa trahiſon,
Je donne à la nature ainſi qu'à la raiſon.
Je n'ouvre point les yeux ſur ma grandeur ſi proche,
Qu'auſſi-tôt à mon coeur mon ſang ne le reproche,
J'en reſſens dans mon âme un murmure ſécrèt ;
Et ne puis remonter au trône ſans régrèt.

SCENE

SCENE DERNIERE.

Cléopatre, Céſar, Antoine, Lépide, Achorée.

Ach. UN grand peuple, Seigneur, dont cette cour eſt pleine,
Par des cris redoublés demande à voir la Reine,
Et tout impatient déjà ſe plaint aux Cieux
Qu'on lui donne trop tard un bien ſi précieux.
Céſar. Ne lui refuſons plus le bonheur qu'il déſire,
Princeſſe, allons par-là commencer votre Empire.
Faſſe le juſte Ciel propice à mes déſirs,
Que ces longs cris de joie étouffent vos ſoupirs ;
Et puiſſent ne laiſſer dedans votre penſée
Que l'image des traits dont mon âme eſt bleſſée.
Cependant qu'à l'envi ma ſuite et votre cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne emploi l'une et l'autre occupée
Couronne Cléopatre, et m'appaiſe Pompée ;
Eleve à l'une un Trône, à l'autre des Autels ;
Et jure à tous les Deux des reſpects immortels.

FIN.

BRITISH MUSEUM
30 78
JUN